LA FAMILLE IMPÉRIALE ALLEMANDE

LA COUR — LE GOUVERNEMENT[1]

I

C'est un fait reconnu que la famille et l'entourage immédiat d'un souverain, soit par leurs conseils et leurs intrigues, soit simplement par l'ambiance d'une existence commune et par un échange journalier de pensées, exercent souvent de l'influence, — bonne ou mauvaise, — sur ses décisions politiques. Cette observation rencontre cependant des exceptions remarquables, celle de Léopold II, par exemple, parmi les rois contemporains. D'un esprit hautain et solitaire, dédaigneux des conseils et conscient de sa supériorité, le vieux monarque belge aimait à élaborer, loin de ses secrétaires et de ses officiers, dans le silence de son palais, ses projets africains les plus audacieux. Mais il y a, entre le fondateur de l'État indépendant du Congo et Guillaume II, la distance qui sépare un grand homme d'un homme bien doué. Les membres de la famille du Kaiser, les vieux dignitaires de sa cour, les compagnons favoris de ses voyages et de ses parties de chasse, ont-ils eu, avant la guerre, quelque action sur ses résolutions et encouru, de ce chef, une certaine responsabilité? Question intéressante, qu'on peut se poser aujourd'hui.

Dans la vie de l'Empereur, les femmes ne jouent aucun rôle, sauf cependant l'Impératrice. Leur mariage a été une union politique, conseillée par Bismarck comme une fiche de conso-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

lation à accorder à la famille de la fiancée. Ce fut, on se le rappelle, en vue de soutenir les prétentions de son père, le duc d'Augustenburg, à l'héritage du Slesvig et du Holstein, que la Diète de la Confédération germanique déclara la guerre, en 1864, au nouveau roi de Danemark, Christian IX. Dans le règlement de comptes final du traité de Prague, la Prusse s'adjugea les deux duchés. Plus tard la duchesse d'Augustenburg eut le stérile honneur de voir sa fille appelée à s'asseoir sur le trône des Hohenzollern. Ce mariage politique s'est trouvé être un mariage bien assorti, dans le sens bourgeois du mot. Le bonheur semble lui avoir été assuré, par la loi habituelle des contrastes, par la différence des caractères : l'un tout en dehors, tout en relief, passionné de réclame et de bruit; l'autre calme, pondéré et modeste.

L'Impératrice n'a rien, au physique ni au moral, de la célèbre Louise de Prusse, la femme de Frédéric-Guillaume III, ce prince vain et médiocre, dont Napoléon, plein de mépris pour les Hohenzollern, disait qu'il avait l'air d'un tailleur au milieu de rois. Les deux reines ne se ressemblent que par leur fécondité conjugale, par le nombre de princes dont elles ont enrichi, l'une et l'autre, une race qui n'est pas près de s'éteindre. Mme de Staël dépeignait dans ses lettres à son père, pendant son séjour à Berlin, la reine Louise comme la plus jolie femme de la Cour. Et cependant, quelques années plus tard, cette beauté, rendue plus touchante par une prodigieuse infortune, ne put pas fléchir le cœur de marbre du vainqueur d'Iéna. Nulle figure n'est plus populaire dans l'Allemagne contemporaine, plus idéalisée par ses admirateurs, historiens et poètes, peintres et sculpteurs. En sera-t-il de même de l'impératrice Augusta-Victoria? Il est permis d'en douter. Elle tentera surtout des pinceaux ou des ciseaux officiels. Mais viennent des jours sombres pour la famille impériale et, après une apothéose prématurée, une *Gotterdammerung*, un déclin orageux du Césarisme germanique, alors sans doute l'épouse dévouée trouvera, comme la reine Louise, dans son affection inébranlable, les accens nécessaires pour soutenir l'époux désespéré; elle l'aidera à supporter des malheurs qu'il n'aura que trop mérités.

Il ne faudrait voir la *hohe Dame*, comme l'appellent respectueusement les journaux berlinois, que dans le cadre de la vaste salle blanche du palais, un soir de bal à la Cour. La

fête touche à sa fin; les couples qui ont exécuté avec une précision militaire des danses anciennes très compliquées, officiers de la Garde et jeunes filles de l'aristocratie, se réunissent pour une dernière figure, avant de s'éparpiller joyeusement dans les salles du souper. Ils s'inclinent avec respect à diverses reprises aux sons de la marche royale, en retrécissant chaque fois leurs rangs en demi-cercle, devant l'estrade où l'Impératrice se tient, seule, debout. Les cheveux tout blancs relevés et surmontés d'une couronne de diamans, un collier de perles inestimables au cou, la taille restée droite et bien prise, le corsage barré par le ruban jaune de l'Aigle noir, un sourire de bienveillance sur les lèvres, la souveraine a grand air en recevant les hommages et les remerciemens de cette jeunesse.

Au demeurant, une vraie mère de famille et une bonne ménagère allemande, soigneuse de la santé de son mari, plus préoccupée de ses enfans que de ses sujets. Comme maîtresse de maison, elle a fort à faire. A elle d'apaiser les petits orages de la Cour, de réconcilier le Kronprinz avec son père après chaque nouvelle incartade de ce turbulent héritier, ou d'amener l'Empereur à consentir au mariage morganatique d'un autre de leurs fils, éperdument amoureux d'une simple demoiselle d'honneur. Préparer les arbres de Noël dans le « Muschelsaal, » la salle aux coquillages du palais rococo de Potsdam, voilà son grand plaisir à la fin de l'année; rendre la vie de famille dans les demeures royales aussi « gemütlich » qu'elle peut l'être au foyer d'un petit hobereau prussien, c'est là son principal souci. Pour elle, comme pour les autres souveraines, les œuvres de protection et de bienfaisance chrétiennes constituent un devoir protocolaire qu'elle remplit régulièrement. Elle patronne même quelques ventes de charité où sa présence stimule la générosité, parfois hésitante, des acheteurs. Mais ne lui demandez pas les initiatives charmantes, les gestes délicats d'une reine attirée par la souffrance ou par le talent, comme la reine des Belges. Les goûts artistiques de l'Impératrice se modèlent fidèlement sur ceux de son mari; elle ne voit que par ses yeux et n'admire de bonne foi que ce qu'il daigne approuver.

Le trait distinctif de son caractère est un protestantisme rigide, intransigeant, ne souffrant la présence d'aucune dame catholique parmi les dames d'honneur, ni d'aucune servante de

la même confession parmi la domesticité du palais. Protectrice zélée d'une religion qui décline dans la patrie même de Luther, elle a entrepris de combattre la marée montante de l'athéisme, l'envahissement de la libre pensée s'étendant comme un linceul sur la foi agonisante des grandes villes. L'extirpation dans les consciences de la semence religieuse est l'œuvre de la sociale démocratie, qui la poursuit avec succès chez les classes ouvrières, en même temps qu'elle sape les institutions monarchiques. Contre l'ennemie acharnée des vieilles croyances de l'Allemagne l'Impératrice s'efforce de lutter, en faisant construire de nombreuses églises. On en voit s'élever aux principaux carrefours des nouveaux quartiers de la capitale, temples de briques rouges d'un gothique vague ou dénaturé et d'une insignifiance architecturale déconcertante. Jamais l'effort de l'architecte ne se hausse à la reproduction vraiment fidèle des beaux styles chrétiens. La plus riche église du nouveau Berlin, la *Kaiser Wilhelm Gadächtniskirche*, — celle-là, par exception toute en pierres, — n'est qu'un pastiche assez lourd du roman et du byzantin mélangés. La religion n'a pas gagné à cette profusion de sanctuaires ce que l'art y a perdu. Les progrès de l'athéisme ou de l'indifférence en matière de foi marchent de pair, dans les villes industrielles, avec ceux du socialisme, à la grande douleur de l'Impératrice.

Ce serait une erreur de s'imaginer que cette mère de famille, cette personnification, sur le trône impérial, de l'Allemagne protestante, est une pacifiste. Quand l'Empereur, après vingt-cinq ans de règne, est sorti brusquement de la voie droite et paisible qu'il s'était tracée au début pour le bonheur de ses sujets, sa compagne, sûrement, n'a pas tenté de l'y retenir. Le patriotisme allemand avec ses rêves de domination obsède aussi ce placide cerveau de femme. La guerre *matribus detestata* n'a rien qui l'effraye ou qui lui fasse horreur. Pendant la crise d'Agadir, alors que toute la cour de Berlin frémissait d'impatience de se mesurer avec la France ailleurs que dans un champ clos diplomatique, la souveraine a partagé le désir qu'elle sentait palpiter autour d'elle : « Allons-nous donc toujours reculer devant les Français et supporter leurs impertinences ? » disait-elle d'un ton de reproche à M. de Kiderlen, qu'elle n'aimait pas.

L'Impératrice, elle aussi, a sa part de responsabilité dans le drame de 1914.

II

On a beaucoup parlé du Kronprinz depuis quelques années, ce qui n'était pas assurément pour lui déplaire. On lui a attribué, au moment où la guerre apparaissait à l'état de menace, une influence décisive sur les événemens. C'est lui, affirmait-on, c'est ce jeune homme de trente-deux ans qui a été dans la coulisse le véritable *Deus ex machinâ* de toute l'affaire. Idole de l'armée, il a imposé sa volonté et celle du corps des officiers à son père encore indécis. Il faut mettre à néant cette légende. Le Kronprinz n'a mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Au physique, un officier de cavalerie légère, mince de taille, étroit de buste. On ne retrouve plus en lui le type habituel des Hohenzollern à la forte carrure et au visage régulier. Dans cette figure très juvénile, le front est fuyant, les traits ont quelque chose d'indécis, et le regard ne décèle pas une vive intelligence, tandis que le corps paraît plus souple que fort et martial. Apparence trompeuse! Le prince est un vigoureux officier et un enragé sportsman. *Polo, tennis, football, hockey, golf, yachting*, tous les sports lui sont familiers. Il imitait volontiers les Anglais avant la guerre et posait pour l'Allemand anglomane. Son père a dû lui défendre de monter en *steeple-chase*, car le risque d'une chute doit, à tous égards, être épargné à un prince héritier, mais il n'a pas pu lui interdire les prouesses de l'aviation. De tous les fils de Guillaume II, le Kronprinz paraît être le plus militaire ; cela ne veut pas dire qu'il possédera jamais la capacité d'un chef d'armées.

On n'aperçoit en lui, à première vue, aucun trait de ressemblance avec l'Empereur, mais on en découvre ensuite plus d'un dans le caractère. Moins instruit, moins cultivé, moins universel, mais tout aussi volontaire, il a hérité de l'impétuosité paternelle et de l'irrésistible besoin d'épancher librement sa pensée. Une lignée d'impulsifs (*plötzlich*), voilà ce que les Hohenzollern d'à présent, bien différens de leurs ancêtres, ont donné à l'Allemagne.

Le Prince a l'âme d'un sabreur ou, du moins, il s'en vante.

Dans un dîner officiel, étant voisin d'une ambassadrice de la Triple-Entente, il n'a rien imaginé de plus galant ni de plus spirituel que de lui parler de son rêve favori, qui était de faire la guerre et de mener une charge à la tête de son régiment. Son militarisme n'est pas cependant dépourvu de toutes prétentions intellectuelles, voire littéraires. Un journal de chasse, publié sous son nom après un voyage aux Indes, nous a narré tout au long ses exploits cynégétiques. Moins banal et plus personnel est un petit morceau, reproduit avec empressement par la presse allemande, où il disait adieu, au moment de quitter Dantzig, à son régiment des hussards de la Mort. Son âme s'y répand avec une certaine poésie guerrière. Les Allemands pacifiques, — ils sont très nombreux, quoi qu'on en pense, — s'ils ont lu ce dithyrambe en l'honneur de Bellone, ont dû avoir le cœur serré d'appréhensions.

Les relations entre l'Empereur et son fils ont cessé d'être très cordiales du jour où le jeune prince, assoiffé d'ambition et de popularité, a voulu faire parler de lui en se mêlant de politique. Sa première intervention publique dans les affaires de l'État mérite d'être rappelée, parce qu'elle est une indication très frappante de ses sentimens à l'égard de la France. Elle a eu lieu en 1911, à cette séance du Reichstag où M. de Heydebrand, le porte-parole des junkers prussiens, prononça une critique acerbe de la politique allemande au Maroc, du traité du 4 novembre, et de la façon dont le chancelier avait défendu les intérêts de l'Empire. Pendant cette philippique, le Kronprinz, seul dans la loge de la Cour, faisait des signes répétés d'approbation. Depuis lors, il est devenu l'espoir du parti réactionnaire et de la caste militaire. Encouragé par ce beau succès, il n'a laissé échapper aucune occasion importante d'exprimer lui-même ou de faire connaître par des tiers sa pensée, même lorsqu'elle était en désaccord avec celle de son père, personnifiée par le chancelier. Il serait oiseux de citer ces diverses manifestations. Un télégramme de félicitations au principal héros de l'affaire de Saverne a achevé de gagner au prince impérial le cœur de ceux qui, en Prusse, portent « l'habit du Roi, » c'est-à-dire de tous les officiers.

Si, encore, il s'était toujours tenu sur un terrain mitoyen entre la politique et l'armée! Mais quel manque de tact et de générosité de contrecarrer, comme il le fit, les efforts du gouver-

nement impérial dans le règlement de la succession de Brunswick! Le serment de fidélité à l'Empereur, prêté en entrant dans l'armée prussienne par le duc Ernest de Cumberland, héritier du duché et gendre de Sa Majesté, ne parut pas suffisant au Kronprinz (comme, d'ailleurs, à un grand nombre de vrais Prussiens) pour que son beau-frère fût admis à recueillir le dernier héritage des Guelfes, qui devait lui revenir légitimement. On aurait dû, disait-il, exiger en outre du duc Ernest une renonciation formelle des prétentions de sa famille à la couronne de Hanovre. L'Empereur se montra plus avisé et plus politique, et le jeune couple ducal put faire sa joyeuse entrée à Brunswick. Une partie de la presse allemande, impatientée de la continuelle ingérence du Kronprinz dans des affaires qui ne le regardaient pas, lui rappela durement à cette occasion qu'il n'était rien d'après la Constitution prussienne ni d'après celle de l'Empire, et qu'il n'avait que le droit dévolu à tout citoyen d'exprimer son opinion comme simple particulier.

Cette recherche incessante d'une popularité personnelle amena des scènes de famille que la curiosité du public devina derrière les murs des palais de Berlin et de Potsdam, si muets qu'ils soient d'ordinaire. L'exil du Kronprinz à Dantzig n'eut pas d'autre cause que son intempérance de plume et de langage. On l'envoyait en pénitence à l'extrémité de la monarchie, sous prétexte de lui faire apprendre son métier de colonel. On s'aperçut au bout d'un certain temps qu'il était plus encombrant dans sa lointaine garnison et moins en surveillance qu'à Berlin; on le fit revenir à l'état-major général, pour l'initier aux secrets de la stratégie et de la tactique prussiennes, en réalité pour le tenir sous l'œil paternel. Il ne faut pas exagérer, d'ailleurs, les conséquences de ses incartades qui sont de tradition chez les héritiers du trône des Hohenzollern. Frédéric II, célèbre déjà en Europe comme prince royal par ses démêlés avec son père, le gros Frédéric-Guillaume, n'était pas le premier héritier présomptif qui se fût rebiffé en Prusse contre l'autorité paternelle. Et depuis, au siècle dernier, l'empereur Guillaume Ier, alors qu'il n'était encore que le successeur éventuel de son frère, Frédéric-Guillaume IV, tint pendant tout le règne de celui-ci une petite cour princière, foyer de critique et d'opposition, vis-à-vis de la cour royale. Et l'Empereur actuel? A qui fera-t-on croire qu'il n'aurait pas causé,

dans son impatience d'affirmer sa personnalité, autant d'ennuis que d'embarras à son père, si l'empereur Frédéric avait régné plus de quelques mois?

Parler de la jalousie de Guillaume II, excitée par la popularité croissante du Kronprinz, c'est mal juger l'Empereur : il a une trop haute idée de sa propre valeur et ne peut se faire illusion sur la capacité réelle de son héritier. Insinuer que, par crainte de cette popularité qui menaçait d'étouffer la sienne, Guillaume II a précipité les événemens, cela reviendrait à dire que le Kronprinz a été la cause déterminante, *causa causans*, du déchaînement de la guerre, et ce serait vraiment lui attribuer une importance et une influence qu'il n'a possédées à aucun moment. Ses incitations belliqueuses, son ardeur guerrière, n'auraient pas pu ébranler la volonté de l'Empereur, si celui-ci n'avait pas été décidé, de son côté, à aller de l'avant et à risquer la grosse partie dont les enjeux étaient le sort de l'Europe et celui de l'Allemagne.

L'Empire allemand, tel que Bismarck l'a conçu, avec un ministre unique, supportant seul, comme Atlas le ciel, tout le poids de l'énorme machine gouvernementale, était taillé à la mesure de son fondateur. Pour que ce régime soit viable, il faut que la nation ait toujours à sa tête un grand chancelier ou un grand souverain, dont le chancelier ne serait que le délégué. Tant que Bismarck tint le gouvernail, il conduisit la barque de l'Empire d'une main ferme à travers tous les écueils de la politique intérieure, *Kulturkampf*, lois contre les socialistes, divisions des partis, instabilité des majorités au Reichstag. Après le renvoi du grand homme et sous la puissante impulsion qu'il lui avait donnée, l'esquif poursuivit quelque temps sa route, ayant pour pilote le souverain lui-même qui, à défaut de génie, était plein de confiance en soi. Il a doublé ainsi de nombreux récifs, porté par le flot grossissant de la prospérité nationale, mais menacé parfois de s'échouer, faute d'une majorité complaisante pour voter ses crédits au Parlement impérial.

Il est facile de s'imaginer ce que deviendrait l'Empire aux mains du Kronprinz. Lui aussi, comme son père, mais avec moins d'intelligence, voudra tenir le gouvernail et faire prédominer sa volonté de monarque de droit divin contre le flot des revendications populaires, de plus en plus exigeantes et houleuses sous la poussée victorieuse du socialisme. La conception

de la liberté, telle que Treitschke l'entrevoyait chez ses concitoyens vers 1870, ayant ses racines dans l'idée de devoir, c'est-à-dire, en matière politique, dans l'obéissance au régime établi, ne sera plus celle de l'Allemagne de l'avenir; elle n'est plus déjà, me semble-t-il, celle de la majorité des Allemands d'aujourd'hui. Ils conçoivent une liberté fondée plutôt sur l'idée du droit que sur celle du devoir : en d'autres termes, sur la faculté pour la nation de participer par ses représentans au gouvernement de l'Empire. De beaux conflits sont donc en perspective entre un prince de la mentalité du Kronprinz et un Reichstag à moitié ou aux trois quarts socialiste, à supposer que ces conflits n'éclatent pas bien avant son avènement.

III

Les cinq autres fils de l'Empereur ne font pas parler d'eux. Comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoire. Ils laissent à leur aîné les ambitions politiques et la course à la popularité. Leur existence se partage agréablement entre le service militaire, moins rude pour des princes que pour de simples officiers, les plaisirs mondains et la pratique des sports. Un seul est entré dans la marine où le métier est certainement plus dur que dans l'armée. Trois autres, comme officiers de la Garde royale, tenaient garnison à Potsdam, en passant la saison des fêtes à Berlin. Le dernier, à sa sortie de l'université de Strasbourg, a été relégué en province.

On apercevait de temps en temps en hiver les uns ou les autres des jeunes couples princiers dans des salons diplomatiques. N'allez pas vous imaginer qu'ils recherchaient la société des ambassadeurs et des ministres étrangers. Ils n'ont aucune considération particulière pour les représentans des gouvernemens de l'ancien et du nouveau monde et professent en général, comme le héros d'Alfred de Musset,

> Le plus large mépris des peuples et des rois.

Leur horizon est limité à l'Allemagne; il se rétrécit même aux frontières de la Prusse. L'intérêt qui consisterait à s'instruire à bonne source des institutions politiques, de la situation intérieure ou de l'état de l'opinion publique dans les

autres pays ne les excite guère, pas plus qu'il ne tente la curiosité du Kronprinz. Un *shake hands*, rapide et silencieux, était tout ce qu'ils accordaient le plus souvent aux chefs de mission étrangers. Mais, dès que l'un d'eux réunissait quelques violons pour un bal ou pour une sauterie intime, les princes lui faisaient volontiers l'honneur de s'y inviter. Les salons diplomatiques n'étaient pour eux que des salons de danse et de flirt.

Leur raideur se manifestait surtout dans leurs relations avec les autres princes allemands. Qui les a étudiés dans les cérémonies officielles, mariages, funérailles, inaugurations de monumens, où se retrouvaient les représentans des maisons royales et princières de l'Empire, aura été frappé de leur attitude. Ils se tenaient ensemble, ils faisaient groupe à part, comme pour bien montrer au public qu'ils étaient la race dominante et les autres des comparses ou des vassaux. Cette hautaine opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de la grandeur de leur maison ne leur interdisait pas cependant de s'humaniser quelquefois pour certains membres des familles ayant le précieux avantage d'être apparentées à celle des Hohenzollern.

Une question vient tout naturellement sur les lèvres des étrangers, curieux de l'avenir de l'Allemagne : Est-ce un bonheur, ou simplement une charge pour l'État prussien de posséder une race royale aussi nombreuse? Précisez, si vous le voulez, l'interrogation; demandez à des Allemands sincères qui ne craignent pas de dire leur pensée si des princes, vivant une vie aussi à part, à l'écart des idées et des préoccupations modernes, et réfractaires à toute tendance libérale, sont utiles ou nuisibles à leur famille et à leur patrie. La réponse ne sera pas douteuse.

Une individualité plus intéressante est le prince Henri, frère de l'Empereur. On peut dire de ce « brillant second » de Guillaume II qu'il est un modèle de dévouement fraternel. Extérieurement, il présente un vivant contraste avec son frère, et leur dissemblance s'accentue davantage encore au moral. Plus grand, plus élancé, plus vigoureux, le teint hâlé par les vents de la Baltique, il a un abord simple et franc, une affabilité naturelle, sans apparence de pose ni de hauteur. Ses apparitions à la Cour n'étaient jamais de longue durée ; à peine y était-il annoncé qu'il avait hâte de rejoindre à Kiel son poste

de grand amiral et d'inspecteur général de la marine, car la vie sédentaire de la capitale n'avait aucun attrait pour son activité toujours en exercice.

Marin, diplomate et sportsman, c'est sous ce triple aspect qu'il s'est montré. Comme chef d'escadre, son énergie s'est surtout employée à entraîner la jeune marine allemande, à faire de la flotte de haute mer, celle des dreadnoughts, des torpilleurs et des sous-marins, une arme extrêmement redoutable, autant par la puissance des navires que par la vigueur des officiers et la discipline des équipages. Sa parenté avec la famille royale d'Angleterre lui a servi de prétexte à de fréquens voyages dans l'île voisine ; il y a appris à connaître le fort et le faible de la marine britannique qu'il se préparait à combattre un jour. Il aimait à se dire le camarade et l'admirateur des marins anglais ; c'était en attendant de pouvoir torpiller leurs vaisseaux et d'essayer de détruire leur suprématie navale.

Ambassadeur extraordinaire aux États-Unis dans des circonstances délicates, après un refroidissement entre les deux pays, causé pendant la guerre contre l'Espagne par un incident aux Philippines, c'est à lui que Guillaume II a confié le soin d'inaugurer sa politique américaine de rapprochement et d'amitié. Aucune autre Altesse prussienne n'aurait été aussi habile que le prince Henri à conquérir par la rondeur de ses manières, par sa simplicité démocratique, les sympathies des politiciens et des journalistes de New-York et de Chicago. Il a rempli avec un égal succès des missions difficiles en Russie et au Japon. Tout dernièrement, l'Empereur l'envoyait dans les républiques sud-américaines, cette fois pour aplanir la voie à un accaparement commercial des marchés du Brésil, de l'Argentine et du Chili par les grandes industries de l'Empire.

Le Prince s'est fait aussi le propagateur ardent des sports qui ont pour but de façonner à la lutte la jeunesse germanique. Automobiliste de la première heure, il s'est appliqué à répandre l'usage des transports rapides. Son esprit en éveil a deviné, un des premiers, l'emploi militaire de l'aviation. S'il n'a pas eu de place apparente parmi les conseillers du souverain, tous ses efforts n'en ont pas moins été dirigés vers la préparation d'une guerre qu'il jugeait lui-même très prochaine. Il a contribué de la sorte à la rendre inévitable.

IV

Lorsqu'un chef d'État accapare, comme un astre unique, l'attention du monde civilisé, son entourage ne comprend aucune illustration susceptible de lui porter ombrage et se tient modestement dans une obscurité discrète. Il en va ainsi à la cour de Berlin. Les hautes charges effectives y sont remplies par des hommes compétens aux manières courtoises. Aucun de ces messieurs ne jouit d'une importance particulière, mais ils appartiennent tous ou ont appartenu à l'armée et, par leurs liens de famille, à l'aristocratie agrarienne. Ils ont toujours épousé les passions de la caste militaire et du parti conservateur prussien, dont ils partagent la haine contre la France et les Puissances ayant partie liée avec elle. Dans leurs conversations avec leur maître, le refrain qui courait sur leurs lèvres ne pouvait être que : *Delenda est Gallia!* Cette unanimité de sentimens groupée autour de lui devait faire impression sur l'esprit de Guillaume II, n'eût-il pas été aussi disposé à se les assimiler. La personne de la Cour qui passait, avant la guerre, pour avoir le plus de crédit auprès du Kaiser était la Grande Maîtresse de la maison de l'Impératrice, gardienne sévère des traditions et de l'étiquette prussiennes. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait employé son pouvoir à contre-balancer l'action néfaste des dignitaires masculins.

Il en est de même d'un seigneur de haut lignage et d'origine autrichienne, le prince Max Egon de Furstenberg, qui occupe aujourd'hui dans l'amitié du monarque la place d'honneur usurpée autrefois par le vicieux et charmeur Philippe d'Eulenburg. C'est le favori en évidence, le confident dont l'Empereur ne peut pas se passer et qu'il tutoie. Il lui a donné une des grandes charges honorifiques de sa cour, celle de grand maréchal, prélude, disait-on, de fonctions beaucoup plus importantes dans le gouvernement. Mais comment ce nouveau venu, mi-allemand et mi-autrichien, apparu à Berlin après avoir hérité des immenses propriétés de son cousin, Karl Egon, de la branche aînée, aurait-il pu remplir autre chose qu'un emploi décoratif, n'étant pas capable de gérer sa fortune personnelle? Au lieu de jouir en paix du revenu vraiment royal de son majorat, le prince Max Egon s'est imaginé qu'il possédait le génie

des affaires, comme M. de Gwinner, le directeur de la *Deutsche Bank*, ou M. Ballin, le roi de la navigation allemande. Avec un autre richard aussi inexpérimenté, le prince de Hohenlohe-Oeringen, il a fondé le fameux trust des princes, exemple unique, je crois, d'une association de grands seigneurs faisant audacieusement concurrence à la finance, au commerce et à l'industrie. Le trust a entassé en quelques années entreprise sur entreprise, à commencer par de grands hôtels de luxe à Berlin et à Hambourg. Mais le krach ne s'est pas fait attendre; aujourd'hui, le prince de Hohenlohe est ruiné, et son associé a été obligé d'hypothéquer pour plus de vingt millions de marks ses terres patrimoniales.

Comme plusieurs de ses pareils, Guillaume II a besoin d'être amusé, le rire étant le propre des rois aussi bien que des autres humains. Le prince Max Egon est un joyeux conteur d'historiettes, un gai compagnon; il possède une faconde viennoise intarissable. Cela suffit apparemment à expliquer son succès. On s'obstine toutefois dans certains milieux à lui attribuer un empire occulte sur son impérial patron et à voir en lui l'homme important penché derrière le trône pour glisser des conseils à l'oreille du souverain. Qu'il ait servi de trait d'union occasionnel entre Vienne et Berlin, entre l'archiduc héritier et Guillaume II, c'est assez vraisemblable. A l'issue de la guerre des Balkans, l'Empereur avait paru abandonner son allié dans ses vains efforts pour faire reviser le traité de Bucarest. Furstenberg a pu contribuer aussitôt après à rétablir l'entente sur son ancien pied d'intimité et de confiance; il a pu, avant l'assassinat de l'archiduc, s'entremettre entre les deux compères pour préparer le plan d'une guerre de revanche qui, en indemnisant l'Autriche-Hongrie de ses mécomptes, établirait sur l'Europe continentale la suprématie de l'Allemagne. Lui prêter un autre rôle semble exagéré et au-dessus de son intelligence. Il y aurait ainsi à son actif une certaine part de responsabilité.

V

Aux termes de la Constitution de 1871, l'Empire est une réunion d'États confédérés. L'Empereur ne devrait être, à la tête des autres princes régnans, que le *primus inter pares* revêtu de prérogatives et de pouvoirs très étendus. Lors du couronne-

ment du tsar Nicolas à Moscou, le prince Louis de Bavière, — le roi actuel, — fit une vigoureuse sortie, au banquet de la Chambre de commerce allemande, contre un orateur qui s'était avisé de désigner les princes présens à cette fête comme étant de la suite du prince Henri de Prusse, représentant de son auguste frère. Le Bavarois rappela avec véhémence que les princes allemands n'étaient pas les vassaux, mais les confédérés de l'Empereur. L'incident n'est pas encore oublié à Berlin, et cette protestation courageuse valut à son auteur une grande popularité dans l'Allemagne du Sud. Mais avait-il eu raison de parler ainsi ?

A vrai dire, le nouveau roi de Bavière qui dissimule sous des dehors frustes un esprit très fin et très averti, le roi de Saxe au verbe haut, au rire sonore, à l'allure soldatesque, le roi de Wurtemberg, un gentleman des plus corrects, le grand-duc de Bade et les autres *dii minores* du moderne Walhalla germanique sont les très humbles serviteurs du Kaiser. Ils ont beau échanger avec lui sur un ton d'égalité des télégrammes où le tutoiement chaleureux est de style officiel ; ils ont beau se multiplier et se prodiguer au sein de leurs États respectifs, adresser force discours à leurs sujets et donner de leur personne dans les cérémonies publiques, ils ne sont rien de plus, pour la politique allemande, que les exécuteurs des volontés du maître résidant à Berlin. De même, au Conseil fédéral, leurs délégués reçoivent le mot d'ordre du chancelier et des ministres de l'Empire et votent militairement, à chaque occasion importante, avec leurs collègues prussiens. L'ombre de l'Empereur s'étend sur toute l'Allemagne ; l'unification poursuit son œuvre, en étouffant peu à peu le séparatisme expirant et en nivelant l'empire germanique, tandis que le Reichstag, de son côté, s'efforce de devenir l'unique et réelle assemblée délibérante par ses empiétemens sur les attributions et les privilèges des diètes particulières.

Faut-il en conclure que les maisons régnantes sont inutiles, et que le premier Empereur aurait eu intérêt à les supprimer, si tel avait été son bon plaisir, après les victoires de 1870 ? Je ne le pense pas. Lorsque Bismarck, à l'encontre des vues radicales ou centralisatrices du prince héritier de Prusse, réussit à faire prévaloir auprès du vieux roi Guillaume sa conception d'un Empire fédéral, tel qu'il existe encore aujourd'hui, il ne

prévoyait peut-être pas que ces princes, pourvus d'une ombre de souveraineté, seraient les fortes colonnes du principe monarchique dans la nouvelle Allemagne. S'ils avaient été complètement dépossédés, la propagande socialiste et républicaine aurait fait des pas de géant partout où le régime prussien était abhorré. Les populations, gouvernées paternellement depuis des siècles par quelques-unes de ces dynasties locales, ont conservé, en majeure partie, leur fidélité royaliste. Les Hohenzollern n'ont pas de profondes racines dans le pays, en tant qu'empereurs; ils sont aimés, comme rois de Prusse, dans leurs provinces héréditaires de la rive droite de l'Elbe.

Il est difficile de croire que la nouvelle de la déclaration de la guerre ait charmé tous ces pseudo-souverains qui n'avaient pas été consultés sur sa nécessité. Ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et de Bade ont été tenus au courant, pour la forme, de la marche précipitée des événemens. La guerre dérangeait chez quelques-uns de vieilles et confortables habitudes : pas de voyages à l'étranger tant qu'elle durerait, de séjours dans les villes d'eaux, ni même de déplacemens de chasse. Elle les exposait presque tous à des deuils cruels. Cependant chacun d'eux, par discipline ou dans un élan de patriotisme sincère, a cru devoir la saluer avec enthousiasme. Le roi de Bavière, le roi de Saxe, ont prononcé des discours aussi belliqueux que ceux de l'Empereur. Tous se sont empressés de hurler avec les loups. D'ailleurs, il faut bien le dire, parce que l'opinion contraire a été soutenue à tort, la guerre a été aussi acclamée dans le reste de l'Allemagne que dans la Prusse elle-même; les premières manifestations ont été encore plus bruyantes à Munich qu'à Berlin. A Dresde, la populace a brisé, avec une fureur au moins égale à celle des bourgeois de la capitale prussienne, les vitres de la légation britannique. Cet état d'esprit prouve d'abord qu'une partie de l'opinion publique, celle qui s'est montrée si démonstrative, avait été aussi pervertie, aussi infectée du virus pangermaniste, chez les tranquilles habitans des régions méridionales que chez leurs frères du Nord, infatués de leur supériorité militaire, et aussi que l'unité allemande est maintenant considérée par tous les Germains comme la condition indispensable de leur existence nationale.

L'idée géniale de Bismarck, le forgeron de l'unité allemande, a été, pour achever de la rendre populaire, de la tremper

dans le sang d'une guerre contre un ennemi du dehors. Il serait imprudent, à mon avis, d'essayer de rompre ce lien : momentanément disjoints par une force étrangère, les anneaux s'en ressoudraient d'eux-mêmes. Mais, dans une Allemagne vaincue, les princes confédérés, courbés hier devant l'Empereur, seraient peut-être les premiers demain à relever la tête et à contester à leur César humilié la toute-puissance dont il aurait mal usé.

VI

L'élévation de M. de Bethmann-Hollweg au poste de chancelier de l'Empire a été le triomphe de la bureaucratie. Après s'être adressé successivement à l'armée, à la haute noblesse et à la diplomatie, en cherchant des épaules assez fortes pour porter le pesant héritage de Bismarck, l'Empereur a dû se rabattre sur le fonctionnarisme prussien. C'est dans ses rangs que le cinquième chancelier a fait toute sa carrière depuis le grade d'assesseur, passant par les fonctions de président de province, de ministre de l'Intérieur de Prusse et de secrétaire d'État de l'Intérieur de l'Empire, vice-président, comme tel, du ministère prussien et remplaçant du chancelier. Moins de vingt-cinq ans lui ont suffi pour escalader tous les échelons de la hiérarchie administrative et pour devenir le deuxième personnage de l'État. La qualité d'ancien condisciple de Guillaume II à l'Université de Bonn n'a pas nui sans doute à la rapidité de cet avancement. Si, en France, chaque conscrit a dans sa giberne le bâton de maréchal, en Prusse chaque fonctionnaire à ses débuts pourra se dire, d'après l'exemple de M. de Bethmann-Hollweg, qu'il porte avec lui sa nomination de chancelier.

Quelles qualités éminentes ont déterminé le choix de l'Empereur et valu à ce bureaucrate distingué l'honneur de succéder au brillant prince de Bülow? Quand on aura vanté son honnêteté, son application au travail, sa culture intellectuelle et l'austérité de ses principes religieux, on aura tout dit de son esprit. Si l'on y ajoute un visage ouvert, un abord sympathique et une taille de géant, le portrait sera complet. Amis et adversaires proclament que sa vie privée est inattaquable; ils ont sincèrement plaint le chancelier, lorsque la mort est venue briser un bonheur conjugal exemplaire. Mais ce sont là pour

un homme d'État, qui devrait jouer le premier rôle en Europe parmi ses confrères, des qualités de second ordre. Des vues politiques personnelles ne font certainement pas défaut à M. de Bethmann-Hollweg, quoiqu'elles ne soient pas aisées à découvrir. On pourrait peut-être les définir ainsi : pour le gouvernement intérieur, un conservatisme tempéré de doctrinarisme ou, si l'on préfère, un régime conservateur avec des tendances libérales très modérées; à l'extérieur, un très large développement de l'influence, de la culture et de la langue allemandes, en concurrence avec les Français et les Anglais, qui savent mieux que les Allemands, — comme il l'a dit dans une lettre d'une inspiration élevée publiée par les journaux de Berlin, — propager au dehors leur civilisation nationale. Mais le chancelier ne possède pas deux dons qui semblent nécessaires dans son emploi : une éloquence naturelle et une volonté décidée.

Il est avant tout l'homme de l'Empereur, ou plutôt son fondé de pouvoirs, le véritable chancelier étant le souverain lui-même, dissimulé dans l'ombre de la Constitution. Caprivi, par son indépendance de caractère, Bülow, par le trop grand souci qu'il a eu de préserver son prestige personnel, avaient déçu Guillaume II. Avec Bethmann-Hollweg, rien de pareil ne paraît à craindre. Il se jetterait au feu, il monterait lui-même sur le bûcher, en holocauste à l'opinion publique, si, dans des circonstances critiques, son sacrifice était nécessaire pour sauvegarder la réputation de son maître, qu'il essaiera toujours de couvrir de sa responsabilité constitutionnelle. On l'appelle à Berlin le philosophe de Hohen-Finow, du nom de sa propriété. Philosophe, si l'on veut, par l'égalité d'âme avec laquelle il supporte les échecs de son administration, et dont il s'armera dans sa retraite, lorsque l'heure de la disgrâce aura sonné; mais philosophe surtout par son indifférence ou son manque de fermeté en matière morale et politique. Sa complaisance à se plier aux exigences de la volonté impériale lui mériterait encore mieux le surnom de philosophe courtisan. Courtisans, ils le sont tous, d'ailleurs, à Berlin, ceux qui veulent, à tous les degrés de l'échelle, être honorés de la faveur ou de la confiance du souverain.

La position de M. de Bethmann-Hollweg auprès du Reichstag et son influence sur une assemblée aussi divisée ne sont pas

comparables à celles dont a joui son prédécesseur. Il a vécu et il continue de vivre, isolé, au milieu de l'indifférence ou de l'hostilité des partis bourgeois, autrement dit monarchiques. Les libéraux, qui attendaient de lui une réforme promise, mais indéfiniment ajournée, de la loi électorale prussienne, le tiennent en suspicion, aussi bien au Landtag qu'au Parlement impérial. Le centre catholique ne pardonne pas à ce rigide protestant son refus de rendre à l'ordre des Jésuites la liberté d'enseigner, et les conservateurs ne le trouvent pas assez réactionnaire. Ils lui reprochaient surtout, il y a deux ans, la faiblesse avec laquelle il avait abandonné son projet de couverture financière de la dernière loi militaire, pour se rallier au contre-projet radical de la Commission du Reichstag. C'est pourquoi, au commencement de 1914, les jours ministériels de M. de Bethmann-Hollweg paraissaient comptés, lorsque la guerre est venue subitement interrompre les luttes des partis, et la voix du canon a fait taire toute critique dans la presse allemande comme à la tribune du Parlement.

Le chancelier est officiellement le ministre des Affaires étrangères de l'Empire. Mais la politique extérieure de l'Allemagne, la politique mondiale du prince de Bülow, était un champ trop vaste où se serait perdu son successeur, plus versé dans le maniement des affaires intérieures, s'il ne s'était laissé guider par un diplomate de carrière expérimenté, paré du titre de secrétaire d'État. Ce furent d'abord le baron de Schoen et M. de Kiderlen; c'est maintenant M. de Jagow. Le chancelier était tenu toutefois de prononcer au Reichstag, à de certaines occasions, des discours sur la situation extérieure, tableaux brossés à grands traits, qui présentaient, dans un clair-obscur très étudié et soigneusement distribué, les événemens récens les plus importans. Ses discours, appris par cœur, semblaient gris et ternes, ainsi que le comporte sans doute ce genre de littérature. Ils n'avaient pas la clarté remarquable et l'accent de sincérité que sir Ed. Grey a su introduire dans des exposés analogues faits à la Chambre des Communes.

M. de Bethmann-Hollweg, esprit conciliant, n'était pas dépourvu d'une ample dose de pacifisme. La nécessité d'une longue ère de paix, pour compléter l'admirable épanouissement industriel et commercial de l'Allemagne, ne pouvait pas échapper à sa perspicacité. Aussi est-ce vers lui que s'est

retourné à plusieurs reprises, en dehors des pourparlers en cours, le diplomate éminent qui tenait tête à M. de Kiderlen dans la partie très serrée jouée autour du Maroc. Le Livre jaune de 1911 contient le compte rendu de quelques conversations de M. Jules Cambon avec le chancelier, et l'impression qui s'en dégage est que ce dernier désirait réellement une entente finale. Pour le règlement ultérieur d'autres questions épineuses, telles que la délimitation des concessions de chemins de fer et des sphères d'influence en Asie Mineure, c'est encore au chancelier que l'ambassadeur fit appel, lorsque les négociateurs allemands se montrèrent trop récalcitrans. Un rapprochement viable de son pays et de la Grande-Bretagne a été, d'autre part, le rêve dont M. de Bethmann-Hollweg se berçait le plus volontiers, sans l'arrière-pensée traîtresse, qu'aurait eue peut-être le prince de Bülow, d'en finir plus tard, au moment opportun, avec la suprématie navale anglaise. Rien ne nous autorise à croire qu'il n'y avait pas un fond de sincérité dans le langage de M. de Jagow, lorsqu'il a dit à sir Ed. Goschen (1), au cours de leur dernier et pénible entretien, « son poignant regret de voir tomber en poussière toute sa politique et celle du chancelier, qui consistait à faire amitié avec la Grande-Bretagne et, par elle, à se rapprocher de la France. »

Ce regret peut-il se concilier avec l'attitude vacillante de M. de Bethmann-Hollweg dans le conflit austro-serbe ? Je le crois. Ses préférences personnelles l'inclinaient vers une solution pacifique, mais cet homme faible s'est laissé forcer la main par le parti de la guerre et s'est courbé, comme d'habitude, devant la volonté de l'Empereur, d'autant plus qu'il n'était qu'un instrument, ignorant sans doute des véritables desseins qui se cachaient au fond de la pensée impériale. Quand il a vu où cette politique de casse-cou allait entraîner l'Allemagne, au lieu de résister et de protester, son dépit s'est tourné contre l'Angleterre qui avait détruit toutes les illusions dont on se repaissait à Berlin, en ne restant pas indifférente et impassible devant la violation de la neutralité belge. Alors le philosophe de Hohen-Finow s'est changé en un irascible Teuton ; ce qu'il y a de rudesse prussienne dans ses veines, mélangée à son sang francfortois, est apparu subitement à la surface, et le calme profes-

(1) Rapport de sir Ed. Goschen à sir Ed. Grey du 8 août 1914, publié par le gouvernement britannique. (*Great Britain and the european crisis.*)

sionnel de l'homme d'État, habitué à maîtriser ses nerfs, a fait place à un emportement dramatique.

Il est aisé de s'imaginer, d'après le vivant rapport de sir Ed. Goschen à sir Ed. Grey, la scène historique qui s'est jouée, après la déclaration de guerre de l'Angleterre, dans le cabinet de travail du palais de la Wilhelmstrasse, le 4 août 1914, ainsi que l'attitude des deux acteurs : le chancelier, la face empourprée de colère dans sa barbe grise, sa haute taille penchée vers son interlocuteur, et celui-ci gardant sur ses traits pâles tout son sang-froid britannique. En exhalant son indignation, l'Allemand trouva des phrases plus expressives et plus colorées qu'on ne devait s'y attendre de sa part.

La neutralité belge, un chiffon de papier, *a scrap of paper!* Ces mots malheureux resteront toujours accolés à la personne et à la mémoire de M. de Bethmann-Hollweg. Cet homme d'une vaste culture, ayant le sens de la justice et du droit à un plus haut degré que beaucoup de ses compatriotes, nous a montré que le respect des traités n'existait plus pour lui, sitôt qu'un avantage stratégique commandait de les violer. L'inviolabilité, l'indépendance et le droit de vivre des petits États n'ont pas plus de valeur à ses yeux que les accords internationaux qui les consacrent. Le même jour, au Reichstag, le chancelier avoua sans détours, — franchise qu'il regrette aujourd'hui, — que le gouvernement impérial avait commis un attentat contre le droit des gens par l'envahissement de la Belgique. Mais, disait-il, nécessité ne connaît pas de loi, et il cherchait à s'excuser, en prêtant, sans vraisemblance et sans preuves aucunes, un dessein semblable aux Français. Donc la Belgique n'avait qu'à se laisser violer paisiblement; on l'indemniserait après coup!

Quelle triste désillusion pour ceux qui, croyant connaître M. de Bethmann-Hollweg, ne l'auraient jamais considéré comme un politique sans scrupules! Il aurait pu être, à défaut d'un grand ministre, le garant de la signature de la Prusse et le gardien de l'honneur du jeune Empire allemand. Un geste de l'Empereur a suffi pour qu'il devînt l'apologiste empressé d'un forfait. Son langage dans cette circonstance tragique a été celui d'un homme de cour sans conscience et sans courage, non celui d'un homme d'État. Prendre son parti avec une pareille philosophie d'un acte honteux pour l'Allemagne, ce n'est pas le

fait d'un philosophe patriote et indépendant, c'est le fait d'un courtisan philosophe.

VII

Quitter Rome pour Berlin, le beau palais Caffarelli sur le Capitole pour le modeste pavillon affecté dans la Königgraetzerstrasse au logement du secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le ciel léger et le gai soleil de la campagne romaine pour les brumes froides de la Sprée, et, par-dessus tout, perdre une quasi indépendance pour devenir le serviteur assidu de l'Empereur et le conseiller habituel du chancelier, c'est un dur sacrifice à exiger d'un diplomate allemand, lorsqu'il est parvenu, jeune encore, au comble de ses ambitions et à l'apogée de sa carrière. Aussi comprend-on que M. de Jagow ne se soit pas résigné sans résistance aux honneurs ministériels, et qu'il n'ait recueilli la succession de M. de Kiderlen que sur l'ordre réitéré de Guillaume II.

Le nouveau secrétaire d'État était, paraît-il, l'enfant gâté de la haute société de Rome. Mais possédait-il l'art difficile de lire dans l'âme des ministres italiens et de pénétrer leurs secrets? L'expédition de Libye a été préparée, sans que l'ambassadeur de l'empereur allemand, du membre le plus important de la Triplice, en ait eu connaissance. On l'a placé, comme ses collègues, devant un fait accompli, tant on craignait à la Consulta le *veto* du gouvernement impérial à cette première tentative de démembrement de la Turquie, cliente et protégée de l'Allemagne. Malgré cela, depuis la rentrée de M. de Jagow à Berlin, jamais le crédit de l'Italie n'y parut plus solide. Elle y possédait maintenant, disait-on, deux représentans au lieu d'un : l'ambassadeur de S. M. le roi Victor-Emmanuel et le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, fidèle à ses sympathies italiennes.

Cette grande amitié entre Rome et Berlin n'a pas empêché le Cabinet du Quirinal de garder la neutralité dans la guerre des nations. Il est vrai que M. de Jagow avait rendu aux Italiens la monnaie de leur pièce, en ne les informant pas du complot tramé contre la Serbie, et qui devait avoir de dangereuses conséquences pour leurs intérêts dans la péninsule balkanique, pour le maintien de l'équilibre entre les ambitions autrichiennes et leurs propres aspirations. Les trois Puissances étaient tenues

par leur pacte d'alliance de se communiquer mutuellement leurs projets. L'Italie a excipé de ce manque d'exécution du traité, et elle a allégué en même temps le caractère défensif de la Triplice pour rester en dehors d'une lutte où les agresseurs étaient incontestablement ses alliées.

A la Wilhelmstrasse, M. de Jagow a semblé d'abord un peu dépaysé, restant sur la réserve vis-à-vis du corps diplomatique étranger, presque sur la défensive, comme s'il redoutait des questions indiscrètes. La situation européenne était, du reste, pleine d'incertitudes et de périls. La guerre des Balkans battait son plein. Le gouvernement impérial, répondant au sentiment public allemand, paraissait soucieux de conserver l'accord entre les grandes Puissances, spectatrices inquiètes de l'écroulement de la Turquie. L'intelligence du secrétaire d'État dut activement s'employer, d'abord à calmer et à morigéner l'Autriche-Hongrie, et ensuite à l'aider, de concert avec l'Italie, à obtenir des compensations qui eussent l'apparence de succès diplomatiques, l'interdiction aux Serbes de l'accès de l'Adriatique, l'abandon de Scutari par le Monténégro et la constitution d'une Albanie indépendante. Il ne s'est séparé d'elle qu'au moment où elle a essayé en vain de remettre encore en question la paix balkanique, définitivement signée à Bucarest.

A l'égard de la France, obéissant, on peut le supposer, à des ordres supérieurs, M. de Jagow se montrait sans aménité. Sa réponse, lors de l'interpellation au Reichstag sur l'incident de Nancy, dépassait le ton permis à la mauvaise humeur officielle. Peut-être y avait-il, dans sa façon hâtive et malveillante de juger des faits non encore établis, un secret désir de complaire aux sentimens hostiles à la République française de la majorité du Parlement impérial et de gagner sa faveur. Les débuts du nouveau secrétaire d'État, comme orateur, avaient manqué d'éclat. Lui-même avouait avec franchise la crainte qui le tenaillait, lorsqu'il devait parler en public. Comme la plupart des diplomates, ses confrères, il n'a pas le don de l'éloquence, et chez lui la plume vaut mieux que la parole.

Ce petit homme intelligent, d'un aspect extraordinairement jeune, quoiqu'il ait dépassé maintenant le tournant de la cinquantaine, d'une mise toujours soignée et d'une grande politesse de manières, doué, de plus, de goûts artistiques, est l'antithèse de M. de Kiderlen. Celui-ci, un Souabe à la forte carrure, très

mal élevé, mais bon enfant, avait une brusquerie déconcertante que rachetait parfois un humour jovial. Par un côté pourtant, ces deux Allemands, le Prussien et le Wurtembergeois, se ressemblaient; c'était par leur dédain des petites nationalités et leur parfait mépris des États secondaires. Tous les jeudis, arrivait ponctuellement dans chaque légation une lettre autographiée annonçant qu'à son grand regret le secrétaire d'État ne pourrait pas recevoir le ministre étranger le lendemain, jour fixé pour la réception des envoyés extraordinaires. Dans d'autres pays, on ne fait pas de différences entre les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires; ces derniers trouvent le même accès que leurs grands collègues auprès du chef du département des Affaires étrangères, dont le temps est aussi précieux que celui du secrétaire d'État de l'Empire allemand. A quoi bon, se disait probablement M. de Jagow, comme l'avait fait avant lui M. de Kiderlen, recevoir ce menu fretin de diplomates? S'ils ont une affaire urgente à traiter, qu'ils téléphonent pour demander une audience! Mais converser chaque semaine avec eux sur l'état de l'Europe, subir leurs questions, être obligé d'y répondre, quelle perte de temps inutile! En quoi la politique générale intéresse-t-elle ces messieurs? Quant à m'enquérir auprès d'eux de ce qui se passe dans leurs petites capitales, je n'en ai nul besoin; il me suffit de lire les excellens rapports des agens impériaux auprès des cours inférieures.

Eh bien! non, monsieur le secrétaire d'État, ces sources d'informations n'étaient pas suffisantes. Si vous aviez mieux connu l'état des esprits en Belgique, l'attachement passionné des Belges à leurs libres institutions, leur résolution inébranlable de résister à toute pression étrangère, de quelque côté qu'elle vînt, et de défendre jusqu'à la mort leur indépendance et leur neutralité, qui avaient à leurs yeux autant de prix qu'en peut avoir pour les Allemands leur unité nationale; si vous aviez su tout cela, peut-être auriez-vous mis en garde votre Empereur contre les mécomptes, contre les dangers d'une invasion brusquée du petit pays voisin et ami. Vous ne passez pas vous-même pour un batailleur. Vous êtes trop expérimenté et trop clairvoyant, d'autre part, pour n'avoir pas entrevu, mieux que les professionnels de l'état-major, les développemens de la crise européenne qu'ils allaient déchaîner. Mais vous n'aviez pas été appelé à Berlin, me diriez-vous, pour y faire

entendre des conseils. Votre fonction consistait à exécuter les instructions de votre souverain. C'est justement d'avoir consenti à jouer un rôle aussi effacé dans cette convulsion mondiale, provoquée par la politique de l'Empereur, qui vous sera reproché, quand les responsabilités de chacun seront établies...

Il est une question sur laquelle M. de Jagow n'aurait jamais pu s'accorder avec le représentant de la Belgique, c'est la question coloniale qui tenait une large place dans les préoccupations du ministère des Affaires étrangères. Un jour, quelques mois avant la guerre, dans une conversation intime, le secrétaire d'État exprima l'avis que le roi Léopold avait été trop favorisé au moment du partage de l'Afrique centrale à la conférence de Berlin ; que Bismarck s'était montré trop généreux à son égard, et que la Belgique n'était pas assez riche pour mettre en valeur le vaste empire qu'elle avait hérité de son grand souverain; c'était une entreprise au-dessus de ses moyens financiers et de ses forces d'expansion ; elle serait obligée d'y renoncer. L'Allemagne, au contraire, ne possédait en Afrique qu'un lot insuffisant eu égard à sa puissance colonisatrice, à ses ressources inépuisables et aux exigences de son commerce ; un nouveau partage paraissait donc nécessaire. M. de Jagow, en développant cette opinion, essaya de faire partager à son interlocuteur son mépris pour les titres de propriété des petits États ; seules, les grandes Puissances avaient, selon lui, le droit et le pouvoir de coloniser. Il dévoila même le fond de sa pensée : les petits États ne pourraient plus jouir, dans la transformation qui s'opérait en Europe au profit des nationalités les plus fortes, de l'existence indépendante qu'on leur avait laissé mener jusqu'à présent; ils étaient destinés à disparaître ou à graviter dans l'orbite des grandes Puissances.

Ces propos inquiétans n'ont pas été tenus, bien entendu, au ministre de Belgique, mais à un ambassadeur d'un pays étranger. Tout finit cependant par transpirer dans les coulisses diplomatiques d'une grande capitale ; les vues personnelles de l'homme qui dirige nominalement la politique extérieure y sont tôt ou tard divulguées aux intéressés, surtout à Berlin, où un certain nombre de chefs de mission se sentaient plus ou moins solidaires, parce que leurs pays étaient plus ou moins menacés par le colosse germanique, dont ils surveillaient la croissance et les appétits avec une vigilance bien naturelle.

Si l'on rapproche cette conversation de M. de Jagow de son dernier entretien avec sir Ed. Goschen, où il a regretté la faillite de sa politique d'amitié avec l'Angleterre et de réconciliation avec la France, on devine aussitôt quelles conditions M. de Bethmann-Hollweg et lui, ces deux pacifistes, auraient mises à la consolidation d'un pareil accord. Il aurait fallu abandonner de bonne grâce à l'Allemagne les petits États qui l'empêchent de se développer le long de la mer du Nord et la gênent pour respirer à son aise; il aurait fallu consentir à ce qu'elle les fît entrer un jour ou l'autre, de gré ou de force, dans la fédération germanique; qui serait devenue ainsi le grand empire, héritier de l'empire lointain du Moyen Age, rêvé par les intellectuels allemands.

VIII

Lorsqu'on longe la Wilhelmstrasse en venant des Linden, on voit à droite une longue construction vétuste à un seul étage, du style démodé des premières années du XIXe siècle. Elle paraît bien nue et bien modeste à côté des hôtels du siècle précédent qui l'encadrent et des palais modernes des administrations impériales qui lui font vis-à-vis. Ce vieux bâtiment n'est autre que le ministère des Affaires étrangères, l' « Auswärtiges Amt » de l'Empire. C'est là qu'ont été prémédités, il y a cinquante ans, les changemens pratiqués à coups d'épée par les Hohenzollern dans la carte de l'Europe, là qu'est le véritable point de départ de leur puissance impériale. Gravissez les marches de l'escalier de pierre, vous respirerez en entrant cette odeur vénérable que laissent les dossiers et les paperasses dans un édifice ancien et mal aéré. Suivez le couloir central qui le divise. Un huissier bienveillant vous guidera jusqu'à la porte d'un cabinet qui n'est pas beaucoup plus grand qu'une cellule, et vous vous trouverez en présence du sous-secrétaire d'État.

M. Zimmermann est un blond Germain à la moustache militaire, au sourire aimable que ne dément pas la cordialité de son accueil. Ce haut fonctionnaire est un *self made man* dans toute la force du terme. Après qu'il a eu rempli avec distinction des fonctions consulaires en Extrême-Orient, son mérite l'a fait appeler à l'Office central et l'a porté jusqu'au poste élevé où,

par sa puissance de travail et son jugement sûr, il a gagné la confiance du chancelier et de deux secrétaires d'État successifs, ainsi que les bonnes grâces de l'Empereur. Tout le monde pense à Berlin que l'ascension de M. Zimmermann ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

On pourrait le nommer avec raison la providence des diplomates. Les chefs de mission et les chargés d'affaires, en quête de nouvelles et à court d'informations, s'adressent à lui, afin de pouvoir renseigner leurs gouvernemens sur les faits qui les intéressent. Le sous-secrétaire d'État ne leur dit que ce qu'il faut dire, sans trahir les secrets de la chancellerie impériale, mais cela suffit pour les mettre sur la trace de la vérité, car ses renseignemens sont toujours exacts.

Est-il possible de deviner quel est son sentiment intime au sujet de la guerre? Est-ce faire injure à son patriotisme que de douter qu'il ait été très persuadé de sa nécessité? La réponse est difficile, car c'est un sujet sur lequel tout Allemand susceptible de franchise, s'il n'est pas imprégné d'un incurable pangermanisme, évitera aujourd'hui de se prononcer devant un étranger. Ce que je puis affirmer, sans risquer d'être contredit, c'est que le sous-secrétaire d'État n'était pas un partisan convaincu de la politique des alliances, ce legs de Bismarck, et qu'il en mesurait les entraînemens et les dangers. Que de fois, pendant la crise balkanique, l'a-t-on vu de mauvaise humeur contre le Cabinet de Vienne, indocile aux bons conseils télégraphiés de Berlin? Lorsque j'ai pris congé de lui, avant de regagner mon malheureux pays déjà envahi par les avant-gardes allemandes, il m'a dit d'un ton sincère et désolé : « Ah! cette guerre est bien la fin de la politique des alliances! » Que de désillusions ou de regrets étaient contenus dans cet aveu!

D'un autre côté, ses relations suivies avec les directeurs des grandes sociétés financières, avec les magnats de l'industrie et du commerce, invités à sa table de célibataire en même temps que des diplomates étrangers, devaient faire supposer à ces derniers que leur amphitryon partageait les idées pacifiques de ses convives allemands. La continuation du vigoureux développement de l'industrie nationale exigeait la continuation de la paix. C'est une vérité indiscutable qu'on ne saurait trop répéter. Bien plus, la continuation de la paix aurait suffi aux

Allemands pour devenir, par leur esprit d'organisation, par leur méthode, par leur travail opiniâtre, les premiers dans presque tous les domaines où s'exerce la concurrence entre nations, les maîtres des principales productions industrielles, et pour acquérir en Europe une hégémonie économique incontestable qu'ils ont été follement demander à une guerre incompatible avec les progrès de la civilisation. Comment un homme aussi éclairé que M. Zimmermann, aussi au courant des desiderata du monde industriel allemand, n'aurait-il pas été un pacifiste ?

La tâche principale des dirigeans du ministère des Affaires étrangères est la même dans toutes les grandes capitales. Il faut être un Bismarck pour préparer de longue main, en conduisant la politique extérieure de son pays, des guerres successives, et son excuse est qu'elles étaient nécessaires à la fondation de l'unité allemande. Son but atteint, le tout-puissant ministre a remis l'épée de la Prusse au fourreau et s'est appliqué à consolider la gloire acquise et les conquêtes réalisées. Le ministère des Affaires étrangères de Berlin ne peut être honnêtement soupçonné d'avoir travaillé dans l'ombre contre le maintien d'une politique de paix, la politique des vingt dernières années du vieux chancelier. Éviter des conflits inutiles, dissiper les nuages dès qu'ils s'amoncelaient en quelque coin de l'horizon, prévenir les conséquences effroyables d'une conflagration européenne, c'étaient bien là, durant ces dernières années, le noble devoir et la tâche ingrate des diplomates, dans le rôle de vigie ou de pilote qu'ils remplissaient à l'étranger ou à la tête du département central. Ces hautes obligations morales, on a dû chercher à s'y conformer à la Wilhelmstrasse comme ailleurs, avec des alternatives de courtoisie et de rudesse, avec des inégalités d'humeur trop apparentes, mais avec des intentions sincères.

Alors un problème embarrassant se pose : en présence des aspirations indéniables d'une partie de la nation allemande, de ses désirs évidens d'expansion, comment le ministère des Affaires étrangères proposait-il de leur donner satisfaction ? Avait-il en vue une politique pacifique d'un genre particulier ?

Un livre et une brochure parus à Berlin en 1913, à l'occasion du jubilé des vingt-cinq années de règne de l'Empereur,

nous donnent la clef de l'énigme. Ils éclairent d'un jour discret et suffisant la politique d'expansion recommandée à la Wilhelmstrasse.

Le livre, *l'Allemagne impériale*, est l'œuvre du prince de Bülow, qui a rompu le silence où il se renfermait dans sa retraite pour retracer l'histoire de la politique de l'Empire pendant un quart de siècle et indiquer la voie qu'elle devrait continuer de suivre tant à l'intérieur qu'au dehors.

Suivant la thèse de l'ex-chancelier, l'Allemagne actuelle ne peut plus s'en tenir à la politique continentale de Bismarck et obéir aux préceptes légués par lui à ses successeurs. Elle doit se frayer de nouveaux et de plus larges chemins, en raison des progrès accomplis depuis trente ans. La population a augmenté de vingt millions d'âmes pendant ce laps de temps, et l'industrie, favorisée par un accroissement énorme de bras, a traversé les mers afin d'écouler dans le monde entier ses produits que le marché intérieur n'était plus à même d'absorber. La production industrielle a nécessité la création d'une flotte commerciale, dont les unités se multiplient d'année en année, et le développement de la marine marchande a entraîné la construction d'une flotte de guerre imposante. Entreprise difficile, car il était impossible de ne point éveiller la jalousie de l'Angleterre et il fallait se garder, pour réussir, de provoquer son hostilité. L'Angleterre voit de mauvais œil la croissance de toute puissance navale, ambitieuse de lui disputer un jour l'empire des mers. Ce n'est pas là ce que cherchait l'Allemagne, comme jadis s'y sont essayées la France de Louis XIV et la République des Provinces-Unies. Quoique la flotte allemande soit devenue, en quelques années, la seconde de l'univers, elle n'a pour mission que de veiller sur les intérêts et le commerce germaniques, d'empêcher qu'ils ne soient molestés. De même que l'industrie allemande, de nationale et d'intérieure qu'elle était autrefois, est devenue internationale, de même la politique allemande, d'européenne qu'elle était au temps de Bismarck, n'ayant alors d'autre objectif que de garder à l'Allemagne la place qui lui revenait au premier rang des Puissances du vieux continent, est devenue, elle aussi, internationale. M. de Bülow a soin d'insister sur le rôle purement défensif qui est assigné à la flotte impériale et, pour nous rassurer sur le but pacifique que poursuivait la politique nouvelle de l'Empire, il cite le

passage suivant d'un discours, prononcé par lui au Reichstag le 6 novembre 1906 : « C'est la tâche de notre génération de maintenir en même temps notre position sur le continent, qui est la base de notre position internationale, et de protéger nos intérêts au dehors, aussi bien que de poursuivre une politique internationale prudente, sensée et sagement limitée, de telle sorte que la sécurité du peuple allemand ne coure pas de dangers et que l'avenir de la nation ne soit pas compromis. »

Conseils pleins de sagesse ! Mais ces mots, « politique inter nationale, » « politique d'outre-mer, » « politique mondiale, » qui reviennent continuellement sous la plume de l'ex-chancelier, ne disent rien de précis à notre esprit latin épris de clarté. Une politique mondiale ou internationale consistait-elle, par exemple, à protéger, par la présence de quelques croiseurs sur les côtes du Mexique, les résidens et le commerce allemands que menaçait la rivalité de Huerta et de Carranza ? Ou bien fallait-il appeler du même nom la politique qui a dicté l'envoi d'une escadre dans les mers de Chine, pour s'emparer de Kiau-tchau et de Tzingtau et obtenir de vive force du gouvernement chinois la concession d'une station navale et d'un riche territoire minier, avec la faculté d'y ériger des défenses formidables ? M. de Bülow a senti lui-même le besoin d'éclairer un peu pour ses lecteurs ce que sa pensée a d'obscur. Il nous laisse entendre que l'Allemagne possède maintenant les moyens, non seulement de protéger ses intérêts, de résister à une agression, mais aussi de développer partout sa position, spécialement en Asie Mineure et en Afrique.

La brochure, intitulée : *La Politique mondiale et pas de guerre*, « die Weltpolitik und kein Krieg, » est plus explicite. Elle ne porte pas de signature, mais sa publication a eu lieu, suivant la version accréditée dans les milieux politiques de Berlin les mieux informés, sous les auspices du ministère des Affaires étrangères, qui n'en a pas désavoué la paternité.

L'auteur anonyme nous expose d'abord les raisons pour lesquelles une guerre continentale ne parait plus à redouter. La confédération balkanique s'est dissoute dans le sang, et les alliés d'hier, devenus des adversaires irréconciliables, mettront du temps, ainsi que la Turquie, à panser leurs blessures et à

réparer leurs forces. La France est assez occupée par la pacification du Maroc pour ne vouloir point de complication européenne. La Russie s'oriente de plus en plus vers l'Asie centrale. Les relations anglo-allemandes s'améliorent de jour en jour. L'Allemagne s'applique à augmenter sa puissance industrielle et commerciale; elle a engagé de grands capitaux dans ses entreprises de chemins de fer en Asie Mineure, mais elle ne doit pas les étendre démesurément, par suite de l'impossibilité où elle serait de les protéger en cas de guerre. L'Allemagne n'est pas une puissance méditerranéenne; sa flotte, pour défendre les concessions de ses nationaux en Anatolie et en Syrie, serait obligée de passer sous le canon de Gibraltar, de Malte et de Bizerte.

Reste l'Afrique. Sir Ed. Grey a dit au Parlement que l'Angleterre ne s'y opposerait pas à une extension de la colonisation allemande, car elle ne songe pas elle-même à acquérir de nouvelles colonies. Le Portugal et la Belgique ne sont pas en état de coloniser leurs domaines africains : le premier, à cause de sa situation financière et de ses discordes civiles; la seconde, parce qu'elle ne veut pas débourser les sommes nécessaires pour mettre en valeur le Congo, qu'elle a annexé sur la promesse illusoire qu'il ne lui coûterait pas de sacrifices. Le capital allemand et l'aptitude colonisatrice de la race allemande, ses capacités commerciales et son esprit d'entreprise, sont seuls à même d'introduire la civilisation au cœur du continent noir et d'en exploiter les richesses. La coopération allemande est donc indispensable aux Belges comme aux Portugais. Elle peut s'établir dans leurs colonies sous une forme analogue à celle que revêt l'action de la France en Tunisie et au Maroc ou celle de la Russie en Perse. Ce seraient une pénétration et un développement pacifiques, auxquels les Belges sont trop hommes d'affaires pour ne pas s'associer, si les Portugais n'en comprennent pas clairement la nécessité.

Nous voilà fixés. La politique mondiale ou internationale, telle qu'on la concevait dans les bureaux de la Wilhelmstrasse en 1913, était une politique d'extension coloniale, poursuivie par des moyens pacifiques.

Dès l'hiver suivant, le gouvernement impérial entamait avec le Cabinet de Londres des négociations pour le partage des sphères d'influence britannique et allemande dans les colonies

portugaises de l'Afrique ; à la première aurait été réservé le Mozambique, à la seconde l'Angola. Sans attendre que ces négociations eussent abouti, un comité d'études se constituait à Hambourg, en vue de l'exploration des richesses agricoles et minières de la province d'Angola et de grandes banques allemandes cherchaient à s'assurer la haute main sur le chemin de fer de Lobito-bay, allant de la côte portugaise au Katanga belge.

J'ai essayé dans les pages précédentes de caractériser, en traçant le portrait des dirigeans de la politique extérieure de l'Allemagne, les vues personnelles de chacun d'eux, telles qu'elles me sont apparues, d'après leurs actes, leurs déclarations ou leurs manifestations occasionnelles : se berçant, chez le chancelier, de l'espoir de conserver, quoi qu'il arrivât, des relations amicales avec l'Angleterre, faisant bon marché avec M. de Jagow de l'existence des petites nationalités, se contentant, dans l'esprit plus pratique du sous-secrétaire d'État et des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, d'agrandissemens coloniaux immédiats et de l'ouverture de champs nouveaux à l'activité industrielle des Allemands. Mais au-dessus de ces idées particulières planait la volonté encore obscure de l'Empereur. Lorsqu'elle s'est révélée dans les tragiques derniers jours du mois de juillet, elle n'a rencontré chez ces Messieurs qu'un égal empressement à lui obéir.

BEYENS.

LE

MYSTÈRE DES BÉATITUDES

QUATRIÈME PARTIE (1)

IX

Depuis trois semaines, depuis cette soirée où il avait, cinq heures durant, circonvenu Muzard, Loche avait disparu. Il semblait se terrer. Ni au journal, ni au café de la Paix, ni sur le boulevard, Muzard ne l'avait revu. Le jeune homme se disait :

« C'est une tactique. »

On était aux premiers jours d'avril. Ces longues soirées traînantes, le printemps hâtif des avenues et des places donnaient à Muzard de la mélancolie. Alors il rentrait chez lui de bonne heure et revenait à ses anciens livres qu'il critiquait de parti pris en fumant des pipes. Andrée Ornans elle aussi s'était faite invisible. Il en déduisit qu'il devait lui avoir déplu, que leur camaraderie l'avait importunée, et que, poliment, elle se dérobait. Il en conçut de l'humeur et pensait :

« Elles sont toutes les mêmes et celle-là ne diffère pas tant des autres qu'il y paraît. Faites-leur la cour ; elles se fâchent. Ne la leur faites pas, les voilà vexées. Que peut bien cacher la simplicité excessive de cette petite Ornans ? Ma foi, je

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et du 1er mars.

lirais plus clair encore dans l'âme un peu épaisse de la grosse et riche Mlle Loche. Celle-là aussi est simple ; et elle y a plus de mérite que la petite Ornans, Physiquement, elle vous prendrait plus brutalement que l'autre ; mais comme elle n'est pas pour moi, je m'en fiche. »

Un soir d'ennui, il pensa aux Gérard et décida de filer droit au boulevard Arago pour leur demander à dîner.

En traversant l'étroit jardinet au plafond de lianes qui menait à l'atelier, il eut, sans se l'avouer, le cœur serré d'envie. Le soleil encore assez haut dorait la verdure naissante et mettait en feu le vitrage. Une bordure de myosotis courait le long de l'allée sablée où étaient demeurés la pelle et le petit seau de Paddy. Une glycine fleurissait au-dessus de la porte. Il eut le mirage d'une vie douce, auprès d'une femme aimée, dans un décor charmant pareil à celui-ci. Mais impitoyablement la vision fut abattue d'un coup, comme une fantasmagorie sur laquelle on projette le rayon d'une lampe. Et fièrement, cambré, tordant sa moustache rousse, il cogna de sa main nerveuse à la porte de l'atelier,

— Sapristi ! je tombe encore bien, moi, s'écria-t-il, dès qu'il fut entré.

Mme Gérard, en peignoir gris, assise sur un pouf, sanglotait auprès de la table à dessin, et Gérard, prostré à sa table de travail, avait cet air lamentable des hommes que les coups du sort atteignent toujours plus fortement que leur compagne. Les trois enfans étaient là, silencieux : les deux aînés pêchaient avec un fil et une épingle tordue des poissons de papier dans une cuvette de porcelaine. Le gros Paddy, assis par terre, s'évertuait à mettre en pièces l'album d'un confrère de Gérard.

— Entre, entre donc, mon pauvre vieux, fit Gérard, voyant le mouvement qu'avait eu Muzard pour rétrograder.

Huguette s'essuyait fortement les yeux.

— Mais oui, insista-t-elle, d'une voix encore tout altérée par les larmes, vous êtes un ami, un bon ami, vous ne nous dérangez pas, Muzard.

— Faut-il vous demander ce qu'il vous arrive, interrogea Muzard, ou affecter de vous avoir trouvés sourians tous les deux ? j'aurai l'attitude que vous désirez.

— Ah ! on peut bien tout lui conter, dit Huguette, qui regardait son mari hésitant.

Mais ni l'un ni l'autre ne se décidait à parler. La jeune femme devant la psyché se tamponnait le visage, rajustait sa lourde chevelure blonde dont le chignon lui était tombé dans le cou. Ses yeux bleus lavés par les larmes étaient d'une clarté triste et tendre. Puis, reprise tout à fait par le souci du décorum, elle se mit à ranger l'atelier en gestes rapides, relevant aux vitres les voiles persans, ramassant les coussins de peluche tombés, tirant sur les divans l'andrinople brodée qui s'était plissée sous les ébats des enfans.

Gérard prononça enfin :

— Des embêtemens d'argent, mon cher, et une scène de ménage brochant sur le tout. Cette pauvre Huguette s'est mise dans une situation sans issue. Elle a fait des dépenses à mon insu, elle m'en a avoué la moitié, quand sont venues les factures. Tiens, les voici, les factures...

Il y en avait une liasse, parmi les équerres, les plumes, l'encre de Chine, les flacons de gouache qui encombraient la table du dessinateur. Muzard, d'un œil distrait, en aperçut les en-têtes commerciaux.

— Muzard, intervint alors Huguette, larmoyante, ce n'était pas pour ma toilette, je vous jure. Je ne dépense rien pour ma toilette. Je m'habille avec quatre sous. Toutes ces fournitures, c'était pour la maison. Vous voyez. *Fabrique de porcelaine:* des moules en porcelaine, un service de verrerie. *Ébénisterie, Ameublement:* un tapis, des chaises de salle à manger. Est-ce qu'on peut appeler cela des dépenses personnelles, des dépenses égoïstes? Est-ce que Lucien n'en jouissait pas autant que moi? et, quand nous avons invité les Solème à dîner, l'autre jour, est-ce qu'il n'était pas bien aise, que...

— Ah! oui, ce dîner des Solème, tu peux en parler, soupira le mari.

— Eh bien! quoi? Ne fallait-il pas leur rendre à ces amis le lunch de leur mariage?

Muzard éclata de rire.

Mme Gérard mortifiée reprit dignement :

— Vous êtes un sauvage, vous, Muzard, vous ne pouvez juger les gens qui savent vivre.

— Huguette, expliqua le mari, n'a pas voulu que nous paraissions des bohèmes aux yeux de cette jeune femme élevée dans le luxe; alors ça nous a coûté très cher, ce dîner. Moi, je

suis un grand nigaud, mon pauvre vieux, j'ai trouvé tout princier; j'étais content, je me disais bonnement : « Cette Huguette est incroyable de nous faire mener un tel train avec les quatre cents francs que je lui donne par mois. » Oui, mais les notes sont arrivées. Il a fallu me les présenter. J'ai appris ainsi que notre luxe n'était pas encore payé; or, l'argent nécessaire, je ne l'avais pas. Cependant, il me restait dans mes cartons un stock de dessins humoristiques achevés depuis longtemps; j'ai eu la chance de les placer. Je reviens épanoui. Je remets l'argent à Huguette, croyant que c'est la fin de tous les ennuis. Et sais-tu ce qu'elle fait, ma femme, sais-tu ce qu'elle fait?

La malheureuse Huguette, debout dans son peignoir gris, dépourvue de toute élégance, le visage tuméfié, ses yeux bleus désolés, implorant une défense, recommençait à pleurer sans essayer même de se disculper maintenant. Lucien Gérard, inconsciemment satisfait de l'appui que lui procurait la présence d'un autre homme, se plaisait à enfoncer devant Muzard le poignard dans la plaie d'Huguette.

— Tu te dis : elle a couru chez les fournisseurs pour s'acquitter. Eh bien! mon cher, tu te trompes. Ma femme est allée aux courses avec les Nassal, et elle a joué l'argent que j'avais eu la chance inespérée de pouvoir me procurer, et elle l'a perdu. Elle l'a perdu, tu entends, et nous voilà de nouveau en face d'une situation affolante.

Le bon et faible Gérard ressemblait à ces personnes qui, n'osant corriger leur chien elles-mêmes, remettent le fouet à leurs gens pour cet office. Il aurait aimé que le terrible Muzard, doté par tous les amis d'une réputation de censeur impitoyable, s'emportât contre Huguette et lui donnât là une leçon mémorable. Mais le jeune homme trouvait Huguette suffisamment accablée. Ces larmes de femme lui donnaient d'ailleurs une secrète émotion. Il ne savait être sévère qu'en face des gens heureux. Il dit seulement :

— Les Solème seraient bien fâchés s'ils savaient ce qu'il vous en coûte pour ce repas que vous leur avez offert. Quelle conception bizarre de l'amitié!... L'amitié n'ordonne pas d'éblouir ses amis, mais de leur appartenir en toute circonstance. Des amis, des amis? Ah! cela me fait rire. Est-ce qu'il existe des amis dans le monde! On se ruine pour illusionner

ses amis riches sur l'état de sa bourse. Le ferait-on pour les sauver si on les voyait dans le besoin? Pourtant où serait, entre ces deux cas, la véritable prescription de l'amitié? Mais la vanité, l'égoïsme, l'amour de l'argent établissent l'amitié sur des données fausses. Tout est fallacieux. Tout est mensonge. A propos, dîne-t-on chez toi ce soir, Gérard ?

— Ma foi, nous n'avons guère faim, dit Huguette, mais il n'en est peut-être pas de même de vous, mon pauvre Muzard; excusez-nous.

Il vit qu'elle se glissait du côté de la cuisine et comprit qu'elle avait, jusque dans le désarroi de l'heure présente, le souci d'improviser un repas élégant. Il l'arrêta :

— S'il vous plaît, madame, ne bougez pas. Vous voulez donc m'éblouir comme vous avez ébloui Solème ? Désirez-vous que je vous juge sur la belle ordonnance de votre table ? Pour qui me prenez-vous? Pensez-vous que je coterais moins haut un ami malheureux parce qu'il me recevrait dans un taudis et me servirait des pommes de terre?

— Des pommes de terre, déclara la pauvre Huguette, toute vanité vaincue, vous ne croyiez pas si bien dire, Muzard, car c'est tout ce que nous avons ce soir.

— Mon pauvre vieux... prononça lamentablement Gérard.

Muzard se mit à rire. Ça lui faisait plaisir, disait-il, de les trouver pour une fois sincères, nature, vrais, comme il aurait voulu les voir toujours, ne visant pas à l'effet, recevant un ami pour le seul contentement de sa présence. Et en effet le repas de pommes de terre bouillies, auxquelles M[me] Gérard adjoignit un quart de beurre frais et des noix sèches, fut très gai. Huguette elle-même en vint à plaisanter le menu, à s'en amuser. Peu à peu, elle finit par s'attendrir. En cassant les noix, elle revint sur sa faute, s'expliqua devant les deux hommes qu'elle sentait plus indulgens en cette heure d'intimité complète où régnait toute la douceur de l'amitié. Voilà, quand après tant d'anxiété, tant d'angoisse, elle avait eu en main cet argent, ces billets de cent francs, elle, qui avait tant de fois joué en cachette sous les auspices de M[me] Nassal, et gagné de petites sommes, s'était imaginé qu'avec un coup de chance elle allait peut-être amener chez elle la fortune.

— C'est si bon d'être riche ! déclarait-elle en soupirant.

Oui, toute son idée était là : profiter de cette aubaine ines-

pérée, faire fructifier cet argent, exploiter jusqu'au bout la bonne veine. Dieu savait qu'elle n'était pas joueuse. Jouer lui donnait des émotions terribles. A chacune des courses elle était sûre d'avoir son battement de cœur. Si elle avait été riche, jamais elle n'aurait eu l'idée de mettre seulement cent sous sur un cheval. Mais c'était lasse de se débattre sans cesse dans les difficultés d'argent qu'elle en était venue à ce moyen extrême. Hélas! la chance avait viré. Une déveine inouïe s'était acharnée sur elle. Pour rattraper les petites sommes perdues, elle en avait sacrifié de grosses, et ç'avait été comme un gouffre happant son argent, le dévorant.

Quand elle fut montée pour coucher Paddy, Muzard et l'artiste restèrent en tête à tête. Et, comme les soucis un moment dissipés par le babillage d'Huguette reparaissaient sur le front de Gérard, son ami lui dit en lui tendant une enveloppe un peu fripée :

— Si cela peut te rendre service, prends; il y a là dedans j'ignore combien, sept, huit cents francs peut-être; moi, tu sais, je n'ai pas de besoins, je me fiche de tout; je suis un sauvage, comme dit ta femme. Cela m'est tout à fait inutile.

Gérard demeurait stupéfait, moins peut-être de l'offre de Muzard que de la possibilité où était ce petit employé de la faire. Pendant plusieurs secondes, il n'osa comprendre. Ensuite, il eut un débordement de mots reconnaissans et affectueux, de larmes même; puis, dans un élan :

— Tu m'excuses, mon vieux; je vais annoncer à ma pauvre Huguette cette bonne nouvelle, qui nous permettra de dormir cette nuit...

Muzard entendit à l'étage supérieur les pas de Gérard, un murmure de voix. Alors, doucement, sans bruit, il chercha son chapeau, reprit sa canne, ouvrit la porte et se coula comme un malfaiteur dans le jardinet envahi par la nuit.

Le beau temps lui suggéra de rentrer à pied chez lui par le boulevard Saint-Michel. Il pensait :

« Ah! l'argent! l'argent! Est-ce que vraiment il n'y aurait que lui? Est-ce qu'il ne faut pas en venir là, s'incliner devant le fait universel? Si l'on additionnait en ce moment précis tous les désirs qui du Paris ténébreux montent vers lui, quelle somme formidable de forces, quel total d'impulsions! D'ailleurs, n'est-ce pas le Moteur Unique? La scène que j'ai vue ce soir

chez Gérard s'est peut-être déroulée mille fois pareille, à la même heure, dans mille foyers parisiens. Et le cri d'Huguette Gérard : « C'est si bon d'être riche! » combien d'hommes et de femmes l'ont poussé en même temps qu'elle, naïvement comme elle, ou avec une passion plus vorace encore! Et Solème a raison : si cet appétit fougueux, raison d'être de tout, s'éteignait ce soir d'un coup en chaque individu, dans quelle torpeur Paris s'éveillerait-il demain! quelle inertie soudaine, comme dans une usine quand la dynamo a cassé! »

Il longeait la grille du Luxembourg désert d'où venait une odeur de frondaisons fraîches baignées par la rosée du soir. Il pensait à ce parc imaginaire d'Herblay que le financier avait évoqué à ses yeux, dont il serait le créateur. Il eut le dilettantisme de prolonger cette sensation. Comme il s'entendrait à mener les hommes, les capitaux, les idées, si jamais il devenait le metteur en scène du petit Bayreuth d'Herblay. Ah! comme il dépasserait Loche en hardiesse, en sûreté de main, en esprit pratique. Là où Loche penserait dépenser son million, lui Muzard, s'en tirerait avec cinq cents billets de mille.

« Je lui ferais des économies, » disait-il déjà.

Un rire sonore, un rire bien connu éclata, devant lui. Il s'aperçut en même temps qu'il était rue de Seine, qu'il avait presque gagné sa maison, et que Mlle Loche venait à lui de l'autre trottoir. Et, comme il s'étonnait de la voir seule à cette heure dans ce quartier :

— Dites donc, monsieur Muzard, j'ai trente ans, expliqua-t-elle. Voudriez-vous que papa fût obligé de m'escorter quand il me plaît de sortir? Je n'ai pas de compte à rendre. Néanmoins, je vais vous en rendre à vous, parce que je le préfère ainsi.

— Soyez persuadée qu'ils m'intéresseront, mademoiselle, fit Muzard qui avait envie de lui dire des méchancetés.

Il voyait comme une condescendance blessante dans la bonne camaraderie que cette jeune fille riche lui montrait. Et il n'avait jamais été prêt à regimber comme ce soir.

« Je n'ai besoin de la bonté de personne, » pensait-il.

Mais elle le stupéfia en lui demandant :

— Vous rentrez chez vous? Oui? Vous permettez que je monte avec vous?

— Mademoiselle, dit-il, je n'ai jamais reçu dans ma chambre aucune femme. Si, un jour Ninette Coquard, une demi-mon-

daine dont on vous a peut-être parlé, qui venait me demander un service.

— Eh bien ! ce soir vous recevrez Mlle Loche, qui vient vous faire une visite. Ce sera tout différent.

« Que me veut-elle? » se demandait Muzard, qui se traitait de poltron en la précédant le long de l'escalier sans tapis.

En entrant dans la chambre de Muzard, elle éclata de nouveau de son rire superbe et intrépide.

— Papa en ferait une figure, s'il me savait ici à l'heure qu'il est. Mais, voyez-vous, j'étais curieuse de votre chambre d'ermite, de vos livres, de vos pipes...

— Une fantaisie de jeune millionnaire, dit Muzard.

— Jeune est de trop, monsieur Muzard. Je n'ai plus dix-huit ans. C'est ce qui me permet d'être ici en ce moment, comme cela me permet d'être à pied, rue de Seine, à neuf heures du soir. Mais il me déplairait que vous pussiez croire qu'il y ait quelque chose de louche dans ma vie. Non, vous savez, pas un flirt, rien. Une jeune fille qui sort du couvent. C'est ainsi. On ne le dirait pas à mes allures, n'est-ce pas? Que voulez-vous, je n'ai jamais pu composer un personnage. Il faut me prendre telle que je suis. La grosse Loche, comme on m'appelait en pension.

Muzard alluma une forte lampe posée sur sa table de travail. Sous la violente lumière, ce qu'il y avait de magnifique, de sain, de robuste dans la visiteuse lui apparut brutalement. Et il remarqua ensuite la perfection de sa toilette, son chapeau à la plume opulente retombant sur la nuque et qui, lorsqu'elle riait et se renversait légèrement en arrière, semblait prolonger le mouvement de gaîté de tout son être; le corsage de dentelle blanche où scintillaient des bijoux et que laissait voir l'échancrure de la jaquette noire, son gant de soie qui modelait la belle main de grande statue...

— Savez-vous, monsieur Muzard, j'ai dîné ce soir chez ma petite amie la dactylographe de papa, dont je vous parlais l'autre jour. Cela me prend de temps en temps, quand je suis trop excédée de mon milieu, l'envie d'aller voir le ménage de cette brave petite travailleuse. Son mari l'adore, et ça la rend si jolie d'être aimée ainsi !

— Vous verrez dans trois ans où en sera ce bel amour, dit Muzard avec un mauvais rire.

— Vous ne croyez pas à l'amour?

— Mais si, mais si. On ne peut pas ne pas croire à l'amour. Seulement, je le prends pour ce qu'il est : un leurre.

Elle réfléchit un moment, son visage rieur s'assombrit. Puis elle dit, la tête baissée et d'une voix changée :

— Il pourrait en être autrement si l'on était toujours sincère. Mais voilà... on ne peut pas.

Elle s'obstinait à contempler la pierre du foyer où des culots de pipe, que la concierge n'avait pas balayés le matin, étaient restés amoncelés depuis la veille. En cette minute, la physionomie de Muzard prit une expression étrange. Il aurait voulu recevoir la fille de Cyprien Loche non point comme une divinité qui fait à un pauvre homme l'aumône de sa visite, mais comme une simple femme qui sait, lorsqu'on s'incline devant elle, que c'est une puissance qui consent à s'asservir. Ah! lui apparaître fort comme son père, plus fort que son père, avec l'omnipotence de l'argent, de la situation, du succès.

Et il analysa, avec une froide férocité, cette concupiscence de l'argent qui s'allumait en lui, à laquelle il s'abandonnait sous l'influence de cette femme.

Une buée légère lui mouilla le front, il se donna quelques secondes encore pour se reprendre, puis il dit :

— Vous voyez comme ma concierge fait mon ménage. Vous pouvez compter ici toutes les pipes que j'ai fumées hier soir.

Elle demanda, sérieuse comme il ne l'avait jamais vue :

— Vous ne vous ennuyez jamais, seul, dans cette chambre?

Muzard répondit avec son flegme des plus beaux jours :

— Jamais, mademoiselle.

Alors, le regardant droit dans les yeux :

— Vous êtes un fameux original, prononça-t-elle.

— Oh! reprit-il, je suis tout simplement le caissier de *la Poste*, pas autre chose.

— Vous pourriez être demain ce que vous voudriez.

Et elle appuya une seconde fois :

— Ce que vous voudriez.

Il entrevit Herblay, la colossale entreprise, le palais mis debout par ses soins, le personnage d'autorité qu'il serait devenu et cette femme à lui. Ses paupières battirent. Comme malgré lui, ses lèvres murmurèrent :

— Vous êtes infiniment bonne d'être venue ce soir. Voyez,

le sauvage que je suis ne vous en avait pas encore remerciée.

La douceur de sa voix surprit Mlle Loche plus que la rudesse précédente. Elle se leva, et lui tendant la main :

— Si je vous parais folle, il faut le dire!

— Ce qui importe, murmura-t-il sourdement, c'est que moi, je ne sois pas fou.

Elle ne demanda pas d'explications à cette phrase ambiguë et partit après avoir jeté un regard d'amateur aux livres du rayonnage.

A trois heures du matin, Muzard fumait encore, les coudes sur sa table de travail; les vapeurs grises de sa pipe s'épaississant en nuage sous l'abat-jour de carton vert finissaient par voiler la flamme de la lampe. Il se donnait à soi-même la plus poignante comédie qu'il eût vue jamais. Il entendait Cyprien Loche lui dire sur la place de la Bourse, toute bruissante d'une foule possédée de Mammon : « Vous viendrez à nous, vous verrez, vous verrez, et, malgré vos bouderies, on vous tendra les bras. »

Déjà les bras se tendaient. Avait-il été sincère en méprisant l'argent? Quand s'était-il dupé lui-même : lorsqu'il en faisait le procès impitoyable ou à la minute qu'il avait commencé d'en subir la fascination? Eh bien! oui, il allait à l'argent et il goûtait déjà voluptueusement le respect, l'encens, la servilité des regards qui vont à l'homme riche. Il dominerait les autres. Ce serait bien son tour. Des forces nouvelles s'éveillaient en lui. C'était comme une seconde adolescence qui lui revenait. Plusieurs absinthes l'eussent laissé plus froid que les visions capiteuses de l'avenir qui peuplaient son cerveau. Le luxe, non, il n'en aurait pas, hors celui du bien-être qui est logique. Mais il manierait les individus...

« Comme Loche a su me manier, » articulait-il avec une sourde rancune.

Il posséderait Paris, ses lumières, ses fêtes. Il en commanderait le pavé des quatre roues de sa voiture, comme les autres! La nature aussi serait à lui et il prendrait d'elle ce qu'il voudrait, aujourd'hui la mer, demain la montagne. Et il connaîtrait encore une autre maîtrise plus tentante sur les événemens, sur le sort. Car l'homme riche domine aussi le sort. Il en déjoue les ruses. Il en atténue les coups chez ceux qu'il aime. Ah! devenir le maître du malheur, le juguler, l'étrangler, rappeler

la prospérité là où il a mis des ruines, l'homme riche peut cela.

« Je ferai mieux, je guérirai Naïm de sa mystique folie de pauvreté. Je lui démontrerai que l'argent peut tout, je nettoierai la zone de sa misère. »

Il s'aperçut qu'il glissait à une espèce de démence comparable à celle de l'alcool et il sourit en pensant qu'il n'avait bu que de l'eau chez les Gérard. Il se mit au lit pour quatre ou cinq heures seulement. Le lendemain, il avait une terrible migraine. Son travail de comptable lui fut pour la première fois fastidieux. Il aurait voulu parler à Solème, le faire causer une fois encore des affaires de Loche. Mais Solème, ne fréquentait plus régulièrement *la Poste*. On l'y voyait une ou deux fois la semaine, quand il venait écrire une nouvelle à la main qui constituait maintenant toute sa collaboration. Muzard, vers trois heures, sortit et se mit à la recherche de Loche.

D'abord, il se rendit droit rue Vivienne, aux bureaux de la banque Fidelia où il savait que le banquier recevait, après la Bourse. Instinctivement, à l'arrivée, il leva les yeux sur cette façade neuve où le nom de banque Fidelia s'inscrivait en mosaïque fine au-dessus de la porte colossale. Au second, c'était l'appartement des Loche. Mlle Loche était là peut-être, derrière l'une de ces fenêtres...

Il entra, poussa la porte vitrée réservée à l'entrée du public et vit, au lieu d'un hall, un grand salon clair, aéré, avec des moulures artistiques à la corniche, un massif de plantes vertes au centre et, dans les panneaux, des fresques évoquant des visions coloniales : forêts de mimosas sur les rives d'un Niger de fantaisie, Touareg échangeant avec des colons des plumes d'autruche et de l'ivoire contre des tissus français : images bien capables de frapper l'esprit des cliens, de réaliser à leurs yeux cette lointaine activité de la Navigation soudanaise qu'ils entretenaient de leurs fonds. Quand le petit rentier, toujours craintif en même temps que crédule, venait acquitter ses échéances aux guichets grillagés enclosant la salle, ces panneaux décoratifs étaient pour lui comme des fenêtres ouvertes sur la belle marche que poursuivaient les affaires, ses affaires, dans ces pays inconnus; et il donnait son argent avec une sorte de plaisir, comme l'agriculteur qui jette sans marchander son grain dans le sillon.

Justement, c'était jour d'échéance, et Muzard fut frappé d'une

véritable stupéfaction devant ces files de petites gens, des femmes surtout, quelques prêtres, des hommes rasés sentant le valet de bonne maison, qui assiégeaient le guichet des versemens, comme possédés d'un désir effréné de donner leur argent avant les autres. C'était un cliquetis de louis, de grosses pièces de cinq francs tombant comme une pluie, régulièrement, automatiquement sur le cuivre rayé du guichet; ou bien, par momens, le glissement silencieux de vieux billets de banque fripés et graisseux qui ne criaient plus sous le doigt du caissier quand il vérifiait le versement.

Muzard demeurait interdit. Jamais il n'aurait supposé cet ensemble de luxe et de prospérité. Il écoutait ce bruit de la pluie d'argent. Il demeurait debout sur la mosaïque du sol où de petits losanges figuraient des fruits exotiques, et on le prit pour un souscripteur intimidé qu'effarait la grandeur du lieu, car un garçon vêtu d'une livrée bleu foncé, portant à sa casquette le mot *Fidelia* brodé en or, vint lui demander ce qu'il désirait. Mais déjà Leherpeux, qui causait avec le fondé de pouvoir de la banque, l'avait aperçu et le rejoignait.

— M. Loche est-il ici? demanda Muzard.

— Mais non, mais non, c'est désolant. Le patron est parti pour Herblay. Il n'en sort plus, vous comprenez. Personnellement ne pourrais-je pas le remplacer? Autrement vous pourriez peut-être voir M. Loche au café de la Paix, à la fin du jour.

La commotion que firent à Muzard ces seuls mots : « Il est à Herblay. Il n'en sort plus, » lui donna la mesure de ce qu'était devenu en un jour son désir. A Herblay? Alors, l'affaire s'accomplissait sans lui, là-bas? Alors sa décision avait été trop tardive? Loche avait renoncé à lui?

Des gens s'en allaient, de vieilles filles, qui ramassaient soigneusement dans leur cabas le titre de rente. Les autres gagnaient des places vers le guichet des versemens. Et le bruit des pièces de cinq francs tombant sur le cuivre gaufré continuait toujours discrètement, régulièrement. Muzard avait le sens étrange que cette pluie féerique ne coulait plus pour lui.

— Écoutez, dit-il à Leherpeux, je tâcherai de joindre M. Loche tout à l'heure, place de l'Opéra.

« Allons, courtisan, se disait-il terriblement, dans la rue, va, va chercher ton maître, va, pauvre oiseau imbécile que le serpent a fasciné... »

A la terrasse du café de la Paix, la première personne qu'il aperçut fut Ninette Coquard, escortée d'un tout jeune homme. Sa contrariété de ne pas trouver immédiatement le banquier lui fit faire une grimace d'humeur. Là-dessus, Ninette se précipita vers lui en bousculant les chaises et, en désignant son compagnon, déclara d'un petit air virginal dont il aurait bien admiré le comique en tout autre moment :

— Tu sais, mon vieux, c'est mon frère, c'est Désiré. Son curé lui a donné congé pour aujourd'hui, et je le promène un peu.

Muzard examina le jeune valet de chambre endimanché qu'il n'avait pas tout d'abord reconnu, affublé de ce faux-col à la mode, de cette large cravate de soie verte, de ce complet au chic anglais dans lequel il ressemblait à un mannequin.

— Êtes-vous content chez l'abbé Naïm? lui demanda Muzard, en cherchant en vain son regard qui fuyait.

— Très content, monsieur. Autant dire que c'est moi le patron, car je fais ce que je veux.

Et il se mit à rire, d'un petit rire sourd de fille.

— Désiré n'est pas fort, ajouta Ninette dans un accès de tendresse familiale qui la prenait quelquefois. Comme il n'a rien à faire, c'est une bonne place pour lui, malgré qu'il n'y ait pas un sou de profit, comme il dit. Mais tout autre que lui s'ennuierait à mourir, monsieur le curé est si drôle!

Et, se souvenant probablement des propos que son frère venait de lui tenir sur le prêtre, elle étouffait son rire dans son petit mouchoir de dentelle.

— Je suis bien nourri, je puis le dire, continua Désiré. Tous les jours, des biftecks, des côtelettes et, si j'en avais envie, du poulet. Mais il faut à monsieur le curé sa cuisine spéciale...

Il se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

— Tous les jours, poursuivit-il, un hareng saur ou de la charcuterie. Ce n'est pourtant pas l'argent qui manque : il lui en vient de tous côtés. Il m'a conté qu'il voulait faire bâtir dans la zone une énorme cantine où tous ceux qui avaient faim pourraient venir manger sans payer. C'est son idée.

— Moi, j'irai, s'écria Ninette, qui, une glace au creux de la main gauche, se poudrait le bout du nez avec une houpette minuscule.

— Pour être tranquille, on est tranquille, continua Désiré, on

n'entend jamais un bruit dans l'appartement. Quand monsieur le curé n'est pas dans la zone, il est dans sa chambre, et alors silence de mort!

— Il dort, sans doute! fit Ninette en éclatant de rire.

Muzard lui lança un regard si dur qu'elle frémit. Il se disait qu'il aurait étranglé avec joie cette fille stupide.

— Ce qu'il y fait dans sa chambre? mystère! continua le jeune domestique. Moi qui vous parle, je n'ai pas le droit d'y entrer, car cette chambre est fermée à double tour toute la journée.

Muzard ne l'écoutait plus; il pensait à ce dénuement où s'était amoureusement plongé le prêtre. Ces deux êtres simples en riaient sans méchanceté. N'avaient-ils pas raison! N'était-ce pas une démence bien faite pour dérouter les esprits sains que cette nourriture de mendiant, cette vie dépouillée de toute commodité, ces matinées d'extase devant un crucifix!

Et Muzard se demandait quelle part ce prêtre fou avait eue dans l'orientation de son existence. Le mépris de l'argent dont il avait fait profession jusqu'ici n'était-ce pas une transposition directe en son cerveau des idées de Paul Naïm? Est-ce qu'il n'était pas temps de se libérer d'une telle sujétion morale?

« Loche à un pôle, pensait-il, Naïm à un autre. L'évidente vérité, la vie n'appartient-elle pas au premier? »

Et il en venait à prêter maintenant l'oreille avec une curiosité mauvaise aux railleries que les deux Coquard, en leur bassesse de subalternes, échangeaient sur l'abbé Naïm.

Le soir, comme il rentrait, sa concierge lui remit une lettre. Il reconnut une écriture de femme. Il eut comme une bouffée de fatuité à l'idée que ces lignes avaient été écrites par Mlle Loche. Il ne songeait qu'à elle. La vue de la signature, « Andrée Ornans, » et le début de la lettre lui donnèrent au cœur une commotion :

Cher Ami, je suis à l'hôpital Tenon, je viens d'être malade.

Il se répétait, atterré : « A l'hôpital! à l'hôpital! »

Il continua de lire, le papier tremblant entre ses doigts :

J'ai fait, paraît-il, une fièvre typhoïde des plus graves. Je suis tellement isolée à Paris que, du jour où j'ai senti le mal, j'ai demandé à être transportée ici, dans le service d'un médecin de

mes amis. L'idée de l'hôpital me plaisait pour la fraternité dans la souffrance qu'il implique. Et puis, dans notre bourgeoisie, on y envoie trop aisément les gens de peu. N'est-il pas bon que quelqu'un de nous y aille de temps en temps, goûter à une vie qui nous paraît si suffisante pour autrui? Il est excellent d'entrer parfois pour s'y baigner dans la piscine commune de la douleur. Je l'ai fait. J'en suis heureuse.

Ceci vous explique, cher ami, comment vous m'avez vue disparaître tout d'un coup. J'étais beaucoup trop fiévreuse pour vous écrire. Aujourd'hui, ma température a baissé, et je viens vous dire que, si vous me faisiez la charité d'une visite, ce serait une œuvre pie. J'en ai, je crois, pour longtemps, car une bronchite s'est greffée sur ma fièvre typhoïde. Je ne sais comment cela finira. Mais la vue d'un visage ami me sera une grande joie.

ANDRÉE ORNANS.

Muzard relut la lettre une seconde fois. Puis il s'aperçut que les larmes ruisselaient le long de son visage. Il disait seulement :

« Pauvre petite Ornans! elle va mourir là-bas, toute seule à l'hôpital. Je suis une brute. Est-ce que depuis six semaines je n'aurais pas dû m'inquiéter d'elle davantage? La bronchite greffée sur la typhoïde, on sait ce que c'est. Si elle meurt, le meilleur coin de mon cœur qu'elle était en train de découvrir, d'explorer, de me faire connaître à moi-même, se clora pour toujours. Notre amitié était une chose si franche, si savoureuse! Je n'en ai pas joui suffisamment. Comme je puis pleurer encore, pour l'amitié d'une jeune fille qui n'était destinée à être pour moi qu'une exquise camarade intellectuelle! »

Herblay était loin, M[lle] Loche aussi. Le lendemain, un dimanche, à l'heure de la visite des hôpitaux, il put s'acheminer vers Tenon.

Il chercha des fleurs. Il en aurait voulu de magnifiques pour les porter à la malade en expiation de la faute subtile dont il se sentait coupable envers elle. Il finit par découvrir une marchande de violettes à l'entrée du Père-Lachaise, et ses beaux projets se réduisirent à l'achat d'un humble petit bouquet. Mais quand il se vit en pensée offrir à son amie ces fleurs traditionnelles, le geste lui parut si banal qu'il fourra dans un mouvement d'humeur les violettes au fond de sa poche.

Maintenant, les cloîtres tristes de l'hôpital s'ouvraient devant lui, enclosant un jardin que le soleil dorait obliquement. De pauvres gens endimanchés cheminaient, le long des murs, disparaissaient, ceux-ci par un escalier, ceux-là par un autre. On en voyait qui redescendaient en pleurant. Muzard s'enfonçait dans l'âme de l'hôpital, dans cet ensemble de misère et de souffrances agglomérées si troublant pour le cœur. Il commençait à sentir le sien atrocement serré. En approchant de la salle désignée par la lettre d'Andrée Ornans, une inquiétude mortelle le saisit. Si elle allait lui apparaître défigurée par le mal, portant déjà les stigmates de la fin! Oh! la voir disparaître maintenant!

Il était livide quand il s'arrêta devant la porte vitrée au travers de laquelle on apercevait la salle toute bruissante de visiteurs, les lits parfois entourés d'hommes et d'enfans, les malades agitées et fiévreuses remuant sur l'oreiller leur visage aux pommettes rougies. Il hésita; la faiblesse masculine, qui recule devant les assauts trop vifs donnés à sa sensibilité, le laissait anéanti devant ce spectacle. Un jeune ouvrier, qui arrivait derrière lui et ouvrait la porte avec brusquerie, l'introduisit en dépit de lui-même. Mais, cette fois encore, il demeurait sur le seuil, cherchant parmi tous ces lits semblables, parmi ces visages de femmes du peuple aux chevelures blondes, brunes, ou grises, le fin visage d'artiste qui l'attirait ici. Et juste comme il allait s'adresser à l'infirmière qui s'avançait en balançant impérieusement les rubans de son bonnet, il vit, là-bas au fond de la salle, une petite main qui dessinait en l'air des signaux.

Elle était au lit 21, entre une pauvre paralytique et une grosse fillette rousse qui faisait aussi de la typhoïde. Elle était coquettement assise, adossée à son oreiller tout blanc, ses cheveux abondans, fraîchement coiffés, et son sourire de douceur accueillait Muzard qui venait à elle. Non, elle n'allait pas mourir. Toute sa jeunesse, toute sa vigueur, s'affirmaient dans ses lèvres vives, dans ses yeux bleus chargés de pensée, dans son front net et lumineux. Un bien-être inonda Muzard. Il retrouvait dans toute sa splendeur cette forte amitié si douce qu'il avait cru perdre. Il saisit la main de Mlle Ornans, mais son émotion l'empêchait de prononcer un mot.

— Comme vous êtes bon d'être venu! lui dit-elle.

Des larmes vinrent aux yeux de Muzard.

— Vous voir dans un tel lieu, murmura-t-il, si seule au milieu de tant de misères...

— Et les autres... fit-elle en désignant, dans les lits voisins, ses compagnes de maladie.

— Les autres ne sont pas vous, reprit Muzard sur un ton où passait toute la religion que la jeune femme de lettres lui inspirait.

— C'est bientôt dit, répliqua-t-elle dans son excessive simplicité. Ces femmes me ressemblent étrangement, dès qu'il s'agit de souffrir dans son corps ou dans son âme. Et ma consolation, lorsque j'ai été très malade, ç'a été de me mêler à elles, d'endurer ce qu'elles enduraient elles-mêmes. Au surplus, ce n'est point par vertu que je suis ici. Ma place y était tout indiquée, ma place de malade payante, monsieur!

Elle se mit à rire. Mais son beau rire franc qui éclairait Muzard ne le déridait pas. Une admiration intense lui venait pour la force si originale et charmante que révélait cette âme féminine. Il serait demeuré des heures à l'écouter.

— Vous m'avez bien manqué, dit-il enfin. En des heures où votre amitié m'aurait conseillé, j'ai été abandonné à moi-même, et pourtant j'ai tant de confiance en votre tendre sagesse que je voudrais qu'elle me conduise toujours.

— Allons donc! s'écria gaîment la malade, n'est-ce pas vous mon professeur de philosophie?

— J'ai passé dix ans, continua lentement Muzard, à conquérir au milieu des difficultés et des déboires la résignation morne et grise à laquelle j'étais parvenu. J'y croyais demeurer en paix. Et voilà qu'il me vient par momens, comme à seize ans, les fringales d'un bonheur que mon expérience de vieillard sait impossible. Oui, je viens de faire des rêves; oui, j'ai désiré de devenir colossalement riche, et à l'heure qu'il est, si je n'avais pas été appelé à votre chevet par votre chère amitié, peut-être aurais-je été me livrer entre les mains d'un maître, du maître à la suite duquel je voulais entreprendre la conquête de l'argent. Le bonheur, qui n'existe pas, est à l'état de mirage devant moi.

— Le bonheur existe, dit tranquillement Andrée Ornans en lissant les plis de son drap rude.

— Vous savez bien que non, vous femme si lucide!

— Le bonheur, affirma-t-elle, vous n'ignorez pas, Muzard,

qu'il est dans la médiocrité voulue ou consentie, dans la liberté d'un esprit que n'entravent pas des préoccupations basses ou sordides ou coupables, dans l'épanouissement complet du cœur que n'atrophient pas des craintes serviles ou ridicules. Il est dans la pauvreté et dans l'amour, comme le crie sans cesse votre grand abbé Naïm.

Les yeux levés sur elle, — ces yeux dilatés par une légère angoisse qui métamorphosait sa dure physionomie, — Muzard écoutait en silence la douce prêcheuse qui exigeait de tels bouleversemens de l'âme humaine.

— Qui donc vous a changé, Muzard? demanda-t-elle soudain.

Il eut un moment de trouble, mais se ressaisit et dit :

— J'ai eu des tentations, mais je ne suis pas changé. Au fond, je pense comme vous. Seulement, vous dites si bien ces choses qu'il m'a été agréable de les entendre de votre bouche.

Elle lui tendit la main de nouveau, et il sentit la sienne affectueusement pressée.

— Je ne voudrais pas que vous changiez, Muzard. C'était si bon d'avoir un ami qui comprenne tout, comme vous.

Puis, aussitôt :

— Je me suis ennuyée beaucoup. Ma tête souffrait trop pour travailler. Je ne pouvais penser à rien. Le jeudi et le dimanche, je voyais notre salle s'emplir, les effusions familiales se multipliaient autour de moi. J'étais témoin du bonheur des malades; c'était ma seule joie. La peur de la contagion m'a empêchée de demander près de moi mon petit frère.

— Et moi, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt? demanda Muzard.

En parlant, il regardait au-dessus la feuille de température avec ses zigzags ascendans des premiers jours, leur lente déclivité, toutes les marques d'une fièvre des plus graves. A ce moment, la surveillante s'approcha du lit dans sa blouse blanche aux formes opulentes :

— Il ne faudra pas vous fatiguer, mon petit vingt-et-un.

En effet, Andrée Ornans commençait à tousser. D'un signe, elle pria Muzard de lui verser à boire. Il en eut une joie indicible. Sur la table de métal peinte en blanc, une citronnade était préparée dans un pot. Avec des gestes maladroits en leur vivacité, il remplit le verre et le lui offrit. Qu'il aurait voulu pouvoir répéter ces petits soins qui mettaient dans leur amitié une

note si douce ! Il trouvait maintenant Andrée fragile, menacée, digne d'une pitié attendrie. Recouvrerait-elle jamais sa force d'autrefois? Et il contemplait les deux petites mains allongées sur le drap, ces mains si pâles, amaigries par la maladie. L'idée d'y poser ses lèvres l'effleurait : il ne savait pourquoi.

Auprès d'eux, la vieille paralytique se mit à geindre. Sous les couvertures, son corps s'agitait faiblement. Anxieuse, Andrée Ornans l'examina une minute. Les yeux de la vieille femme se fixèrent sur ceux de la jeune fille, supplians. Il devait exister entre elles deux une entente silencieuse, car Andrée lui adressa un bon sourire et commença d'appeler :

— Madame Rose ! madame Rose !

Et comme Mme Rose, l'infirmière, ne venait pas, Andrée Ornans pria Muzard de l'aller chercher au bureau vitré de la surveillante.

— Dites-lui que c'est pour le vingt-et-un, ajouta-t-elle.

Mais ce n'était pas pour le vingt-et-un. Quand Mme Rose se fut approchée, Andrée lui dit :

— Madame Rose, la grand'mère a besoin d'être soignée.

L'infirmière fit une grimace de dépit. Ces soins, on savait ce que cela voulait dire. Mme Rose fit mine de tourner les talons et dit :

— Elle attendra bien jusqu'à ce soir.

Mais l'infirme, qui avait l'oreille bonne, surprit le propos. Elle jeta désespérément un nouveau regard de prière à Mlle Ornans, qui murmura :

— Madame Rose, si vous deveniez un jour infirme comme cette pauvre grand'mère et qu'on vous traitât comme vous la traitez là, vous n'auriez que ce que vous méritez.

Ce reproche parut frapper la garde ; elle revint sur ses pas. Andrée avait eu beau vouloir s'allonger sur un lit parallèle à tous les autres dans la salle commune de misère, devenir au milieu de ces femmes douloureuses l'anonyme vingt-et-un, sa lumineuse intelligence, reprenant ses droits, semblait dominer tout ici.

De nouveau, Muzard vit les yeux fripés de la paralytique s'attacher amoureusement à Andrée Ornans, qui surveillait les gestes de Mme Rose. Celle-ci, rabattant avec une impatience contenue les couvertures de la vieille, disait :

— Si je ne le faisais pas, ce serait encore la même histoire que l'autre jour ; vous vous lèveriez pour la besogne et je serais attrapée par la surveillante.

Le brouhaha des visites continuait dans la salle claire, où mille odeurs étrangères noyaient celles de l'iodoforme. Là-bas, le jeune ouvrier qui avait introduit Muzard embrassait sa femme à demi mourante, qu'il ne se décidait pas à quitter... Plus loin, un père de famille avait hissé trois petits enfans sur le lit de leur mère. La surveillante, avec sa seringue, vint faire une piqûre de morphine à une femme au teint bilieux, qui commençait en gémissant une crise hépatique. Le soleil entrait à pleines baies, d'une gaîté glaciale qui ne réchauffait rien.

Mme Rose tourna le corps inerte de la paralytique comme celui d'un enfant qu'on emmaillote. Ses mains expertes avaient des mouvemens réglés. Muzard frissonna en regardant Mlle Ornans.

— Voilà, disait-il en frémissant, voilà ce que vous êtes venue supporter ici, vous, *vous !*

— Ah ! si vous saviez, reprit-elle, tout ce que j'ai appris dans cette salle ! Il me semble que, maintenant, je vois la vie avec une netteté, une simplicité parfaites.

La cloche sonnait pour annoncer la fin des visites dominicales. Muzard dut quitter son amie, s'en arracher plutôt, car il se sentait dans un trouble qu'elle seule aurait apaisé.

En rentrant chez lui, il retrouva au fond de sa poche le bouquet de violettes qu'il lui avait acheté. Il le mit avec grand soin dans un verre d'eau et fuma sa pipe en le regardant complaisamment.

X

Jean Solème, qui rentrait à midi, dit à sa femme :

— Tu sais, chérie, je t'annonce une corvée pour ce soir. Loche a besoin de cent mille francs. Il les lui faut. Il m'a parlé comme à un ami. Il m'a dit : « Je vous confie le soin de me les trouver, sous trois jours. »

— C'est pour Butterfly, sans doute, reprit Yvonne ; on les a vus hier soir ensemble à l'Opéra-Comique.

— Non, non, c'est pour notre usine : une grosse traite qui va nous arriver à la fin du mois pour une fourniture de bois. Et tu sais, Loche m'a dit très gentiment : « Mon petit, il y a 5 pour 100 de commission qui vous attendent. » Alors, je suis allé voir ma tante Avignon pour lui demander de venir dîner avec nous ce soir. Nous la cajolerons un peu, et on tâchera, dans la soirée, d'enlever l'affaire.

— Elle a consenti à se déranger, cette masse humaine?

— Oui, par curiosité, pour voir notre intérieur.

Ils s'attablèrent. Tous deux pensaient aux cinq mille francs inattendus qui allaient peut-être tomber chez eux comme une manne miraculeuse. Ils ne parlaient pas, se regardant à peine. La femme de chambre, pourtant, ayant tardé à servir le second plat, Jean Solème leva les yeux sur Yvonne. Elle était exquise ce matin, avec sa fraîcheur, la frange de ses cheveux châtain clair qui lui donnait un air gamin et sa toute petite bouche d'enfant. Le jeune mari cherchait à rappeler les émotions déjà lointaines de leurs premières semaines d'union et qui commençaient à s'oblitérer en lui. Une idée très vague lui vint. S'il avait été tout seul à la campagne, dans un désert, avec Yvonne, l'extase durerait encore. Mais, voilà : trop de soucis terribles, trop de projets, trop de désirs l'obsédaient, l'arrachaient à son amour.

« Je l'adore toujours, se disait-il. C'est pour elle que je lutte, pour lui donner le luxe dont elle rêve. Oui, je l'aime; oui, je l'aime. »

— Sais-tu, dit-elle, à ce moment précis. Loche n'est guère généreux. Cent mille francs ne se trouvent pas sous le fer d'un cheval. Si tu les lui procures, c'est 10 pour 100 qu'il aurait dû te donner.

Comme elle était avide d'argent! Quel appétit d'un gain plus grand le moindre gain éveillait toujours en elle! Son mot lança comme une douche glacée à Solème. Mais elle reprit :

— Dix mille francs, vois-tu, c'était un peu d'aisance pour notre première année de ménage. Songe à ma vie si différente de celle que mène toute ma famille. Mes cousines, mes amies, elles ont toutes leur auto, leur loge à l'Opéra. Quelle figure puis-je faire auprès d'elles? La loge, on peut encore s'en passer, sans que cela marque énormément. Mais ne pas même avoir une pauvre petite voiture de quinze mille francs!

— Pourquoi n'as-tu pas épousé un homme riche? demanda Solème intimement blessé.

— Parce que tu t'es trouvé là et que tu m'as aimée.

Il y avait dans ce mot comme un reproche et en même temps l'insolence tranquille d'une femme qui se sent assurée de l'amour qu'elle inspire.

— Tu le regrettes? demanda Solème, tout frémissant d'amertume.

— Je regrette seulement que tu n'aies pas été riche et que notre vie soit si pénible, dit-elle en soupirant.

Un radieux soleil de mai, dont le jardinet depuis le matin était inondé, entrait en ce moment dans la salle à manger si pittoresque en sa parure hollandaise. Des meubles en chêne ciré, de vrais vieux meubles de là-bas qui avaient en leur temps porté des pots de tulipes et des faïences flamandes, qui avaient été les témoins de nos grands sièges historiques, des meubles qui avaient peut-être vu Condé ou Soubise, mettaient dans la pièce un air de musée intime et recueilli. A défaut de tulipes, de rutilantes pivoines les garnissaient. Une tapisserie d'un rouge vif tendait les murs. La femme de chambre anglaise en tablier coquet apporta l'œuvre que la cuisinière venait de faire un peu attendre, pour la perfection de l'édifice : un soufflé de crevettes roses orné d'une mousse aux épinards, le tout branlant un peu sur un plat de vieil étain. Solème, pour qui soudain tout cet ensemble fit tableau, songeait à son ami Muzard qui aurait bien ri de l'ironie que ce spectacle conférait au mot d'Yvonne : « Je regrette que notre vie soit si pénible. » Lui ne riait pas. Il était blessé au cœur et dans sa plus délicate dignité. La présence de la domestique le força de se contenir. Mais un mouvement de rage l'emportait contre Yvonne. Pauvre, certes, il l'était, mais lui ne comptait-il pas, sa personnalité, son intelligence, son amour? Oh! son amour qui avait été si grand, si fou! Est-ce qu'il ne s'exténuait pas pour elle, est-ce que le soir, quand il rentrait harassé, elle n'avait pas le triomphe de dominer, par sa fraîche beauté d'idole, l'accablement du pauvre homme qui s'usait pour lui conquérir la fortune? Oui, depuis que Loche lui avait assuré une part de bénéfice sur les hydromobiles, il travaillait personnellement comme un forçat, employant au succès de l'affaire son imagination de journaliste, écrivant des lettres, voyant des personnes influentes, alléchant tout ce qu'il

y avait en France de compagnies coloniales pour provoquer des commandes nouvelles de ses glisseurs aquatiques, battant le pavé de Paris en quête de nouveaux capitaux à jeter dans ce gouffre industriel. Et tout cela, pour qu'en fin de compte, cette femme choyée comme une princesse de contes de fée lui lançât cette plainte cruelle contre la vie qu'elle tenait de lui.

— Tu ne manges pas? lui demanda-t-elle, d'une voix très douce.

Il la dévisagea durement, sans lui répondre.

Était-ce de l'amour qu'il avait encore pour elle? Est-ce qu'il n'aurait pas eu en ce moment un délice à l'écraser? A contempler ses frêles épaules, il s'imagina les tenir dans ses paumes; pour les meurtrir? Oh! non, pour les caresser. Elle était faible comme un oiseau. Pouvait-on garder de la colère contre elle? Tant de douceur était au fond de son âme, tant de tendresse parfois! Et n'était-elle pas plus intéressante avec cette passion du luxe, qui animait continuellement sa frêle personne, la faisait palpiter, vibrer, souffrir, que ces femmes à demi vivantes qu'un rien contente, si raisonnables qu'elles ne savent pas désirer quelque chose? Oui, c'était ainsi qu'il l'adorait; oui, elle stimulait perpétuellement son amour, en lui proposant toujours un nouveau but à atteindre, une robe, un meuble rare, la voiture, la loge, le grand voyage, la vie de cette cousine, les fantaisies de cette amie, l'opulence de tous les Chastenac,

A l'entremets, elle renouvela sa question.

— Tu n'as pas faim, non? dis, Jean. Pourquoi me regardes-tu ainsi?

— Je t'aime, Yvonne...

Au dessert, il l'emmena dans le petit fumoir pour pouvoir à son aise la couvrir de baisers. Elle se laissait faire en souriant, un peu soucieuse. Il lui demanda ce qu'elle pensait. Elle répondit qu'elle se préoccupait du dîner qu'ils devaient offrir le soir à la baronne Avignon.

— Laisse donc la cuisinière le régler, elle s'y entend.

— C'est que je veux que ce soit très bien, répliqua-t-elle.

Et ses lèvres avaient un petit frémissement qui indiquait chez elle l'intensité d'une convoitise secrète.

A six heures, la vieille dame arriva. Elle avait un cocher au mois. La femme de chambre l'entendit ordonner à celui-ci

de la venir reprendre dès neuf heures, car elle redoutait le séjour dans les rues de Paris, le soir, passé ce moment. On la vit majestueusement traverser le jardin. Yvonne accourut pour l'accueillir au seuil même de la maison. Ces deux femmes, possédées d'une même passion qui donnait à l'une les inquiétudes et à l'autre le désir, s'embrassèrent dès la porte avec de grandes démonstrations d'amitié. La baronne Avignon appelait Yvonne : « sa chère petite. » La jeune femme disait : « ma bonne tante. » Malgré son obésité, la baronne voulut monter pour visiter toute la maison. Elle se hissait de sa main molle à la rampe de fer forgé. Les marches criaient. Elle ôta son chapeau démodé, — une capote garnie de larges fleurs, — dans la chambre du jeune ménage, tout en analysant et évaluant le mobilier anglais, celui qu'Yvonne traitait de camelote. Elle demanda ensuite à voir les autres chambres, et, se promenait en serrant sous son bras une petite sacoche qu'elle ne voulait pas quitter :

— Ce sont mes titres, mes valeurs, expliqua-t-elle à Yvonne. Il y a tant à craindre aujourd'hui, que je ne sors jamais sans les emporter sur moi.

— Si vous les perdiez! s'écria la jeune femme, saisie d'effroi.

La baronne sourit en regardant Yvonne avec une sorte de pitié :

— Les perdre!

Pour descendre l'escalier, cependant, elle eut peur. Sa grosse personne, mal servie par des membres rhumatisans, s'immobilisa au milieu de l'étage. Il fallut qu'Yvonne vînt lui offrir le bras. La baronne était embellie aux yeux de sa nièce par l'immense fortune qu'elle représentait. Personnellement elle savait l'envie qu'elle excitait chez la jeune femme et en tirait une force et une jouissance. Quand elles s'entre-regardaient, l'une semblait dire : « J'arriverai bien à posséder un jour un peu de ton or. » L'autre ricanait : « Nous verrons bien. »

Jean revint de l'usine. Sa femme lui dit dès l'entrée, sur un ton attendri :

— Tante Avignon désire dîner de bonne heure, afin de ne pas rentrer tard chez elle ; nous allons nous mettre à table immédiatement.

— Mais certainement, c'est tout simple! s'écria Solème, en conduisant la vieille dame à la salle à manger

N'étant pas averti, il voulut la débarrasser de la sacoche. L'énergie qu'elle mit à s'en défendre amusa Yvonne. Non, non, c'était une manie à elle de garder cela sous son bras, même à table. On en prendrait d'autres à commettre des imprudences, à laisser traîner leur fortune sur un meuble, dans un taxi, ce ne serait pas elle. Et pensant à ses biens qu'elle tenait ainsi dans une liasse de papier et qu'elle gérait encore à son âge d'une poigne si ferme, comme un bon mécanicien la main sur le volant d'une machine formidable, elle se souriait à elle-même, omnipotente et satisfaite.

— J'ai vu ta maison, dit-elle à son neveu. Elle est fort bien, sauf une tendance à sacrifier à la mode dans l'ameublement. La mode n'a qu'un jour et l'on paye sa nouveauté qui est une valeur fictive et transitoire.

— Oh! nous avons été très simples dans nos goûts, dit Yvonne.

— Je vous en loue, ma chère petite. Il y a aujourd'hui, pour des jeunes gens qui veulent faire leur maison, une lutte épouvantable à entreprendre contre les entraînemens, le renchérissement de la vie. Pour moi, je puis m'en flatter : mes revenus ont pu baisser, j'ai su diminuer mes besoins; je n'ai pas, comme tant d'autres, mordu à même le capital.

— Si certains revenus baissent, dit alors Solème, d'autres montent. Supérieur est le spéculateur qui, sans diminuer ses besoins, les satisfait en augmentant ses revenus à l'heure où tout semble dégringoler. La grande industrie est venue à point, dans la crise actuelle, pour permettre au rentier de récupérer l'amoindrissement de ses valeurs.

Il la prenait par son orgueil financier, ce point d'honneur qu'elle avait toujours eu d'être, en affaires, aussi forte qu'un homme et qui était la forme de son amour de l'argent. Alors qu'Yvonne aimait le revenu, c'est-à-dire cet argent fluide, qui s'écoule sans cesse et qu'elle aurait adoré se sentir glisser entre les doigts, la vieille femme était à genoux devant le capital immuable, le lingot qu'elle voulait ne jamais entamer, grossir toujours, quitte à se mortifier dans sa vie comme une pauvresse.

— La véritable habileté, continua Solème, n'est pas celle du trembleur qui, à force de craintes, d'inquiétudes, parvient à éviter les catastrophes. L'homme habile va de l'avant; son

instinct répudie les aventures hasardeuses et le mène droit aux entreprises lucratives, aux bonnes affaires, comme on dit.

— Combien payez-vous votre cuisinière, ma chère petite? questionna la tante qui, à ce moment précis, dégustait un chaud-froid de poisson qui l'intéressait.

— Soixante francs, mentit la jeune femme pour se faire bien voir.

— Soixante francs; eh bien! mon enfant, je vous engage à la garder. Repassez-moi de ce plat.

Solème la savait gourmande et privée. Il augura bien de ce mot.

— J'ai quelque chose à vous proposer, tante Avignon, dit-il tout à coup, imitant jusqu'au ton que Loche employait pour mettre en train une affaire nouvelle. Vous n'ignorez pas que je dirige une grosse maison industrielle. Notre industrie est des plus prospères. Nos revenus ne baissent pas à nous, car, après avoir donné du 20, nous pouvons promettre aujourd'hui du 35 pour 100 à nos commanditaires.

— Mes trois cousines de Chastenac en sont et s'en félicitent, plaça Yvonne, très heureusement.

— Oui, vous construisez, je crois, des automobiles qui vont sur l'eau, dit la vieille femme.

Un frémissement de joie fit trembler Solème, comme un pêcheur qui sent bouger la ligne au fil de l'eau. Yvonne était devant lui, tout angoissée sous son air placide de petite fille sage. Elle le surveillait; elle le jugeait dans son effort, dans sa lutte. Elle était pour lui la dame de ce tournoi d'argent. Alors, avec une verve que sa femme ne connaissait pas à cet être indolent et frivole que les soucis avaient maté, il expliqua en s'échauffant leur construction d'hydromobiles. Il dit l'avenir de ces bateaux à la vitesse vertigineuse qui faisaient sur l'eau figure mythologique, l'empressement des acheteurs, la révolution dans la navigation coloniale. Son lorgnon était tombé, ses yeux gris s'allumaient d'une flamme et sa mèche blonde, qui retombait sans cesse, les voilait si souvent, qu'il avait ce geste continu de la relever sur la tempe, sans impatience.

La vieille baronne mangeait toujours en silence. Elle avait cependant au fond de la prunelle une étincelle de plaisir qui prouvait combien ce genre de conversation lui agréait. Dans

ses joues molles, sa mâchoire travaillait régulièrement, tirant tous les muscles. Yvonne fit signe à la jeune femme de chambre de repasser une troisième fois le plat. Alors, la baronne interrompit son neveu pour interroger Yvonne sur le menu et, apprenant combien il était encore chargé, elle refusa de reprendre du poisson. Solème crut le moment favorable pour prononcer :

— Chère tante, si vous vouliez mettre cinq cent mille francs dans notre affaire, je m'engage à vous réserver une part de commandite. Et voyez-vous le gain colossal que vous auriez réalisé l'année prochaine?

Elle ne se récria ni ne s'émerveilla. Elle dit tranquillement, serrant seulement un peu plus étroitement la sacoche sur ses flancs épais :

— Des valeurs industrielles, jamais, mon neveu.

— Eh bien! quoique le demi-million ne soit pour vous rien de considérable, j'admets que vous hésitiez à déplacer une somme pareille. Mais, croyez-moi, chère tante, je suis prudent, réfléchi et certain, je vous donne ce conseil : mettez seulement cent mille francs chez nous, pour le plaisir de voir votre argent croître sous vos yeux, comme on voit une végétation artificielle dans la main des fakirs.

— Je n'aime pas les risques. Je n'en ai jamais couru. Je m'en suis bien trouvée, dit nettement la baronne.

— Chère tante, des risques, il n'y en a pas chez nous; je puis vous fournir des preuves de la bonne marche de nos affaires. Venez un jour à l'usine.

— Assez, mon neveu, ce n'est point à mon âge qu'on apprend d'un homme du vôtre à faire des placemens.

Le ton était tel que Solème ne put répliquer. Il vit les yeux de sa femme fixés sur lui avec une expression ironique; le cœur lui battit. Pour la baronne, elle continuait de goûter à tout et de s'extasier sur l'excellence de la cuisine. Elle y prenait un malin plaisir, sûre maintenant de n'avoir été invitée que dans l'espoir de sa commandite, satisfaite d'avoir été la plus forte et de profiter d'un si fin repas sans qu'il lui en coûtât rien. Sa gourmandise contentée, elle se leva, envoya la jeune servante quérir ses vêtemens et son chapeau pour ne pas faire attendre le cocher, disait-elle. Celui-ci, en effet, sonna bientôt. On la mit en voiture avec beaucoup de déférence. Au moment où le fiacre filait, Solème crut la voir rire dans l'ombre, comme une

femme qui vient de jouer un bon tour dont elle s'applaudit en elle-même.

La minute où, remontant dans leur chambre, la femme et le mari se retrouvèrent face à face fut cruelle. L'effondrement de ses espérances laissait dans le cœur d'Yvonne comme une poussière d'amertume et de méchanceté.

— Je ne te félicite pas de ton habileté de démarcheur dit-elle.

Elle pensait aux cinq mille francs entrevus qui s'évanouissaient, comme si le vent eût emporté les billets légers dans une rafale. Elle voulait faire payer sa déception et se soulageait à en rendre responsable celui qui l'était le moins.

Et comme Jean restait silencieux, atterré par un tel reproche, elle continua :

— Il y avait bien d'autres manières de la prendre. Si tu m'avais laissée agir... Mais voilà... je te croyais plus fort. Il me semblait que ton métier t'avait préparé à de telles entreprises.. Voilà du coup Cyprien Loche frustré de l'argent sur lequel il comptait, et nous autres, privés du petit appoint qui nous aurait été si utile, si utile...

Solème l'écoutait, toujours troublé par sa présence et par le pouvoir de son charme, mais en cet état d'âme où l'amour irrité, exaspéré, ressemble plus à la haine qu'à la tendresse. Il la jugeait. Comme elle lui paraissait lâche, sans bonté, de cœur sec et surtout injuste! Pour la pousser à bout, il se taisait, désireux de connaître jusqu'où iraient ses invectives qui le ravageaient.

— Sais-tu que j'ai honte de traîner tout un hiver la même robe; je ne te l'ai pas dit, mais c'est à cause de cela que je renonce aux samedis de mes cousines de Chastenac, pour ne pas t'humilier, toi, oui, toi, pour ne pas qu'on te diminue, à constater la pénurie de mes toilettes. La loge, l'auto, oui, je m'en passerai encore, mais je voudrais être habillée comme tout le monde, à la fin! Crois-tu que je ne vois pas le regard des autres femmes sur mes costumes? Ah! je la connais, va! cette expression intraduisible des femmes qui notent, quand elles me rencontrent, approximativement, la date de mes toilettes.

Le mari finit par dire en se maîtrisant :

— Yvonne, je me demande quel sentiment il y a pour moi dans ton cœur quand tu me parles ainsi?

Elle se trompa à cette douceur apparente et répondit sur un ton de compassion :

— Je t'aime bien malgré tout, mon pauvre ami.

— Yvonne, dit Solème, la mâchoire en avant et terrible, tu es une petite misérable; Muzard a raison, tu n'aimes que l'argent.

Elle tressaillit légèrement, mais se reprit assez pour répondre :

— Et toi? et toi, n'as-tu pas, il me semble, aimé aussi l'argent en ma personne quand tu m'as épousée?

— Tu es injuste, je t'ai aimée riche, c'est vrai, mais je t'aurais épousée pauvre, sans un sou, je te le jure.

— Moi, j'ai mieux fait que de le jurer, je pense! dit-elle acerbement.

De longues minutes ils se regardèrent en se méprisant. Ils avaient l'un et l'autre, dans le jardin secret, saccagé des fleurs qui ne se relèveraient plus jamais. Jamais plus désormais ils ne pourraient s'adresser ce sourire de confiance qui est entre deux êtres qui s'aiment un acte d'offrande et un acte de foi. Une douloureuse lucidité, un éclair avait montré impitoyablement à chacun d'eux le fond de l'âme de l'autre et ils avaient découvert dans ces bas-fonds, au lieu de la pure passion amoureuse dont chacun croyait bénéficier, une autre passion clandestine et redoutable, véritable source de tous leurs désirs et de leur vie. C'était de cet amour caché de l'argent que sortaient tous leurs actes, les combinaisons secrètes de leur esprit, les mouvemens de leur cœur. Le désastre fut qu'ils l'eussent découvert.

Un moment, ils crurent, tant l'orage grondait entre eux, dans ce terrifiant mutisme, que tout allait se rompre. Aucun lien ne paraissait subsister, aucune attirance; et ils cherchaient encore des propos plus cruels que ceux qui avaient été prononcés pour se les jeter à la face. Mais ce qu'ils ignoraient eux-mêmes, c'est que leurs derniers liens indestructibles les tenaient justement par ces régions inférieures où régnait l'avarice. C'était dans ce fumier que plongeaient les racines de leur entente. L'amour passé, il leur demeurait l'intérêt commun.

Ils se dévêtirent lentement, tristement. Même Yvonne pleurait à petits sanglots, car elle savait que quelque chose venait de mourir. Ils n'eurent pas un mouvement l'un vers l'autre, bien

que l'habitude les eût contraints à s'embrasser, quand l'ombre fut faite. Cependant, la voix de Solème couché s'éleva de nouveau, mais dépourvue de colère maintenant.

— Crois-tu, dit-il, comme un homme qui réfléchit, crois-tu qu'on ne pourrait pas pressentir ta cousine Élisabeth pour ces cent mille francs?

— Cousine Élisabeth, ah! oui, parlons-en! s'écria Yvonne.

Le rapprochement s'était opéré sur cette simple phrase. Yvonne le comprit avec la clairvoyance de son avidité : il n'y avait qu'un allié pour elle dans la conquête de l'argent, c'était son mari. Elle répéta sur un ton où se devinait sa rancune :

— Oui, parlons-en. Il lui restait une grosse somme liquide hors de laquelle il n'y a plus rien : elle vient de la donner à l'abbé Naïm pour sa cantine de la zone.

— Combien? demanda Solème.

— Quatre-vingt mille, je crois.

Ce fut sur ce mot tout vibrant de colère contenue qu'ils s'endormirent unis.

XI

L'abbé Naïm sortant de sa chambre appela :

— Désiré!

Le jeune valet de chambre apparut en gilet noir, en faux-col glacé et il fourrait dans sa poche la petite glace ovale dans laquelle il se mirait quand son maître l'avait appelé.

— Voilà! monsieur le curé!

— Désiré, nous allons avoir ce matin à déjeuner mon ami, M. Muzard, dont je viens de recevoir une lettre. Il faudra préparer quelque chose.

Désiré Coquard fit une moue de déplaisir et retourna s'installer à la cuisine pour la lecture de son journal. Il ne se mettait guère au travail qu'à dix heures, quand son maître descendait dans la zone. Il avait alors l'ordre de cirer l'appartement d'un bout à l'autre. C'était une besogne à laquelle le prêtre l'avait sévèrement assujetti pour remédier au désœuvrement où il aurait vécu, n'ayant rien à faire de ses journées. De sorte que cet intérieur dénudé que l'on aurait cru ravagé par un cambriolage, où l'on n'aurait pas rassemblé six chaises, où toutes les pièces vides criaient la pauvreté, resplendissait comme un

palais. Désiré Coquard, qui enrageait de ce travail inutile, était contraint d'obéir. S'il tardait à le faire, le prêtre placidement répétait son ordre et au besoin en surveillait l'exécution. Aussi le jeune homme, malgré ses révoltes et sa rancune, était-il plié comme malgré lui à un labeur qui offensait cruellement toutes ses paresses.

Il n'y avait que la chambre de son maître qui ne lui donnait aucune peine. Ici, M. le curé procédait lui-même au nettoyage. Il n'avait à personne expliqué ses raisons. La vérité devait être qu'il voulait payer sa contribution au travail manuel imposé à l'homme. Peut-être aussi son humilité excessive répugnait-elle à recevoir personnellement le service d'un autre.

A dix heures ce jour-là, sa besogne achevée, il descendit à la zone. Il y avait comme un abîme dans ses yeux qu'on aurait eu un vertige à scruter. Ses pieds se hâtaient d'eux-mêmes dans l'escalier. Tout son être était emporté là-bas. Comme il pénétrait par l'étroite porte dans la palissade de planches, le premier être qu'il vit fut la petite vieille, marchande de pommes de terre frites au coin de la rue de Paris. Elle y était venue à son tour, à la zone, avec ses cinq petits-enfans orphelins dont l'aîné, le tuberculeux, vivait encore. Elle y était venue, chassée de son petit logement du troisième, dont elle ne pouvait acquitter le loyer, et s'était installée dans une méchante roulotte que lui avait généreusement laissée en partant une famille roumaine de ses cliens. Les petits s'ébattaient, la mine terreuse, autour de la voiture, mais le grand ne se levait plus.

— Je vous attendais, monsieur le curé, dit-elle. Je savais que vous alliez passer par là d'une minute à l'autre. Il y a le gamin qui désirerait vous voir.

— Est-il plus mal?

La vieille répondit d'un air singulier :

— Il n'est pas pire, monsieur le curé, mais on voudrait bien que vous y alliez.

Comme le prêtre s'acheminait docilement, près d'elle, vers la roulotte, ils croisèrent la grande Romanichelle aux accroche-cœur. Les deux femmes se lancèrent un regard d'intelligence, et l'étrangère, rebroussant son chemin, se mit à suivre à quelques pas derrière. La vieille disait :

— Les médecins avaient recommandé du repos, de l'air et

une forte nourriture. Le repos, il en a. L'air, il est bon par ici, c'est comme la campagne. Mais la forte nourriture, est-ce moi, monsieur le curé, qui peux la lui donner? Avec cela Monsieur aurait envie de rôti, de poulet, de poisson fin. Ça ne voit pas que je me tue à travailler pour eux!

La Romanichelle murmurait à mi-voix derrière eux :

— Pas besoin de tant d'affaires pour qu'il se lève, guéri.

Quand le prêtre poussa la porte de la roulotte et que le malade lui apparut couché dans le petit lit de fer, don du cardinal-archevêque, qui était venu échouer dans cette voiture, la pauvre figure diminuée, ravagée, qui dessinait même au repos une grimace douloureuse, le bouleversa; l'enfant changeait de jour en jour. Il fit un reproche au prêtre :

— Vous ne venez plus me voir, je m'ennuie.

Il connaissait surtout tous les malaises de la fièvre et demeurait là seul toute la journée, pendant que ses frères et sœurs vagabondaient, et que la vieille faisait danser les frites dans la graisse bouillante de sa marmite, là-bas.

— Mon petit, dit l'abbé Naïm, je voudrais venir plus souvent, mais il en est d'autres plus malades que toi qui me réclament.

— Si vous pouviez faire ce qu'on m'a dit, je voudrais que vous essayiez, dit-il faiblement.

— Chut! fit la grand'mère.

Le prêtre étonné demanda :

— Que veut-il?

Alors la Bohémienne qui était entrée derrière eux s'avança. Ses grandes boucles d'oreilles lui battaient au cou. Ses cheveux collés par un sirop dessinaient des accroche-cœur pareils à des signes cabalistiques, sur son front couleur citron. Elle portait sur les épaules un fichu rouge aux arabesques jaunes. Son air était inspiré, elle paraissait commander un rite. Et, les reins cambrés, la tête haute, les yeux fous, elle dit :

— Si M. le curé n'a pas peur, qu'il embrasse le mal de l'enfant pour le sauver.

C'était une cérémonie qu'elle avait dû manigancer à l'avance, car de lui-même le malade abaissa la couverture, échancra sa chemise et offrit son torse maigre trempé de sueur.

L'abbé Naïm sourit sans comprendre. Il crut à une superstition de sorcière bohémienne et, dans sa tendre indulgence, consentit à s'y prêter. Comment d'ailleurs aurait-il résisté au

geste de ce malheureux enfant qui tendait avec tant de simplicité sa poitrine douloureuse! Même il s'empressa de coller sa bouche sur cette peau blafarde et humide, l'y attacha longuement comme les Saints d'autrefois aux ulcères des lépreux, puis il boutonna lui-même la chemise.

— Prends garde d'attraper froid, mon petit, disait-il.

Quand il se retourna, les deux femmes, les enfans accourus sur ses pas, tout le monde enfin était à genoux dans la roulotte et priait les mains jointes, les yeux levés, attendant le miracle, s'étonnant déjà que le malade ne fût pas debout.

« Père, dit-il en lui-même, regarde : ils te prient avec une ferveur si grande, écoute-les! »

Mais de ce qu'on avait voulu de lui, il ne soupçonnait rien encore quand il sortit.

Cependant on avait aperçu le prêtre. De tous les côtés, des enfans s'échappaient des roulottes. On en voyait courir d'ébouriffés, d'affreusement sales, dans chacune des ruelles que les voitures dessinaient entre elles; et du plus loin que le regard pouvait atteindre, dans cette ville étrange montée sur roues, il en venait. Certains savaient à peine se tenir debout et s'avançaient en château-branlant, les bras écartés. On entendait :

— Monsieur le curé! monsieur le curé!

Il sourit et s'arrêta en voyant venir à lui cette marmaille grouillante. Jamais il ne distribuait de sous ni de bonbons. C'était les mains vides qu'il parlait. Ni la gourmandise, ni leur naissante avarice ne les poussaient vers l'abbé Naïm. Ils se contentaient à l'écouter.

Le temps était clair, doux et bleu. Le soleil noyait la zone. L'abbé Naïm entraîna les enfans vers le fossé des fortifications et s'y assit. Alors il y eut des bousculades pour s'approcher de lui toujours plus près.

— Monsieur le curé, une histoire, une histoire!

Il leur disait des paraboles de l'Évangile. Il ne leur prêchait pas autrement. Il les répétait sans se lasser, les émouvant toujours de plus en plus, à mesure qu'ils en connaissaient mieux les personnages. Tous les acteurs de l'Évangile leur étaient devenus familiers. Ils savaient par cœur André, Philippe, Jacques et Jean son frère. Pierre était comme un ami. Ils étaient

séduits par la beauté de Marie-Madeleine. Le Centenier, la Samaritaine, les lépreux ne leur étaient plus étrangers. La Vierge pour eux n'était pas comme pour les autres une statue, mais une femme éblouissante de bonté, et Jésus vivait devant leurs yeux.

— Quelle histoire? demanda l'abbé Naïm.

— Le bon Samaritain! le bon Samaritain!

C'était celle qu'ils préféraient, petits parias déjà blessés par la vie sans même le savoir, et qui s'apitoyaient sur le sort de l'homme symbolique abandonné sur la route où des riches passent sans s'attendrir.

L'abbé Naïm commença. Le cercle s'accroissait encore autour de lui de retardataires qui arrivaient essoufflés. Il voyait des coups de poing s'échanger pour la meilleure place. Il ne grondait pas, poursuivait, avec mille petits détails qui charmaient les enfans, cette grande histoire de la pitié humaine. Les yeux dévorateurs étaient ouverts sur lui. Il en était au mélange d'huile et de vin, mixture inoubliable, dont les couleurs vives se peignaient aux yeux de ses petits auditeurs, et qui servit au bon Samaritain pour laver les plaies du blessé, quand une haleine chaude, soufflée dans son cou, le fit se retourner brusquement. Il vit un âne, pauvre animal pelé qu'il avait souvent caressé et qui, l'ayant reconnu du fond du fossé où il broutait l'herbe rase, était venu, lui aussi, en se dandinant sur ses quatre pattes grises. C'était celui qui avait amené dans leur roulotte le marchand de lunettes et sa femme la cartomancienne. Il s'obstinait à frotter son museau sur l'épaule de l'abbé Naïm. Un rire fusa parmi les enfans qui frappaient des mains, trépignaient d'aise, poussaient des cris, faisaient mille contorsions. Il fallut que la cartomancienne vînt avec un bâton pour chasser la bête.

— Ne frappez pas cette créature de Dieu! lui criait l'abbé Naïm.

Au même instant, il aperçut Muzard qui venait de pénétrer dans la zone et s'y aventurait de son allure décidée, volontaire, cherchant partout des yeux son ami. L'abbé Naïm accourut à lui, traînant à ses pas la marmaille jacassante, dont les galoches claquaient sur le terrain sec durci par le soleil de mai.

Mais comme le prêtre passait devant la voiture où gisait le tuberculeux, des cris en sortirent : la Bohémienne et la grand'mère parurent sur le seuil.

— Il est guéri! il est guéri! Approchez, monsieur le curé!

Et le petit malade livide, qui, à seize ans, en aurait paru douze, sans l'air vieillot de son visage flétri, s'avança jusqu'aux marches tout chancelant, s'agrippant aux deux femmes pour ne pas tomber.

— Il est guéri! criaient-elles ensemble. Il a voulu se lever.

— Recouchez-le bien vite, supplia l'abbé Naïm épouvanté.

De toutes les voitures sortaient des figures curieuses, attirées par ces cris. La Romanichelle énigmatique, pareille à une prêtresse, leur expliqua, en leur montrant le Saint :

— Celui-ci l'a sauvé.

— Malheureuses, recouchez-le, répétait le prêtre; ne voyez-vous pas que vous allez le tuer?

Mais le malade, avec un sourire qui tendait affreusement ses pauvres traits amaigris :

— Non, non, ça va mieux, monsieur le curé; je ne veux plus rester couché; je savais bien que vous réussiriez!

Depuis trois mois, les voisins ne l'avaient pas vu sortir de la roulotte; ils s'attroupaient alentour, maintenant, pour regarder avidement le ressuscité.

— Tu as donc fait un miracle? demanda Muzard en abordant son ami.

— Ah! mon cher, dit le prêtre, qui ne savait où cacher sa confusion, ces pauvres gens sont fous. Que je leur voudrais une foi plus élevée! Tu vois le miraculé : le pauvre enfant n'en a plus que pour quelques semaines. Ils sont capables de provoquer une hémorragie; il va leur passer entre les mains.

Muzard, sans répondre, contemplait, avec l'étonnement d'un Parisien transporté soudain du boulevard dans un monde merveilleux, le spectacle de ce prêtre si doucement impérieux dominant cette foule qui grossissait à chaque minute. Des cris partaient :

— Monsieur le curé, venez voir mon mari, qui est paralysé.

— Monsieur le curé, ma femme a un cancer.

— Monsieur le curé, dites, ma petite aussi s'en va de la poitrine.

Le soleil de midi dorant ce paysage étrange de la zone, ces vallonnemens verts des fortifications, la rigidité du mur d'enceinte, les loques séchant au vent entre les roulottes, donnait

une solennité à cette heure. Muzard, tout frissonnant d'émotion, murmura :

— Mais le miracle, tu l'as fait, mon vieux, regarde!

Et il montrait cette foule adoratrice.

Mais, à ce moment, le prêtre devint sévère.

— Vous offensez Dieu, cria-t-il. Mes petits enfans, il n'y a que Dieu qui guérisse; moi, je ne suis qu'un pauvre prêtre qui puis seulement compatir à vos misères et même pas les soulager!

Puis à son ami :

— Viens, Muzard.

Il fendit la masse d'une soixantaine de personnes groupées autour de lui. Et, en se laissant désagréger sous l'autorité du Saint, la foule lançait un murmure de jalousie, de plainte, de reproche, vers l'Idole qui se refusait. Il en avait sauvé un; pourquoi pas les autres? Ça lui était si facile; un geste à faire. C'était parce qu'un riche était venu jusqu'ici l'arracher à eux qu'il oubliait maintenant leur détresse.

L'abbé Naïm ne put retenir un mot d'impatience :

— Ils ne voudraient même pas me laisser la joie de te revoir!

Muzard le suivait en silence, tellement troublé qu'il ne pouvait articuler un mot. En montant les étages, il finit par dire :

— Tu es le bon berger.

Mais à peine furent-ils dans la salle à manger où l'on recevait Muzard pour lui dissimuler la dévastation des autres pièces, que l'abbé Naïm l'embrassa; puis, le scrutant longuement :

— Tu as quelque chose à me dire. J'ignore ta vie : que s'y passe-t-il en ce moment?

Tous deux se dévisageaient; l'entente de leurs regards devançait l'entente de leurs paroles. Les cils de Muzard vibrèrent.

— J'étais venu me confesser, déclara-t-il sèchement, mais tu me fais peur. Tu es trop grand.

— Ah! Augustin, toi aussi... Mais vous ne me connaîtrez donc jamais, Seigneur! Je suis un pauvre homme qui...

— Tu es un saint, lui lança Muzard tout crispé d'émotion, tu es un saint comme il n'en a point paru sur terre depuis des siècles, et, quand on n'est qu'une guenille comme moi, on n'ose pas se dire ton ami.

— Ah! mon pauvre vieux, fit tranquillement l'abbé Naïm en se retournant pour ôter sa douillette, tu as une fameuse imagination.

Puis, revenant s'asseoir près de Muzard avec cette attitude mitigée de tendresse et d'autorité qui force aux confidences :

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, il y a, fit Muzard nerveux, en tordant sa barbiche rousse; il y a que la pauvreté n'est qu'une blague, que le désir m'est venu de gagner de l'argent, que le banquier Cyprien Loche, le plus véreux des hommes d'affaires parisiens, me tente, depuis un mois, avec une situation amusante et lucrative où je brasserais de l'or à pleines mains et où il m'en resterait aux doigts; il y a qu'il est revenu hier me prendre au collet pour me sommer d'accepter dans les vingt-quatre heures.

— Mais tu as refusé?

— Oui!

— Alors?

— Alors, c'est fini. Je vais rester rond-de-cuir comme autrefois. Mais le goût de ce que j'ai repoussé me reste aux lèvres, et le dégoût de ce pour quoi j'ai opté m'a pris. Tu es un fou, Naïm, un fou sublime comme saint François d'Assise, pour qui l'humanité s'emballera tant qu'il battra des cœurs sur la terre, mais dont on raillera toujours doucement, indulgemment, l'innocente démence, parce qu'il faut de l'argent et surtout l'amour de l'argent à la race pour qu'elle vive. Tu m'as entraîné dans ta folie, parce que de nous deux, tu es le plus fort, et tu le vois, je suis hypnotisé, je te suis, j'ai repoussé l'Argent. Mais je sens que je me trompe, que je suis dans l'erreur absolue, puisque je ne suis pas du côté de la vie, de la vraie vie active, frémissante, trépidante, de celle qui emporte le monde. Ton influence m'a couché tout vivant dans le cimetière de tes mystiques momies.

— Augustin, reprit l'abbé Naïm au bout d'un instant, l'argent, tu sais bien que nous en étions tombés d'accord, est la source des corruptions. Ne te rappelles-tu pas que tout nous l'avait démontré? Qu'appelles-tu la vie?

Un coup léger retentit à la porte; la tête mièvre de Désiré Coquard apparut dans l'embrasure.

— Monsieur le curé, puis-je servir le déjeuner?

— Oui, mon enfant, sers-le dès maintenant.

Dès qu'il eut regagné sa cuisine, Muzard dit :

— Ce petit pitre ne me plaît pas. Comment peux-tu le supporter?

Le prêtre excusa cette apparence antipathique sur la douceur et la patience du jeune domestique. Il avait, en effet, en servant, des allures souples et silencieuses qui devaient admirablement convenir au recueillement de cette demeure. Il était somnolent, allait, venait, tournait sans bruit autour de la table, y déposait ses plats en terre de pipe, comme il y aurait apporté de la vaisselle plate, attendait les désirs des deux convives pour y répondre sans vivacité, mais ponctuellement; il ne gênait guère une conversation dont son air hébété le tenait visiblement si loin.

— L'argent, continua l'abbé Naïm, c'est parce qu'il t'a déjà frôlé que tu n'as plus tes yeux clairs pour voir la vérité. Regarde : il s'en exhale comme une vapeur qui aveugle même ceux qui ne le possèdent pas, mais qui s'en sont trop approchés. Ah! Muzard! Muzard! comment te rendre la vue? Tiens, tu viens d'avoir là, en bas, le spectacle de la repoussante misère. Eh bien! je ne condamne personne; mais crois-tu qu'une telle misère existerait, que de si pressans besoins humains resteraient inassouvis, si un amour impur n'attachait l'argent aux entrailles des riches? Les aumônes, la charité organisée drainent un peu de cet argent vers les bas-fonds de la misère, mais pas assez, tu en es témoin, pas assez, parce qu'ils le retiennent de toutes leurs forces, tellement que l'argent semble n'être avec eux qu'une même substance, et qu'on leur arracherait la chair en leur prenant leur bien. Tel est l'amour de l'argent.

Désiré Coquard servait alternativement Muzard et le prêtre, s'étonnant, en son mutisme, de voir son maître déroger si simplement à son régime d'anachorète; mais il n'y avait pas un muscle de sa face blanche qui bougeât. De temps à autre, Muzard levait les yeux sur cette figure de papier mâché, se demandant quelle ruse savante ou quelle sereine indifférence de brute se cachait sous cet aspect indéchiffrable.

L'abbé Naïm poursuivait :

— Écoute. L'argent, moi, je m'en méfie comme on se méfierait d'un fumier, plein de putréfaction et de germes morbides, qu'on aurait dans sa maison. Tu sais si je l'ai piétiné, défié, vaincu. Eh bien! je ne me crois pas encore invulnérable à ses toxines et je le crains toujours. Je ne t'ai pas dit peut-être que j'allais enfin pouvoir assouvir la faim de mes pauvres brebis.

Je ne les ôterai pas à la misère, tu comprends, un homme ne fait pas cela; mais, une fois par jour, ils auront à manger dans une cantine que je vais faire bâtir au milieu de la zone. Oui, mon vieux, je vais devenir le curé restaurateur. Cette pensée t'amuse, hein? Ah! il n'y a pas de quoi rire. Quel est le premier geste de la charité chrétienne quand on se trouve en présence d'êtres affamés? Et, tu entends, ils ont faim, tous, tous; aucun ne se nourrit suffisamment, et ç'a été, depuis que je suis homme, depuis que je suis prêtre surtout, le cauchemar de ma vie. Enfin, je vais apaiser cette mortelle et lancinante inquiétude. Ils mangeront!

— Comment feras-tu cela? demanda Muzard, intéressé.

— Monsieur veut encore un peu de salade? murmurait d'une voix dolente Désiré Coquard à son oreille.

— Mon cher, déclara l'abbé Naïm avec une fierté enfantine, j'ai ici, sans que tu t'en doutes, quatre-vingt-dix mille francs presque tous réalisés en billets ou en chèques. Avec cela, je pense, on peut faire construire une baraque rudimentaire munie d'un fourneau. Le reste alimentera le pot-au-feu, tu comprends. Et quand nous n'aurons plus d'argent, nous en trouverons d'autre! J'ai l'évidence que cela marchera. Je donnerai une soupe et du rôti tous les jours. Je ne prendrai que les enfans au-dessous de quinze ans et les vieillards au-dessus de soixante. Mais les règlemens ne seront pas impitoyables, bien entendu. Il n'y aura pas de bouledogues à la porte.

— Quatre-vingt-dix mille francs? répéta Muzard en fixant les yeux sur le prêtre.

L'abbé Naïm rougit, baissa la tête et demeura quelques minutes sans répondre. Puis enfin :

— Je te le disais tout à l'heure : c'est comme un fumier que je possède dans ma maison, et je sens par momens comme les prodromes de l'empoisonnement. Oui, cet argent me tient au cœur. Je l'ai enfermé dans un placard de ma chambre avec une sorte de tendresse. Je veille sur lui, je le protège avec soin. La nuit, j'ai une satisfaction à penser qu'il est là, tout près.

— Mais, mon pauvre vieux, interrompit Muzard, c'est bien naturel : ce n'est pas l'argent que tu aimes, c'est la réalisation qu'il figure de ton désir de charité.

— Si, si, c'est l'argent. J'ai une honte à le dire..., est-ce que

je ne me suis pas surpris à l'aller contempler? Tu comprends les vieilles affinités de mon sang qui se réveillent... C'est ignoble. Aussi je n'en veux plus, je n'en veux plus... Demain, demain matin, j'ai rendez-vous avec le futur gérant de ma cantine et je lui remettrai le paquet. Qu'il s'en débrouille!

— Quelle âme d'enfant tu as, Naïm!

— Non, je suis lucide. Cette odeur de l'argent que j'allais respirer m'aurait pourri. Quand donc déterminera-t-on ce poison spécial que nul n'a jamais étudié et dont les effets morbides me sont plus évidens que ceux du pneumocoque ou du bacille typhique? Désiré, va donc chercher le café. Tu vois bien que M. Muzard a fini.

— L'argent, dit Muzard, mais j'admire au contraire ce qu'il peut devenir entre tes mains! Tu es bien forcé d'y recourir à ton tour et tes œuvres s'accomplissent par lui. Il est fécond.

— Il ne devient fécond, murmura lentement l'abbé Naïm, qu'au moment où on l'arrache de soi; à cette minute-là, il produit la vie. Il n'est bon que quand on le repousse; si on l'appelle, il tue. Les riches qui le possédaient et qui s'en sont dépouillés pour les pauvres ont grandi dans le geste de se séparer de lui.

— Mais toi, tu le répands, et il va en pourrir d'autres.

— Le mystère terrible, le mystère écrasant, prononça le prêtre avec un véritable accablement, c'est qu'on ne puisse pas s'en passer, qu'il faille y venir toujours et que son absence absolue soit aussi dangereuse pour l'âme que sa présence. Vois à quel degré de bassesse descendent ceux qui en sont totalement dépourvus!

— Peut-être parce que le désir de l'argent s'allume alors en eux plus redoutable.

Muzard alluma sa pipe. Tous deux en étaient arrivés à ce point de la discussion où elle entame la moelle même du sujet et s'arrête, ne pouvant mordre plus avant. Au travers des fumées bleues, il contemplait avec une tendresse muette son admirable ami. Lui, aussi, songeait en silence. Mais Muzard ne pouvait le suivre en son rêve divin. Il était assis, immobile à la table, dans son attitude de pasteur arabe au désert. Enfin, il se leva et, posant les mains sur les épaules de son ami, dans un geste de souveraineté, de domination :

— Augustin, ne te laisse pas tenter. Augustin, conserve

ton lucide mépris de l'argent. Augustin, je demande pour toi un signe qui frappe ton cerveau et te remette dans la lumière.

— Voici le mot de la fin, dit Muzard en riant, il m'invite à borner ma visite. Je le vois bien, avoue-le donc, la zone t'appelle, tu en as assez d'être avec moi; tu brûles de rejoindre tes roulottes; il y a encore des malades à guérir. Eh bien! vas-y donc, thaumaturge!

Le prêtre remit sa douillette pendant que Muzard prenait son chapeau et ils cheminèrent ensemble jusqu'à la petite porte entre-bâillée dans la palissade de la zone. Ce fut là qu'ils se quittèrent. L'abbé Naïm, avec son bon rire, murmura :

— Tu sais..., il est maudit.

— Ou bien tout se passe comme s'il l'était, fit le sceptique en s'en allant.

Cependant Désiré Coquard, qui achevait de déjeuner dans la cuisine, avait entendu le pas des deux amis se perdre dans l'escalier. A ce moment, il se leva de table et se mit à la fenêtre d'où il aperçut bientôt son maître et Muzard qui se serraient les mains sur le seuil de la zone, pendant que passaient à la barrière de lourds tombereaux dont les employés de l'octroi, armés de perches, pourfendaient le contenu.

Alors, paresseusement, il se dirigea, dans le corridor qui était obscur, vers la chambre de son maître et passa le bout des doigts sur la serrure pour s'assurer que la clef avait été enlevée. Par manière d'acquit, il essaya de tourner le bouton de la porte qu'il savait bien fermée. Puis il resta là de longues minutes. Il voyait, aussi nettement que s'il eût été dans la chambre, le petit placard situé à gauche de la cheminée, et dans ce placard probablement posée en vrac, à même les planches, cette liasse de papiers dont il n'avait imaginé le formidable prix que depuis la minute où, tout à l'heure, à table, son maître avait prononcé ce chiffre de quatre-vingt-dix mille francs. La sensation qu'il avait alors éprouvée vibrait encore dans toute sa chair.

Soudain il parut avoir un mouvement de vivacité et s'en alla recueillir les clefs de toutes les portes qu'il essaya d'introduire, à tour de rôle, dans la serrure close. N'y parvenant pas, il demeura longtemps encore debout devant l'obstacle, qui sourdement et terriblement exaspérait son désir. Ce ne fut qu'à la minute où la lassitude se fit sentir qu'il se rendit avec sa

mollesse ordinaire vers la salle à manger où la table n'était pas desservie. Il s'assit là et passa un long moment à demi couché sur la nappe, le visage dans les coudes. Le mirage d'une vie sans travail qui, pour lui, était le bien-être parfait, luisait à ses yeux.

Sans avoir le courage d'ôter les assiettes, il changea encore une fois de pièce et s'en alla dans le cabinet de l'abbé Naïm, où, au-dessus de la cheminée, il y avait une glace. Il vint s'y regarder. L'*Ecce Homo* posé sur le marbre le gênant, il fit l'effort de le soulever, de le déposer par terre et, au lieu de la Tête couronnée d'épines, la glace mira le blême visage aux yeux gris, aux lèvres minces qu'un sourire de complaisance illuminait. Il pensait à une amie de Ninette qui l'avait trouvé joli.

Deux heures s'écoulèrent ainsi. Quand il vit arriver l'instant où son maître pouvait rentrer, avec une rage secrète, il s'en fut enlever le couvert. Plus que jamais, le travail lui était odieux. Il avait maintenant les sentimens d'un riche qu'on obligerait injustement à des travaux bas et répugnans. En essuyant ses assiettes, il regardait par la fenêtre stationner à la barrière, parmi les camions de l'industrie, les automobiles entre lesquels il fixait son choix, car il avait su par Ninette le prix de certaines voitures d'occasion, et il faisait entrer cet achat dans le bilan de ses dépenses futures. Enfin, la soutane de l'abbé Naïm apparut contre la palissade verte. Il venait à grands pas pressés; Désiré Coquard, hypnotisé par sa vue, le dévorait des yeux avec une curiosité de brute. Un petit sourire bridait sa lèvre mince, puis il cracha sur le pavé de la cuisine et, du torchon qu'il tenait, essuya sa moustache naissante.

L'abbé Naïm montait l'escalier. Il pénétra dans l'appartement, et Désiré entendit le bruit de la clef grinçant dans la serrure de sa chambre : la porte close allait s'ouvrir! Le jeune homme s'avança vers le corridor en allongeant le cou pour apercevoir la chambre. Mais déjà la porte était refermée, le silence régnait de nouveau.

« Il compte ses paperasses, » pensa Désiré.

A six heures, le domestique descendit. C'était le moment où il avait coutume d'aller chercher son lait, mais il disparut dans la rue d'Avron et ne rentra que beaucoup plus tard. Son maître ne s'aperçut même pas de son absence. Docilement,

quand Désiré l'appela, il vint à table où lui était servie une soupe au lait avec un reste de purée datant de la veille. Ses yeux étaient encore emplis de sa prière. Quelques minutes suffirent à son repas. Ensuite, il se rendit à son église pour les exercices du mois de Marie, où les enfans de la zone chantaient. Des hommes entraient, écoutant ces cantiques pendant quelques minutes, puis ressortaient. Et, comme l'abbé Naïm scandait de la main le chant des petits enfans, il reconnut dans un groupe, près du bénitier, un jeune apache qui lui avait été désigné l'après-midi comme l'auteur de l'assassinat d'une débitante, commis deux jours auparavant rue des Plâtrières, à Ménilmontant. Le jeune homme portait un paletot marron déteint, et sa cravate bleu ciel dénouée pendait de chaque côté de son col de chemise déboutonné. Il se vit regardé par l'abbé Naïm, détourna le visage, et, finalement, s'en alla, laissant invisiblement une blessure au cœur du prêtre.

Les cantiques finis, les enfans sortirent avec un bruit de galoches, épanouis d'avoir chanté à plein gosier. On éteignit les cierges de l'autel. L'abbé Naïm demeurait à genoux sur les marches du chœur, l'échine ployée sans un mouvement. La bassesse, le vice au milieu duquel il vivait, le submergeait par instans comme un flot noir, l'oppressait jusqu'à la souffrance physique. Et c'était alors que, pour châtier ses délicatesses, il demandait qu'On le plongeât plus à fond dans le bourbier, qu'On lui fît voir toutes les turpitudes, afin que sa charité, discernant toujours l'humanité douloureuse au milieu du cloaque, demeurât triomphante.

La lampe du sanctuaire restait allumée devant l'autel, éclairant faiblement l'église de planches. La veillée de l'abbé Naïm se prolongea très tard. Quand il rentra, Désiré Coquard était couché depuis longtemps dans l'étroit cabinet qu'il occupait au fond de l'appartement. Le prêtre, en franchissant le seuil de sa chambre, eut comme un réflexe : il ôta la clef qui était à l'extérieur et la prit pour fermer en dedans; puis, haussant les épaules à l'idée de se verrouiller comme la baronne Avignon, il fourra la clef dans sa poche.

Il avait repris ses mouvemens prestes, passa au cabinet de toilette pour sa douche du soir, se rhabilla, et, s'enroulant dans la couverture de cheval, s'étendit sur le plancher, pris par un de ces lourds sommeils d'enfant que lui méritait son âme sans

trouble. On aurait pu le voir se retourner plusieurs fois ; ceux qui ont connu le coucher sur la planche savent ces mouvemens du corps qui cherche, pour épouser la surface plane, à lui offrir dans la forme du squelette une autre surface plane que produisent certaines positions. Puis, peu à peu, la longue masse noire s'immobilisa ; les lampadaires électriques de la barrière versaient une lueur jusque dans cette chambre haute à travers la mousseline claire des rideaux. On voyait les murs blancs, le crucifix et le corps du prêtre endormi. Dehors, les tramways roulaient pesamment. Pas un bruit ne sortait de la zone, qui ne livrait rien du mystère de sa nuit.

Le lendemain matin, comme Muzard arrivait à neuf heures à son bureau, il trouva sur sa table une dépêche dont la lecture l'atterra :

« Monsieur le curé, très mal, vous demande. — Désiré Coquard. »

Il revit l'abbé Naïm comme il l'avait quitté la veille à deux heures aux portes de la zone. Très mal aujourd'hui ? Un accident, alors ?

Muzard tremblait de tous ses membres. Son émotion était si grande qu'il dut attendre de longues minutes avant d'aller solliciter de son chef la liberté d'une absence. Rien ne pouvait l'atteindre aussi profondément que ce qui touchait Naïm.

Dans le court trajet en taxi, la glace en lamelle lui renvoyait l'image de ses traits décomposés. Il se regardait sans se voir. Naïm malade le demandait. Il allait mourir, peut-être. L'idée de la vie sans l'amitié de Naïm parut soudain abominable à Muzard. En arrivant, il n'osa pas interroger la concierge. Mais un autre auto était arrêté devant la porte ; il pensa que ce pouvait être celui d'un médecin.

Là-haut, il ne dit qu'un mot en entrant :

— Qu'y a-t-il ?

Désiré, tout blême, claquait des dents.

Muzard, hors de lui, le secoua par le bras.

— Qu'y a-t-il ?

— Venez, monsieur, prononça enfin le jeune domestique.

Et il introduisit Muzard dans la chambre de son maître.

Un médecin et une religieuse étaient devant un lit. Ils s'écartèrent. L'abbé Naïm apparut couché à plat, la tête tombant

légèrement en arrière, la barbe noire étalée sur le drap. Ses yeux bougèrent et sourirent à Muzard.

— Monsieur, dit le médecin, notre blessé vous demande depuis ce matin. Vous êtes sans doute bien surpris de le voir en cet état. Nous sommes en présence d'un crime. Il paraît que, cette nuit, un apache s'est introduit jusque dans sa chambre, — je vous conte la chose pour éviter à notre blessé la fatigue de ce récit, — et que, M. l'abbé s'étant levé en sursaut, l'individu a fait feu. M. l'abbé, quoique blessé à l'épaule assez douloureusement, a pu le désarmer. Au bruit du coup de feu, le domestique était arrivé. Le criminel aurait alors pris la fuite. N'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oui, répéta l'abbé Naïm, il a pris la fuite...

— Ne parlez pas, monsieur l'abbé. Je n'ai pas pu encore extraire la balle introduite sous l'aisselle. Je viens de faire un premier pansement. Tout me fait croire que le poumon n'est pas intéressé, mais nous avons de la température, et cela me suffit pour interdire la parole. Rien que des signes. Je compte sur vous, monsieur, le meilleur ami du blessé à ce qu'il paraît, pour le décider à porter plainte contre ce bandit.

L'abbé Naïm secoua doucement la tête dans un geste de refus obstiné.

Après quelques conseils à la religieuse, le médecin partit.

— Ma sœur, implora le blessé, voulez-vous nous laisser seuls un instant?

A regret, la religieuse s'éloigna, elle aussi. Muzard et son ami restèrent en tête à tête. Une minute, ils se regardèrent en silence ; les yeux de Muzard étaient remplis d'angoisse, ceux du prêtre, d'une tendresse heureuse et sereine. Enfin, il prononça :

— L'argent !...

— Quoi? demanda Muzard oppressé.

— Je t'avais bien averti qu'il était maudit!

Puis, sur le ton bref des fiévreux :

— Appelle Désiré.

Muzard obéit, mais le jeune homme ne parut pas. Il dut l'aller chercher jusque dans sa cuisine, où il le trouva prostré sur une chaise, si défait qu'il se demanda s'il n'avait pas affaire à un autre malade.

— Mais, sapristi ! venez donc, puisque votre maître a besoin de vous !

Désiré se leva, suivit Muzard, et l'on entendit un bruit de savates traînées sur le parquet. En ouvrant la porte de la chambre, à la vue de son maître, il eut un haut-le-corps qui le rejeta en arrière.

— Approche-toi, mon enfant, dit le prêtre.

Puis, à Muzard :

— Il va te raconter ce qui s'est passé ici cette nuit.

Désiré semblait n'avoir plus une goutte de sang dans les veines. De nouveau, ses dents claquaient, son visage était tordu; il regardait son maître avec des yeux d'imploration.

L'abbé Naïm ordonna :

— Va, mon petit, dis tout, il le faut.

Alors, sans quitter des yeux le prêtre, comme un chien durement corrigé, qui n'a pourtant confiance qu'en celui qui l'a battu, Désiré articula péniblement :

— Cette nuit, à une heure du matin, M. le curé a été réveillé par un bruit qu'on faisait dans sa chambre. La clef de son placard grinçait dans la serrure. Il s'est levé brusquement. C'était... c'était moi... J'avais été pris de l'envie de cet argent qui se trouvait là...

Il se tut. Muzard était béant devant lui, étranglé par une muette fureur. De nouveau, les yeux de Désiré supplièrent ceux de son maître. Mais le prêtre fit un signe impérieux. Alors, par saccades, sans voix, il reprit :

— C'était plus fort que moi ; je ne sais plus ce que je pensais. Il me fallait cet argent, voilà tout. J'étais venu tout nu, parce que j'avais lu qu'ainsi, lorsqu'on a à se défendre, dans ces cas-là, on ne porte pas ensuite la trace de... la chose... sur ses vêtemens. Comme j'étais tout nu, M. le curé ne me reconnaissait pas. Et, quand il m'a reconnu, il m'a dit : « Qu'est-ce que tu fais là, Désiré? » Alors la peur m'a saisi. Je me suis vu perdu. M. le curé était encore entortillé dans sa couverture. Il marchait sur moi. J'ai tiré.

— Canaille! gronda Muzard, tu étais armé?

Et, les poings crispés, il fit un pas vers le valet. Mais le bras de l'abbé Naïm sortit brusquement du lit, l'arrêta net. Désiré balbutia :

— J'ai tiré sans savoir ce que je faisais. J'ai cru que M. le curé allait tomber, mais il était resté debout et me regardait; et moi, je ne pouvais plus tirer. J'étais comme para-

lysé. De son bras gauche, il m'a arraché le « machin » que je serrais toujours. Il m'a dit seulement : « Tu as voulu me tuer, Désiré ? » Jusque-là, je me sentais comme si un autre que moi m'était venu dans la peau. Je ne me reconnaissais pas. Mais, à mesure que M. le curé me parlait, ça changeait. Je me demandais comment j'avais pu faire ça. M. le curé m'a dit beaucoup de choses qui me faisaient revenir. Puis il a vu que je grelottais et il m'a dit : « Tu vas avoir froid. » A ce moment je l'ai vu qui se raccrochait à la cheminée comme un homme qui a bu, ensuite il est tombé tout d'une masse. J'ai cru qu'il était mort. J'ai encore eu peur, j'ai voulu m'en aller, mais je ne pouvais pas. J'ai couru chercher mon matelas, vu qu'il n'y en a pas d'autre dans la maison, et j'ai traîné M. le curé pour le coucher dessus. Alors il m'a regardé et puis il m'a demandé après M. Muzard.

— Tu es une canaille, prononça Muzard hors de lui-même.

— Muzard, dit doucement le prêtre, je lui ai pardonné, pardonne-lui aussi. Nul autre que nous ne saura la vérité. Il fallait que tu la connusses pour que toute la malice de l'argent t'apparût... la malice de l'argent... qui l'avait empoisonné...

COLETTE YVER.

(La cinquième partie au prochain numéro.)

IMPRESSIONS D'UN COMBATTANT

NOTES DE ROUTE

III[1]

Des événemens qui, dans ce temps où l'imprévu est banal, trouvent moyen d'être tout à fait romanesques, m'ont privé, depuis plusieurs mois, du plaisir de continuer pour mes lecteurs ces petites « impressions de guerre » que je leur avais envoyées d'Alsace. Ce n'est point que les impressions m'aient manqué depuis lors; elles ont été au contraire à tel point nombreuses et intenses que le temps m'a fait défaut pour les écrire et presque pour les penser. Les choses sont si étrangement organisées sur cette planète que la pensée, du moins la pensée spéculative, et l'action sont presque exclusives l'une de l'autre. De là vient que les hommes qui vivent les aventures les plus étonnantes n'ont point le loisir de les narrer, et que ceux à qui est dévolu l'honneur d'en faire le récit, n'en ont la possibilité que parce qu'ils n'y ont guère été mêlés. Je tâcherai quelque jour de faire une exception à cette règle et l'histoire que je dirai alors tiendra à la fois d'un conte de Voltaire et d'un roman de Jules Verne, — avec, hélas! le talent en moins. A défaut de cela, ce conte, ce roman aura du moins l'avantage d'avoir été réellement vécu. En attendant, je vais tâcher de donner ici quelques-unes de ces choses vues, quelques-uns de ces tableaux vivans que la guerre fait défiler chaque jour devant mes yeux. Je me

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er novembre 1914.

garderai d'ailleurs, dans un sentiment facile à comprendre, de toute indication précise sur les lieux où j'ai passé, sur les détachemens dont j'ai fait partie et sur celui que j'ai maintenant l'honneur de commander.

*
* *

On a beaucoup parlé, depuis le commencement de cette guerre, des avantages de notre artillerie, de ses effets foudroyans, des causes de sa supériorité. Notre 75, en particulier, est devenu une sorte de génie populaire et merveilleux qui fait un peu tort peut-être à ses grands frères, le 105, le 155, le 120, à ses aînés, le 90, le 95. Je demande la permission, avant d'aller plus loin, de définir, d'après ce que j'en ai moi-même observé, quelles sont les causes probables de notre supériorité en artillerie, et pourquoi elle fait des ravages bien plus considérables que l'artillerie ennemie. Je le ferai en m'abstenant autant que possible de toute discussion trop technique. Il n'est rien d'ailleurs, pas plus en artillerie qu'en aucune autre science, — l'artillerie est bien une science, — qu'on ne puisse exposer clairement aux gens les moins avertis, lorsqu'on le conçoit lucidement.

Rien n'est plus joli que de voir fonctionner une batterie de 75, comme celle que nous actionnons ici même. Les quatre pièces sont là, parallèles, à une douzaine de mètres l'une de l'autre, la crosse et les freins de roues solidement enchâssés par le recul dans la terre grasse d'un champ de betteraves. Pauvres betteraves! Combien de millions êtes-vous, dans ce coin de France, que nulle main de fraîche paysanne ne déterrera cette année, et qui pourrirez sur place, à peine honorées parfois du coup de dent dédaigneux d'un sous-verge ou d'un porteur, loin des cuves fumeuses où l'on cristallisa vos aînées en parallélipipèdes de sucre odorant. Pour l'instant, les rudes semelles des canonniers vous meurtrissent de leurs clous; les longues douilles de cuivre éjectées des culasses fumantes vous écorchent en bondissant. C'est dans le coin le plus creux du champ de betteraves que sont accroupies les quatre pièces; car, aujourd'hui, ce n'est plus sur les sommets qu'on se met pour tirer, mais dans les plis les plus profonds du terrain, où l'on ne peut pas voir le but sur lequel on tire; car, si on le voyait, on en serait vu, on n'en serait pas *défilé*. Voilà le grand mot lâché! Se défiler, être défilé, c'est presque tout l'alpha et l'oméga de l'artillerie moderne. Dans cet

art étrange de lancer à grande distance des masses de fer ornementées de cuivre sur l'adversaire, le tout, ou presque, est que celui-ci ne sache pas où envoyer sa riposte. Et, pourtant, il faut un œil à la batterie ; cet œil, c'est le capitaine qui, placé sur une éminence voisine, dans un fourré derrière un buisson, voit le but à la jumelle et règle son tir en donnant ses ordres par téléphone à ses chefs de pièce. Le canonnier ne voit donc pas en général le but sur lequel il tire ; il n'a point la satisfaction du sabreur ou du fantassin, qui sait les hommes qu'il tue ; masqué de l'horizon, frappant sur l'invisible, recevant des projectiles qui tombent d'on ne sait où, il lui faut plus qu'à tout autre le courage passif, il lui faut plus qu'à tout autre la confiance en son chef, qui seul voit et sait.

C'est donc par téléphone que le capitaine donne ses ordres à la batterie. A cet égard comme à beaucoup d'autres, la guerre a modifié les habitudes réglementaires, et on ne voit plus guère, si même on en voit encore, de ces canonniers « signaleurs, » pareils à des télégraphes Chappe qui seraient bottés de cuir, et transmettant de 100 en 100 mètres, par des gestes énormes et un peu ridicules des bras, la pensée directrice du chef. A l'école des Boches (1), nous avons vite appris à nous servir du téléphone que certains techniciens misonéistes vouaient naguère au mépris. Il faut même avouer que, parmi les téléphones de batteries, ceux que nous avons pris à l'ennemi sont entre les meilleurs. Il n'est plus aujourd'hui une batterie qui ne soit reliée téléphoniquement à son poste d'observation, à son groupe, à son colonel, et, quand tout va pour le mieux, à l'infanterie qui la couvre. Tout cela fait un immense réseau, qui court tout le long du front, portant partout les ordres et les renseignemens, synchronisant les actions et, pareil à ces longues toiles d'araignées qui, dans les maisons abandonnées, — il en est beaucoup, hélas ! en ce moment, — bordent les vitres brisées.

Tout à côté de chaque pièce, le caisson est là, vêtu de fer gris comme elle, rabattu vers le sol et ouvrant largement les volets blindés de ses armoires où, comme les bouteilles de vin

(1) On dit que ce mot a le don d'exaspérer nos ennemis. Malgré cela..., ou pour cela, je me permettrai de l'employer ici, d'abord parce qu'il est bref et je ne sais pourquoi expressif, ensuite parce qu'il n'a rien de grossier ni d'injurieux, sa signification exacte n'étant même pas connue et les étymologistes eux-mêmes y ayant perdu leur latin.

vieux dans un cellier, les obus reluisans s'étagent dans leurs logemens circulaires et profonds. Les six servans sont à leur poste; c'est de l'exacte coordination de leurs mouvemens que dépendent l'exactitude et la vitesse du tir : les deux *pourvoyeurs* agenouillés par terre, chacun derrière une des armoires du caisson, le *déboucheur* entre les deux; ils placent continuellement les obus qu'ils saisissent dans les *ogives* du *débouchoir.* — Mais il faut que j'ouvre ici une parenthèse, car il est à craindre que ceux de mes lecteurs et lectrices qui n'ont pas été artilleurs ne comprennent rien à ce charabia. Voici donc ce qu'est le *débouchoir* et à quoi il sert : nul n'ignore que les projectiles d'artillerie ont aujourd'hui à peu près la forme d'un cylindre terminé par une pointe *ogivale.* Jadis ils étaient de forme ronde, et on peut remarquer à ce propos qu'ils ont suivi dans leur évolution la même marche que le style architectural des églises dont les cintres, d'abord ronds dans le style roman, se sont allongés en ogive dans le gothique. Donc les projectiles sont aujourd'hui gothiques, et l'ogive qui les termine porte à son extrémité la *fusée.* Celle-ci est une petite merveille de mécanique, qui déclenchera, au moment voulu, l'explosion de l'obus. — Je suis d'ailleurs obligé d'ouvrir ici une nouvelle parenthèse pour distinguer les diverses sortes d'obus ; pendant ce temps, notre batterie aura le temps de tirer des milliers de projectiles, mais nous la retrouverons quand même, puisqu'elle est depuis des mois immobile à la même place.

L'obus *fusant* ou *shrapnell,* du nom de l'officier anglais qui, dit-on, l'imagina, est destiné à éclater en l'air à une certaine hauteur au-dessus de l'objectif (1) et à projeter sur lui les balles de plomb dont il est rempli. Le shrapnell est donc lui-même une sorte de petit canon en miniature qui se promène dans l'espace à une très grande vitesse et, arrivé à une certaine hauteur au-dessus de l'ennemi, projette sur lui en une gerbe

(1) Voici encore un mot qui revient comme un *leitmotiv* wagnérien dans les conversations d'artilleurs. Un régiment, un convoi, une batterie, un ouvrage ennemis sont, à des titres divers, des objectifs, c'est-à-dire des objets destinés à être démolis par les canons. Cette façon de considérer des choses aussi diverses uniquement sous l'angle de celui qui tire est réellement la moins objective qui soit. Bizarreries du langage! Rien de plus pittoresque que d'entendre mon colonel racontant une certaine journée de septembre où ses canons en deux heures démolirent cinq mille soldats de la Garde prussienne s'avançant en rangs serrés, et dont pas un n'échappa ; rien de plus amusant que de l'entendre dire avec un grand sang-froid : « Jamais je n'avais vu un aussi magnifique objectif... »

meurtrière les petits projectiles dont il est chargé et dont la vitesse propre, s'ajoutant à celle de l'obus lui-même, est suffisante pour perforer la tête la plus solide et la plus carrée qui soit.

Le mécanisme de la fusée a pour but de faire éclater le shrapnell au moment voulu et à la hauteur la plus convenable. Sans entrer dans aucun détail, il nous suffira de dire que ce mécanisme est déclenché par des ressorts qui s'arment automatiquement au moment du départ du coup, et par un petit cordon de poudre qui brûle dès ce moment-là, met le feu quelques instans après à la chambre de poudre placée au fond de l'obus et fait éclater celui-ci. Le nombre de ces instans, c'est-à-dire le temps qui sépare le départ de l'obus de son éclatement, dépend uniquement de la longueur utile de ce petit cordon de poudre. On règle à volonté celle-ci au moyen d'un trou que l'on perce dans la fusée et qui la débouche, c'est à dire la met, à cet endroit, en communication directe avec l'amorce qui enflammera le cordon de poudre, sans qu'il soit besoin de la combustion du reste du petit cordon. Le *débouchage* de la fusée se faisait jadis à la main au moyen d'un emporte-pièce, et suivant les indications du capitaine ; le *débouchoir* est un merveilleux appareil que manie le déboucheur et qui fait maintenant cette opération automatiquement, avec une précision et une vitesse bien supérieures. Dans l'artillerie de campagne allemande, on continue à déboucher à la main ; on n'y a pas le débouchoir, et c'est une des raisons de la supériorité de la nôtre.

Il est doux de battre l'ennemi avec les armes qu'il a forgées lui-même ; et c'est pourquoi nos téléphones de batteries boches nous sont si précieux. Il faut jouir de ce qu'il a pu faire de bien et le mettre hors d'état de faire autre chose. Si nous voulons écraser à jamais l'Allemagne sanguinaire et sa tyrannie belliqueuse, c'est peut-être, en un certain sens, parce que la musique allemande nous a été parfois agréable. Tout justement depuis 1870, depuis qu'elle s'est lancée dans sa mégalomanie bardée de fer, l'Allemagne n'a réellement plus produit ni un grand musicien, ni un grand penseur. En lui rognant pour toujours ses ongles tachés de sang innocent, en muselant sa mâchoire féroce, en l'empêchant de consacrer jamais dans l'avenir son activité à d'autres choses qu'aux arts de la paix,

qu'aux choses utiles où elle excellait jadis : la fabrication de la musique et de la bière, nous lui voulons presque autant de bien qu'à nous-mêmes.

Mais je reviens à mes moutons, qui sont souvent des moutons enragés, — à mes canonniers, veux-je dire. Voilà donc les deux pourvoyeurs et le déboucheur derrière leur caisson, tout le corps immobile et les mains seules actives; devant eux ils n'ont pour horizon que leur caisson petit à petit vidé, près d'eux, les obus allemands éclatent, ils ne bougent pas, sauf pour tomber quand ils sont atteints, tout à leur besogne mécanique. En voyant dans des momens critiques ces pauvres sotdats stoïques et comme indifférens, je m'imagine parfois que leur humble caisson est l'autel même de la patrie, et que c'est un sentiment religieux qui les a jetés là agenouillés et silencieux dans le parfum d'encens que fait la poudre. A côté d'eux, les trois servans de la pièce, le chargeur, le tireur, le pointeur, sont derrière celle-ci. Le premier prend rapidement des mains du déboucheur l'obus qu'il lui tend, et, solidement campé sur ses jambes écartées, d'un geste rapide et large qui sème... qui sème la mort, le projette dans la culasse que le tireur a ouverte. Vite celui-ci la referme en claquant, saisit le tire-feu et le laisse retomber, puis immédiatement rouvre la culasse dont la douille de l'obus s'éjecte instantanément. Au début de la campagne, nous abandonnions les douilles sur les champs de bataille ; maintenant, on les recueille précieusement, non pas que nous soyons, comme l'Allemagne, à la veille de manquer de cuivre, mais parce que ces douilles toutes prêtes serviront demain à fabriquer plus vite de nouveaux obus. Pendant ce temps, le pointeur, qui est le regard même de la pièce, courbé à gauche de celle-ci, l'œil à son collimateur de pointage, la main à une vis ou à une manivelle, modifie, suivant les données du capitaine, la direction, ou ramène instantanément, après chaque coup, la pièce à sa position. Pour cette dernière besogne d'ailleurs, son rôle est plutôt de contrôle que d'action. Grâce au frein hydropneumatique, solidaire du canon, et qui avec celui-ci recule après chaque coup dans une glissière sur l'affût, le 75 revient à peu près rigoureusement dans sa position après chaque coup. Le pointeur se borne à vérifier qu'il en est bien ainsi en visant un but auxiliaire, toujours le même, un arbre ou une maison lointaine, par exemple, et en corrigeant d'un léger mouvement de vis de rappel le petit déréglage, s'il y a

lieu. L'artillerie de campagne allemande, au contraire, n'a pour ramener le canon sur l'affût qu'un frein à ressort et, après chaque coup, il faut refaire le pointage exact. De là chez nous une bien plus grande exactitude et une plus grande rapidité de tir, et ceci est encore une des causes de la supériorité du 75.

Avec des servans bien dressés, on arrive à tirer ainsi facilement une trentaine de coups par minute et par pièce. On conçoit que, pour faire en deux secondes toutes les opérations dont je ne viens de décrire que les plus importantes, il faille une coordination parfaite, un synchronisme complet entre les mouvemens des servans. Pour compléter ce tableau, mettez, derrière le groupe des servans en action et, à quelques pas, le maréchal des logis, chef de pièce, qui surveille tout, rectifie au besoin un détail, remplace le servant qui tombe, mettez sur la pièce et le caisson des branchages destinés à les dissimuler à la vue des avions, imaginez derrière chaque canon une sorte de terrier recouvert de rotins et de gazon où les hommes se réfugieront à l'occasion, multipliez par quatre ce premier tableau en mettant à la gueule de chaque pièce une brève langue de flamme intermittente et un très ténu panache de fumée, et vous aurez l'image d'une batterie de 75 dans le feu de l'action. Voilà ce qu'on voit. Voici maintenant ce qu'on entend : tout d'abord les commandemens qui, du capitaine par le téléphoniste vont aux chefs de section, et qu'il serait trop long d'expliquer ici : « Par la droite par batterie, correcteur 18, 3 500... Augmentez l'échelonnement de 5, correcteur 18, 3 900... Tir progressif, correcteur 20, fauchez double !... etc. » Voilà pour les hommes. Je ne parle pas des cris des blessés, nos blessés ne crient pas, et c'est encore une des choses les plus étonnantes de cette guerre que je n'ai jamais entendu un blessé se plaindre. J'en ai vu des centaines râler, divaguer même, j'ai entendu les hoquets lamentables des pauvres poitrines trouées et où le sang qu'elles vomissent ne laisse plus passage à l'air ; mais je n'ai jamais entendu un blessé se plaindre. C'est incroyable, et cela est. Voici maintenant la musique que font les choses : c'est d'abord le claquement périodique des culasses qui s'ouvrent et se ferment, le bruit métallique des douilles éjectées tombant sur le sol ou la crosse du canon ; c'est surtout le coup de canon lui-même. Il est pour le 75 bref et coupant comme un coup de fouet et douloureux aux tympans non aguerris ; puis, de suite, c'est le long

sifflement grave que fait l'obus dans les airs ; on dirait un hululement lugubre de la bise et, lorsque les pièces tirent ensemble, c'est un peu comme une longue rafale bruissante dans une forêt d'automne sans feuillage. Puis le grave sifflement s'atténue, et c'est soudain le roulement sourd de l'obus, qui éclate là-bas chez l'ennemi. Le son de l'éclatement est très différent de celui du départ ; avec un peu d'exercice on ne s'y trompe pas; autant celui-ci est bref, décisif et catégorique, autant l'éclatement est prolongé, disséqué en grondemens juxtaposés, comme si chacun des éclats de l'obus apportait sa note à cette grave symphonie.

Mais voilà que les Boches ripostent ; ils ont mal repéré la batterie, car leurs obus passent au-dessus de nos têtes et vont éclater 200 mètres en arrière de nous. Nous pouvons donc analyser à notre aise, et en amateurs, l'âpre défilé des « marmites » et des « crapouillots. » — C'est par ces expressions imagées que nos hommes désignent les obus ennemis, surtout les obus de gros calibres. D'où viennent ces termes nouveaux en artillerie, je l'ignore ; il y a même toute une terminologie qui en dérive ; on raconte maintenant couramment le soir qu'on a été « crapouilloté. » Voilà un néologisme qui n'est peut-être pas près d'entrer au Dictionnaire de l'Académie. Pourtant il a bien gagné ses lettres de grande naturalisation. Quant aux « marmites, » on ne sait pas davantage d'où dérive cette appellation. Certaines personnes en mal d'explication ont prétendu que les obus allemands de gros calibres ont la forme de soupières. C'est apparemment qu'elles n'en ont jamais vu de près, et je les en félicite sans les envier. Je croirais plutôt que le mot vient de ce que les Allemands, qui ne sont pas, surtout depuis quelques semaines, très riches en munitions, ont pris l'habitude en nombre d'endroits de nous faire leur expédition journalière de fer (en grande vitesse, s'il vous plaît), de préférence à l'heure où dans les cantonnemens, les tranchées, les batteries, il y a le plus de circulation, le plus d'hommes non abrités, c'est-à-dire à l'heure de la soupe. Ce sont donc des marmites pour la soupe qui arrivent à propos. Si maintenant on s'imagine que cette régularité dans les heures d' « arrosage crapouillotesque » a jamais fait qu'une escouade ou une pièce ait retardé ou avancé d'une demi-heure les heures habituelles de la soupe, c'est qu'on connaît mal la charmante et dédaigneuse insouciance du danger qui caractérise nos soldats.

J'en reviens donc à l'arrivée des marmites allemandes. Ces grosses personnes s'annoncent par des bruits variés qui permettent de les identifier assez facilement d'avance. C'est d'abord le petit et négligeable 77, le petit obus de campagne boche, je dis petit, parce que, plus grand que notre 75 par les dimensions, il est bien plus petit par les effets. Celui-là s'annonce par un sifflement assez aigu et continu. Au contraire, les grosses marmites allemandes, celles qui ont 15 centimètres, ou 22 ou 30 de diamètre à la base, celles qui pèsent une centaine de kilos ou davantage s'annoncent par un sifflement beaucoup plus grave et qui a ceci de très particulier d'être intermittent: ch... ch... ch... ch...; on dirait de grosses locomotives poussives qui avancent péniblement. Cela fait peine à entendre, et nous sommes tous dans des transes que les pauvres n'arrivent jamais à destination et restent suspendues entre ciel et terre.

Je dis que les obus allemands (comme sans doute aussi les nôtres, pour les gens qui sont de l'autre côté de la barricade) s'annonçent par leur sifflement dans l'air. On entend ce sifflement souvent assez longtemps (jusqu'à une dizaine de secondes) avant l'arrivée du projectile; la raison en est simple : le sifflement de l'obus est produit par son frottement contre l'air; ce bruit nous arrive à travers l'atmosphère en ligne droite avec la vitesse du son qui est d'environ 340 mètres par seconde. Le projectile, lui, nous arrive moins vite, d'abord parce qu'il ne se propage pas suivant une ligne droite, mais suivant une courbe, ensuite et surtout parce que, à la fin de leur trajectoire, les obus ont en général une vitesse moyenne bien inférieure à celle du son. Cela dépend d'ailleurs de la nature de la pièce et de la distance à laquelle on tire. Si la pièce est un obusier, c'est-à-dire a une longueur faible par rapport à son calibre, la vitesse moyenne du projectile est inférieure à celle du son presque dès sa sortie de la pièce; il n'en est pas de même avec les pièces à longue portée qui sont, proportionnellement à leur calibre, beaucoup plus longues (1). Pour fixer les idées, je citerai une remarque que j'ai faite plusieurs fois : lorsque notre pièce de 90 (notre ancienne

(1) En somme, il y a à peu près la même différence entre l'obusier et la pièce à longue portée qu'entre le revolver et le fusil ; dans l'un et l'autre cas, le rapport de la longueur au calibre augmente de la première arme à la seconde, et partant sa portée. (J'entends ce dernier mot dans son sens ordinaire, car, en artillerie, le mot portée veut dire tout autre chose.)

pièce de campagne qui rend actuellement de réels services) tire à 3 400 mètres, j'ai constaté, étant près de la pièce, qu'il s'écoule environ 20 secondes entre le départ du coup et le moment où on entend son éclatement. Le bruit de celui-ci mettant environ 10 secondes à me parvenir (puisque 3400 mètres égale dix fois la vitesse du son), il s'ensuit que le projectile met un temps égal à parcourir 3 400 mètres. Il s'ensuit donc que si une pièce analogue au canon de 90 (et il représente assez bien comme portée utilisable la moyenne des pièces employées dans cette guerre) tire sur moi, à une distance inférieure à 3400 mètres, le projectile me viendra du canon plus vite que le son, et je recevrai l'obus ou plutôt, — et de préférence, — je l'entendrai éclater près de moi, avant d'avoir entendu le départ du coup. Si, au contraire, il tire sur moi à distance plus grande, j'entendrai d'abord le départ du coup, et, quelque temps après, l'arrivée de l'obus, ce temps étant d'ailleurs d'autant plus long que la distance est plus grande. Or, en fait et en général, surtout dans la guerre telle qu'elle se poursuit depuis quelques semaines, on tire à des distances beaucoup plus considérables. Lors donc qu'une batterie allemande tire sur nous et s'est signalée par l'arrivée d'un premier obus, on a généralement le temps, dès qu'on entend partir le coup suivant, de se mettre dans les abris qui sont creusés un peu partout, bien avant qu'il n'arrive. Si même on n'entend pas le départ du coup, le sifflement de l'obus, en vertu des mêmes phénomènes, précède celui-ci assez longtemps pour qu'on puisse prendre ses précautions. Lorsque le coin où ils se trouvent est particulièrement visé, j'ai vu les hommes prendre, suivant les cas, dans cette circonstance, les attitudes les plus variées ; les uns, quand il y a des abris, s'y blottissent tranquillement; d'autres ne daignent pas même changer de place ; d'autres, qui sont à cheval, en descendent sans hâte pour être plus près du sol ; d'autres se couchent sur le ventre ou sur le dos. Il y a en effet grand intérêt à dépasser le moins possible la surface du sol, lorsqu'un obus, du moins un obus explosif, arrive. — Mais je suis obligé d'ouvrir ici une nouvelle parenthèse pour expliquer d'un mot ce qu'est cet obus.

Nous avons vu que l'obus fusant est construit de façon à éclater en projetant les balles qu'il enferme, à une certaine hauteur au-dessus du sol. L'obus explosif au contraire est fait, ainsi que sa fusée, de manière à n'éclater que lorsqu'il rencontre un

obstacle solide (le sol, un mur, un arbre, etc.). Cet obus contient une forte charge de poudre qui le fait éclater en un grand nombre de fragmens et ce sont ces fragmens projetés de tous côtés qui font les affreuses blessures d'obus si difficiles à guérir, à cause de leurs formes déchiquetés comme celle de l'éclat perforant qui les a produites. Lors donc qu'un obus explosif allemand arrive sur le sol (je ne parle que de l'obus allemand, car le nôtre se comporte différemment, comme nous verrons), il éclate dans tous les sens, mais une grande partie de ses éclats entre dans la terre et agrandit seulement le trou formé par le poids de l'obus en tombant ; de la sorte, les éclats qui sont projetés en l'air arrivent à ne former qu'une gerbe conique assez étroite. Si on est à quelques mètres de cette gerbe, on a des chances de n'être pas atteint et d'être seulement éclaboussé de terre et peut-être projeté sur le sol par le déplacement d'air. Si on est plus près et dans la zone de la gerbe, il n'y a plus qu'à faire avancer les brancardiers. Mais la gerbe d'éclatement est évidemment étroite à la base et va en s'évasant vers le haut ; on a donc d'autant moins de chance d'être touché par elle qu'on est moins haut au-dessus du sol, et c'est pourquoi, dans ces conjonctures, un grand nombre de soldats se couchent. Il est arrivé ainsi que de grosses marmites boches tombent à moins de 1 mètre de soldats couchés sans les atteindre. Par exemple, si elles tombent exactement sur eux, on n'aura pas la peine de chercher leur médaille d'identité...

Quant à moi, j'ai toujours trouvé que le sifflement avertisseur d'un obus boche qui s'avance est un bruit désagréable, et je préférerais n'être point averti. Rien n'est plus agaçant, surtout lorsqu'on a l'honneur de commander des soldats de France, et que l'exemple qu'on leur doit donner et le souci de ne point surmener son brosseur vous interdisent de vous vautrer dans la boue, rien n'est plus désagréable que ce bruit de tuyau d'orgue qui s'avance vers vous pas très vite. « Tombera-t-il à gauche, à droite, en avant, en arrière... ou juste sur moi ? » C'est une charade acoustique qu'on ne se résout point à ne point pouvoir résoudre.

Il y a pourtant des exceptions à la règle, qui font que généralement on est averti de l'arrivée des obus allemands par le départ du coup : il nous a été donné plusieurs fois d'avoir affaire à des batteries très rapprochées tirant d'un tir tendu et

dont on n'entendait partir le projectile qu'après l'avoir entendu éclater à son arrivée. C'est un paradoxe acoustique bizarre, mais tout n'est-il pas, peu ou prou, paradoxal en ce moment?

Mais ce qu'il y a de plus étourdissant dans la musique infernale d'un combat d'artillerie, c'est, sans concurrence possible, l'éclatement tout proche d'une grosse marmite boche. Toutes les grosses caisses, toutes les cymbales réunies du plus wagnérien des orchestres n'en pourraient donner qu'une pauvre idée. Les gros obus d'outre-Rhin font toujours bien du fracas, s'ils ne fracassent pas toujours.

Lorsqu'on a la chance, comme cela nous est arrivé parfois, que le sifflement des balles se mette de la partie, alors la symphonie est complète. Le « pftt » flûté et furtif des balles est presque une douceur à côté de la grosse pétarade, et il m'a souvent incité à des remarques curieuses sur la physique, — car si, à l'heure qu'il est, on ne peut faire en morale que des réflexions un peu attristantes, il n'en est pas de même en physique. Par exemple, tous ceux qui ont entendu siffler les balles à quelques centimètres de leur oreille ont remarqué que le sifflement commence par être très aigu, puis prend brusquement un timbre beaucoup plus grave avant de s'évanouir. La raison en est simple : pendant que la balle se rapproche de l'oreille, la longueur des ondes sonores qu'elle nous envoie est diminuée de sa vitesse ; les ondes sont donc plus courtes que si la balle était immobile, donc le son plus aigu. Au contraire, lorsque la balle nous a dépassé et s'éloigne, sa vitesse s'ajoute à la longueur des ondes sonores qu'elle nous envoie, donc ces ondes sont plus longues, et le son est plus grave. C'est le même phénomène qui fait que, lorsqu'un express traverse une gare à toute vitesse en sifflant, les voyageurs placés sur le quai remarquent que le son du sifflet devient brusquement plus grave dès que la locomotive les a dépassés.

Lors donc que le son d'une balle qui siffle devient plus grave, c'est que cette balle nous a déjà dépassé ; ce n'est pas celle-là qui nous tuera. Il y a dans cette remarque de quoi abréger d'un temps non négligeable, — quelques centièmes de secondes, — l'angoisse de ceux qui n'aiment pas beaucoup le sifflement, pourtant si musical et discret, des balles à leur oreille.

Départs enflammés et tonitruans de nos obus, leur long hululement de bise dans les airs, leur éclatement joyeux sur

l'ennemi, riposte de ses gros obusiers, sifflement intermittent ou continu des obus de divers calibres qui approchent, leur éclatement fantastique, le petit bruit de flûte des balles qui filent entre leurs grandes sœurs, les marmites, comme font les astéroïdes parmi les grosses planètes ; au milieu de tout cela, des ordres brefs et le cliquetis des culasses et des douilles, telle est la musique étrange et magnifique de la bataille, fanfare énorme et violente, hymne de folie, de douleurs et d'espérances.

***

Au début de la guerre, lorsque les armées se déplaçaient rapidement, notre 75 a dû une bonne partie de sa supériorité à sa rapidité de tir provenant, comme nous venons de le voir, surtout du frein hydropneumatique d'une part, du débouchoir de l'autre. Mais cette supériorité avait d'autres causes encore que l'on oublie, ou que l'on ignore généralement, dont participent aussi nos autres canons de tous calibres et qui peuvent se résumer d'un mot : *nos projectiles sont, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus efficaces que les projectiles allemands*. Nous allons expliquer pourquoi, d'après les constatations mêmes que nous avons faites sur les champs de bataille. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que les écrivains militaires aient l'habitude d'attribuer exclusivement la supériorité du 75 à sa maniabilité et à sa vitesse de tir, cette supériorité-là résultant immédiatement de la comparaison de matériels adverses qui, en temps de paix, pouvait seule être faite. Quant à la comparaison des effets produits, elle ne pouvait être faite qu'*in anima vili*. Elle prouve, ainsi que nous allons voir, que si notre artillerie de campagne conserve sa supériorité, même lorsqu'elle n'use pas de son tir rapide, comme c'est souvent le cas dans la guerre de siège actuelle, et si d'autre part notre artillerie lourde n'est pas inférieure à celle de l'ennemi pourtant plus nombreuse, c'est dû surtout à la qualité de nos projectiles et de nos explosifs.

Considérons successivement à cet égard le shrapnell et l'obus explosif. Le premier est exclusivement employé contre les objectifs vivans (hommes, chevaux) sur lesquels il projette à bonne hauteur sa gerbe de balles. Or, deux choses assurent, à calibre équivalent, une supériorité nette à notre shrapnell sur celui des Allemands. D'une part, les petites balles de plomb de celui-ci (en particulier pour l'obus de 77) sont d'un diamètre et

partant d'une masse bien inférieure à nos balles de shrapnell. Il est évident, dans ces conditions, que leur force vive est moindre, et que les blessures causées par elles sont beaucoup moins étendues et partant moins graves. D'autre part, et surtout, le corps de notre obus à balles est beaucoup mieux fait que celui de l'obus allemand : pour produire son effet maximum, le petit canon aérien qu'est le shrapnell doit naturellement projeter sa charge de balles, vers l'avant, avec la plus grande force possible. Pour cela, il doit rester intact et ne s'ouvrir qu'à son extrémité antérieure. Si la poudre qu'il contient et qui ne doit faire éclater que l'extrémité ogivale de l'obus et chasser, par l'ouverture produite, les balles ; si cette poudre fait éclater en même temps le corps de l'obus lui-même, il est évident qu'une faible partie seulement de la force explosive projettera les balles à l'extérieur. D'autre part, celles-ci n'étant plus projetées toutes vers l'avant, c'est-à-dire dans la direction où la vitesse de l'obus s'ajoute exactement à la force explosive de la poudre, elles n'auront pas leur maximum d'effet meurtrier. *Un shrapnell dont le corps d'obus éclate est comparable à un canon qui éclaterait au moment du tir : ses effets seront beaucoup moins grands.* Or, un très grand nombre de shrapnells dont les Boches nous font de temps en temps l'envoi gracieux éclatent complètement au moment de fuser. Nous en avons ramassé des quantités autour de nous, dont le corps était tout déchiqueté ; cela tient à ce que leur charge de poudre est mal calculée, à ce que les parois de l'obus sont trop minces, ou surtout à ce qu'elles sont en acier de mauvaise qualité. Camelote allemande ! Nos shrapnells au contraire, à de rares exceptions près, n'éclatent pas, et nous avons souvent le plaisir, lorsque nous les suivons sur le terrain qu'ils nous ont conquis, de trouver leurs minces cylindres intacts, tout juste décapités de leur ogive et pleins de la bonne terre de France dont ils ont gavé leur corps élégant en touchant le sol. Si on y jetait quelques graines, cela ferait dans quelques semaines de bien jolis pots de fleurs sur les cheminées.

Mais c'est surtout dans nos terribles obus explosifs que réside l'efficacité terrifiante de l'artillerie française. Nous avons vu que les « marmites » allemandes forment fougasse en tombant sur le sol et y creusent un entonnoir dont les bords limitent étroitement la gerbe explosive vers l'extérieur ; il s'ensuit que cette gerbe constitue une zone dangereuse assez limitée. Rien de plus

élégant d'ailleurs, — lorsqu'on la voit à un nombre de mètres suffisant pour que le sentiment esthétique ne soit mélangé d'aucune autre préoccupation plus terre à terre, — rien de plus élégant que cette gerbe élancée et s'évasant vers le haut comme un long calice de primevère. Mais malheur à ceux dont la bouche a touché ce calice ! Lorsque la marmite éclate le long d'un mur, il arrive que ses éclats y dessinent avec exactitude la forme parabolique de la gerbe qu'ils forment, et j'en ai vu parfois, de ces paraboles meurtrières tracées comme au burin sur la blancheur d'un mur et assez pareilles à certaines queues de comètes. Nos obus explosifs se comportent de façon très différente : leur fusée est construite de telle sorte que l'éclatement ne se produit pas à l'instant précis où l'obus touche le sol, mais seulement un peu après. Pour un tir assez tendu comme est celui du 75, l'obus arrivant à terre sous une faible inclinaison y creuse seulement un léger sillon et rebondit en l'air. La fusée est faite de manière que l'explosion ait lieu à cet instant même. Les éclats du projectile sont alors disséminés dans tous les sens et surtout vers le bas et dans un grand rayon en produisant le terrible *coup de hache* du 75, qui fauche et déchiquette tout ce qui est dans son cône d'action. Les obus explosifs allemands projettent leur gerbe vers le haut du fond d'un trou qui en limite la zone efficace. Les nôtres, au contraire, projettent la leur de plusieurs mètres de haut vers le sol et aucun angle mort, — je devrais dire aucun angle de vie, mais le langage a de ces bizarreries, — n'arrête son extension dans tous les sens. Et c'est pourquoi la ruse ulysséenne qui fait coucher nos hommes à l'arrivée des marmites ennemies ne réussirait pas aux Boches quand tombent nos obus explosifs. Au contraire, la surface vulnérable offerte à ceux-ci n'en serait qu'augmentée.

Ce n'est pas tout. On a signalé depuis longtemps, et nous avons souvent remarqué qu'un grand nombre de cadavres allemands victimes de nos canons n'offrent aucune blessure apparente. Ils offrent seulement ce caractère d'avoir la figure presque entièrement noire, et ce masque ténébreux qu'il impose aux faces ennemies est comme la signature immédiatement reconnaissable de notre obus explosif. Je m'excuse de ces détails macabres ; j'en pourrais donner bien d'autres à faire frémir, mais tout le monde n'a point cette accoutumance à l'horrible qu'on acquiert si vite sur les champs de guerre, et qui est elle-

même aussi quelque chose d'horrible, quand on y réfléchit... Mais mieux vaut ne pas réfléchir trop sur ces choses.

Donc un grand nombre d'hommes tombent sous nos canons sans avoir été vraiment touchés par nos projectiles. Leur mort doit être instantanée et sans douleur, car on les trouve dans les poses les plus vives, comme figés dans quelque geste familier qui ne s'est pas achevé. J'en ai vu plusieurs dont l'attitude était celle d'hommes vivans et on dirait un instant immobilisés devant le « ne bougeons plus ! » du photographe. Généralement en outre, leur sombre visage n'offre point l'expression de la souffrance, mais plutôt celle d'un calme repos.

A quoi peuvent être dus ces effets parfois contestés et pourtant incontestables de nos canons? On a donné déjà diverses explications de ce phénomène qui évoque le fameux « vent du boulet » des combats d'antan. Aucune ne m'a paru scientifiquement défendable, et je crois qu'on pourrait expliquer bien plus simplement la chose.

Un exemple nous montrera comment.

Chacun connaît les cloches à plongeurs, ces sortes de chambres que l'on plonge dans le fond d'une rivière et où l'on introduit de l'extérieur de l'air comprimé qui les empêche d'être envahies par l'eau dont il contre-balance la pression. Des ouvriers peuvent y travailler commodément, et on n'a pas oublié que c'est par ce procédé que furent creusées, dans le lit de la Seine entre la place Saint-Michel et la rive droite, les excavations dans lesquelles le tunnel du Métro prit peu à peu sa place. C'étaient les caissons métalliques eux-mêmes destinés à former le tunnel qui constituaient les cloches à plongeurs et ils s'enfonçaient peu à peu sous la Seine, à mesure que les ouvriers qui y travaillaient creusaient le lit de celle-ci. Les ouvriers ne passaient point brusquement de l'atmosphère extérieure à l'air comprimé des caissons. Ils séjournaient d'abord un certain temps dans une chambre intermédiaire où l'on augmentait peu à peu la pression de l'air, de telle sorte que la transition fût progressive et non pas brusque. On opérait en somme comme dans les écluses où, pour faire passer un bateau du niveau le plus élevé au plus bas, on le place dans un bassin qui, parti de l'un des niveaux, se met peu à peu à l'autre par une vanne entr'ouverte. On faisait l'opération inverse lorsque, leur travail terminé, les ouvriers regagnaient l'extérieur. Or il est arrivé parfois que

certains d'entre eux furent malades parce que cette transition n'avait pas été établie assez lentement; ils éprouvaient alors des malaises pareils à ceux dont souffrent dans des circonstances semblables les scaphandriers, ou à ceux que ressentent les aviateurs lorsqu'ils montent à une certaine altitude ou en descendent trop vite. Les effets étonnans de nos obus explosifs appartiennent, à mon avis, à la même catégorie de phénomènes et relèvent des mêmes causes qui sont sans doute les suivantes.

Les liquides dans lesquels baigne notre organisme — et notre sang en particulier — sont contenus dans des vaisseaux et des tissus assez légers et élastiques, de telle sorte que la pression exercée sur ces vaisseaux par l'atmosphère extérieure est à peu près équilibrée par celle des liquides inclus. Si, pour une raison quelconque, l'atmosphère extérieure se raréfie brusquement, les vaisseaux seront soudain distendus par la pression, devenue prépondérante, des liquides inclus, et ils risqueront d'éclater. Les parois des veines et des artères ne suffiront plus, n'étant plus étayées par la pression atmosphérique, à maintenir la pression sanguine et elles courront le risque d'être rompues, d'autant plus que le gaz dissous dans le sang et en particulier l'air qu'y amène la circulation pulmonaire, se dégageront brusquement, comme font les gaz d'une bouteille de champagne lorsqu'on la débouche. Des phénomènes analogues auront lieu si, au lieu de diminuer, la pression atmosphérique augmente brusquement : les vaisseaux se comporteront alors comme ces cornets de papier sur lesquels les enfans, après avoir insufflé de l'air, appliquent un coup de poing qui les fait éclater.

Mais il faut, pour que ces phénomènes physiologiques aient toute leur intensité, que la variation de pression soit brusque, soudaine. Si en effet elle n'a lieu que lentement, nos vaisseaux ont le temps, par leurs réactions naturelles de s'équilibrer avec la nouvelle pression extérieure. Par exemple si la pression atmosphérique diminue lentement, le sang abaissera la sienne peu à peu par osmose à travers les capillaires, en rendant à l'atmosphère une partie des gaz qu'il inclut et par d'autres processus dont l'organisme dispose. Car nous sommes merveilleusement outillés par la nature pour nous adapter aux conditions les plus variées, pourvu que cette adaptation soit lente, pourvu que nous ayons le temps de nous y acclimater.

Revenons maintenant à nos obus; lorsque l'un d'eux éclate

lorsque l'explosion de la poudre qu'il contient a lieu, cette explosion dégage brusquement une grande masse de gaz qui, dans le voisinage de l'obus, augmente soudain la pression atmosphérique. Cette augmentation de pression est énorme et elle s'exerce dans un assez grand rayon avec les explosifs modernes, ceux des Allemands comme les nôtres; d'autre part, elle est extrêmement soudaine, extrêmement brusque, bien plus soudaine, bien plus instantanée pour les explosifs français que pour ceux de l'ennemi. Cette soudaineté est telle dans le cas de nos poudres actuelles que la rupture d'équilibre causée par leurs déflagrations dans les organismes voisins soumis à cet effet suffit à causer instantanément la mort. Effectivement, à l'autopsie des ennemis tués sans blessure apparente par nos obus de 75, on trouve généralement les poumons éclatés. C'est une sorte de congestion pulmonaire instantanée qui a fait son œuvre et qui est causée par l'extrême vitesse de déflagration de nos explosifs.

* * *

Ainsi la supériorité de nos projectiles provient surtout d'un phénomène chimique. Et ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette guerre que de voir la chimie, cette chimie dont nos ennemis étaient si fiers et qu'ils considéraient presque comme leur monopole, comme un des pavois incontestés de leur supériorité, nous donner sur eux un avantage décisif en artillerie. Belle matière à philosopher sur la science en général, et la science allemande en particulier, sur leur rôle dans l'art de s'entremassacrer et leur influence sur le bonheur de l'espèce humaine.

Nous qui lisons les journaux entre deux alertes, car ils nous arrivent maintenant assez régulièrement, nous avons vu depuis quelque temps, sur ces thèmes, pas mal de dissertations éloquentes et spécieuses. Elles nous auraient amusés si elles ne se ressentaient un peu trop des préoccupations de l' « arrière » et si on n'y voyait réapparaître à tout propos et hors de propos cette tendance à tirer, pour et surtout contre telle ou telle conception philosophique, argument des faits que grave sur la page frémissante de chaque jour l'héroïque souffrance de nos soldats. En ranimant ainsi les malignes controverses qui rendaient parfois la paix si odieuse, on risque de blesser à travers leur idéal meurtri plus d'un de ceux qui se battent; et ces blessures sont de celles qui ne se guérissent point.

Quelle tristesse en particulier quelques-uns d'entre nous n'ont-ils pas ressentie en voyant proclamer à nouveau à propos de cette guerre la prétendue « faillite de la science ! » Des plumes éloquentes, identifiant la pédante Allemagne et la science elle-même, ont pu écrire récemment que le xxe siècle, gavé pour ainsi dire de découvertes scientifiques, cesserait d'adorer la fée qui a suscité tant de miracles sans éteindre la haine parmi les hommes.. Mais pourquoi d'abord considérer l'Allemagne comme le tabernacle même de la science ? Quand on met en regard ce que l'Allemagne a fait pour les progrès de nos connaissances avec ce qu'ont fait la France ou l'Angleterre, il est facile de voir que sa part n'est pas la plus belle, ni surtout la plus originale, comme l'a démontré naguère éloquemment M. Appell, président de l'Académie des Sciences. La théorie même dont l'Allemagne intellectuelle se réclame pour justifier ses crimes collectifs, la théorie de l'évolution est tout entière l'œuvre d'un Français, Lamarck et d'un Anglais, Darwin ; et c'est tout justement parce qu'il l'a mal comprise et vue seulement à travers ses épaisses lunettes de myope que le professeur Knatscke ose en tirer les corollaires monstrueux qui sont l'évangile nouveau du « bon Dieu Allemand. » Les Nietzsche, les Treitschke, les Bernhardi et tous les autres pédans d'universités germaniques qui leur emboîtent le pas n'ont pu conclure de la théorie évolutionniste à leurs criminelles doctrines que par une sophistication et une incompréhension puériles. La guerre découle si peu de la sélection naturelle qu'elle aboutit exactement au contraire de celle-ci. N'est-ce pas en effet la destruction des plus aptes, des jeunes, des forts, des courageux et parallèlement la conservation parfaite des déchets des nations qui sont le résultat immédiat des guerres ? Celles-ci font non pas une sélection naturelle, mais une sélection à l'envers, une sélection contre nature. Les « savans » allemands sont donc mal venus à prétendre raisonner scientifiquement à cet égard, et rien ne permet de solidariser la science avec leurs sophismes sauvages.

Quant aux moyens de destruction perfectionnés que la science a mis entre les mains des chevaliers de la « Kultur, » il ne faut pas trop les maudire puisqu'ils nous donnent, de l'autre côté de la barricade, les moyens de défendre la cause de l'idéal, et puisque ce sont eux précisément qui nous permettent de dominer dans l'artillerie. Conclure du perfectionnement des arme-

mens modernes pour ou contre la science, c'est un peu comme si on déclarait que le sabre de M. Prudhomme fut l'ennemi de la Constitution. C'était vrai quand il servait à la combattre, faux quand il la défendait.

La vérité, c'est qu'il est puéril et, en ce moment, malfaisant de ranimer de vieilles polémiques d'amphithéâtre pendant que les soldats se battent. La science n'est ni morale, ni immorale; on l'a démontré cent fois, et nul ne l'a fait mieux que Henri Poincaré, avec son lumineux génie; elle ne l'est ni plus, ni moins que la musique par exemple. La morale ne repose pas sur des systèmes; et la preuve, c'est qu'il y a en ce moment beaucoup de systèmes et qu'il n'y a que très peu de morale.

Laissons à ceux qui se battent la paix du cœur, à défaut de l'autre. Que celui qui porte dans son âme un idéal religieux, que celui qui porte l'amour ardent de la science, que celui plus heureux qu'illumine l'une et l'autre de ces torches intérieures, que chacun d'eux puisse croire, sans l'angoisse du doute, qu'en se battant pour la France, il se bat aussi pour l'étoile idéale qui guide ses pensées. Cela sera vrai pour tous, quelles que soient leurs conceptions diverses, si cette guerre fait fleurir entre les Français cette chose divine que l'insolente Allemagne prétend supprimer parmi les nations : l'harmonie des contrastes, la tolérance, la liberté de n'être point cristallisés tous dans les mêmes formes.

CHARLES NORDMANN,

*au *** régiment d'artillerie de campagne.*

LE MACHIAVÉLISME

DE

L'*ANTIMACHIAVEL*

I

HISTOIRE D'UN LIVRE

Presque coup sur coup, sous le millésime de **1741**, à La Haye, à Londres et à Amsterdam, parurent quatre éditions d'un ouvrage dont chacune prétendait être la meilleure leçon. Le titre, ici et là, différait légèrement. C'était, chez Jean van Duren, l'*Antimachiavel*, ou *Examen du « Prince » de Machiavel;* et Guillaume Meyer, libraire dans le Strand, s'y conformait avec fidélité : mais chez Pierre Paupie et chez Jacques La Caze, il devenait : *Antimachiavel* ou *Essai de critique sur le « Prince » de Machiavel.* Nulle part le livre ne portait de nom d'auteur; pourtant, au frontispice des éditions de Paupie et de La Caze, figurait cette mention : *publié par M. de Voltaire.* Et M. de Voltaire attachait à ce travail une grosse importance, puisqu'il l'avait à la fois paré d'une préface et muni d'un avertissement. L'avertissement disait tout net : « N. B. Je soussigné ai déposé le manuscript original entre les mains de monsieur Cirille le Petit, Desservant de l'Église Françoise à La Haye, lequel manuscript original est conforme en tout au livre intitulé *Essai de critique sur Machiavel*, toute autre édition étant défectueuse, et les libraires devant

suivre en tout la présente copie. » Signé et daté : à La Haye, ce 12 octobre 1740. *F. de Voltaire.* Il insistait encore à la fin du volume : « Dans le tems qu'on finissoit cette édition, il en a paru deux autres : l'une est intitulée de Londres, chez *Jean Mayer (sic)*; l'autre à La Haye chez van Duren. Elles sont très différentes du manuscrit original; ce qu'il est aisé de reconnaître aux indications suivantes... etc. Il y a d'ailleurs des omissions considérables, des interpollations *(sic)*, des fautes en très grand nombre dans ces éditions que j'indique. Ainsi, lorsque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de suivre en tout la présente copie. »

Quant à la préface, elle ne disait rien de précis, mais elle donnait beaucoup à entendre :

« Je crois rendre service aux hommes, écrivait Voltaire, en publiant l'*Essai de critique sur Machiavel.* L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes âmes que le ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs préceptes et par leurs exemples. Il mit par écrit ces pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictoit. Il étoit encore très jeune, il vouloit se former à la sagesse, à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à soi-même, mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les Rois et peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoier son manuscript, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il falloit que l'antidote le fût aussi. On s'arrachoit à l'envi les copies manuscriptes, il en couroit déjà de très fautives, et l'ouvrage alloit paraître défiguré, si je n'avois eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espère que les Libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On sera sans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs que celui qui écrit en françois d'un style si noble, si énergique, et souvent si pur, est un jeune étranger, qui n'étoit jamais venu en France... C'est une chose inouïe, je l'avoue; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit Anglais, Espagnol ou Italien, il n'importe, ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait et mieux écrit que celui de Machiavel, et c'est un bonheur pour le genre humain qu'enfin

la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas françaises, mais qui méritent de l'être, et j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue et nos mœurs. »

Comme jadis le Régent à Dubois, « l'illustre auteur », « le vertueux auteur » aurait pu reprendre son officieux : « Voltaire, tu me déguises trop ! » Le fait est qu'à le déguiser si bien, on le fit tout de suite reconnaître, mais c'est peut-être ce que l'on voulait. La *Nouvelle Bibliothèque* de novembre 1740 entre adroitement dans le jeu.

« Nous ne connaissons, écrit le journaliste, aucun auteur ou plutôt aucun livre de morale comparable à celui-ci... Ce qui nous étonne, c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques, le mot propre nous a paru si souvent employé et si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage soit d'un étranger. » Le *Télémaque* ou l'*Antimachiavel*, lequel vaut mieux, au jugement du critique ? Ce dernier, à coup sûr, « soit par rapport au style, soit par rapport aux choses. Ici on voit un style uni, mais vigoureux et plein, un langage mâle fait pour les choses sérieuses que l'on traite. Enfin il y a des endroits, dans ce livre, qui supposent une connaissance profonde de la métaphysique. » Or nulle part on ne l'a plus approfondie qu'au pays de Leibnitz et de Chrétien Wolff.

Dans un très court espace de temps, les éditions se multiplient. En voici une, allemande, à Göttingue, signalée en avril 1741 ; en voici une autre, au mois de mai, « avec quantité de pièces justificatives en faveur de M. de Voltaire. » L'épigramme s'en mêle. De la *Bibliothèque britannique* sur l'éditeur de l'*Antimachiavel* :

Des auteurs peu considérables
Ont eu d'illustres éditeurs
Et les plus illustres auteurs
Des éditeurs très misérables.
L'éditeur et l'auteur sont aussi quelquefois
Deux sots obscurs qu'unit leur goût pour les sornettes,
Mais, ici, nous voyons le prince des poètes
Éditeur du prince des rois.

Ce prince des rois, roi encore tout nouveau, à moins de le nommer en toutes lettres, on ne peut guère le désigner plus clairement. Tout le monde sait donc quel est l'auteur de l'*Examen* ou *Essai* critique. Personne ne le conteste, quoique personne ne l'avoue. Il faudra que trois quarts de siècle aient passé pour que, dans un factum étrange, dont l'intention de parti est trop évidente, — *Machiavel commenté par Non Buonaparte, manuscrit trouvé dans le carrosse de Buonaparte, après la bataille de Mont-Saint-Jean le 18 juin 1815*, un anonyme qu'on sait être l'abbé Aimé Guillon (de Montléon) essaie de jeter le doute là-dessus.

« Voltaire, insinue l'abbé, Voltaire qui, pour en devenir l'oracle, se formoit en Angleterre à l'école anti-monarchique des Milton, des Collins, des Pope, y publia bientôt (en 1740) cet *Antimachiavel*, qu'il faisoit regarder comme l'ouvrage d'un Roi; et la faction philosophique triomphoit en présentant, dans ses rangs, un Monarque déclamant lui-même contre tous les moyens préservatifs des trônes. Cependant ce même Roi, avançant dans sa brillante carrière, acquéroit le nom de *Grand* en suivant précisément la même politique et les mêmes systèmes qu'il passoit pour avoir combattus avec sa plume. Dédaignant de confondre cette erreur autrement que par sa glorieuse conduite, il en fit bien assez pour achever de détromper le public, et même pour honorer Machiavel, en prouvant que cet ouvrage étoit étranger à ses productions littéraires, lorsqu'il permit qu'on en imprimât le recueil de son vivant. Les éditeurs de la nouvelle collection, qui en fut publiée après sa mort, donnèrent à Voltaire le même démenti. Néanmoins, cet *Antimachiavel,* encore favorisé par la même illusion, avoit encore l'effet que la faction s'en étoit promis; et il avança plus qu'on ne croit les affaires de ces philosophes régénérateurs, par qui déjà les souverains étoient dénoncés aux peuples comme des tyrans dont il faudroit bientôt secouer le joug, ou enchaîner la puissance. »

Des deux argumens, l'un psychologique, l'autre bibliographique, l'un de fond, l'autre de circonstance, sur lesquels paraît se fonder cette conclusion téméraire, négligeons le premier pour l'instant : l'occasion nous sera donnée un peu plus loin d'éprouver sa solidité. Le second, spécieux en 1816, quand l'abbé Guillon de Montléon s'en servait, s'écroula en 1648

lorsque parut, à Berlin, chez Rodolphe Decker, imprimeur du Roi, le tome VIII de l'édition officielle des *Œuvres de Frédéric le Grand* (tome premier des *Œuvres philosophiques de Frédéric II, roi de Prusse)*, qui contenait non seulement le texte autrefois imprimé par van Duren, mais le texte original de la *Réfutation du « Prince » de Machiavel*, d'après les autographes tirés soit des archives royales du Cabinet, soit de la collection de M. Friedlaender, le tout garanti exact sous le sceau de M. J.-D.-E. Preuss, historiographe de Brandebourg. Cette fois, l'auteur était pris la main sur la plume et sur l'écritoire. Si jamais peut-être cas de conscience royale ne fut plus singulier, paternité d'esprit ne fut jamais plus certaine.

*
* *

La preuve en est écrite dans quarante-six lettres de Frédéric à Voltaire ou de Voltaire à Frédéric, dans la correspondance de Frédéric avec Mme du Châtelet, avec Jordan, avec Algarotti. C'est le 31 mars 1738 que le nom de Machiavel apparaît pour la première fois en ce commerce épistolaire. Frédéric vient de recevoir la copie de l'*Histoire du siècle de Louis XIV* que Keyserlingk, familièrement « Césarion, » a rapportée de son ambassade à Cirey. Il en fait avec grâce compliment à Voltaire :

« Votre *Histoire* m'enchante, lui mande-t-il. Je voudrais seulement que vous n'eussiez point rangé Machiavel, qui était un malhonnête homme, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talens louables. Cartouche ne mérite point de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert et les Luxembourg. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin méprisable : aussi suis-je sûr que vous n'avez envisagé Machiavel que du côté du génie. Pardonnez-moi ma sincérité ; je ne la prodiguerais pas, si je ne vous en croyais très digne. »

Voilà un prince bien scrupuleux, car, à moins que le passage censuré n'ait été supprimé à l'impression, ou que j'aie mal cherché, le seul endroit du *Siècle de Louis XIV* où il soit fait mention de Machiavel est la brève et insignifiante notice

sur Amelot de la Houssaye, l'un de ses traducteurs, dans l'espèce de catalogue d'auteurs français placé en tête de l'ouvrage. Et que cette mention même est innocente, presque dédaigneuse!

« Amelot de la Houssaye traduisit et commenta *le Prince* de Machiavel, *livre longtemps cher aux petits seigneurs qui se disputaient de petits États mal gouvernés, devenu inutile dans un temps où tant de grandes puissances, toujours armées, étouffent l'ambition des faibles* (1). » Rien d'autre ; sauf une note en bas de page dans l'édition in-4°, Genève, 1749, et elle est franchement désagréable, et tendancieuse sans doute, reproduisant ces paroles extraites des *prétendus Mémoires* de Mme de Maintenon, t. V, p. 6 : « La Cour de Vienne, de tout temps infectée des maximes de Machiavel et soupçonnée de réparer par ses empoisonneurs les fautes de ses ministres (2). »

A l'assaut de Frédéric, Voltaire ne résiste pas ; il passe condamnation et l'on peut croire que les lignes citées plus haut ne sont qu'une transcription refroidie de sa missive du 20 mai :

« La première chose dont je me sens forcé de vous parler est la manière dont vous pensez sur Machiavel. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme? C'était aux Borgia, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale ; il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuste et des Brinvilliers, a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage ; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux ; cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse? Au malheur des autres et au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle âme. »

Le 17 juin, Frédéric prend acte de sa victoire :

« Mon cher ami, c'est la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc Machiavel rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'abbé Du Bos, dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands

(1) Édit. Beuchot.
(2) Édit. de Genève, t. Ier, p. 345.

hommes que l'Italie a produits. Il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang. »

Mais le prince de Prusse ne pose pas les armes : il ne lui suffit pas que Voltaire se soit amendé, c'est le monstre lui-même qu'il veut exterminer :

« Je médite, confie-t-il le 22 mars 1739, un ouvrage sur *le Prince* de Machiavel ; tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos. »

Frédéric travaille consciencieusement, entassant lecture sur lecture. Il lit les *Notes politiques* d'Amelot de la Houssaye, il lit le chevalier Gordon sur la vie du duc de Valentinois. Il lit à Remusberg, en voyage, au haras de Trakehnen. Entre le printemps et l'été, le chaos se débrouille, la divinité est intervenue. La marquise du Châtelet en est avisée le 20 août.

« Je suis occupé à présent à réfuter l'ennemi de l'humanité et le calomniateur des princes ; je me délasserai de cet ouvrage entre les bras de la poésie, et je ramperai sur vos pas dans la carrière de la physique. Il n'est pas permis, madame, à tout le monde d'être universel ; il en est des génies comme des sciences : les uns embrassent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi, je m'aperçois bien que l'humanité est aussi peu mon partage que l'univers entier était celui d'Alexandre ; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voisine, à peu près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corse, après s'être mise en possession de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces États se fait ou par violence, ou par supercherie, et que le pays des sciences ne se gagne que par un travail assidu, que toute finesse, que tout artifice pour s'en rendre maître devient inutile, et que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'esprit. »

Comment ne pas s'intéresser à ce qui intéresse à un si haut point un si grand prince? De Paris comme de Cirey, le couple illustre, le divin Voltaire, la divine Émilie, prodiguent, enveloppés de flatteries, l'un ses conseils, l'autre ses encouragemens. C'est d'abord la marquise (13 octobre 1739) :

« Je ne suis pas assez ennemie du genre humain pour tirer

V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de physique. »

Et, tout de suite après, c'est Voltaire (18 octobre) :

« Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent. J'ai la vanité de penser que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'est le chapitre de la *Crudeltà* (ch. XVII) où ce monstre ingénieux et politique ose dire : *Deve per tanto un principe non si curare dell' infamia di crudele;* mais surtout le chapitre XVIII : *In che modo i principi debbiano osservare la fede.* Si j'osais dire mon sentiment devant V. A. R., qui est assurément le juge-né de ces matières par son cœur, par son esprit et par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison ni esprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'Achille a été nourri, selon la Fable, par un animal moitié bête et moitié homme! Encore si Ulysse avoit eu un renard pour précepteur, l'allégorie auroit quelque justesse; mais qu'en conclure pour Achille, qui n'est représenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes?

« Dans le même chapitre, il faut être un perfide, *perchè gli uomini sono tristi;* et, le moment d'après, il dit : *Sono tanto semplici gli uomini... che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare...*

« Il me semble que le docteur du crime méritoit de tomber ainsi en contradiction.

« Je n'ai point encore eu les *Notes* d'Amelot de la Houssaye, mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux et pour confondre l'injuste? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchisme des rois! »

Que de catéchisme! Frédéric s'acharne à la besogne. Il pense en voir bientôt la fin et, le 27 octobre, il prévient la marquise du Châtelet :

« Vous me demandez des nouvelles de *Machiavel.* Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrais point présenter un ouvrage informe et mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup et j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière à laquelle il faut donner la façon et le tour convenable : cependant je vous envoie l'*Avant-Propos*, pour vous faire juger dans quel esprit cet ouvrage est composé. Il y a des

matières sérieusee où il a fallu des réfutations solides, mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il était permis d'égayer le lecteur. Je ne sais rien de pire que l'ennui, et je crois que l'on instruit toujours mal le lecteur lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la présomption, à mon âge, de me flatter d'instruire le public ! mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurais bien voulu semer par-ci par-là de ce sel attique tant estimé des anciens; mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage, chapitre par chapitre, à M. de Voltaire. Votre jugement et votre goût me tiendra lieu de celui du public; je vous demande en amitié de ne point me déguiser vos sentimens.

« Mais je m'aperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même. Je vous en demande mille pardons, madame, la matière m'entraîne et Machiavel m'a séduit. »

Auprès de Voltaire lui-même, le royal débutant insiste, exposant modestement ses intentions, quelques jours plus tard, le 2 novembre :

« Cette réfutation de Machiavel, à laquelle vous vous intéressez, est achevée. Je commence à présent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, si je le puis, cet ouvrage digne de passer à la postérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne sont pas encore polis.

« J'ai envoyé, il y a huit jours, l'*Avant-Propos* à la marquise : vous recevrez tous les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorsqu'ils seront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il faut y corriger. Vous sentez que votre indulgence, en ce cas, me serait préjudiciable et funeste.

« Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter Machiavel; ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les *Notes politiques* d'Amelot de la Houssaye sur Tacite, une réfutation complète du *Prince* politique. J'ai donc lu Amelot et ses *Notes*, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit ; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux et détestable qu'on réfute, mais ce n'est pas l'ouvrage en corps.

« Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au sérieux et quelques petites digressions dans les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur. Ainsi les raisonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques remarques un peu critiques, pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

« Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante, qu'elle eût été vraie, et c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre sages et heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de *Machiavel*, le plan de Remusberg, que je vous dois depuis longtemps, et quelques poudres qui sont admirables pour vos coliques. Je m'en sers moi-même, et elles me font un bien infini. Il les faut prendre le soir, en se couchant, avec de l'eau pure. »

Voltaire, ravi et touché, remercie le 28 décembre, en adressant au prince ses vœux de bonne année : il accepte et il inaugure ses fonctions, toujours périlleuses, de correcteur, doucement du reste et habilement :

« Je fais encore un souhait pour le public; c'est qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles, les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monseigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse, il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale. Il est bien étrange que les princes qui ont écrit n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir et que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que Henri VIII d'Angleterre écrivît contre Luther ; c'était bien à *l'enfant Jésus* que Jacques Ier devait dédier un ouvrage! Enfin, voici le livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très peu de ce qu'on appelle des fautes contre l'usage de notre langue; et V. A. R. me permettra

de m'acquitter de ma tâche de mettre des points sur les *i*. Si V. A. R. daigne condescendre à la prière que je lui fais, si elle donne son trésor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être son éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer *la Henriade*, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre qu'en me confiant l'édition de l'*Antimachiavel*. Il arrivera que ma fonction sera plus belle que la vôtre; *la Henriade* peut plaire à quelques curieux, mais l'*Antimachiavel* doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres. »

Encore! Mais Voltaire poursuit, avec une révérence de gentilhomme de la chambre, et non sans se mettre à couvert :

« Vous me permettrez, Monseigneur, de dire que, selon les remarques de madame du Châtelet, oserais-je ajouter, selon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, sans lui faire de tort. Le zèle contre le précepteur des usurpateurs et des tyrans a dévoré votre âme généreuse; il vous a emporté quelquefois. Si c'est un défaut, il ressemble bien à une vertu. On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice; cependant, quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raisons. Ce que je propose est aisé, et je le soumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, et je conserverai le manuscrit jusqu'à ce qu'il permette que j'y touche et que j'en dispose. »

Frédéric, qui, à mesure qu'il avance, se méfie de l'effet, désire prendre ses précautions (6 janvier 1740) :

« L'*Antimachiavel* ne mérite point d'être annoncé sous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes et de grandes qualités, que mes faibles écrits seraient superflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Prusse, de l'Angleterre, de la Hollande, et de toutes les Puissances de l'Europe. Il est bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui, par conséquent, ne donne point d'entraves à ses pensées. Lorsque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il est de la prudence d'ensevelir le nom de l'auteur dans la discrétion de l'amitié. »

Alors commence un joli jeu de coquetteries. Derrière Voltaire qui sourit, un peu grimaçant, la marquise minaude. Elle a déjà écrit le 19 décembre 1739 :

« Il n'est pas possible, après avoir lu la *Réfutation de Ma-*

chiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'est bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on disait du *Télémaque*, « que le bonheur du genre humain en naîtrait, s'il pouvait naître d'un livre. » J'espère Monseigneur, que vous nous enverrez la suite de ce bel ouvrage. »

Le 4 mars 1740, Mme du Châtelet revient à la charge :

« Monseigneur,

« Je lis actuellement la suite du bel ouvrage de V. A. R.; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en suis enchantée pour attendre que j'en aie fini la lecture. Il faut, Monseigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public. Votre nom n'y sera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public et de l'humanité, y sera, et il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connaître V. A. R. qui ne l'y doive reconnaître. En lisant l'*Anti-machiavel*, on croirait que V. A. R. ne s'est occupée toute sa vie que des méditations de la politique, » etc.

Frédéric, qui n'est pas auteur à demi, ne consent pas à être en reste dans ce manège. Lui aussi, il veut qu'on sache, quoique ce ne soit pas vrai, « qu'il n'est demeuré qu'un quart d'heure à le faire. » A la marquise, de Berlin, le 18 mars :

« La *Réfutation de Machiavel*, dont votre indulgence m'applaudit, aurait peut-être mieux réussi, si j'avais eu tout le loisir nécessaire; mais il y a quatre mois que je suis ici, c'est-à-dire dans l'endroit du monde le plus tumultueux et le moins propre à ce recueillement d'esprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trêve avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques semaines de délai, après quoi, je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me sont échappées dans la composition de cet ouvrage. »

C'était la répétition de la lettre du 3 février à Voltaire, personnellement :

« Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour-propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre

que l'*Antimachiavel* paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue. »

Les fautes de composition, les fautes contre la langue, Frédéric n'a consulté que sur celles-là ; et Voltaire s'est empressé, un peu trop peut-être, de donner son avis (23 février 1740) :

« Monseigneur, je ne reçus que le 20 le paquet de V. A. R. du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

« Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur, au contraire, que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour-propre.

« J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à V. A. R. qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs ; *transverso calamo signum* y remédiera bien vite, et cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant.

« Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que Machiavel prétend dans son chapitre que vous réfutez : mais, si V. A. R. a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas, en ce cas, supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires, si votre ouvrage était imprimé séparément ? Il me semble encore que quelquefois Machiavel se retranche dans un terrain et que V.A.R. le bat dans un autre ; au troisième chapitre, il dit ces abominables paroles : « *Si ha a notare, che gli uomini si debbono o vezzeggiare o spegnere; perchè si vendicano delle leggieri offese; delle gravi non possono.* »

« V. A. R. s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de Satan est odieux. Mais le maudit Florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que Machiavel même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement ? Car, de son temps même, un Sforce, usurpateur, avait été assassiné dans Milan ; un autre usurpateur, du même nom, était à Loches, dans une cage de fer ; un troisième usurpateur, notre

Charles VIII, avait été obligé de fuir de l'Italie, qu'il avait conquise; le tyran Alexandre VI mourut empoisonné de son propre poison; César Borgia fut assassiné. Machiavel était entouré d'exemples funestes au crime, V. A. R. en parle ailleurs; voudrait-elle en parler en cet endroit? N'est-ce pas la place véritable? Je m'en rapporte à vos lumières.

« C'est à Hercule à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer Antée.

« Je présente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'esquisser. S'il lui plaît, je le mettrai dans son cadre; et, après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes. »

Mais Frédéric se défend de plus belle. Être imprimé sous le voile de l'anonymat ne lui semble plus une garantie suffisante. Il songe, ou il dit qu'il songe, à ne pas se laisser imprimer du tout. Mme du Châtelet l'exhorte, le 25 avril :

« V. A. R. me permettra de la faire souvenir de *Machiavel;* je m'intéresse à la publication d'un ouvrage qui doit être si utile au genre humain... »

Et, le 1er juin, Voltaire le presse :

« Votre raison a bien de l'esprit; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéresse davantage : c'est la réfutation de Machiavel. Je viens de la relire; je puis encore une fois assurer V. A. R. que c'est un ouvrage nécessaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'est le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand prince, comme vous méritez qu'on vous la dise, et j'espère que, quand vous serez un jour sur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre, et pour goûter des plaisirs que les autres rois sont faits pour ignorer. M. de Keyserlingk vous avertira quand, par hasard, vous aurez passé une journée sans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Antimachiavel.* Je vais profiter de la permission que V. A. R. m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie, et une belle manufacture de papier qui fournisse toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre, dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre *le Prince* de Machiavel. On m'a fait connaître

le titre de trois : la première est *Antimachiavel;* la seconde, *Discours d'État contre Machiavel;* la troisième, *Fragmens contre Machiavel.*

« Je serais bien aise de les voir, afin d'en parler, s'il en est besoin, dans ma préface; mais ces ouvrages sont probablement fort mauvais, puisqu'ils sont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impression du plus bel ouvrage que je connaisse. Que vous y faites un portrait vrai des Français et du gouvernement de France! Que le chapitre sur les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs qui font les souverains en miniature, sont des morceaux charmans! Je vais, dans l'instant, en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'*Histoire du siècle de Louis XIV;* je suis honteux de faire tant de choses frivoles, quand mon prince m'enseigne à en faire de solides. »

Voltaire, qui est alors à Bruxelles (4 ou 5 juin), a le pressentiment qu'un événement s'approche, susceptible de tout changer :

« Je ne sais, Monseigneur, si vous serez encore au Mont Rémus, ou sur le trône, quand cet *Antimachiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du Roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu, que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois. »

Le lendemain, 6 juin 1740, Frédéric II fixait ces incertitudes. Il était arrivé « à l'illustre auteur, » au « vertueux auteur, » ce qui n'arrive à ses confrères que très exceptionnellement : il était devenu roi.

* * *

A partir de là, Frédéric roi, c'est de la haute comédie. Voltaire a en mains le manuscrit; il l'a lu et relu, il a « pioché » son Machiavel, préparé sa préface, couvé l'édition, tâté le libraire; il ne veut plus lâcher l'*Antimachiavel*, ou plutôt, il veut le lâcher à l'imprimeur et au public; il se réjouit à l'avance d'être dans le bruit que l'ouvrage va faire par toute l'Europe. Dans six ou sept semaines, si les libraires hollandais ne le trompent point, il enverra à S. M. « le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, » un livre digne du prince et de son

règne. Un règne d'or : il vient aux lèvres de Voltaire un grand nom, celui de Marc-Aurèle. Mais le moderne Marc-Aurèle est inquiet. Il n'est pas sûr de n'avoir pas, en écrivant contre Machiavel, commis une imprudence. Ce sont là des livres d'héritier présomptif, non des livres de roi couronné. De tels traités de morale engagent beaucoup. Un prince qui a de l'avenir dans l'esprit ne doit pas ainsi se fermer bruyamment les portes. Au cours même de ce mois de juin, Frédéric II dépêche à Voltaire, avec un cadeau, un homme de confiance, le bon gros M. de Camas :

Hier vinrent, pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie;
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Sur l'objet de la mission, quelques lignes du remerciement nous éclairent il ne se peut mieux :

« L'ouvrage de Marc-Aurèle est bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à V. M. dans cinq lettres; je l'ai envoyé, selon la permission expresse de V. M., et voilà M. de Camas qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines Puissances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre humain. Cependant, s'il avait pris un remords à V. M., il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car, dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

« Si vous saviez, Sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de Machiavel, même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. »

Je prie qu'on remarque cette petite phrase d'allure innocente : « S'il avait pris un remords à V. M., » et cette préventive invocation « à l'avidité du libraire. » Toutefois, la résolution du Roi paraît prise, assez ferme pour résister même à l'adulation un peu grosse dont elle est battue comme une muraille à coups de bélier. Vainement, Mme du Châtelet gémit (14 juillet 1740) :

« Mais, Sire, il faut que je vous dise que le cœur me saigne de voir le genre humain privé de la *Réfutation de Machiavel*,

et je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale et de m'en promettre un exemplaire; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, et qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage. Je ne connais rien de mieux écrit, et les pensées en sont si belles et si justes qu'elles pourraient même se passer des charmes de l'éloquence. J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, et que ce livre ne paraîtra point. M. de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment, car les libraires de ce pays-là sont sujets à caution, et je puis assurer V. M. qu'il ne lui fera jamais de sacrifice plus sensible que celui de ce voyage. J'espère cependant encore qu'il pourra s'en dispenser. »

Il s'agit donc de « rattraper » le manuscrit. Voltaire part, bon gré, mal gré. Le 20 juillet, il est à La Haye.

« Vos ordres me semblaient positifs; la bonté tendre et touchante avec laquelle Votre Humanité me les a donnés me les rendait encore plus sacrés... »

Et on peut le croire, que ces ordres étaient positifs. *Post-scriptum* de la lettre de Frédéric, du 27 juin : « Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'*Antimachiavel*. »

« La première chose que je fis hier, en arrivant, continue Voltaire, fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chose en question. Je répète encore à V. M. que je n'avais pas laissé dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais, malgré cela, puisque V. M. avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe, nommé Jean van Duren, et j'avais envoyé en poste un homme qui, par provision, devait au moins retirer, sous des prétextes plausibles, quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon Hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet, je suis venu à temps; le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens; il me fit entendre que, maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce

pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait.

« Quand je vis que j'avais affaire à un Hollandais qui abusait de la liberté de son pays, et à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que V. M. dit, dans un des chapitres de l'*Anti-machiavel*, qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociation. Je dis donc à Jean van Duren que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit. « Très volontiers, monsieur, me dit-il; si vous voulez venir chez moi, je vous le confierai généreusement feuille à feuille: vous corrigerez ce qu'il vous plaira, enfermé dans ma chambre, en présence de ma famille et de mes garçons. »

« J'acceptai son offre cordiale; j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à mesure, et qu'il lisait pour voir si je ne le trompais point. Lui ayant inspiré par là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison, où il m'a enfermé de même, et, ayant obtenu six chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias, et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage, mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent, et confondu? C'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à V. M. »

Avant la fin du mois, Voltaire redouble :

« J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous main avec van Duren. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui; ainsi de deux choses l'une : ou l'ouvrage sera supprimé à jamais ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

« Que V. M. soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin Marc-Aurèle, pardonnez à ma tendresse. »

Frédéric se serait-il fâché? En ce cas, il s'apaise vite, et s'accoutume à la « gloire de papier » qui lui est promise, car il consent dès le 5 août :

« Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le *Machiavel* à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur. »

A la mi-septembre, des copies sont prêtes pour Londres, pour Paris et pour la Hollande. Van Duren ne triomphera pas : Pierre Paupie et Guillaume Meyer sont sous roche. Voltaire conduit avec sa maîtrise accoutumée cette affaire de librairie. Néanmoins, le Roi, à qui une de ces copies a été soumise, proteste. Encore un coup, on l'a trop déguisé!

« J'ai lu le *Machiavel* d'un bout à l'autre; mais, à vous dire le vrai, je n'en suis pas tout à fait content, et j'ai résolu de changer ce qui ne m'y plaisait point, et d'en faire une nouvelle édition, sous mes yeux, à Berlin. J'ai, pour cet effet, donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'*Essai* désavoue les deux impressions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement, car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'est plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV et XVI tout différens de ce que je voulais qu'ils fussent; ce sera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop, car ce n'est pas me faire plaisir; et d'ailleurs, vous savez que, lorsque je vous ai envoyé le manuscrit, j'ai exigé un secret inviolable. »

Deux mots sont à retenir de cette mercuriale : « Je ne suis pas content de votre édition; j'en ferai une nouvelle, sous mes yeux, à Berlin; » et : « Ne m'affichez pas trop. » Voltaire ne doit pas avoir la conscience absolument en paix, il prend les devans; il caresse, il flatte, il lèche :

« Sire, V. Majesté est d'abord suppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune Luiscius; elle verra quels sont, en général, les sentimens du public sur l'*Antimachiavel*.

« M. Trévor, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu instruits, approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à Votre Majesté, il n'en est pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce sont des hiboux offensés du grand jour; et malheureusement, il y a trop de ces hiboux dans le monde.

Quoique j'eusse retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles, il en est cependant encore resté quelques-unes dans le manuscrit copié par van Duren. Tous les gens de lettres, tous les philosophes, tous ceux qui ne sont que gens de bien, seront contens. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde; c'est un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues.

« Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde : ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux : il y a même, dans l'*Antimachiavel,* quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

« C'est donc, Sire, dans la vue de remédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition (celle de Pierre Paupie), dont j'envoie les premières feuilles à Votre Majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs, qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, et cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphémera.

« Votre livre, Sire, doit être comme vous, il doit plaire à tout le monde; vos plus petits sujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer. »

Puis, tout à coup, au galop, par-dessus l'épaule, la flèche du Parthe : « Ne m'affichez pas trop! » recommande Frédéric; mais qui l'a affiché? qui s'est affiché?

« Ne doutez pas que votre secret, étant entre les mains de tant de personnes, ne soit bientôt su de tout le monde. Un homme de Clèves disait, tandis que Votre Majesté était à Moyland : « Est-il vrai que nous avons un Roi, un des plus savans et des plus grands génies de l'Europe? On dit qu'il a osé réfuter Machiavel. »

« Votre Cour en parle depuis plus de six mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais distribuer des exemplaires dans toute l'Europe, pour faire tomber celle de van Duren, qui d'ailleurs est très fautive.

« Si, après avoir confronté l'une et l'autre, Votre Majesté me trouve trop sévère, si elle veut conserver quelques traits

retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de Paupie pour en faire des présens, et que Paupie a déjà vendu, par avance, l'autre moitié à ses correspondans, j'en ferai commencer, dans quinze jours, une édition plus correcte, et qui sera conforme à vos intentions. Il serait surtout nécessaire de savoir bientôt à quoi Votre Majesté se déterminera, afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais et en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité, le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire; je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

« Si Votre Majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de van Duren soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de van Duren, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai, sans affectation, dans les pays étrangers, car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains, et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce que, ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression. Il a raison d'en user ainsi; ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

« Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me consolera; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines...

« Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé (Monsieur Cirille Le Petit, desservant de l'Église française), dépositaire du manuscrit, car je veux que V. M. soit instruite de toutes mes démarches. »

Impatient, Voltaire pousse et talonne Pierre Paupie, qui traine et que van Duren gagne de vitesse. Mais le diable s'en mêle :

« Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a

retardé l'achèvement de l'ouvrage que je fais faire. Ce sera pour le premier ordinaire; cependant ce fripon de van Duren débite sa marchandise et en a déjà trop vendu...

« C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que van Duren, ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'*Anti-machiavel*, est en droit par là de le vendre, selon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage?...

« Cependant, comme il est *absolument nécessaire*, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraisse un peu plus chrétien, je me charge seul de l'édition pour éviter toute chicane, et je vais en faire des présens partout; cela sera plus prompt, plus noble et plus conciliant, trois choses dont je fais cas. »

Bientôt le mal est réparé (17 octobre); Voltaire exulte, en appuyant sur la nécessité de se faire « un peu plus chrétien, » pour ne pas heurter de front « les dévots, » « les bigots. »

« Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'*Antimachiavel*. Je crois avoir pris le seul parti qui restait à prendre et avoir obéi à vos ordres sacrés. Je persiste toujours à penser qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient scandalisé les faibles et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas besoin de tels ornemens. L'ambassadeur Camas serait hors des gonds, s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuses, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera, jusqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je suis plus sage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de Gresset; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brèche. Il n'y a que des Ostrogoths et des Vandales qui puissent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, occupé son loisir à rendre les hommes meilleurs, et à les instruire, en s'instruisant lui-même. »

Frédéric se repent-il d'avoir malmené, ou craint-il d'avoir irrité un homme qu'il vaut mieux avoir à soi, bien que son amitié ne soit pas très sûre, et peut-être, tout justement, parce qu'elle ne l'est pas? Il lui écrit le 21 octobre :

« Je vous remercie encore, avec toute la reconnaissance possible, de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez

fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles. »

Et, le 26 :

« Je vous suis mille fois obligé de l'impression de *Machiavel* achevée; je ne saurais y travailler à présent, je suis surchargé d'affaires. »

Vers le 20 novembre, surprise. Voltaire arrive subitement à Berlin. Deux mois avant, en septembre, il était allé voir le Roi au château de Moyland, si bien que Frédéric ne goûte pas, à cette seconde visite, un plaisir sans mélange. Il ne serait ni le fils de son père, ni Hohenzollern, s'il ne comptait point : il regrette un peu ce que lui coûte cet hôte qui s'invite, et qui a l'habitude de réclamer ses frais de voyage : « Son apparition de six jours, confie-t-il à Jordan, me coûtera par journée cinq cent cinquante écus. » Voltaire s'aperçoit-il qu'on lui bat froid? Ou bien est-ce la lettre de septembre, celle où on le grondait : « Je ne suis pas tout à fait content de cette édition, » est-ce cette lettre qui, courant après lui, l'a enfin rejoint? Il traverse seulement la Prusse, ne s'arrête pour ainsi dire pas. En prenant congé, le 28 novembre, il dépose au palais ce billet dans lequel il met en œuvre tous ses moyens, séduction, drôlerie, et rire; tout Voltaire y est, charmant et terrible :

« Je reçois, Sire, dans ce moment, une lettre de Votre Majesté que M. de Raesfeld me renvoie.

« Je suis bien fâché de ne l'avoir pas reçue plus tôt, j'aurais été consolé. Votre Majesté m'apprend qu'elle a pris le parti de désavouer l'une et l'autre édition, et d'en faire imprimer une nouvelle à Berlin, quand elle en aura le loisir. Cela seul suffit pour mettre sa gloire en sûreté, en cas qu'il y ait quelque chose dans ces éditions qui déplaise à Sa Majesté. L'ouvrage est déjà si généralement goûté, que Votre Majesté ne peut que se rendre encore plus respectable en corrigeant ce que j'ai gâté, et en fortifiant ce que j'ai affaibli. Puissé-je être aussi fripon qu'un jésuite, aussi gueux qu'un chimiste, aussi sot qu'un capucin, si j'ai rien en vue que votre gloire! Sire, je vous ai érigé un autel dans mon cœur; je suis sensible à votre réputation comme vous-même. Je me nourris de l'encens que les connaisseurs vous donnent; je n'ai plus d'amour-propre que par rapport à vous.

« Lisez, Sire, cette lettre que je reçois de M. le cardinal de Fleury. Trente particuliers m'en écrivent de pareilles; l'Europe

retentit de vos louanges. Je peux jurer à Votre Majesté que, excepté le malheureux écrivain de petites nouvelles, il n'y a personne qui ne sache que je suis incapable d'avoir fait un tel ouvrage de politique, et qui ne connaisse ce que peut votre singulier génie.

« Mais, Sire, quelque grand génie qu'on puisse être, on ne peut écrire ni en vers, ni en prose, sans consulter quelqu'un qui nous aime.

« Au reste, que la lettre de M. le cardinal de Fleury ne vous étonne pas, Sire ; il m'a toujours écrit avec quelque amitié. Si j'étais mal avec lui, c'est que je croyais avoir sujet d'être mécontent de lui, et je n'avais pu plier mon caractère à lui faire ma cour. Il n'y a jamais que le cœur qui me conduise.

« Votre Majesté verra par sa lettre en original, que, quand j'ai fait tenir l'*Antimachiavel* à ce ministre comme à tant d'autres, je me suis bien donné de garde de désigner Votre Majesté comme l'auteur de cet admirable livre.

« Je vous supplie, Sire, de juger de ma conduite dans cette affaire par la scrupuleuse attention que j'ai eue à ne jamais donner à personne copie des vers dont Votre Majesté m'a honoré ; j'ose dire que je suis le seul dans ce cas.

« Je vais partir demain. Madame du Châtelet est fort mal. Je me flatte encore d'être assez heureux pour assurer Votre Majesté, à Potsdam, du tendre attachement, de l'admiration et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, Sire, etc. »

Voltaire resta à Berlin non point seulement jusqu'au lendemain, mais jusqu'au 2 ou au 3 décembre. Rien n'indique si, selon son espérance, il fut encore reçu à Potsdam, ou ne fut pas reçu. On a trois autres lettres de lui, pendant le retour, datées, l'une : « A quatre lieues par delà Wesel, je ne sais où, ce 6 décembre ; » l'autre : « Clèves, 15 décembre ; » la troisième : « Dans un vaisseau, sur les côtes de Zélande, où j'enrage, ce dernier décembre 1740. » Il n'y est plus question de l'*Antimachiavel*.

Lorsque, beaucoup plus tard, après les brouilles, dans ses *Mémoires*, Voltaire eut à parler de cet incident, voici comment il l'arrangea. Comme « il n'y a jamais que le cœur qui le conduise, » Frédéric y est bien drapé :

« Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avait eu un prince pour disciple, la première chose

qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse, il avait écrit de bonne foi dans le temps qu'il n'était pas encore souverain, et que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération, la justice; et, dans son enthousiasme, il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles, pour le corriger et le faire imprimer; et j'en avais déjà fait présent à un libraire de Hollande, nommé van Duren, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Antimachiavel*, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois, par la main du conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante et six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, et paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

« Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent, que le Roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas. »

On m'excusera d'avoir conté l'histoire de ce livre d'un prince contre le *Livre du Prince* tout au long, c'est-à-dire peut-être trop longuement, et de n'en avoir pas pourtant dissipé toutes les obscurités. Sous la trame ainsi découverte, il est permis de soupçonner encore quelque intrigue à double ou triple détente. Qu'est-ce que Frédéric désirait, au juste? Et qu'est-ce que Voltaire fit exactement? Les contemporains n'y virent guère plus clair que nous, et ne se portent garans ni de la simplicité, ni de la sincérité de l'opération (1).

(1) L'*Examen des Mémoires pour servir à la vie de Voltaire* en donne une explication, que nous reproduisons sous toutes réserves :

« Ces corrections prétendues [de Voltaire à l'*Antimachiavel*] ne portaient que sur quelques fautes de langage. [Nous avons vu que *non*.] Voltaire était un pauvre politique. Il n'avait pas fait présent du manuscrit à van Duren, mais stipulé un bon traité par lequel il devait lui revenir pour quatre mille francs de livres de toute espèce qu'il comptait bien revendre à Sa Majesté. »

« L'on sera peut-être surpris de voir paraître une quatrième édition de l'*Antimachiavel*, dans un temps si près des trois premières, qu'à peine auroit-il suffi à faire connaître un autre livre, dit le libraire d'Amsterdam Jacques La Caze, en son avertissement au lecteur. . . . .

« La différence qu'il y a entre l'édition originale (celle de Voltaire) et les deux autres, est si considérable, que quiconque se donnera la peine de les comparer s'apercevra aisément qu'elles n'ont point été faites sur le même manuscrit. Ceux qui ont fait cette comparaison en ont été surpris, et ont été embarrassés, quand il s'est agi d'en rendre raison. D'où vient cette différence entre ces deux manuscrits ? Comment se peut-il que, venant de la même source, ils soient si différens? Par quel hasard le manuscrit est-il tombé entre les mains du libraire de La Haye ? Pourquoi M. de Voltaire, qui s'était chargé d'en donner une édition, en a-t-il laissé tirer des copies, toujours différentes de l'original ? Ce n'est pas à moi à résoudre toutes ces difficultés. »

Résignons-nous à ce qu'elles ne soient jamais entièrement résolues; et confrontons maintenant avec la morale du livre les actions de l'auteur, le Roi avec *le Prince*.

*
* *

« Entre autres productions littéraires, dit Macaulay dans son admirable Essai sur Frédéric II, le prince avait écrit une réfutation de Machiavel; Voltaire se chargea de la faire imprimer. Elle était intitulée l'*Antimachiavel* et consistait en une édifiante homélie contre la rapacité, la perfidie, le gouvernement arbitraire, les guerres injustes, en un mot contre presque tout ce qui rappelle maintenant aux hommes le nom de son auteur. »

La matière n'était pas neuve. Pour ne parler que de l'Allemagne, il y avait un siècle et demi qu'elle était pétrie à toutes mains. Outre la traduction allemande du livre d'Innocent Gentillet : *Anti-Machiavellus, das ist Regentenkunst und Fürstenspiegel*, Frédéric avait pu, il avait dû feuilleter les Dissertations de Barlaeus, le *Thesaurus* de Phil. Honorius, les *Disquisitiones* d'Isaac Schook, l'*Examen breve* de S. Pichler, le *Schediasma* de Feustking, les leçons ou discours de Ch. Weiss, le *Politicus sceleratus impugnatus* de Ch. Peller.

Tout cela, exercice d'école; viande de pédant, remâchée de

bouquin à bouquin. Ce qui était nouveau, c'était de voir *le Prince* combattu par un prince. Action méritoire, mais imprudente. La finesse et l'expérience de Voltaire ne s'y trompent pas. Outre les fautes de composition, « les fautes contre la langue, » il condamne sévèrement les propositions téméraires qui pourraient, dans la suite, être opposées à leur « illustre » et « vertueux » auteur, se retourner contre lui, lui nuire, ou simplement le gêner. Le travail auquel il se livre est, si l'on me passe le mot, un minutieux épluchage. Pour en juger, il n'y a qu'à rapprocher les deux versions de l'*Antimachiavel* qui s'écartent le plus l'une de l'autre : le texte de la *Réfutation*, d'après l'autographe de Frédéric, et l'édition de Pierre Paupie, établie par Voltaire, définitivement, *ne varietur*. Prenons, par exemple, deux des chapitres sur lesquels Voltaire avait particulièrement appelé l'attention de Frédéric, avec succès du reste, car on retrouve dans l'ouvrage, et presque en propres termes, les argumens suggérés dans la lettre; les chapitres XVII et XVIII du *Prince*. L'impitoyable éditeur ne se contente pas d'émonder des incorrections ou d'écheniller des injures, de faire tomber les « fourbe politique, » les « malhonnête homme, » les « coquin méprisable, » dont la discussion est hérissée; il taille à coups de hache, abattant des paragraphes tout entiers.

Le chapitre XVII est le fameux chapitre : *De la cruauté et de la clémence, et s'il est mieux d'être aimé que redouté.* Frédéric avait écrit :

« Les princes... sont les arbitres suprêmes de la justice. Un mot de leur bouche fait marcher devant eux ces organes sinistres de la mort et de la destruction, un mot de leur bouche fait voler au secours les agens de leurs grâces, ces ministres qui annoncent de bonnes nouvelles. Mais qu'un pouvoir aussi absolu demande de circonspection, de prudence et de sagesse pour n'en point abuser!

« Les tyrans ne comptent pour rien la vie des hommes. L'élévation dans laquelle les a placés la fortune les empêche de compatir à des malheurs qu'ils ne connaissent point; ils sont comme ceux qui ont la vue basse, et qui ne voient qu'à deux pas d'eux : ils ne voient qu'eux-mêmes, et n'aperçoivent point le reste des humains ; peut-être, si leurs sens étaient frappés par l'horreur des supplices infligés par leur ordre, par les cruautés qu'ils font commettre loin de leurs yeux, par tout ce qui devance

et accompagne la mort d'un malheureux, que leurs cœurs ne seraient pas assez endurcis pour renier constamment l'humanité, et qu'ils ne seraient pas d'un sang-froid assez dénaturé pour ne point être attendris. »

Supprimé. Un peu plus loin, il y avait, dans le manuscrit de Frédéric : « Ils ne se portent à la sévérité (les bons princes) que pour éviter une rigueur plus fâcheuse qu'ils prévoient s'ils se conduisaient autrement ; et ils ne prennent de ces résolutions funestes que dans des cas désespérés et pareils à ceux où un homme se sentant un membre gangrené, malgré la tendresse qu'il a pour lui-même, se résoudrait à le laisser retrancher, pour garantir et pour sauver du moins par cette opération douloureuse le reste de son corps. Ce n'est donc pas sans la plus grande nécessité qu'un prince doit attenter à la vie de ses sujets : c'est donc sur quoi il doit être le plus circonspect et le plus scrupuleux. »

Réduit par Voltaire à une seule phrase très brève, le dernier aphorisme est soigneusement coupé. On ne sait pas ce qui peut arriver! Plus loin encore, il y avait cette amorce de développement :

« Pour répondre un mot à l'auteur, il me suffira d'une réflexion; c'est que les crimes ont une enchaînure si funeste, qu'ils se suivent nécessairement dès qu'une fois les premiers sont commis. Ainsi l'usurpation attire après soi le bannissement, la proscription, la confiscation et le meurtre. Je demande s'il n'y a pas une dureté affreuse, s'il n'y a pas une ambition exécrable d'aspirer à la souveraineté, lorsqu'on prévoit les crimes qu'il faut commettre pour s'y maintenir. Je demande s'il y a un intérêt personnel dans le monde qui doive faire résoudre un homme à faire périr des innocens qui s'opposent à son usurpation, et quel appât peut avoir une couronne souillée de sang. Ces réflexions feraient peut-être peu d'impression sur Machiavel, mais je me persuade que tout l'univers n'est pas aussi corrompu que lui. »

Transverso calamo signum. A côté de ces ratures, on en pourrait signaler d'autres. Mais il faut remarquer que Voltaire ne se borne pas à aérer le français un peu germanique et indigeste de l'auteur. Il ne se contente pas d'alléger une prose un peu compacte ; quel que soit le service qu'au point de vue littéraire il rende à son royal élève, il a la prétention de lui en

rendre, par surcroît ou tout d'abord, un bien plus grand. d'ordre politique, en l'empêchant de trop promettre et de trop s'interdire, de trop se compromettre. C'est ce que montrerait aussi un pareil examen du chapitre XVIII : *En quelle manière les princes doivent observer la foi.* Dans ce chapitre comme dans le précédent, plusieurs paragraphes sont barrés. Voltaire y fait la chasse aux fautes de style ou de goût, aux outrages inutiles, aux invectives et épithètes superflues; oui, sans doute, mais il n'est pas un régent de collège, pour n'avoir que cet unique, ni même que ce principal souci. Comme il est nécessaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage « paraisse un peu plus chrétien, » —ce qui, venant de Voltaire est proprement « le comble » du machiavélisme entendu au sens courant, — il efface, ajoute et change. A la fin d'un petit morceau sur César Borgia, prototype et parangon du Prince selon Machiavel, Frédéric avait voulu mettre : « Il lui fallait des exemples (à Machiavel); mais d'où les aurait-il pris que du registre des procès criminels ou de l'histoire *des Papes?* » Reculant devant le scandale, mouvement admirable chez lui, Voltaire saisit le grattoir et la sandaraque. Au lieu de « l'histoire des Papes, » il met tranquillement : « l'histoire des Nérons et de leurs semblables, » car Néron n'est plus là pour se plaindre, et personne n'osera s'avouer semblable à Néron, tandis qu'il y a toujours un Pape, avec qui les rois ont toujours des affaires. De même, Frédéric voulait donner comme une des causes de succès d'Alexandre VI, avec « le contraste de l'ambition française et espagnole, la désunion et la haine des familles d'Italie, les passions et la faiblesse de Louis XII, » « les sommes d'argent qu'extorquait Sa Sainteté et qui la rendirent très puissante. » Voltaire tolère la « faiblesse » de Louis XII, mais ne supporte pas ses « passions, » et surtout ne saurait souffrir qu'il soit fait allusion aux exactions et extorsions d'un Pape, fût-ce Borgia, fût-ce Alexandre VI! Partout et surtout il s'attache à « christianiser » la prose royale. Si Frédéric avance quelque part que « le peuple aimera mieux un prince *incrédule*, mais honnête homme... qu'un orthodoxe scélérat et malfaisant, » un prince incrédule, fi donc! Voltaire ne l'accepte que « sceptique. »

Envers les États temporels, il a, pour les mêmes motifs, les mêmes attentions. Frédéric avait écrit : « Une certaine Puissance, dans un manifeste, déclare positivement les raisons de

sa conduite, et elle agit ensuite d'une manière qui était tout opposée à ce manifeste. « C'était, directement et personnellement, viser l'empereur Charles VI. Maladresse et provocation. Voltaire estompe le contour : « on voit quelquefois des Puissances... » A la première lecture, manuscrit remis au libraire van Duren, il avait laissé passer des choses qu'à la seconde, interprétant mal les résistances de l'auteur, il rejette rigoureusement. Par cette double distillation, et au moyen de quelques raccords, avec, de place en place, un replâtrage, généralement historique, est obtenu le texte publié chez Pierre Paupie, qui est presque autant de Voltaire que de Frédéric. Dans la forme, le livre n'y perd pas, il y gagne ; il est moins traînant, moins pesant, débarrassé de ses semelles de plomb, plus vif, plus facile. Quant à la valeur même de l'*Antimachiavel*, comme œuvre de critique morale et politique, elle n'y a ni perdu ni gagné. Après comme avant Frédéric et Voltaire, le machiavélisme est demeuré debout, si, en son fond perpétuel et universel, il se réduit à cette définition réaliste de la politique : « l'art de plier soit les hommes aux choses, soit les choses aux hommes et de conformer les moyens au but. » L'erreur est venue justement d'avoir voulu, contre Machiavel, faire œuvre tout à la fois de critique morale et de critique politique, autrement dit, d'avoir réuni ce que Machiavel a séparé, et de s'être ainsi trompé sur la nature, l'objet, et le caractère du machiavélisme. C'est ce qu'un Allemand, qui ne saurait être accusé d'irrévérence pour la mémoire du roi de Prusse, le célèbre professeur Robert de Mohl, a constaté dans ce jugement : « D'une véritable réfutation de Machiavel, il n'y en a proprement pas un mot ; bien plutôt, tout le travail du prince n'est-il qu'un grand malentendu ; » en bon français, ce n'est qu'un long contresens.

Le machiavéliste, en effet, ne regarde pas à la qualité morale des moyens, il n'en fait pas une question de conscience ; il n'épilogue pas pour savoir si tel ou tel les emploierait, ni si lui-même n'en préférerait pas d'autres : si le succès est au bout ils sont bons, et ils ne valent rien s'ils ne réussissent pas. Ce n'est point qu'il y ait deux morales, mais c'est qu'en politique, pour Machiavel, il n'y a point de morale, ou que la politique est une chose, et la morale une autre chose. — Tu veux aller là, en voici le plus court et le plus sûr chemin. Maintenant ton

âme en pâtira-t-elle ? Ce n'est pas affaire à moi, ton conseiller, mais affaire à ton confesseur. Et si tu sais ce qu'est la politique, si tu es sage, si tu es fort, si tu es le Prince, tu feras appeler ton conseiller avant, et tu ne feras appeler ton confesseur qu'après. Voilà la pure essence de la doctrine machiavélique, qui, pour user d'une formule devenue banale, n'est pas immorale, n'est pas morale, est amorale : la politique est une géométrie. » Voilà pourquoi aussi, lorsqu'il fit l'Allemagne, Bismarck, mais d'abord Frédéric, quand il fit la Prusse, furent de grands machiavélistes. On se rappelle le trait aigu de Voltaire, dans ses *Mémoires*, alors qu'en dix-neuf ans de règne, le Roi avait déjà pu se faire connaître à ses actes : « Si Machiavel avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. » Le fin du fin du machiavélisme, pour un prince de la qualité de celui-ci, aurait donc été d'écrire l'*Antimachiavel.* Mais sachons « dater nos justices, » suivant le précepte de Michelet. Nous partons de 1740, et Frédéric vécut jusqu'en 1786. L'annexion de la Silésie est de 1744, le partage de la Pologne est de 1772. Antimachiavéliste et machiavéliste tour à tour ; antimachiavéliste comme prince, machiavéliste comme roi ; antimachiavéliste comme philosophe, machiavéliste comme chef d'État ; — machiavéliste bien plus souvent, bien plus profondément, bien plus spontanément qu'antimachiavéliste ; — le contraire absolu de lui-même dans son livre et dans sa vie, — il s'acquitta magistralement de réfuter sa réfutation.

CHARLES BENOIST.

DIXMUDE

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DES FUSILIERS MARINS

II[1]

VII. — LES PREMIERS EFFETS DU BOMBARDEMENT

Le quartier général belge a-t-il jugé que son front de la route d'Ostende était trop excentrique, et que la ligne de l'Yser lui offrirait un plus solide épaulement? C'est probable. Et, à ce compte, notre diversion sur Beerst n'aura pas été complètement inutile, puisqu'elle aura permis le repli en bon ordre des troupes belges; mais, d'autre part, du fait de cette diversion et du renforcement des troupes allemandes, l'offensive sur Thourout n'a pu se préciser : les goumiers sont rentrés à Loo; le reste de la cavalerie française a dû suivre le mouvement. Tout le terrain est dégagé devant Dixmude, et l'ennemi, grossi de nouvelles formations, et qui a reçu d'Anvers son artillerie lourde, devenue disponible par la chute de la ville, va pouvoir reprendre en toute sécurité l'attaque de nos positions, combinée avec une action parallèle sur les lignes du bas et moyen Yser. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient en effet de se rappeler que la défense de Dixmude et celle de l'Yser, puis, après que l'Yser aura été forcé, la défense de la voie ferrée de Caeskerke-Nieuport, sont intimement liées et que Pervyse et Ramscappelle mènent aussi bien à Furnes que Dixmude, Pollinchove ou Loo.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars

A une situation nouvelle convenait une organisation nouvelle des forces alliées : dans la nuit du 19 octobre, la brigade belge Meyser passait sous les ordres de l'amiral; le 20, à onze heures, la première « marmite » tombait sur Dixmude. « Jusque-là, écrit le capitaine de compagnie X..., les shrapnells de 77, aux miaulemens étranges, étaient les seuls cadeaux que l'ennemi avait envoyés. Mais, dans la journée du 20, commencèrent à pleuvoir les marmites, et leur premier objectif fut, bien entendu, l'église. A la cinquième ou sixième, ce joli édifice était en feu (1). » Nous n'y avions pourtant aucun observateur. Jusqu'au matin, en prévision du bombardement, on avait travaillé aux tranchées. Les plus rapprochées de l'ennemi avaient été crénelées, barbelées, approfondies à 1m,75 et solidement plafonnées. Mais toute la défense intérieure était encore à organiser, notamment le talus du chemin de fer, où les « gros noirs » pleuvaient dru. Un soir que sa compagnie était de réserve après 48 heures de tranchées, le lieutenant de vaisseau A... fut commandé pour y prendre position. Il y avait été de garde la troisième nuit précédente; il savait, par expérience, combien l'endroit était dangereux et, moins pour lui que pour les 250 hommes dont il avait la responsabilité, il tenait à libérer sa conscience de chef.

— Il n'y a pas de tranchées au talus du chemin de fer, commandant, fit-il observer au capitaine de vaisseau V...

— Je le sais.

— Bien, commandant.

« Et souriant, pour donner confiance à ses hommes, ajoute le témoin qui nous rapporte ce dialogue, il s'en alla vers un poste aussi découvert qu'un glacis. »

Avec de tels officiers, Dixmude était mieux défendue que par un triple cordon de blockhaus. Les hommes, qui valaient les chefs, s'étaient vite habitués au fracas des « marmites. » Elles font plus de bruit que de mal, « parce qu'on peut les voir venir et qu'elles s'annoncent par un grincement de poulies mal graissées, » expliquait à sa famille un fusilier, qui ajoutait naïvement : « Tout de même, celui qui a envie d'entendre des coups de canon n'a qu'à venir ici. » De fait, le tapage était effroyable : 420, 305 et 77 tonnaient à l'unisson. Sans artillerie

(1) Cf. Dr Caradec, *op. cit.*

lourde pour riposter à l'ennemi, nous devions nous contenter d'attendre l'attaque inévitable qui allait suivre le nettoiement du terrain. Mais, là, les soixante-douze pièces de nos six groupes pouvaient dire leur mot. Malheureusement, à notre droite, les ravages causés dans les tranchées belges par les rafales de l'artillerie allemande ne permettaient plus à nos alliés de se maintenir : prévenu à temps, l'amiral envoya quatre de nos compagnies les remplacer. Les tranchées n'étaient pas plutôt regarnies que l'attaque ennemie se déclencha. Sûre d'elle, du succès, elle avait adopté, comme la première fois, la formation en masses profondes, les mitrailleuses à l'arrière, les vétérans aux deux ailes, les conscrits au centre et à l'avant, ceux-ci avec des figures d'extatiques, ceux-là gorgés du souvenir de leurs anciennes victoires, tous communiant dans le même idéal patriotique, cadençant le pas et chantant leurs hymnes au Dieu national (1). C'étaient des jeunes gens pour la plupart, presque des enfans (2). Dans les tranchées plus tard, quand les fusiliers tomberont sur eux, ils se jetteront à genoux, joindront les mains et demanderont grâce en pleurant. Mais ici, dans l'ivresse de la mêlée, coude à coude sur seize rangs d'épaisseur (3), ils n'ont plus qu'une grande âme collective et farouche; ils avancent d'un mouvement rythmique, à peine onduleux, quand la mitraille les bat, vrais fils de ces autres barbares qui se liaient de chaînes pour ne faire qu'un bloc dans la mort ou dans la victoire. Une odeur d'alcool, d'éther et de meurtre les précédait, comme l'haleine de cette machine sanglante. Nos hommes les laissèrent approcher à moins de cent mètres : aux cris de *Vorwaerts* (En avant!), partis des rangs ennemis, répondirent brusquement chez nous les ordres : « Feu à volonté! Feu à répétition! » jetés par les officiers et les premiers maîtres. Derrière leurs créneaux, dans le bourdonnement des balles et l'éclatement des shrapnells, les fusiliers ne perdaient pas un de leurs coups. Nos mitrailleuses se mettaient de la partie. « On

(1) Cf. relations diverses, et notamment Ct de Civrieux (*République Française* du 10 février).

(2) Voyez la lettre de la p. 375. Cf. aussi ce passage de la lettre du fusilier F. A..., d'Audierne : « Nous avons fait des prisonniers tout jeunes, d'à peine 16 ans et qui s'étaient engagés soi-disant pour faire la police à Paris. Voyez comme ces gosses sont trompés! » D'un autre, le fusilier C..., du Palais : « Trois jeunots d'Allemands, d'environ seize ans, se trouvaient à trois ou quatre mètres de moi... »

(3) Vingt rangs, selon d'autres; en colonnes par 8, suivant une troisième version.

va t'en moudre! » hurlaient les pointeurs, gagnés à leur tour par l'ivresse contagieuse de la bataille. Les Allemands avançaient toujours, mais leurs masses n'étaient plus aussi profondes; la machine disloquée ne jouait plus que faiblement. Elle vint râler son dernier effort au pied des tranchées, dans les réseaux de fil de fer barbelé où chaviraient les survivans. A huit heures du soir, trois coups de sifflet, stridens comme une sirène d'usine, mettaient fin au travail de ce monstrueux organisme.

Depuis six heures on se battait dans la nuit. Une fois de plus, nous étions vainqueurs, mais à quel prix! Dixmude, que l'artillerie lourde de l'ennemi n'avait cessé de bombarder durant l'attaque, n'est pas encore « le tas de cailloux et de cendre, » l'alignement de pierres noircies qu'elle sera plus tard; mais déjà son agonie a commencé. On ne compte pas les maisons éventrées. Tout un quartier brûle autour de l'église. Si forte qu'elle soit, la pluie n'éteindra pas ces incendies attisés par la déflagration des obus à pétrole. Un projectile, à l'heure de l'Angelus, est venu frapper le clocher de Saint-Nicolas : le bourdon, atteint en plein corps, a poussé une sorte de râle dont les vibrations se sont longuement propagées dans l'espace. « Pauvre Dixmude! écrit un marin, c'est ton glas qui sonne. » Heureusement, la population n'est plus là. Le bourgmestre a donné le signal de l'exode, et tous lui ont obéi, la mort dans l'âme, à l'exception des Carmélites et d'une douzaine de traînards ou d'entêtés comme ce vieux bedeau dont nous parle M. T'Sertevens, qui habitait sur la Grand'Place une vieille petite maison à ogives et à fenêtres grillées et qui, la pipe à la bouche, vous apportait les clefs de l'église : il jargonnait le flamand rude de la côte, il était tanné par le vent marin. « L'église, la maison, la place, le bonhomme, s'accordaient, traduisaient l'âme unique de la mère Flandre, » et tout cela devait s'abîmer en même temps, le bonhomme n'ayant pu se désencastrer de son logis « dont il semblait une pierre plus vivante. »

Par précaution, malgré la retraite de l'ennemi, les quatre compagnies de fusiliers avaient été laissées à leur poste de combat. Dans la nuit en effet, des fusillades intermittentes, au Nord de l'Yser, purent faire croire à une reprise d'offensive. La seule attaque un peu sérieuse se produisit à trois heures du matin, mais « nous n'eûmes pas de peine à la repousser, note

le fusilier R..., car, dans nos tranchées couvertes, nous sommes inexpugnables. » Déçu, l'ennemi se retourna vers la ville qu'il recommença au petit jour à bombarder. Par hasard, le temps s'était nettoyé, « débouché, » disent les marins : le *schoore* souriait; l'alouette chantait; lasses de meugler après l'étable ou déjà résignées à leur vie d'abandon, des vaches ruminaient au soleil (1), et l'interminable file des canaux, les flaques argentées des *watergands* luisaient doucement sur le velours brûn du palus. Le ciel, lui, comme chez le Psalmiste, s'armait de tonnerre et d'éclairs. Le bombardement devint particulièrement intense dans l'après-midi. « Par momens, la ville s'effondrait, écrit un officier. Les Allemands avaient d'abord amené contre elle du 10 centimètres, puis du 15 centimètres, puis du 21 centimètres, puis, comme cela ne suffisait pas, pour avoir raison de ces satanés marins, on finit par leur servir le grand jeu : 305 et 420 (2). » Nos compagnies de réserve dans Dixmude ne laissaient pas d'être fortement éprouvées par ce feu terrible, malaisé à repérer et plus malaisé encore à éteindre avec nos canons courts. Pour ajouter au désarroi de la situation, nous apprenons tout à coup que l'ennemi, à quatre heures, s'est emparé d'une tranchée des lisières extérieures, au Sud de la ville. Surprise par une attaque en force, la section belge qui l'occupait, après une belle résistance, « quelques belles secousses, » dira pittoresquement un marin, a cédé, entraînant la débandade de la section de fusiliers en soutien derrière elle. Seul le lieutenant de vaisseau Cayrol est resté à son poste, revolver au poing, pour permettre à ses hommes d'emporter les mitrailleuses (3). Trois compagnies se glissent immédiatement vers les tranchées compromises, après que nos canons en ont un peu nettoyé les abords.

« Nous voilà en tirailleurs, écrit un des acteurs de cette scène, et, pendant que les Boches essaient de se reformer, avant qu'ils soient revenus de leur surprise, à cinquante mètres, feu de salve, puis à la baïonnette. Il fallait les voir courir comme

(1) « On voit les animaux courir partout sur les routes, dans les champs, personne ne s'occupe d'eux. » (Lettre du fusilier E. T...) Voyez aussi, plus loin, de Nanteuil.

(2) Cf. Dr Caradec, *op. cit.*

(3) La note qui me fournit ce renseignement sur l'héroïque conduite du lieutenant Cayrol ajoute : « Reçoit une balle en plein front. Rapporté par ses hommes au poste de secours où il nous rend compte de l'événement et de la bravoure de ses hommes. Ne se laisse évacuer qu'après avoir reçu l'assurance que ses mitrailleuses sont sauvées. — Revenu au front. »

des lièvres, jetant les armes et tout leur fourniment. Ah! alors quelle razzia! Cinq à six cents morts et blessés et quarante prisonniers, dont trois officiers. Nous réoccupons les tranchées, et je reste toute la nuit en tête à tête avec un Belge mort et un Boche blessé, qui ne se réveille que pour crier : « Vive France!... » de peur qu'on ne l'embroche. Quand le jour est venu et que nous avons vu notre ouvrage... (Ici un arrêt : un obus éclate au-dessus de ma tête, casse un fusil et me jette une poignée de terre dans la figure. Léger désagrément. Je continue.) ... c'était du joli. Toute la journée, les brancardiers ont ramassé des morts et des blessés, pendant que nous tirions de temps en temps des coups de fusil. Tous les blessés ramassés sont des jeunes : seize à vingt ans, de la dernière levée (1). »

La nuit suivante, même aventure, sauf que, cette fois, ce sont les tranchées du Nord qui ont « molli. » Comme toujours, c'est aux marins de les reprendre. Faute d'élémens disponibles, on y envoie deux compagnies du 2e régiment qui étaient prévues pour la relève : elles rétablissent les affaires en quelques coups de baïonnette.

« Vous croyez qu'après cette danse-là on avait droit à un tour de buffet? écrit un deuxième maître de manœuvre. Ouiche! Ma compagnie était prévue pour la relève : elle va prendre la relève. Dire qu'on n'est pas un peu esquinté, ce serait mentir; mais enfin, on tient tout de même; on se compte : il en manque à l'appel qui ne reverront plus leur maman... Si encore on pouvait se secouer un peu pour se dégourdir les pattes!... Mais on est tassé dans la boue comme des sardines dans leur huile. Et, au matin, voilà le charivari qui recommence : quelques shrapnells d'abord, puis, de midi à une heure, une vraie trombe d'obus de tous les calibres. En font-ils un gaspillage de munitions, les brigands (2)!... »

Cette défense de l'Yser, c'est, suivant l'expression du Dr L..., « une éternelle toile de Pénélope : » à peine raccordé, le tissu craque sur un autre point. On sent que la pression allemande, grâce aux renforts qui lui arrivent de tous côtés, se fait chaque jour plus violente. Impuissant sur le flanc de la défense, où l'énergique attitude de nos marins lui donne l'illusion qu'il se heurte à des forces supérieures, l'ennemi insiste sur son centre,

(1) Lettre du fusilier X..., citée par *l'Éclair*.
(2) Lettre du deuxième maître de manœuvre A...

qu'il réussit à enfoncer le 22 octobre, occupant Tervaete et prenant pied « pour la première fois sur la rive gauche de l'Yser (1). » La première division belge, refoulée, mais non rompue, nous fait savoir qu'elle contre-attaquera le lendemain, appuyée par notre artillerie. Nous lui enverrions bien, en outre, un ou deux de nos bataillons de réserve. Mais, le lendemain, Dixmude et nos tranchées extérieures sont soumises à un tel bombardement que nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour résister. Les Allemands utilisent évidemment les plus gros calibres, de 21 et peut-être de 28. Leur infanterie, malgré tout, ne peut entamer nos tranchées. Nous faisons quelques pertes, tant en tués qu'en blessés, dont le commandant Delage, « colonel » du 1er régiment, qui, une fois pansé, ne voudra pas rester à l'ambulance et reprendra son commandement avant d'être guéri. Mais, à Tervaete, les choses n'ont pas aussi bien tourné pour nos alliés : si, après l'échec d'une première tentative, une seconde contre-attaque, plus vigoureusement menée, est parvenue « à rejeter les Allemands dans la rivière ou sur l'autre rive, » c'est là, reconnaît le *Courrier de l'Armée belge*, un « succès passager, car, le soir, des renforts allemands reprirent l'attaque et emportèrent Tervaete. » Notre artillerie avait fait de son mieux en la circonstance; mais, couverte par le tintamarre des grosses pièces allemandes, elle n'était pas de taille à soutenir longtemps la conversation. « Nous n'avons toujours à notre disposition que les petits canons belges, écrivait le matin du 22 l'enseigne M... Pourtant on nous annonce deux batteries de 155 court et deux de 120 long. » Elles arrivèrent dans la soirée. « A la bonne heure! Maintenant peut-être va-t-on pouvoir causer avec les Boches. »

Mais déjà n'est-il pas trop tard? Dixmude n'est inexpugnable qu'autant qu'on ne peut la prendre à revers. Et l'ennemi, qui a fini par occuper toute la boucle de Tervaete, s'infiltre d'heure en heure dans la vallée de l'Yser. En dernier lieu, on le signale à Stuyvekenskerke. La 42e division d'infanterie française

(1) *Courrier de l'Armée belge*. La pression, dit cet officiel, était très forte depuis le 20. Ce jour-là, « une furieuse canonnade de pièces de tous calibres » avait été « dirigée contre les lignes belges. Une ferme comprise dans le front de la deuxième division fut prise par les Allemands, reprise par les Belges et reperdue à nouveau... » Le 21, une attaque sur Schoorbaekke, combinée avec l'attaque sur Dixmude, échoua devant l'héroïsme de nos alliés. « Mais les Belges s'épuisaient... »

(général Grossetti), qui doit remplacer sur l'Yser la 2e division belge, aux trois quarts démolie, n'a pas encore eu le temps d'entrer en ligne. A Dixmude même, la pression est formidable; les obus pleuvent sur nous de tous les côtés, de Wladsloo, d'Eessen, de Clercken, où les Allemands ont transporté leur artillerie lourde. En même temps, avec l'obstination d'un bélier qui donne du front contre l'obstacle, l'infanterie ennemie, à intervalles réguliers d'une heure, prononce contre nos tranchées des attaques toujours précédées de quelques obus de gros calibre. On dirait qu'elle veut retenir notre attention, nous empêcher de remarquer ce qui se passe là-bas, dans la dépression de l'Yser, où moutonne une houle grise et dont le *schoore* semble en marche vers Oud-Stuyvekenskerke. Mais le mouvement n'échappe pas à l'amiral, qui l'observe de Caeskerke. D'où viennent ces troupes? De Tervaete, de Stuyvekenskerke ou d'ailleurs? Nous l'ignorons et peu importe. Qu'une brèche ou une autre ait été ouverte dans la défense du moyen Yser, l'infiltration allemande a gagné jusqu'à nous : Dixmude est tournée!

Dans la situation la plus critique où se soit encore trouvée la brigade, l'amiral ne dispose que de sa réserve générale et des réserves des secteurs : pour barrer l'accès des ponts de Dixmude, le commandant Rabot, avec un bataillon, court étayer l'aile gauche du front; le commandant Jeanniot, avec un autre bataillon, se glisse vers Oud-Stuyvekenskerke, où il a pour instruction de s'établir « coûte que coûte. » Manœuvre singulièrement difficile à exécuter, sous un feu qui nous prenait de plein fouet et avec des hommes déjà brisés de fatigue, crevant de froid et de sommeil. Mais ces hommes étaient des marins.

« Le 24 octobre, écrit le fusilier F..., de l'île de Sein, on venait de passer la journée et la nuit en première ligne. Cette nuit-là, on avait eu deux hommes de tués dans la tranchée et quatre de blessés par un obus, et l'on allait à l'arrière pour avoir un repos bien gagné. A peine le jus avalé, branlebas, comme on dit à bord, et sac au dos... On marchait dans les fossés, et les obus tombaient devant nous. Arrivés plus près, les balles commencent à siffler; on avance à quatre pattes sur un terrain découvert, et rien pour s'abriter. Si on levait la tête, on avait tout de suite des blessés. Nous autres, on ne voyait pas les Boches. On a été au moins trois quarts d'heure à

marcher comme ça. On était si habitué d'entendre les balles passer à côté de l'oreille qu'on n'avait pas peur et qu'on marchait toujours... »

Ce jour-là pourtant, notre brave mathurin n'alla pas plus avant : au fort de la rafale, une balle lui cassa la jambe et l'envoya rouler dans une mare. Mais, comme il était Breton et qu'il avait en grand respect Madame sainte Anne du Porzic, il fit vœu, s'il s'en tirait sans autre méchef, de lui offrir, pour le jour de son pardon, un bel ex-voto de marbre blanc, « et gravé dessus : « Merci, sainte Anne, de m'avoir préservé. »

Tous n'avaient point cette chance autour de lui et, à la fin de la journée, la plupart des officiers des élémens engagés, notamment des 2e et 3e bataillons du 1er régiment, étaient hors de combat. Mais Oud-Stuyvekenskerke nous appartenait : le commandant Jeanniot avait réussi, avec le commandant Rabot, à « constituer, comme le portaient les instructions de l'amiral, un front de défense face au Nord » qui défiait les attaques de l'ennemi. Si fortes qu'eussent été nos pertes, elles n'étaient rien, d'ailleurs, à côté des pertes allemandes. Sur le carnet d'un officier du 202e d'infanterie, tué le lendemain à Oud-Stuyvekenskerke, on pouvait lire ces lignes désenchantées :

« Partout nous perdons du monde, et nos pertes sont hors de proportion avec les résultats obtenus... Nos canons n'arrivent pas à réduire les batteries ennemies au silence ; les attaques de notre infanterie sont sans effet ; elles ne mènent qu'à des boucheries inutiles... Nos pertes doivent être énormes. Mon colonel, mon major et beaucoup d'autres officiers sont morts ou blessés. Tous nos régimens sont enchevêtrés les uns dans les autres : le feu impitoyable de l'ennemi nous prend en enfilade. Il a beaucoup de francs-tireurs avec lui... »

Des francs-tireurs ! On sait ce que les Allemands entendent par ce mot, qui désigne tout simplement des tireurs exercés. Le lendemain, dès la brume levée, la bataille reprenait sur toute la ligne : bombardement de la ville, des tranchées extérieures, des tranchées de l'Yser, de la gare de Caeskerke surtout, où se tenait l'amiral, qui dut se résigner à porter ailleurs son poste de commandement, sans y trouver plus de sécurité. L'ennemi avait des intelligences dans Dixmude même : « Les maisons des états-majors étaient exactement repérées au fur et à mesure

de leur déplacement, écrit un officier (1). Et chaque midi, au moment du repas, nous étions encadrés de quatre marmites. Une batterie lourde était à peine en position depuis cinq minutes que la position devenait intenable : à cent mètres derrière, un homme, dans un arbre, faisait tranquillement des signaux. »

Au Nord seulement, une certaine détente s'observait dans la pression ennemie : renonçant à tourner Dixmude par Oud-Stuyvekenskerke, les Allemands semblaient vouloir s'engager sur Pervyse et Ramscappelle, dont ne les séparait plus que le remblai de la voie ferrée de Nieuport. La division Grossetti essayait de lui barrer le passage avec ce qui restait des divisions belges et nous faisait relever à Oud-Stuyvekenskerke par un bataillon du 19e chasseurs. Le commandant Jeanniot rentra aussitôt dans les tranchées de réserve du secteur : ses hommes n'en pouvaient plus ; les compagnies, qui occupaient les tranchées extérieures de la défense et qui n'avaient pas été relevées depuis quatre jours, n'étaient pas moins épuisées. Sur le front de Dixmude, le feu ennemi n'arrêtait pas : la ville tanguait à chaque décharge ; continuellement des maisons s'aplatissaient. « Dans la nuit du dimanche 25, note le fusilier R..., étant de service auprès du commandant du 3e bataillon Mauros, nous avons dû évacuer à trois reprises différentes les maisons qui nous abritaient et qui s'effondraient sur nous. » Dixmude « n'est plus que ruines, » écrit-il le lendemain. Dès le 21 octobre, les Carmélites étaient parties : leur communauté, où les aumôniers de la brigade continuaient imperturbablement à célébrer l'office, avait reçu quatre « marmites » dans la journée ; l'ennemi n'épargnait même pas nos ambulances ; « une chapelle, en pleine ville, où était la Croix-Rouge, a été bombardée d'un bout à l'autre, constate le fusilier F. A..., d'Audierne ; les églises environnantes, des clochers, il n'en reste pas un seul debout (2). »

Le pis est que nos effectifs, très éprouvés dans les dernières rencontres, ne suffisaient plus aux besoins de la défense. On devait continuellement faire appel aux dépôts. Les grandes pluies avaient commencé, noyant les tranchées : sans la grosse

(1) *Correspondance particulière.*

(2) « Il n'y a plus aucune église intacte dans le doyenné, déclarait le 28 février M. l'abbé Vanryckeghem, vicaire de Dixmude. Près de quarante églises, de Nieuport vers Ypres, sont détruites. »

capote de « biffin » que leur avait imposée la prévoyance administrative, les hommes fussent morts de froid : beaucoup qui, par insouciance ou dans la précipitation du départ, avaient laissé leurs sacs à Saint-Denis, montaient leurs grelottantes factions en tricot de coton, les pieds nus dans des brodequins éculés ; toutes leurs lettres sont pleines de malédictions contre cette eau impitoyable qui les transissait, diluait l'argile et les bloquait dans une carapace de boue.

C'est d'elle pourtant qu'allait leur venir le salut.

VIII. — L'INONDATION

Un nouvel acteur entrait en scène, un nouvel allié, plus lent, mais singulièrement plus efficace que les meilleures troupes de renfort.

Au mois de novembre dernier, le *Moniteur belge* publiait un arrêté royal nommant au grade de chevalier de l'Ordre de Léopold, « pour sa coopération courageuse et dévouée aux travaux d'inondation dans la région de l'Yser, M. Kogge (Charles-Louis), garde-wateringue du Nord de Furnes. »

Est-ce, comme on l'a dit, ce M. Kogge qui, le premier, eut l'idée d'appeler l'eau à notre aide? Ou, comme le veut une version plus romanesque, cette idée fut-elle suggérée aux bureaux de l'état-major par la découverte, singulièrement opportune, du dossier de l'action reconventionnelle qu'intenta en 1795 un fermier flamand à son propriétaire « en dédommagement des pertes que lui avait fait subir l'inondation de ses terres durant la défense de Nieuport? » Toujours est-il que, dans la soirée du 25 octobre, le grand quartier général belge prévenait l'amiral qu'il venait de « prendre toutes mesures nécessaires pour inonder la rive gauche de l'Yser entre ce fleuve et la chaussée du chemin de fer de Dixmude à Nieuport. »

Les effets de cette inondation ne pouvaient néanmoins se faire sentir dès les premiers jours, ni même dès les suivans. Le mot d'inondation évoque ordinairement à l'esprit l'image d'une torrentielle poussée des eaux, d'une grande charge de cavalerie marine ou fluviale qui balaie tout sur son passage. Rien de pareil ici. Nous sommes en Belgique occidentale, dans un pays invertébré, sans relief d'aucune sorte, où tout procède lentement, flegmatiquement, les cataclysmes compris. Il est regret-

table peut-être que la langue n'ait pas un autre mot pour désigner l'opération hydrographique à laquelle nous allions assister : à défaut du substantif, elle possède du moins un verbe qui a surpris, comme un néologisme, la plupart des lecteurs de communiqués, mais qui, en réalité, s'est employé de tout temps dans les Flandres, et qui a l'avantage de rendre admirablement la nature de l'opération. C'est le verbe *tendre*. On tend une inondation là-bas, comme on tend un filet. Pas d'image plus exacte. Le tendeur, en l'espèce, est aux écluses de Nieuport. C'est un chef-wateringue qui a sous ses ordres une douzaine d'hommes armés de leviers pour la manœuvre des crics. A l'heure du flot, il fait lever les vannes des écluses : la mer entre, forçant les eaux douces du canal et de ses tributaires à refluer; et la mer ne redescend pas : les vannes ont été abaissées. Désormais les eaux douces, qui accourent de partout dans le bassin de l'Yser, n'auront plus d'écoulement; elles ajouteront lentement, inlassablement, leur apport à celui de la marée; peu à peu elles déborderont les digues des canaux collecteurs, gagneront les *watergands*, prendront tout le *schoore* dans leurs mailles. C'est une montée sournoise, muette, sans arrêt, sur un sol déjà imbibé, gonflé comme une éponge et incapable d'absorber une goutte d'eau de plus. Tout ce qui tombera là, qu'il vienne du ciel sous forme de pluie ou des collines de Cassel sous forme de torrens, demeurera en surface. Nul moyen d'arrêter l'inondation, tant que les vannes ne sont pas levées. Qui tient Nieuport, tient par ses écluses tout le pays. Ainsi s'explique l'insistance, heureusement tardive, que mettront les Allemands à essayer de s'en emparer : par les dunes de Lombaertzide et de Middelkerke, ils tenteront une surprise, qui réussirait peut-être sans la coopération que prêtera tout à point aux forces belges la flotte anglo-française; sous le feu des monitors, l'attaque allemande devra reculer et ne parviendra pas à mettre la main sur le jeu d'écluses de Nieuport. L'inondation continuera. Quand ses dernières mailles seront nouées, toute la trame ourdie, elle s'étendra en demi-cercle sur une zone de 30 kilomètres, et cette immense lagune artificielle, large de 4 à 5 kilomètres, profonde de trois à quatre pieds, où des escadrons et des batteries légères pourraient donc à la rigueur s'engager, si les brusques dépressions des *watergands* et des canaux collecteurs n'y ouvraient à chaque pas des trappes invi-

sibles, constituera le plus imprenable des fronts de défense, un barage liquide défiant toutes les attaques. Dixmude, à l'extrémité de cette lagune, dans le cul-de-sac que forment là l'Yser, le canal de Handzaeme et le remblai de la voie ferrée, pourra être comparée justement à Quiberon : ce sera, comme lui, ses ponts coupés, une sorte de mince et basse presqu'île, mais un Quiberon du Nord à l'ancre sur une mer immobile, sans vagues, sans flux ni reflux, piquée de têtes d'arbres, de toits de fermes noyées, et promenant sur ses eaux mortes, au fil d'une insensible dérive, des cadavres ballonnés de soldats et d'animaux, des casques à pointe, des culots de cartouches et des boîtes de conserves vides...

IX. — LA MORT DU COMMANDANT JEANNIOT

Pour le moment, à la date du 25 octobre, l'inondation ne nous prête aucun appui. Et, quand nos troupes auraient tant besoin de se reposer, l'ennemi, sur tout leur front, resserre son étreinte. De nouveaux renforts viennent boucher ses vides ; nos éclaireurs nous signalent des corps de troupes fraîches qui descendent sur Dixmude par les trois routes d'Eessen, de Beerst et de Woumen. Il faut s'attendre à un « grand coup » pour demain, sinon pour cette nuit même. Ce sera pour cette nuit.

Vers sept heures du soir, la compagnie Gamas allait prendre la relève des tranchées du Sud. En route, presque à la sortie de la ville, elle se heurte à une troupe allemande d'égale force qui s'est glissée là on ne sait comme. Fusillade, mêlée générale, où nos marins, à coups de crosse et de baïonnette, s'ouvrent un passage dans la bande, démolissent une cinquantaine d'Allemands et mettent les autres en fuite. Puis une accalmie. Il pleut. C'est le seul bruit qu'on entende jusqu'à deux heures du matin, où brusquement une nouvelle mousqueterie crépite près de la gare de Caeskerke, à l'intérieur même de la défense. Nos hommes ou nos alliés, énervés par cette vie d'alertes continuelles, ont-ils cédé à quelque mouvement irréfléchi ? Au témoignage des plus braves, les hallucinations sont fréquentes la nuit, dans les tranchées ; tous les pièges de l'ombre se dressent devant l'esprit; la circulation du sang dans les artères fait le bruit d'une troupe en marche ; il suffit

d'une sentinelle impressionnable qui lâche au hasard son coup de fusil pour que toute la section lui fasse écho (1).

Convaincu qu'il s'agit d'une méprise de ce genre, l'état-major, dont le poste est encore à la gare de Caeskerke, crie aux sections de cesser le feu. Cependant, comme la fusillade continue dans la direction de la ville, l'amiral détache en reconnaissance un de ses officiers, le lieutenant de vaisseau Durand-Gasselin, qui pousse jusqu'à l'Yser sans trouver d'ennemi. La fusillade s'est tue ; partout, les voies sont libres; le lieutenant Durand-Gasselin retourne vers Caeskerke. En route, il croise une voiture d'ambulance de la brigade qui remontait vers Dixmude. Un peu surpris, il l'arrête : la voiture était occupée par des Allemands, qui se rendirent d'ailleurs sans résistance. Mais cette capture a donné un nouveau tour aux réflexions de l'état-major : il ne fait plus de doute qu'un *raid* d'infanterie a été tenté sur la ville; les Allemands de la voiture d'ambulance appartiennent vraisemblablement à la troupe d'assaillans mystérieux qui s'est jetée dans la nuit sur Dixmude et qui s'est non moins mystérieusement évanouie après ce singulier coup d'audace. On s'est assuré, en effet, qu'aucune de nos tranchées de couverture n'a été prise. L'énigme est inquiétante; mais, par cette nuit poisseuse, qui prête sa complicité à l'ennemi, il ne sert pas d'en chercher le mot : on ne l'aura que le matin, au petit jour, quand un de nos détachemens, en surveillance sur l'Yser, apercevra tout à coup, dans une prairie, un bizarre ramassis de Belges, de fusiliers marins et d'Allemands. Nos hommes ont-ils été faits prisonniers? Ou sont-ce eux qui ramènent les Allemands? L'incertitude dure peu. Une brève mousqueterie : les marins tombent; la bande s'égaille. Voici ce qui s'était passé.

A la vérité, des versions assez différentes ont été données de l'incident, un des plus dramatiques de la défense et au cours duquel, avec quelques autres, tombèrent mortellement frappés l'héroïque commandant Jeanniot et le Dr Duguet, médecin principal du corps de santé (2). De l'avis général cependant, l'attaque

(1) Cf. Charles Tardieu : *Impressions d'un caporal.*

(2) « Homme de devoir et d'une haute compétence professionnelle, le dévouement et l'abnégation mêmes, » m'écrit du Dr Duguet un correspondant. On ne saurait dire assez, du reste, combien le corps de santé de la brigade, depuis son chef le Dr Seguir. jusqu'aux derniers des médecins de 3e classe, sortis la veille

allemande qui se produisit à deux heures et demie du matin est en étroite dépendance avec le mouvement de surprise tenté à 7 heures du soir sur la route d'Eessen et que déjoua si heureusement l'intervention de la compagnie Gamas; il n'est même pas impossible qu'elle ait été menée par les débris de la troupe que nous avions culbutée, renforcés d'élémens nouveaux. Ainsi s'expliquerait qu'un intervalle de plusieurs heures ait séparé les deux attaques, qui procédaient en tout état de cause d'une inspiration identique.

« La nuit se poursuivant d'une façon normale et semblant ne plus devoir être troublée par aucun incident, raconte un témoin (1), le Dr Duguet en avait profité pour aller prendre un peu de repos dans la maison qu'il habitait et qu'une largeur de rue séparait de son ambulance. L'abbé Le Helloco, aumônier du 2e régiment, l'y avait rejoint vers une heure et demie du matin. Celui-ci confesse qu'il était bien un peu inquiet, en raison de l'échauffourée précédente, où il s'était prodigué, selon son habitude, au chevet de nos blessés. Après quelques minutes d'entretien, les deux hommes se séparèrent pour gagner leurs couchettes de paille. L'abbé dormait depuis une heure ou deux, quand des coups de feu tirés à proximité l'éveillèrent en sursaut. Il se secoua et rejoignit le Dr Duguet qui était déjà debout. Les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Du même mouvement, sans prendre la précaution d'éteindre les lumières derrière eux, ils se jetèrent au dehors. Ils faisaient cible dans le cadre de la porte : une décharge les coucha sur le seuil. Le Dr Duguet avait été frappé d'une balle au ventre; l'abbé Le Helloco était atteint à la tête, au bras et au rein droits. Les deux corps se touchaient. « Monsieur l'abbé, murmura le Dr Duguet, nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution... Je regrette... » L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mourant le signe du pardon. Puis il s'évanouit, et ce fut son salut. Ni lui, ni le Dr Duguet ne comprirent sur le moment ce qui s'était passé. D'où sortait la troupe de forbans qui venait de les abattre? Et comment avait-elle réussi à se faufiler entre nos lignes sans être vue? Mystère. Cette fusillade éclatant dans leur dos avait causé un certain désarroi dans les sections les plus

de l'École de Bordeaux, montra d'admirables qualités au cours de la campagne. Le corps de santé fut aussi éprouvé que celui des officiers.

(1) *Correspondance particulière.*

rapprochées qui s'étaient crues prises à revers et qui l'eussent été en effet, si l'attaque avait été soutenue. La bande arrivait devant l'ambulance au moment où le personnel (trois médecins belges, quelques matelots infirmiers et le quartier-maître Bonnet) s'empressait autour du Dr Duguet qui respirait encore. Elle fit prisonnier tout le paquet et l'entraîna dans sa ruée imbécile à travers la ville. Officiers et soldats devaient être ivres. On aurait peine à s'expliquer autrement une équipée aussi folle; nous tenions tous les abords de Dixmude; le bref mouvement de panique qui s'était produit dans certaines sections avait été tout de suite enrayé. L'invraisemblance d'une action nocturne à l'intérieur de la défense était telle que le commandant Jeanniot, en réserve cette nuit-là et qui, réveillé par la fusillade, comme le Dr Duguet et l'abbé Le Helloco, était sorti de sa maison pour armer son secteur, n'avait pas mis le revolver en main. Se méprenant sur les intentions et les qualités des groupes qui s'avançaient, il court à eux pour les arraisonner et les reporter vers la tranchée. Ce petit homme replet, grisonnant, aux manières rudes et simples, est adoré de nos marins. Il n'y en a pas de plus brave. On le sait, et lui-même connaît son ascendant sur ses hommes. Quand il s'aperçoit de sa méprise, il est trop tard : les Allemands l'ont saisi, désarmé et entraîné au milieu de *hoch! hoch!* de satisfaction. La bande continue à foncer vers l'Yser, poussant devant elle quelques fuyards et réussissant en partie à franchir la rivière au milieu de la confusion qui s'ensuit. Heureusement, l'hésitation dure peu. A la clarté d'un projecteur, le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui commande la garde du pont, identifie l'assaillant et fait immédiatement ouvrir le feu sur lui : la plupart des Allemands qui se trouvent dans le rayon de nos mitrailleuses sont fauchés; le reste se débande par les rues et court se cacher dans les décombres et les caves. Mais la tête de colonne avait passé l'eau avec ses prisonniers, qu'elle chassait à coups de crosse. Pendant quatre heures, elle va tourner sur place, perdue dans les ténèbres, en quête d'une issue qui lui permette de rallier ses lignes. Il pleut toujours. Las de patauger dans la boue, les officiers s'arrêtent derrière une haie pour tenir conseil. Une pâle lueur commence à percer la brume : c'est le petit jour et il n'est plus possible de songer à regagner en corps les lignes allemandes; la prudence commande donc de s'égailler jusqu'au

retour de la nuit. Mais que fera-t-on des prisonniers? La majorité opine pour leur exécution. Les médecins belges protestent. Très calme, le commandant Jeanniot, qui se désintéresse du débat, cause avec le quartier-maître Bonnet. Sur un signe de leur chef, les Boches mettent genou à terre et font feu sur les prisonniers : le commandant tombe et, comme il respire encore, on l'achève à coups de baïonnette. Il ne reste de vivant que les médecins belges, volontairement épargnés, et le quartier-maître Bonnet, qui n'a été touché qu'à l'épaule. C'est à ce moment que la bande fut aperçue. Une section chargeait aussitôt sur elle; une autre se portait en arrière pour lui couper la retraite... Que se passa-t-il ensuite? D'aucuns prétendent que les officiers allemands surent ce qu'il en coûtait d'assassiner des prisonniers et que nos hommes éventrèrent ces chiens séance tenante; mais la vérité est que, malgré la bonne envie qu'on avait de venger le commandant Jeanniot, on cueillit toute la bande sans lui faire de mal et qu'on l'emmena à l'amiral qui fit exécuter seulement trois des coquins les plus compromis. »

X. — DANS LES TRANCHÉES

Ainsi se termina ce dramatique épisode dont les origines ni les suites n'ont pas encore été bien élucidées. La troupe allemande, qui avait couru la ville pendant la nuit et dont une partie seulement avait pu gagner les prairies avec les prisonniers, comprenait-elle un bataillon ou un demi-bataillon? Le feu ouvert par le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie avait couché pas mal d'ennemis à terre. « On marchait sur leurs cadavres dans la ville, » écrit le fusilier H. G... Et, le lendemain, nous débusquâmes des caves où ils se terraient un assez joli lot d'assaillans. Mais le plus grand nombre, servis par des complicités mystérieuses, parvinrent certainement à nous échapper.

En tout cas, l'alerte avait été chaude, et elle nous avait montré combien était nécessaire le renforcement immédiat de nos positions. L'amiral en rendit compte au quartier général, qui lui envoya de Loo deux bataillons de Sénégalais. Le bombardement avait repris dans l'intervalle. Il devint particulièrement intense entre onze heures et trois heures, visant de préférence les ponts de Dixmude et les tranchées du cimetière. Nous

fîmes là d'assez grosses pertes, dont le lieutenant de vaisseau Eno et une partie de la 7e compagnie du 2e bataillon. Mais le moral des hommes ne pliait pas. Témoin ce quartier-maître Leborgne, blessé à la tête, évacué sur l'ambulance pendant une accalmie, qui s'en échappait en entendant la reprise de la canonnade et revenait se faire tuer à son poste; ou ce clairon Chaupin qui, voyant des recrues faire le gros dos sous la rafale, leur criait : « Regardez-moi, les p'tiots! » et, magnifiquement brave, dressé de toute sa taille pour traverser la zone dangereuse, les entraînait dans son sillage d'héroïsme (1). Le feu de l'ennemi, grâce au repérage de ses avions et aux intelligences qu'il comptait dans la place, témoignait d'une justesse surprenante. « Dans l'espace de deux heures, de dix heures et demie à midi et demi, écrit un des officiers qui commandait une des sections les plus exposées, le lieutenant de vaisseau T. S..., il est tombé une cinquantaine de shrapnells autour de nous. A une heure, j'avais le quart de mon effectif hors de combat. Je fais demander du renfort et des vivres, — nous étions sur la ligne de feu depuis soixante heures. Le commandant me donne l'ordre verbal de me replier. Je consulte mes gradés et mes hommes : « Faut-il partir sans avoir été remplacés? — Nous ne pouvons le faire, lieutenant! » Une heure après, l'ordre écrit m'arrivait de quitter la tranchée. Force me fut d'obéir, non sans avoir enterré nos morts et emporté nos blessés. Voilà, chers parens, de quoi sont capables nos marins : ils tiennent jusqu'à la gauche. Le soir même, la tranchée était occupée par une autre section de marins. »

Et, ce même soir du 26 octobre, cette tranchée, — ou une autre, — était de nouveau attaquée et ne restait dans nos mains que par un miracle d'héroïsme. L'ennemi avait pu s'approcher à quelques mètres et chargeait « en poussant des hurrahs; » nos mitrailleuses, encrassées, ne jouaient plus. Mais c'était le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui commandait la section. « Des Pallières, dit un témoin, bondit sur le parapet de la tranchée et abat lui-même les premiers assaillans. Son exemple surexcite les hommes. L'ennemi est refoulé (2). » Le lendemain, un obus l'anéantissait.

(1) Dr Caradec, *op. cit.*

(2) Martin des Pallières était le neveu de l'amiral commandant la brigade des fusiliers en 1870. « Homme d'une bravoure très simple et très gaie, anéanti

Entre temps, la brigade avait passé sous les ordres du général Grossetti, chargé de la défense de la ligne de l'Yser jusqu'à Dixmude inclus (détachement de l'armée de Belgique du général d'Urbal). La journée du 27 ne fut marquée par aucune attaque en force : l'ennemi se contentait de nous bombarder. Il nous laissa respirer un peu la nuit suivante et le matin jusqu'à neuf heures. Puis, le charivari recommença. Un officier de la marine de réserve qui recevait ce jour-là le baptême du feu, le lieutenant de vaisseau Alfred de la Barre de Nanteuil, petit-fils du général Le Flô, pouvait écrire à sa famille qu'on l'avait gâté : « Un beau baptême, avec des dragées, toute la lyre, balles, shrapnells et surtout les fameuses marmites. Le hasard avait bien fait les choses. » Pour sa seule section, il comptait 4 hommes tués, 12 blessés et 11 disparus. Ce sabbat était le prélude d'une attaque brusquée : elle se produisit contre les tranchées du cimetière, particulièrement recherchées de l'ennemi. Mais nous le savions et nous avions là nos troupes les plus solides. L'attaque fut repoussée une fois de plus, en partie grâce à la fermeté du premier maître de mousqueterie Le Breton, déjà blessé le 24 octobre et qui avait pris le commandement de la compagnie, quand tous les officiers furent hors de combat.

Nos alliés n'étaient pas si heureux sur la ligne de Dixmude à Nieuport, où la 4e division belge, écrasée sous des forces supé-

par un gros obus au milieu de son groupe de mitrailleuses qu'il maintenait sous un feu d'enfer, » m'écrit un correspondant. Le Dr Caradec fait remarquer que cette nuit du 26 octobre fut particulièrement tragique. Et il rapporte à l'appui cet épisode emprunté au récit du matelot mécanicien Le L..., et qui est d'une assez belle horreur, en effet :

« Les Allemands ayant pris les tranchées françaises, les obus pleuvaient dans nos rangs. Tout à coup, quelques-uns des nôtres furent engloutis sous les décombres. L'un de mes amis se trouvant à moitié enfoui dans la terre, nous partîmes à deux pour lui porter secours. Mais un obus le frappa, et moi, à mon tour, je fus enfoui jusqu'au cou. La nuit venait à grands pas. J'ai passé dans cette position quatorze heures d'angoisse. La bataille faisait rage. Près de moi se trouvaient deux amis qui poussaient des soupirs. Le plus proche me suppliait de le délivrer, mais, hélas ! j'étais serré comme dans un étau. J'assistais à sa dernière agonie... Mes forces s'épuisaient. Je perdis connaissance, quelques heures après mon ensevelissement. Ce qui me faisait le plus souffrir, c'était de distinguer les Allemands à quelques mètres de moi. J'assistais à tous leurs actes, à leurs préparatifs de mort. Dans la nuit, les tirailleurs sénégalais, ayant repris nos tranchées perdues, se mirent à débarrasser les décombres et découvrirent mes deux amis morts près de moi. Un des Sénégalais marcha sur ma tête. Sentant quelque chose d'irrégulier, il se pencha et m'aperçut. On me retira des décombres et on me transporta à la première ambulance. Au bout de quelques heures, je revins à moi. Quelle joie de me retrouver près de mes amis ! Je me faisais l'effet d'un ressuscité. »

rieures, marquait un sensible recul jusqu'à Ramscappelle et Pervyse. L'importance stratégique de ces deux villages exigeait qu'on les reprît immédiatement. Tous les élémens disponibles de la brigade y furent envoyés dans la soirée du 29. Cela n'empêchait pas l'ennemi de continuer son bombardement de Dixmude, auquel répondirent avec efficacité cette fois les « grosses basses » de notre artillerie lourde. Nous y gagnâmes d'avoir une nuit à peu près tranquille. On les comptait, ces nuits-là, dans la brigade. « Nous ne savons plus ce que c'est que dormir, écrit un marin. Voilà dix jours qu'on n'a pas fermé l'œil. » L'ennemi, peut-être, était aussi las que nos hommes : quelques poignées de shrapnells sur Caeskerke et le carrefour où l'amiral avait installé son poste de commandement furent la seule manifestation de son activité nocturne. Peut-être aussi, dans cette phase des opérations, Dixmude l'intéressait-elle beaucoup moins que Ramscappelle et Pervyse. Il se jetait au petit jour dans Ramscappelle, mais il échouait sur Pervyse, défendue avec leur énergie habituelle par les deux compagnies du bataillon Rabot. Ramscappelle était d'ailleurs reprise le lendemain. Mais, la veille, une « marmite » avait démoli, à Dixmude même, le pont du chemin de fer.

Aux brefs relâches de cette lutte épuisante, les yeux des défenseurs interrogeaient le *schoore* de l'Yser. Qu'elle était lente à se tendre, cette inondation annoncée par le quartier général belge dans la soirée du 25 octobre et qui, depuis cinq jours, ne faisait que des progrès insensibles ! Pourtant, là-bas, sur la grande plaine unie, il semblait qu'on la vît avancer : les *watergands* débordaient ; l'eau rapprochait ses mailles ; sa résille se resserrait autour des villages et des fermes. A la hauteur de Ramscappelle et de Pervyse, elle formait déjà une grande nappe d'un seul tenant

Ce fut ce jour-là, « au Nord à nous, » qu'on put constater les premiers effets tactiques de l'inondation. Ramscappelle avait été splendidement enlevée à la baïonnette par la 42e division, l'ennemi rejeté derrière le talus de la voie Dixmude-Nieuport, d'où il se repliait presque aussitôt sur l'Yser : autant que devant nos troupes, il reculait devant la sournoise montée des eaux. Le plan du grand état-major allemand était déjoué : il n'avait compté, pour atteindre Dunkerque, ni sur l'intervention de la flotte anglo-française, qui l'empêchait de longer par les dunes

le rivage de la mer, ni sur les facilités qu'offrait à la défense l'inondation du bassin de l'Yser. La clef de la position n'était ni à Dixmude, ni à Pervyse, ni à Ramscappelle, ni à Ypres, comme il l'avait cru, mais dans la poche du chef-wateringue qui garde les écluses de Nieuport.

On croit sentir à ce moment comme un flottement chez l'ennemi; sans renoncer à Dixmude, l'état-major allemand semble vouloir regarder ailleurs. A peine si, le 30 et le 31, il daigne envoyer à nos tranchées du cimetière et aux maisons des abords du pont leur ration habituelle de shrapnells et de marmites. Il pleuvait sans discontinuer depuis trois jours : nos hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes dans les tranchées. Où étaient les fringantes « demoiselles au pompon rouge » de naguère? « Il faudrait nous voir marcher, écrit le marin L..., d'Audierne, on est comme des hommes de soixante-dix ans. Mes pauvres genoux et coudes, je ne les sens plus. » Mais la grande souffrance tenait au manque de chaussettes : les pieds nus dans les souliers se violaçaient, refusaient tout service. « C'est la campagne des pieds gelés, » goguenarde un de ces malheureux. Disciplinés, fatalistes par tempérament, ils ne récriminent pas, et c'est à leurs parens qu'ils s'adressent pour parer au mal. « Envoyez-moi des chaussettes. Je suis nu-pieds et il fait froid, » écrit le 1er novembre le marin J. F... du Passage-Lanriec. Et, dans la lettre suivante, il réitère : « Je vous dirai, chers parens, qu'il fait mauvais temps ici : pluie et vent tous les jours, et du froid! Il ne fait pas beau dormir dans les tranchées : il y a quinze jours que je n'ai pas fermé les yeux par le froid, les obus et les balles. Malgré tout cela, j'ai encore du courage. Je suis nu-pieds dans mes souliers; j'ai toujours les pieds glacés. Si vous m'envoyez des chaussettes, envoyez-moi quelques paquets de tabac avec. . » Et cet autre bout de lettre, toujours sur le même sujet: « Chère mère, vous me dites que mon frère continue à boire et il a bien tort; mais qu'il a tiré ses bas de ses pieds pour me les envoyer. Je le remercie, car j'en avais grand besoin. » Magnanimité des ivrognes bretons!

Il y a des privilégiés ici d'ailleurs, comme partout : tel cet H. L..., qui s'est confectionné des mitaines avec une paire de vieilles chaussettes trouvée dans une tranchée boche. Évidemment on ne fait pas le délicat quand on est à la guerre et qu'on porte depuis un mois, sous la pluie, dans la boue, les mêmes

effets loqueteux et gluans. « Tu n'oserais pas prendre mon tricot avec une pince, tellement il est infect, » écrit à sa sœur le même H. L... Les officiers ne sont pas mieux partagés, — bien qu'ils aient des chaussettes. « On ne se change jamais, on ne se lave jamais, on ne se brosse jamais, écrit Alfred de Nanteuil. Je suis dans la même crasse depuis mon départ de Brest. Je n'ai changé que de chaussettes. Toutes mes idées sur l'hygiène sont renversées, car, en somme, je ne me suis jamais mieux porté. » Quelques-uns se plaignent bien çà et là de la nourriture. « Je suis été *(sic)* trois jours dans les tranchées sans bouffer, » gémit incidemment le marin J.-L. R... Mais d'autres, en plus grand nombre, constatent que la « confiture de singe » n'est pas mauvaise, surtout chauffée, et qu'en somme on a « son content. » Sur la boisson, par exemple, le « jus » excepté, — « fameux, le jus ! » — l'opinion est unanime et tous la déclarent exécrable. Ni vin, ni bière, rien que de l'eau croupie : « encore on dit que les casques à pointe l'ont empoisonnée (1). » Aussi est-il recommandé de ne la boire que dans le « jus » et fortement bouillie. « J'ai passé des journées avec du pain, du sucre et une tasse de café les grands jours, écrit Alfred de Nanteuil. Il n'y a plus dans le pays que de l'eau infecte. Alors je reste très bien huit jours sans boire, sauf le café. » François Alain, lui, en est resté quatre sans boire ni manger, dans la paille d'une grange où vingt-sept de ses camarades, coupés de leur compagnie, venaient d'être éventrés à coups de baïonnette. Comment ce conscrit de dix-neuf ans échappa-t-il aux Boches demeurés à proximité ? « Par un petit trou qu'il avait percé à l'aide de son couteau dans une des tuiles du toit, » il observait tous leurs manèges, repérait leurs tranchées, les emplacemens de leurs canons et de leurs mitrailleuses. Et un beau soir, où la lune n'était pas trop claire, il s'évadait en rampant, abattait un officier allemand qui lorgnait les positions françaises et rentrait dans nos lignes sous une pluie de balles, avec une cargaison de « renseignemens précieux, » un fourreau de boue et des dents aiguisées par quatre-vingt-seize heures de jeûne (2). Et l'admirable, c'est que dans cet état, ruisselans, le ventre vide, les pieds gelés et le crâne en feu, aucun de ces hommes ne perd le sourire. Dans

(1) Lettre du fusilier J. F...

(2) *Journal de Paimpol* du 24 janvier 1915. François Alain, « un enfant de Bréhat de dix-neuf ans, engagé de février 1914 », a été décoré de la médaille mili-

toutes leurs lettres revient la même note : « Quoique ça, tout va bien, et l'on ne se fait pas de bile, surtout quand on peut f... une tournée aux Boches (1). » Ceci console de cela. Les risques de la tranchée, ils les connaissent et ils les préfèrent à l'inaction de la vie en réserve. « Et voilà douze jours de bataille, écrit le 28 octobre le fusilier C..., d'Audierne, et, ce soir, nous devons aller en première ligne, *car on est mieux au feu qu'au repos.* » Paradoxe? Forfanterie? Non. Ils parlent comme ils pensent. Ce sont des embusqués à rebours.

XI. — L'ATTAQUE DU CHATEAU DE WOUMEN

La Toussaint fut presque aussi calme que les deux jours précédens. Nous refîmes nos tranchées; l'amiral mit de l'ordre dans ses régimens et transporta son quartier général à Oudecappelle. Alfred de Nanteuil, depuis la veille en deuxième ligne, constatait dans son journal cette trêve des « marmites, » sinon des shrapnells et des balles, « qui sifflent un peu comme certaines mouches en été. » Mais, sur le vaste horizon, des fermes brûlaient. La triste nuit de novembre était éclairée et comme « jalonnée » par des brasiers qui attestaient que, pour avoir changé de forme, les distractions de l'ennemi n'avaient pas acquis plus d'aménité. « Un de mes hommes, note Alfred de Nanteuil, a trouvé l'autre jour, dans le sac d'un Allemand, une main de petit enfant coupée... » Et, à Eessen, où l'abbé Deman, un jeune prêtre de vingt-huit ans, servait comme vicaire, ses bourreaux, après s'être donné le divertissement de lui faire creuser sa fosse, le fusillaient « dans le cimetière même de sa paroisse (2). »

Nous eûmes, du reste, le lendemain, l'explication de cette apparente inertie de l'adversaire. Quelques « marmites » sur les tranchées et les fermes où nous avions nos services de ravitaillement ne suffirent pas à nous donner le change. Dans le

taire par les mains mêmes du général Foch. L'*Officiel* relate ainsi son fait d'armes : « Alain, fusilier breveté; entouré, avec un groupe de ses camarades, par un fort parti d'ennemis, n'a pas voulu se rendre, s'est caché dans une meule de foin, y est resté quatre jours à observer l'ennemi et a réussi à regagner nos lignes en rapportant des renseignemens précieux. »

(1) Lettre du fusilier P. M...

(2) Déclaration de M. l'abbé Vanryckeghem, au dire de qui les curés de Saint-Georges, de Mannekensverke et de Vladsloo auraient été aussi exécutés.

Sud-Ouest, sur la route d'Ypres, on percevait depuis quelques jours un grondement ininterrompu : c'était l'ennemi qui avait déplacé une partie de ses forces et qui cherchait, vers Mercklem, le contact avec nos territoriaux et les corps britanniques. L'occasion semblait bonne pour briser le corset de fer qui nous étreignait et soulager un peu nos positions. Le moral des hommes n'avait jamais été meilleur. Des bruits d'offensive générale couraient dans la brigade, et rien n'est plus propre que la pensée de se porter en avant à redresser le caractère français. Le 3 novembre, des avions à nos couleurs passaient au-dessus de Dixmude, en route vers les lignes allemandes; dans l'Ouest, un sphérique se balançait.

« Heureux présages! écrivait Alfred de Nanteuil. Tous ces encouragemens nous manquaient au cours de cette longue défense... J'ai le cœur allègre. Tout indique que nous allons avancer. Les marmites ont disparu, ce dont personne ne se plaint. Je suis en première ligne depuis hier soir... Il fait du soleil, l'alouette chante, la boue sèche. Nous sommes ignobles à voir... Relevés par les Belges à la nuit, je vais chercher pour les guider ceux qui remplacent ma compagnie... En rentrant, éreinté, j'arrête sur la route une barrique de soupe belge et y puise une louchée exquise. Mon bataillon est en réserve depuis hier soir. Nuit dans une grange, les hommes dans la tranchée. Aujourd'hui, dès le matin, sac au dos. »

Où allons-nous? se demandait un peu plus loin l'intrépide et charmant officier. Et il se répondait à lui-même en souriant : « Peut-être n'allons-nous nulle part. En tout cas, la canonnade fait rage, et cette fois ce sont nos braves, nos chers canons, si impatiemment attendus. On n'entend plus les autres. Je crois que ça va bien. »

Alfred de Nanteuil ne se trompait pas : c'étaient nos 75, cette fois, qui menaient la danse. Le commandement avait décidé de faire déboucher de la ville « une attaque soutenue par une puissante artillerie et se proposant pour objectif principal le château de la route de Woumen, à un kilomètre de Dixmude. » Cette attaque était « montée » par quatre bataillons d'infanterie de la 42e division, un bataillon de marine sous les ordres du commandant de Jonquières servant de réserve, le reste de la brigade de repli éventuel. Et elle était conduite par le général Grossetti, — Grossetti l'invulnérable, comme on

l'appelait depuis sa magnifique défense de Pervyse, où il recevait les obus, assis sur un pliant.

L'attaque commença vers huit heures par un déblayage énergique de la position. Il y eut peut-être quelque hésitation dans les mouvemens qui suivirent, et le fait est qu'en ne s'ébranlant qu'à onze heures et demie du matin, nos fantassins perdirent le principal bénéfice de la préparation : l'ennemi avait eu le temps de se reprendre ; le 8e bataillon de chasseurs ne put déboucher du cimetière par la route de Woumen qu'avec l'appui du bataillon de Jonquières. Encore s'arrêta-t-il au bout de deux cents mètres. Le 151e d'infanterie, qui opérait par la route d'Eessen, gagnait péniblement dans le même laps de temps un autre front de 200 mètres. Ce fut tout le profit de la journée. Le 3 au matin, nous reprenions l'offensive, mais sans plus de succès que la veille. L'attaque manquait toujours de souffle. Nous avancions à peine, quoique bien soutenus par nos 75, qui affirmaient une fois de plus leur supériorité sur l'artillerie ennemie. Pour lui donner quelque élan, le commandement décida d'appuyer l'attaque par toute la 42e division et deux nouveaux bataillons de fusiliers. La journée s'acheva en préparatifs de passage sur l'Yser, en aval et à un kilomètre de Dixmude. Deux passerelles volantes furent amenées, de Dixmude, à cet effet. Brouillard dense, le meilleur des temps pour ces sortes d'opérations. L'un des bataillons de fusiliers devait attaquer parallèlement à l'Yser ; les deux autres, le franchissant plus en amont, devaient se rabattre sur le château, tandis que le 8e bataillon de chasseurs continuerait l'attaque par le Nord. Cinquante pièces d'artillerie concentraient leurs feux sur le parc et les bâtimens ; mais décidément ce manoir enchanté, avec ses fougasses, ses tranchées profondes, ses réseaux de fils barbelés, ses meurtrières à tous les murs, ses mitrailleuses à tous les étages, ses caponnières à tous les coins, dégageait on ne sait quelle électricité répulsive qui avait la propriété, sinon de briser l'élan de nos troupes, tout au moins de l'amortir singulièrement. Le terrain, haché de *watergands*, n'était pas des plus favorables sans doute. Et dans la brume couvait une tourmente. Bref, à la nuit, nos troupes n'étaient encore qu'à quatre cents mètres du château : nous n'avions pu pénétrer dans le parc. Du côté d'Eessen, nous n'avions même marqué aucun progrès. Enfin, vers Beerst, les troupes belges qui défendaient le front Nord de

Dixmude nous signalaient qu'elles ne suffisaient plus à garnir les tranchées, et l'amiral dut détacher à leur secours deux compagnies du bataillon de Kerros placées en première réserve. Petit désagrément, compensé par l'arrivée de deux nouvelles pièces de 120 long, qui étaient immédiatement mises en batterie au Sud du passage à niveau de Caeskerke.

Cependant la nuit du 5 novembre ne fut pas troublée autour de Dixmude. Aussi, dès l'aube, l'attaque reprit-elle sur le château de Woumen. Et, cette fois, on put croire au succès. Surgissant de leurs tranchées provisoires, nos bataillons, échelonnés sur la plaine, s'ébranlèrent du même mouvement au cri de : « Vive la France! » La charge sonnait. En quelques bonds, malgré une terrible mousqueterie et des salves des mitrailleuses à bout portant, le parc et la ferme furent enlevés; nos troupes arrivèrent jusqu'au pied du château. Mais là leur élan se brisa. Quoi qu'on ait raconté, le château ne fut pas pris : la défense intérieure avait été formidablement organisée, et peut-être dès le temps de paix. L'ennemi cependant laissait entre nos mains une centaine de prisonniers retranchés dans le pavillon de l'entrée principale (1). Piètre butin. A la nuit, le commandement donnait l'ordre du repli général : le bataillon de Jonquières rentra dans ses cantonnemens; la 42ᵉ division partit dans une autre direction (2) et la brigade se trouva de nouveau seule à Dixmude, avec les Belges et une poignée de Sénégalais.

« Nous ne bougeons pas, écrit Alfred de Nanteuil à la date du 6 novembre. On nous retire les renforts... Visité l'église de

(1) D'après un correspondant de *la Liberté*, « ils n'eurent pas le temps de se replier, tant l'attaque des mathurins fut soudaine et menée avec fougue. Entraînés par leur élan, les fusiliers marins ne s'aperçurent pas de la présence des Allemands en cet endroit. Ce n'est que trois heures plus tard qu'un sous-officier prussien sortit sans armes du pavillon et offrit au premier officier qu'il rencontra de se rendre avec tous ses camarades. »

(2) A Dixmude même, les journées du 4 et du 5 s'étaient passées dans une tranquillité relative. « Il pleut, écrit le 4 Alfred de Nanteuil. Cinq heures de station sur la route, sac au dos. Boue affreuse. Traversé Dixmude. Vision d'horreur. Désert. Lueurs de pillards. Charognes. Ruines sans nom... La nuit dans une petite ferme abandonnée, pleine de charognes, saccagée d'une façon affreuse. Tout y décèle les habitudes propres, pieuses, rangées, des honnêtes cultivateurs flamands. Nuit assez calme. Six heures de sommeil dans nos vêtemens mouillés. Impossible de se changer. » Le 5 : « Aujourd'hui temps exquis; du soleil; tout est calme. Les canaux reflètent les célèbres paysages des maîtres flamands, enveloppés de ouates légères. Les bestiaux qui ont échappé au bombardement ruminent sur les digues. Enfin on respire. On respire!... On est tout heureux de vivre. Je commence à croire que nous sommes ici pour longtemps. »

Dixmude et l'Hôtel de Ville. Effroyable! Tout cela n'est plus qu'une ruine sans nom. Il ne reste pas une maison entière. Certains quartiers ont perdu jusqu'au souvenir de leurs fondations : un monceau de pierres et de briques... Il reste de Messine plus que de cette malheureuse cité. »

XII. — LA MORT DE DIXMUDE

Elle n'est pas tout à fait morte, pourtant. Scalpée, fracassée, incendiée, elle garde encore une étincelle de vie, tant que nous sommes là. Ce charnier où nous campons et dont les rues ne sont plus que des pistes méphitiques sinuant entre des monceaux de cadavres, des tas de moellons et les abîmes ouverts par les « marmites » boches, palpite obscurément dans ses profondeurs. La vie y est devenue souterraine ; Dixmude a ses catacombes, où nos hommes se glissent au sortir des tranchées. D'autres hôtes, moins catholiques, circulent peut-être dans ce réseau de caves et de celliers d'une exploration difficile ; les lueurs suspectes aperçues certain soir par Alfred de Nanteuil ne sont peut-être pas toutes des « lueurs de pillards. » Seule de toute la ville, par un mystérieux privilège, une maison a échappé au bombardement, la minoterie, dont la plate-forme en ciment armé, debout sur ce champ de décombres, continue à dominer, près du Haut-Pont, toute la vallée de l'Yser...

La 42ᵉ division, en nous quittant, nous a laissé deux de ses batteries de 75. C'est quelque chose, bien qu'insuffisant pour remplacer les soixante-douze pièces de campagne qui garnissaient à l'origine le front de la défense et dont cinquante-huit sont hors de service. Nous n'avons de sérieux que notre artillerie lourde, mais elle n'a pas la mobilité des 75. D'autre part, notre offensive sur le château de Woumen semble avoir inquiété les Allemands, qui sont revenus en force sur Dixmude. Le bombardement de la ville et des tranchées recommence ; une assez vive attaque de l'infanterie ennemie sur nos tranchées du cimetière est repoussée dans la soirée. Sur la route d'Eessen, on sent aussi la pression. Pertes assez fortes des deux côtés. Une reprise de l'attaque semble probable pour la nuit. Et tant de vides déjà ont éclairci nos rangs (1)!

(1) Aux officiers dont nous avons donné les noms plus haut, joignons, à la date du 6 novembre, les lieutenans de vaisseau Payer, Cherdel, Fefeu, Lanes,

« Maman, écrit de Dixmude à la date du 7 novembre le fusilier C..., d'Audierne, c'est toujours le fourniment au dos et paré au coup de feu sous la mitraille des canons allemands que je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles, qui sont très bonnes, et je désire que cette missive te trouve de même ainsi que la famille. Maman, ainsi que toute la famille, vous revoir, je ne compte plus, car pas un de nous ne reviendra. Enfin j'aurai donné ma vie pour faire mon devoir de soldat et de marin. J'ai déjà reçu deux balles : une dans la manche de ma capote et une dans ma cartouchière de droite, et la troisième sera la bonne. »

« A notre escouade, écrit le même jour le fusilier A. G..., sur seize, nous sommes encore trois. » Cependant la nuit du 6 au 7 fut assez tranquille. Et la journée qui suivit lui ressembla. La petite mortification que nous avait causée l'échec de notre offensive sur Woumen était déjà oubliée et l'on se reprenait à l'espoir.

« Je crois, écrivait Alfred de Nanteuil, que ma compagnie ne bougera guère d'ici longtemps... Je fournis, suivant les besoins, une ou deux sections de renfort, les autres et moi-même demeurant ici dans ma tranchée que nous perfectionnons et dans le voisinage d'une ferme qui nous permet de manger chaud. Paille à discrétion. En somme, le grand confort. »

L'impression générale est qu'on est accroché d'un bout à l'autre du front. « Bombardement et fusillade. Guerre de siège partout. Cela finira bien un jour. En attendant, conclut gaiement Alfred de Nanteuil, bon moral, bonne santé. »

Dans l'après-midi cependant, on remarqua, sur l'autre rive de l'Yser, des va-et-vient assez suspects et, comme il était facile de battre cette partie du front ennemi, on se hâta de pointer dans sa direction une de nos pièces de campagne. Était-ce un piège? Ou quelque espion, par derrière, faisait-il des signaux? La pièce n'était pas plutôt en action qu'une batterie allemande se démasquait et la prenait sous son feu : un des projectiles tua net le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui surveillait les effets du tir.

Désormais les attaques ne vont plus cesser. La nuit du 7 au 8 ne fut qu'une longue série de tentatives sur notre front, qui

Richard, les enseignes Carrelet, Sérieyx, Rousset, Le Coq, Vigoureux, les officiers des équipages Hervé, Fossey, tués ou morts des suites de leurs blessures.

toutes furent repoussées. Elles reprirent au jour sur les tranchées du cimetière. Le mur d'enceinte était tombé depuis longtemps sous les coups de l'artillerie allemande; par les meurtrières des créneaux, on voyait l'immense plaine de betteraves au bord de laquelle nous combattions, le dos à Dixmude et à son *schoore* presque entièrement reconstitué. A l'horizon, sur sa butte solitaire, l'imprenable château de Woumen, enveloppé de bois et de fumée, commandait la position; les flocons blancs des batteries s'accrochaient aux branches qui semblaient perdre leur duvet. Comme toujours, l'ennemi préparait ses attaques par un déblayage en règle du terrain : shrapnells et marmites fracassaient les dalles, hachaient les croix et quelquefois allaient déterrer à deux mètres sous terre de vieux cercueils pleins de sanie. Plusieurs fusiliers furent blessés par des esquilles d'ossemens « mobilisés... »

« On ne mollissait pas quand même, écrivait le fusilier G... Mais on comprenait que tout le monde ne fût pas organisé comme nous et les moricauds (Sénégalais), et on avait pitié de ces pauvres Belges, si éprouvés, qui, eux, vraiment, n'en pouvaient plus, surtout leurs chasseurs à pied (1). Il fallait bien leur donner un coup de main et les remplacer aux tranchées, même quand nous, n'étions pas de relève. Il y avait continuellement, sur nous, deux ou trois aviatiks, qu'on avait beau fusiller et qui revenaient toujours aux mêmes heures, comme la misère sur le monde. Quand ils avaient regagné leurs perchoirs, on était sûr de son affaire : les marmites vous arrivaient droit dans l'œil. Et quelle musique! »

Quelle musique, en effet, surtout comparée au « toussotement » de nos petits canons belges! Le 9 novembre enfin, un groupe de douze 75, tout battant neufs, vint relever ces asthmatiques. On les répartit entre Caeskerke et l'Yser. Le cimetière restait « notre point noir. » Une des tranchées que nous y occupions avait été prise par les Allemands; mais une vigoureuse contre-attaque de l'enseigne Melchior les en délogeait presque aussitôt. « Exaspéré de tant d'efforts stériles, écrit le lieutenant de vaisseau A..., l'ennemi se décida, le 10 novembre, à frapper un coup décisif. Vers dix heures du matin commença le plus terrible bombardement que la brigade ait eu à supporter. Le

(1) Souvenons-nous que les Belges se battaient depuis trois mois et que, jusqu'au 23 octobre, ils avaient été à peu près seuls contre les forces allemandes.

tir, très ajusté, bouleversa les tranchées et fit subir à nos compagnies de très grosses pertes (1). » Et, à onze heures, 40000 Allemands marchèrent sur Dixmude.

C'était l'attaque par masses profondes, comme au début du siège, mais mieux soutenue, « montée » par des troupes fraîches ou renforcées et qui connaissaient les points faibles de l'adversaire. Encore n'est-il pas sûr qu'elle eût réussi sans l'inconcevable fléchissement de nos positions de la route d'Eessen. Nous avions là trois lignes successives de tranchées. Il faut que la première ait été complètement démolie et sa section tout de suite hors de combat. De fait, le feu ennemi était si intense que le lieutenant de Nanteuil, qui occupait la tranchée d'arrière, avait dû mettre son monde à l'abri d'un tas de paille. La colonne attaquante put ainsi tomber sur la deuxième ligne où se trouvait le commandant Rabot et l'exterminer presque entièrement. Quatre fusiliers seulement parviennent à s'échapper. Du toit de la ferme où elle est postée, une vigie les aperçoit et jette l'alarme :

— Les Boches... à 400 mètres!

— Aux armes! crie de Nanteuil. Aux tranchées!

Lui-même, pour observer l'ennemi, se porte au point le plus exposé; mais, pris en enfilade, il est atteint d'une balle au cou, qui lèse la moelle épinière. Comment ses hommes réussirent-ils à l'emporter? Il gardait sa connaissance et ne se faisait pas d'illusion. Toute son énergie semblait concentrée dans ce désir : aller mourir en France. Son souhait a été exaucé.

Et alors, ces trois lignes de tranchées enfoncées, ce fut le débordement. La vague allemande nous submergeait. L'ennemi, qui avait pénétré dans l'intérieur de la défense et que de nouvelles colonnes renforçaient à tout instant, nous prenait d'écharpe, de flanc et de revers. L'une après l'autre, nos positions craquaient. Déjà les premiers fuyards arrivaient devant Dixmude.

— Où vas-tu? crie un officier à un marin auquel il barre le passage.

— Capitaine, un obus a cassé mon fusil dans la tranchée. Mais donnez-m'en un autre et j'y retourne.

On lui donne le fusil d'un mort et ce brave replonge dans la

(1) Cité par le Dr Caradec, *op. cit.*

fournaise. Un autre, tout jeune, erre comme une âme en peine à la lisière des champs. Un officier lui demande ce qu'il cherche :

— Ma compagnie. On a trinqué aujourd'hui. Il ne doit pas en rester lourd.

Et, subitement redressé, une flamme aux yeux :

— Mais ça ne fait rien, capitaine, *ils* ne passeront pas (1)!

Ils ne passeront pas, mais, pour les empêcher d'entrer dans Dixmude, c'est trop tard. Des mousqueteries éclatent dans notre dos; il y un fusil derrière chaque tas de moellons. L'ennemi fût brusquement sorti de terre qu'on n'eût pas été plus surpris. Il se peut qu'un certain nombre des assaillans qui s'étaient réfugiés dans les caves de Dixmude, après l'échauffourée du 25 octobre, soient sortis à ce moment de leurs terriers pour ajouter à la confusion. On connaîtra quelque jour peut-être l'explication du mystère. De tous les côtés, hors ville, en ville, sur l'Yser, nous étions dans le feu. C'était « la guerre des rues, avec ses surprises et ses embuscades, » dit le lieutenant de vaisseau A... Qu'étaient devenues nos compagnies de couverture, celles du cimetière et celles de la route de Beerst? De la compagnie du commandant Rabot, tué avec les trois quarts de sa section dans la tranchée qu'il occupait sur le flanc Nord de la défense, il ne reste que quelques hommes ralliés autour du lieutenant de vaisseau Sérieyx et qui luttent avec lui jusqu' « au dernier fusil. » Blessé, désarmé, Sérieyx est joint à quelques autres éclopés dont la colonne attaquante se fait un pare-balles pour arriver jusqu'à l'Yser. « Spectacle abominable, dit le lieutenant de vaisseau A..., de prisonniers français obligés de marcher en avant des Boches qui, à genoux derrière eux, tiraient entre leurs jambes! » Nos hommes, de l'autre côté de l'Yser, n'osaient riposter.

— Criez-leur de se rendre, ordonne le major à Sérieyx.

— Comment pouvez-vous penser qu'ils se rendront? répond avec une sublime impudence le nouveau Regulus. Ils sont dix mille et vous n'êtes qu'une poignée!

Au même instant une vive fusillade éclate sur la droite de l'ennemi et détourne son attention : faisant signe aux siens, Sérieyx se jette dans l'Yser, le traverse à la nage, malgré

(1) Cf. Dr Caradec, *op. cit.*

son bras cassé, et court rendre compte de ce qui se passe à l'amiral.

C'est une contre-attaque lancée par le commandant de la défense et menée par le lieutenant de vaisseau d'Albia qui l'a dégagé. Une autre compagnie, avec le commandant Mauros, parvient à se retrancher derrière la barricade du passage à niveau de la route d'Eessen; sur toutes les voies aboutissant à l'Yser et spécialement au Haut-Pont, à la passerelle et au pont du chemin de fer, des sections s'établissent fortement ou consolident les sections qui les occupent déjà. Ces dispositions, prises à la hâte par le commandant Delage, réussiront-elles à sauver Dixmude? Tout au plus permettront-elles de prolonger un peu son agonie. Les minutes, désormais, lui sont comptées. Après avoir traversé à la baïonnette la colonne ennemie qui s'était aventurée jusqu'au Haut-Pont, la section du lieutenant d'Albia se heurtait à d'autres colonnes débouchant par la Grand'Place et les rues avoisinantes; la barricade de la route d'Eessen était emportée. Allemands et Français ne formaient plus qu'une grande mêlée hurlante qui tourbillonnait en ville et sur le bord de l'Yser. On se fusillait à bout portant; on s'égorgeait à la baïonnette, au couteau, à coups de crosse, et, quand les crosses étaient rompues à force de cogner, on avait encore ses pieds, ses poings, sa tête, ses dents. A trois heures de l'après-midi, la moitié de nos hommes étaient hors de combat, tués, blessés ou prisonniers, et les colonnes allemandes, par la brèche ouverte dans la défense, continuaient à tomber dans Dixmude. Elles nous refoulaient vers les ponts que nous tenions toujours, que nous tiendrons jusqu'au bout. L'ennemi pourra prendre Dixmude, — le petit matelot a raison, — il ne passera pas l'Yser. Une dernière fois, pour dégager la compagnie Mauros qui se replie sous un feu terrible, les débris des sections se reforment, officiers en tête. Et c'est de nouveau la charge, la mêlée tourbillonnante par les rues, le choc effroyable de deux électricités rivales. Écumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge : « Et d'un! Et de deux! Et de trois! Et de quatre!... » Ainsi jusqu'à vingt-deux. Quand il n'a plus de ventre boche à crever, il se retourne contre ses compagnons : il était fou...

Mais que peut l'héroïsme individuel contre le pullulement

de ces masses d'hommes qui sortent du pavé à mesure qu'on les écrase? « C'est des punaises! » dit un quartier-maître dont les bras n'en peuvent plus d'avoir frappé. Et la nuit tombe. Dixmude a cessé de panteler. Il y a six heures qu'on se bat sur ce cadavre en miettes. Plus un pignon, plus un mur n'est debout, à l'exception de la minoterie. Un banc de galets, voilà Dixmude. La conservation de ce « tas de cailloux; » qui se complique d'un foyer de pestilence, ne vaut pas le petit doigt d'un de nos hommes. A cinq heures du soir, après avoir fait sauter les ponts et la minoterie, l'amiral se replie de l'autre côté de l'Yser.

« Chère mère, écrira quelques jours plus tard le fusilier E. J..., d'Audierne, je vous dirai que, le 10 de ce mois, je ne chantais pas la gloire à Dixmude, car, sur ma compagnie, on est retourné une trentaine. Ce jour-là, je croyais y rester; mais, comme le courage m'a emporté, j'ai pu me retirer avec beaucoup de misère. Et il y en a beaucoup qui étaient forcés de se f... à la nage pour se sauver. »

Sans doute les prisonniers qui, avec l'héroïque Sérieyx, s'étaient jetés dans l'Yser. On ignorait encore que le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit dans les tranchées de la route de Beerst avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, il aura la joie, — et la gloire, — de ramener une partie de ses hommes dans nos lignes; ils sont 450, épuisés, sans armes, sans équipement, vrais blocs de boue, qui, en rampant dans la vase avec laquelle ils se confondent, ont pu échapper à l'ennemi.

Trop des nôtres encore demeuraient entre ses mains ou sous les ruines de Dixmude (1). Leur sacrifice n'avait pas été inutile cependant, puisque, Dixmude tombée, l'ennemi nous

(1) D'après M. Pierre Loti, les fusiliers marins auraient perdu devant Dixmude « la moitié de leur effectif et quatre-vingts pour cent de leurs officiers. » L'estimation n'est pas trop forte, si l'on y fait entrer les blessés et les disparus. Furent tués au cours de la journée du 10 novembre ou moururent des suites de leurs blessures le capitaine de frégate Rabot, les lieutenans de vaisseau Baudry, Kirsch, d'Albia, les enseignes de Montgolfier, de Lorgeril, de Nanteuil, le médecin principal Lecœur; blessés, le capitaine de vaisseau Varney, le lieutenant de vaisseau Sérieyx, les enseignes Melchior, Kez-Lombardie, de Saizieu, Thépot, les officiers des équipages Paul et Charrier; portés comme disparus, les lieutenans de vaisseau Lucas, Gouin, Modet, l'enseigne Aldebert, le médecin de 1re classe Guillet, le médecin auxiliaire Chastang, l'élève de l'École navale Verdat.

retrouvait en face de lui, sur l'autre rive de l'Yser, nos anciennes lignes de repli devenues notre front de défense, mais un front inexpugnable, bien garni d'artillerie lourde et derrière lequel, exacte au rendez-vous, l'inondation maintenant tendait son inflexible réseau.

Tout le bassin de l'Yser ne faisait plus qu'un lac, une mer morte, sur laquelle Dixmude, avec ses alignemens de pierres noircies, s'avançait comme un cap qui s'effrite, un Quiberon désagrégé. La prise de ce « tas de cailloux » avait coûté aux Allemands 10 000 hommes; 4 000 blessés étaient transportés le lendemain à Liége, d'après les *Nieuws van den Dag*. Et l'on ne comptait pas ceux qui râlaient dans les ambulances du front. En prenant Dixmude, les Allemands s'étaient simplement rendus maîtres de deux têtes de pont. Encore est-ce trop dire, car, de la berge septentrionale de l'Yser, nous continuions à commander Dixmude qu'ils tentaient vainement d' « organiser » et où les foudroyait l'artillerie du colonel Coffec. Tandis que là-bas, entre l'Yser et la digue du chemin de fer de Nieuport, des milliers d'Allemands, devant Ramscappelle et Pervyse, sur les petits tertres où ils avaient hissé leurs mitrailleuses et leurs mortiers, voyaient avec épouvante monter heure par heure autour d'eux le flot impitoyable de l'inondation, dans la région même de Dixmude, où l'amiral avait fait procéder, avec l'aide du génie belge, à l'explosion de l'éclusette Sud de la borne 16, une colonne allemande de 1 500 hommes, cernée par les eaux, s'enlizait misérablement avec l'îlot qui la portait; une nouvelle inondation s'ajoutait à la précédente ; l'ancien *schoore* de Dixmude était définitivement reconstitué : ni aujourd'hui, ni jamais, l'ennemi ne pouvait plus passer.

CHARLES LE GOFFIC.

LA RÉFORME EN ITALIE

Le mouvement de la Réforme n'eut pas au début en Italie les allures agressives et dogmatiques ni la violence qui le caractérisent ailleurs. Ses premiers adeptes furent pour la plupart des moines, des ecclésiastiques, ou de pieuses personnes très attachées à l'Église catholique, dont le seul objet était de réformer, dans l'intérêt même du Saint-Siège et de la foi, certains abus trop évidens et de s'éclairer sur certains points dont l'examen ne leur semblait pas interdit. C'est ce qui explique chez un si grand nombre d'entre eux ce mélange de déférence pour la papauté, de piété catholique et d'aspirations vers une rénovation de l'Église.

La Réforme commença par être en Italie presque inconsciente ; on ne souhaitait pas détruire le pouvoir pontifical, ni transformer la religion, mais, tout au contraire, leur donner plus de force en écartant ce qui pouvait s'y être introduit de critiquable.

D'ailleurs, l'Italie n'a guère produit de révoltés en matière de foi ; l'hérésie y eut toujours de l'humilité et y garda de la réserve ; elle fut concentrée et méditative : Joachim de Flora, Jean de Parme, fra Jacopone de Todi, furent surtout d'exquis et de doux rêveurs ; leur imagination les berçait de si enivrantes images qu'ils étaient satisfaits de vivre dans leur rêve, entourés de quelques confidens ; l'esprit d'agitation et de combat était bien loin d'eux. Savonarole excepté, la papauté ne rencontrera jamais en Italie de fougueux, d'irréconciliables adversaires.

D'ailleurs, les opinions en matière de foi et de discipline n'étaient pas aussi strictement déterminées au Moyen âge et à

l'époque de la première Renaissance qu'elles le devinrent après le concile de Trente : on pouvait se mouvoir dans l'orthodoxie.

La Réformation italienne surtout se distingue par une subtilité de nuances et une souplesse de procédés qui ont mis en grande peine plus d'un historien, trop occupé d'établir des catégories bien définies et des distinctions bien nettes; on s'est répandu en discussions vaines pour décider si tel ou tel personnage a été véritablement hérétique ou catholique ; la finesse et le bon sens italiens ne comportent guère ces décisions tranchées ; le respect que chacun professait pour les anciennes traditions, la notion qu'on avait, grâce à une longue expérience, qu'il est inutile et maladroit de renverser de fond en comble de vénérables institutions, un certain amour-propre national, faisaient qu'on n'était point porté aux solutions brutales; on songeait beaucoup moins à opérer une « Réforme de l'Église catholique » qu'une « Réforme catholique de l'Église, » suivant la formule que les jésuites firent prévaloir. On savait concilier ce qui nous paraît inconciliable.

C'était d'ailleurs une bien vieille habitude en Italie, chez les partisans les plus décidés du Saint-Siège, que d'en dénoncer avec éclat les vices et d'en réclamer la réforme. Les invectives des protestans du xvie siècle durent paraître singulièrement modérées dans le fond et dans la forme au regard de celles d'un saint Bernard, d'une Catherine de Sienne, d'un Pétrarque ; elles étaient sans doute plus dangereuses, mais singulièrement moins vigoureuses. Plus tard, le cardinal Giuliano Cesarini, ainsi que le rappelle Bossuet au commencement de son livre sur les *Variations des Églises protestantes*, représentait en termes d'une hardiesse qui ne fut pas dépassée les dangers que la dépravation du clergé faisait courir à la papauté. On ne s'étonna et l'on ne se scandalisa donc pas en Italie quand on vit nombre de personnes et des plus qualifiées proclamer que l'Église se perdait par ses vices, qu'il fallait la réformer « dans son chef et dans ses membres. » C'était le sentiment commun.

Certes, les abus dont on se plaignait et auxquels le protestantisme pensait apporter un remède étaient plus sensibles en Italie que partout ailleurs. Savonarole les avait dépeints avec fougue, mais non sans vérité : « Les cloches sonnent toutes par

avidité, disait-il ; elles n'appellent que pain, argent et cierges (1). Les prêtres ne vont au chœur que pour y recevoir de l'argent ; aux vêpres et aux offices que parce qu'on y fait des distributions. Voyez s'ils vont à matines. Ils vendent les bénéfices, ils vendent les sacremens, ils vendent les messes de mariage... De leur débauche, que dirai-je ? » Ailleurs il emploie pour dépeindre leur luxe, cette image d'une merveilleuse vigueur : « Jadis les calices étaient d'or et les prélats de bois, maintenant les calices sont de bois et les prélats d'or. »

Il n'est pas douteux qu'une partie du clergé italien prêtait aux critiques, mais le spectacle peu édifiant qu'offrit la Ville éternelle à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e] n'inspirait nullement à la plupart des Italiens les sentimens d'étonnement et de réprobation que ressentaient les étrangers ; presque personne ne se choqua à Rome en voyant le cardinal d'Este, travesti en Turc, prendre part aux fêtes du carnaval. On faisait la part entre la qualité d'une institution et l'indignité de ceux qui la représentaient ; la foi ne fut pas plus grande au temps où des papes d'une haute piété dirigeaient un clergé qu'ils animaient de leur zèle et qui se modelait sur leur austérité, que lorsque le trône de Saint-Pierre était le jouet de deux aventurières, Théodora et Marozia, qui accordaient ou retiraient la tiare à des enfans, ou bien quand Léon X avait transformé le Vatican en une folle cour princière. Néanmoins, d'une part, on souhaitait de voir ce relâchement prendre fin, de l'autre, ses conséquences se faisaient sentir aux Italiens plus lourdement qu'aux ultramontains.

Le côté théorique, dogmatique de la Réforme touchait moins les Italiens que son côté pratique. Assurément, l'école qui se forma à Naples autour de Valdès s'occupa de la Justification et peut-être du dogme de la Trinité ; les disciples de Soccino à Vicence cherchaient à éclaircir leurs doutes touchant quelques points de théologie ; les controverses religieuses furent très à la mode ; on discutait partout et dans toutes les classes sur les dogmes et l'interprétation des Écritures ; il fallut tirer sept éditions du *Trattato del Amore di Gesù Cristo*. Il n'en demeure pas moins certain que la destruction des abus fut le principal objet que se proposaient la plupart de ceux qui embrassèrent la

(1) On s'amusait à dire dans le peuple que les cloches en tintant disaient : *Dando, dando*. « En donnant, en donnant. »

Réforme en Italie ; les prédicateurs, les libellistes, les faiseurs de pasquinades portaient surtout leur effort sur la transformation des mœurs du clergé et la modération des exigences financières de l'Église.

En 1545, l'évêque de Lovello, Feretti, énumérait ainsi les erreurs des hérétiques italiens : « Nier la confession, l'efficacité des indulgences, l'utilité des messes, le libre arbitre, le purgatoire, penser que la foi seule justifie, protester contre le culte des saints, prétendre que le culte des images est une idolâtrie, ne pas jeûner, s'élever contre les vœux monastiques, affirmer qu'on vit en péché mortel, affirmer que, le Christ étant mort pour expier les péchés de tous, il est inutile que chacun expie les siens, affirmer que le Pape n'est pas le chef de l'Église. » D'autre part, parmi les chefs d'accusation qui figurent le plus fréquemment dans les réquisitoires du Saint-Office, on relève : la négation de l'efficacité des pratiques extérieures, la critique des générosités de l'Église et de l'intervention du clergé dans la vie quotidienne. On s'élevait donc surtout contre les dévotions qui étaient une source de revenus pour l'Église.

C'est bien là, en effet, ce qui irritait le plus les Italiens. « Je ne sais, écrivait le fameux historien Guicciardini, ce qui me déplaît le plus, de l'ambition, de l'avarice ou de la mollesse des prêtres... Cependant la situation que j'ai occupée sous plusieurs pontifes m'a obligé à m'attacher dans mon propre intérêt à leur grandeur ; n'avait été cette nécessité, j'aurais aimé Martin Luther comme moi-même, non pour me délivrer des lois qu'impose la religion chrétienne selon qu'on l'interprète et qu'on la comprend, mais pour voir réduire dans ses justes limites cette troupe scélérate, c'est-à-dire à la voir, ou bien sans vices ou bien sans autorité. »

***

Cependant, il est fort probable que la déférence et la soumission traditionnelle des Italiens envers la Cour pontificale les auraient cette fois encore détournés de donner corps à leurs aspirations, n'avaient été les incitations venues du Nord. L'écho de la grande rumeur que Luther soulevait en Allemagne donna le branle. Pour ce qui est de Calvin, son influence ne se fit guère sentir qu'en Piémont, ainsi qu'à Ferrare, à cause de la présence en cette ville de Renée de France.

« En l'année 1520, dit Guicciardini, commencèrent à se répandre des doctrines nouvelles, hostiles d'abord à la papauté, puis à l'Église elle-même, lesquelles avaient pris naissance en Saxe. »

Ce fut d'abord par les livres que le luthéranisme se propagea en Italie. Le terrain avait été admirablement préparé par les nombreux ouvrages d'exégèse, par les commentaires et les traductions des livres saints publiés depuis une cinquantaine d'années. Le réveil des esprits dont l'humanisme fut une des formes, le goût des recherches littéraires qui s'ensuivit, la diffusion du savoir produite par l'imprimerie, portèrent les Italiens à vouloir mieux connaître les Écritures. Dès 1477, le texte hébraïque du *Psautier* avait été publié; un groupe de docteurs juifs avait donné, en 1488, une version nouvelle de la *Bible;* Giambattista Folengo, fils du fameux Coccaïe, entré dans l'ordre des bénédictins en 1506, publia un commentaire sur les *Psaumes de David* et sur les *Épîtres* de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jean, qui figurèrent plus tard dans l'*Index;* la première édition de la *Septante* sortit en 1518 des presses aldines sous la direction d'Andrea d'Assolo. Plus tard, Antonio Brucioli fit une traduction intégrale de la *Bible;* le *Cantique des Cantiques*, le *Livre de Job*, avaient été mis précédemment en italien.

Les écrits des réformateurs allemands eurent d'autre part le meilleur accueil. Dès 1519, un libraire, Calvino di Menaggio, faisait connaître quelques-unes des lettres de Luther. Le fameux traité de Mélanchthon, *Loci communes*, publié à Wittemberg en 1521, ne tarda pas à être commenté dans toute la vallée du Pô. Il y avait déjà tant de livres hérétiques en Italie vers 1523, que le pape Clément VII recommandait, le 17 janvier 1524, à l'évêque de Trente « de faire rechercher et brûler les écrits dangereux qui avaient pénétré d'Allemagne en Italie, » et il enjoignait au vicaire de cet évêque de s'opposer de tout son pouvoir à leur diffusion. Ce fut en vain. Luther se félicite, à cette époque, dans sa correspondance, du succès de ses doctrines en terre italienne. Les livres hérétiques étaient partout demandés : on en faisait entrer à Bologne, dissimulés dans des charrettes de blé; on en imprimait à Venise sous de faux noms, et l'autorité ecclésiastique, sans défiance, les laissait circuler. Le cardinal Serafino Razalio racontait plus tard que longtemps on avait lu à Rome, sans penser à mal et avec un vif intérêt,

les *Loci communes* de Melanchthon, traduits en italien et publiés à Venise en 1525 sous le pseudonyme de Terra Negra, lequel n'était qu'une autre forme du nom véritable de l'auteur, Schwarzerd. Ces déguisemens étaient fréquens. La préface de Luther à l'*Épître aux Romains* de saint Paul, ainsi que son traité sur la *Justification* parurent comme étant du cardinal Fregoso; les œuvres de Zwingle furent imprimées sous le nom de Coricius Cogelius; le *Commentaire sur les Psaumes* de Bucer passa pour l'œuvre de Aretius Felinus.

Certains livres publiés en Italie par des Italiens eurent une vogue extraordinaire et contribuèrent pour une grande part au développement du protestantisme; le petit traité intitulé *Le Bénéfice de la mort du Christ*, imprimé à Venise en 1540, se vendit à plus de quarante mille exemplaires; les lecteurs les plus avisés le trouvaient très orthodoxe; le cardinal Morone le recommandait à ses amis sur le dire de son vicaire et le cardinal Cortese en faisait le matin sa première lecture. Cependant il y était affirmé que la *Justification* était la condition exclusive du salut. L'Inquisition le condamna ensuite et en fit une si rigoureuse recherche que tous les exemplaires, à l'exception de deux ou trois, en ont disparu. La *Tragédie du Libre Arbitre* eut aussi une immense influence et un sort analogue; ce devint un si grand crime de l'avoir lue qu'il y allait des galères et qu'un artisan de Forli fut emmuré sa vie durant pour en avoir donné une représentation chez lui; en outre, sa maison fut rasée et une stèle commémorative et expiatoire élevée sur son emplacement. Cette tragédie où le « seigneur Franc-Arbitre, » fils de la Raison et de la Volonté, épouse dame Grâce congrue et règne sur le royaume des Bonnes œuvres jusqu'au jour où on lui coupe la tête, était en effet une amère satire contre le Saint-Siège et le clergé; certain passage sur la Province de moinerie fait penser à l'Ile sonnante de Rabelais. Il en fut de même du *Pasquin en extase*, de Curione.

Plus encore que par les livres, la diffusion des idées nouvelles se fit par la prédication; il peut paraître étrange que la réforme du clergé et de la Cour pontificale, la suppression des abus, voire la modification de certains dogmes et l'abolition de certaines pratiques religieuses aient été préconisées en chaire, précisément par des ministres de l'Église, sans que d'ailleurs le Saint-Siège intervînt aucunement; durant vingt-cinq ans,

de 1520 à 1545, il n'y eut guère de carême durant lequel, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, un moine ne prît à partie avec violence l'Église et la hiérarchie. Au surplus, parmi tous ces moines, augustins et bénédictins, franciscains et capucins, qui tonnaient contre les abus, il n'en était guère qui songeassent d'abord à autre chose, comme on l'a dit, qu'à travailler au plus grand bien de l'Église.

Ils étaient éloquens, véhémens, habiles raisonneurs; leur action fut grande. Les esprits restaient longtemps agités après le passage de l'un d'eux et les germes qu'ils avaient semés levaient vite; il en fut ainsi à Naples, à Sienne, à Modène, à Lucques, à Faenza.

***

Les cercles littéraires, les académies alors si nombreuses en Italie, furent pour beaucoup aussi dans le mouvement protestant; on n'y discutait pas seulement littérature et beaux-arts, à grand renfort de raisonnemens subtils et captieux; on n'y faisait pas seulement assaut de *concetti* et de bel esprit, il y était parfois question de choses plus sérieuses; on y abordait des problèmes de morale, de métaphysique, d'exégèse, de théologie. A Modène, un professeur, Grillenzone, avait fondé une académie où l'on s'entretenait de littérature grecque et latine et de théologie; on y critiquait à l'occasion le Saint-Siège; cependant les académiciens ne furent guère inquiétés avant 1535; un livre condamné ayant alors circulé dans la ville avec leur connivence, l'inquisiteur local eut mission de perquisitionner chez eux et dans les monastères, car on y disputait aussi librement que dans les académies. L'enquête n'aboutit pas. L'année suivante, un moine sicilien, Paolo Ricci, vint à Modène. Il était passionné et doué d'une parole entraînante; les fidèles de l'académie et tous ceux qui partageaient leurs idées, se réunirent autour de lui et un foyer de protestantisme fut ainsi créé. Chacun se mit à interpréter saint Paul et saint Jean, et à consulter les Écritures saintes; on discutait, raconte un chroniqueur contemporain, dans les salons et dans les boutiques, dans la rue et dans les églises. Il en fut bruit jusqu'en Allemagne; Martin Bucer écrivit aux Modénois pour les féliciter. Cependant le duc de Ferrare fit arrêter Ricci. Il se rétracta, mais ses disciples persistèrent dans leurs opinions. L'académie avait pris

la direction du mouvement; l'évêque, qui était le cardinal Morone, écrivait en 1540 que la ville entière était devenue luthérienne, que l'on ne faisait qu'y blâmer l'Église catholique, parler contre la messe, le purgatoire, le culte des morts, et il ajoutait que les prédicateurs orthodoxes n'osaient plus se risquer à prêcher dans la crainte de railleries et de mauvais traitemens dont ils se sentaient menacés. On répétait dans toute la ville « qu'ils n'unissaient pas à la bonté de leur cause l'excellence des argumens et la pureté des mœurs. »

Il y avait assurément quelque exagération dans ces doléances; le 10 décembre 1541, le pape Paul III écrivait à un moine du Mont-Cassin, originaire de Modène, pour lui demander « si réellement il y avait des hérétiques dans sa patrie; » sans doute le moine ne se montra pas aussi alarmé que l'évêque, mais ne cacha pas au Pape que la dévotion des Modénois n'était plus aussi entière que jadis, car les cardinaux Sadoleto et Cortese furent aussitôt envoyés pour faire une enquête; ceux-ci, soit dans la crainte d'exaspérer les esprits, soit parce que le mal ne leur sembla pas sans remède, conseillèrent à Paul III d'user de modération et de se contenter d'exiger des membres de l'académie et de leurs disciples la signature d'un formulaire, de forme assez vague. Plus tard, le duc de Ferrare reprit la campagne, poursuivit les académiciens et fit fermer l'académie. En 1825, on découvrit, en démolissant un mur, les papiers et les livres de l'un des membres les plus actifs, l'écrivain Castelvetro; les papiers furent dispersés, mais les livres ont été recueillis et, par eux, l'on peut connaître la composition d'une bibliothèque d'hérétique vers 1550; on y trouve les œuvres de Calvin, de Bucer, de Zwingle, de Melanchthon, des traductions des Psaumes et de l'Évangile...

A Sienne, l'académie des Étourdis avait pour chef Piccolomini qui fut plus tard fortement suspecté ; on n'y professait pas ouvertement des doctrines hostiles à l'Église; sur soixante-dix membres que comptait l'académie, une cinquantaine étaient tout dévoués au Saint-Siège, mais elle n'en constituait pas moins un centre de critique et d'agitation; l'extension du protestantisme dans toute la région fut due en grande partie à la propagande des Étourdis.

De même à Ferrare, les académies étaient nombreuses; il y avait celles des Ténébreux, des Élevés, des Illuminés, des

Argonautes, des Amis de la Vertu, des Sereins... Celle des Élevés comptait parmi ses membres Calcagnini, un novateur convaincu, mais qui toutefois n'aspirait pas au martyre : « Persuadé, écrivait-il à un de ses amis, qu'il est dangereux de traiter des questions théologiques devant la multitude et dans les discours publics, je trouve plus sûr de parler avec le plus grand nombre et de penser avec quelques-uns. » Néanmoins, il était lié avec les plus zélés défenseurs de la Réforme et, dans son académie comme dans les autres, on se passionnait pour la morale et la philosophie.

Dans plusieurs villes s'étaient fondées des associations d'un tout autre caractère et fort étranges, dont l'action ne fut pas sans influence sur la propagation des idées nouvelles, et plus encore sur les réformes que le Saint-Siège imposa par la suite. La première avait été constituée à Gênes en 1497 sur l'initiative de Gaetano da Tiene, que le pape Clément X canonisa en 1671; ce même Gaetano en créa une autre à Rome en 1517. Le but de ces associations était, disent les statuts, de « répandre l'amour divin, c'est-à-dire la charité ; » aussi prirent-elles le nom de société *Del Divino Amore*. Il était imposé à chacun des associés de se montrer *humble de cœur*. Cependant, malgré des intentions si avouables, ces associations étaient en réalité des sociétés secrètes ; il était défendu aux membres de révéler les noms des associés, les propositions agitées dans les réunions, le but de l'œuvre. Une surveillance mutuelle fut organisée. Chaque année, à l'époque du Carême, une réunion avait lieu au cours de laquelle les assistans se retiraient chacun à leur tour, afin que, pendant leur absence, leur conduite pût être examinée. Ceux qui avaient quelque chose à révéler devaient le déclarer ; on votait ; un quart de boules noires suffisait pour décider l'exclusion. Mais le membre ainsi frappé n'était informé du vote que plus tard « avec des ménagemens. »

A Rome, l'association comptait une soixantaine de membres dont quatre devinrent cardinaux ; un autre fut Aléandre, l'un des agens les plus actifs du pouvoir pontifical dans sa lutte contre le luthéranisme en Allemagne et dans les Flandres. De fait, la société *Del Divino Amore* ne se montra jamais hostile au Saint-Siège ; loin de là, mais elle s'efforça de montrer, par l'exemple et la propagande de ses membres, que les abus devaient et pouvaient être supprimés et que l'Église ne serait sauvée qu'à

ce prix. Aussi, lorsque le pape Paul III constitua une commission chargée de rechercher et de proposer des réformes, ce fut parmi cette société qu'il choisit les enquêteurs.

De même que les académies, les universités contribuèrent à faire connaître les idées nouvelles; celles de Bologne, de Ferrare, de Padoue, de Pavie étaient fréquentées par de nombreux étudians allemands. D'autre part, beaucoup de jeunes Italiens se rendaient en Allemagne pour y achever leurs études ; d'autres allaient en Suisse. Les relations entre les érudits des différentes nations, que l'usage universel de la langue latine rendaient alors plus fréquentes et plus intimes qu'elles ne le sont devenues depuis, furent pour beaucoup dans la dissémination du protestantisme. Sadoleto et Bembo, à ne citer que cet exemple, correspondaient régulièrement avec Melanchthon; Érasme entretenait un commerce de lettres avec nombre d'érudits italiens.

***

Quelques hommes se firent les apôtres, les propagateurs des doctrines luthériennes, avec un grand zèle et un admirable dévouement. Bernardino Ochino fut parmi les plus actifs. Entré dans l'ordre des mineurs conventuels, il en trouva la loi trop douce, et, profitant de la réforme de l'ordre des franciscains d'où devaient sortir les capucins, il partagea leurs austérités. Il prêcha, pâle, portant une longue barbe blanche qui lui tombait jusqu'à la ceinture, ayant les cheveux « aussi blancs que la neige, » et cet air vénérable qui ajoute à la valeur des argumens l'autorité de l'expérience. Son action était inconcevable; à Naples, sa parole convaincante et sincère enflamma la ville entière. Il lui fallait de l'argent; en moins de rien, il obtint 5 000 ducats. Le vice-roi Toledo s'émut et consulta l'archevêque Francesco Carafa qui se borna à lui prescrire de demander à Ochino de ne plus traiter de sujets captieux. A Sienne, l'enthousiasme de la foule fut tel que ceux qui ne pouvaient pénétrer dans l'église où il prêchait montaient sur la toiture et en arrachaient des parties pour pouvoir l'entendre. Le conseil communal lui délégua quatre de ses membres pour le conjurer de prolonger son séjour et de faire encore quelques sermons, soit dans la cathédrale, soit au palais communal, « car il était bon et profitable aux âmes que le frère Bernardino continuât encore un certain temps à

enseigner (21 juin 1539). » Mais Ochino ambitionnait de répandre partout ses idées; il alla à Pérouse, à Florence, à Venise. Le cardinal Bembo l'entendit. Ces deux hommes si différens de tempérament, de programme de vie, d'éducation, l'un homme d'étude, soucieux des nuances et curieux sur toutes choses de beau langage; l'autre impétueux, n'ayant d'autre souci que celui de ses doctrines et tout occupé des intérêts de son ordre, se comprirent parfaitement. Bembo fut séduit. « Notre frère Bernardino, écrivait-il à la marquise Vittoria Colonna, est adoré ici; je veux l'appeler mien, comme Votre Altesse l'appelle sien. » La liberté dont il jouissait l'enhardissant, il laissait de plus en plus percer ses doutes sur l'utilité des jeûnes, sur l'efficacité des indulgences; il parlait du purgatoire, du libre arbitre, de l'autorité pontificale comme on le faisait outre-monts. Les écrits de saint Augustin lui servaient le plus souvent de thème; il les interprétait de façon nouvelle. Ainsi, en donnant le sens interrogatif à la phrase : *Qui fecit te sine te non salvabit te sine te*, il en tirait un argument favorable à sa thèse qu'on n'avait pas aperçu auparavant. Le Pape le manda à Rome. On se demanda si c'était pour le créer cardinal ou le livrer à l'Inquisition. Il hésita, consulta ses amis, se crut menacé, et il semble qu'il l'était en effet; finalement il quitta l'Italie en fugitif. Ses amis éprouvèrent une grande surprise, dont nous pouvons nous étonner, en apprenant cette rupture qui devint plus éclatante encore quand Ochino eut fondé à Genève une église protestante italienne et se fut marié. Dans le vingtième de ses *Trente Dialogues*, il soutient même que, si l'on demande à Dieu avec sincérité le don de continence et que Dieu ne l'accorde pas, on a le droit de prendre une concubine, « car si l'on fait ce que Dieu pousse à faire, à la condition que l'on se soit bien rendu compte que c'est par un instinct divin, on ne pèche pas; on ne saurait en effet errer en obéissant à Dieu. »

Bernardino Ochino est sans doute le type le plus achevé de ces moines qui propagèrent les doctrines nouvelles, les uns sans se détacher, les autres en se détachant insensiblement de l'Église catholique; mais bien d'autres jouèrent un rôle important dans la Réforme italienne. Vergerio fut du nombre, ainsi que Vermiglio. L'électeur palatin Frédéric le Sage, celui-là même grâce au refus duquel Charles-Quint obtint la couronne impériale, avait chargé le baron Schenck, qui était moine, de lui procurer

des reliques, moins ce semble par piété que pour en faire collection, car il se contentait de les enfermer dans des boîtes de toutes sortes, en or, en verre, en bois, en ivoire. Vergerio fut chargé de lui en porter un certain nombre; mais, avant qu'il partit, l'Électeur se ravisa, le produit des indulgences avait beaucoup baissé, il lui fallait faire des économies: il commença par les reliques et donna ordre de les vendre. Cependant les préparatifs de son voyage avaient mis Vergerio en relations avec les Allemands. Comme, d'autre part, il était bien en cour de Rome, il fut envoyé par le Pape en qualité de nonce auprès de l'Empereur. C'est au cours de ses pérégrinations en Allemagne qu'il rencontra Luther, en novembre 1535. La description qu'il donne de lui montre surtout sous quel aspect on se le représentait en Italie. « Il était, écrit-il, corpulent, avait des yeux louches, ardens, mobiles, pleins de l'ardeur et de la rage dont il était animé; il portait quelques bagues, un gros bijou d'or suspendu au cou, un bonnet de prêtre, des vêtemens de velours et de satin garnis de fourrures. Il parlait latin sans trop de rudesse, quoique Allemand... » Leur conversation fut une altercation, au dire de Vergerio. Vergerio était fort emporté, ainsi qu'on le voit dans ses lettres où il éclate sans cesse en invectives contre les hérétiques. Cependant les devoirs de sa charge, surtout lorsqu'il assista au Colloque de Worms, en 1540, le mirent en contact de plus en plus fréquent avec les chefs du mouvement protestant; il connut Bucer, Sturm, Mélanchthon; on s'en inquiétait autour de lui; à la vérité, Vergerio traversait une crise de conscience violente; il écrivait à Rome que trop de liens l'attachaient au Saint-Siège pour qu'on pût douter de sa loyauté; son frère était évêque comme lui; mais l'influence des hommes éminens avec qui il avait conversé ébranlait la fermeté de ses convictions; il voulut se recueillir et alla chercher un refuge dans la petite cité de Capo d'Istria dont il était évêque.

« Je suis dans une belle solitude et je ne songe qu'à cultiver mon âme, » écrivait-il à Vittoria Colonna. Il ne voulut pas rester oisif; son activité et sa combativité avaient besoin d'un aliment; il entreprit donc la rédaction d'un traité dirigé contre « les apostats d'Allemagne. » Ce fut ce qui décida de sa conversion; à tant fréquenter les œuvres des luthériens, il les trouva de plus en plus solides; il essaya tout d'abord de réformer son diocèse conformément aux principes des réformateurs

dont il ne discutait plus la justesse; il obligea les moines et les nonnes à une vie régulière, il fit supprimer les images de piété, il condamna à être promenés sur des ânes trois personnages qui affirmaient avoir eu une vision de la Vierge. Ces tentatives semblèrent dangereuses à Rome. Le nonce auprès du gouvernement vénitien reçut mission d'examiner le cas de Vergerio. Ce nonce était le littérateur Giovanni della Casa, qui venait d'être nommé archevêque de Bénévent, bien qu'il n'eût pas même reçu les ordres mineurs; il était l'auteur d'un *Capitolo* intitulé *Il Forno*, d'une licence extrême. Étrange censeur assurément et qui justifiait les critiques dont Vergerio se faisait de plus en plus l'interprète. Quand Della Casa voulut le faire comparaître, Vergerio lui répondit qu'un évêque ne pouvait être jugé par un évêque et il en appela au prochain concile. Non content de discipliner son diocèse, il alla catéchiser toute la vallée du Pô. Un an se passa, Della Casa n'osait lui faire son procès et, l'ayant instruit, il n'osa en envoyer les pièces à Rome, car elles étaient des plus compromettantes pour l'évêque de Fano, Pietro Bertano. Enfin le dossier partit; crainte des accidens de route, il fut caché dans un coffre à linge adressé à la garde-robe pontificale (1548). Un représentant du Saint-Siège partit alors pour l'Istrie avec des pouvoirs étendus contre les hérétiques; il profita d'une série d'années mauvaises pour donner à croire aux populations que si les troupeaux étaient décimés, si les raisins ne mûrissaient pas, si les moissons pourrissaient, si les oliviers ne donnaient plus de fruits, la faute en était à l'évêque et à ses adhérens; il conseillait aux habitans de le lapider. Cependant Vergerio se défendait des accusations portées contre lui; très sincèrement sans doute, il ne pensait pas s'être mis en hostilité contre l'autorité pontificale en préconisant certaines réformes et en les appliquant. L'inquisiteur Fra Marino et l'avocat fiscal Bucello pensaient de même et attestaient que jamais évêque n'avait « gouverné plus catholiquement son diocèse (janvier 1547); » le cardinal de Mantoue le trouvait « irrépréhensible. » Un incident survint. Le jurisconsulte Spiera, qui avait mené une vie de travail et de méditation et professé avec éclat à Padoue, fut pris d'une sorte de délire furieux et de crises de folie à la pensée qu'il ne savait s'il devait, pour assurer son salut, suivre la voie que lui traçait l'Église catholique ou bien les conseils des novateurs. Cette

affaire fit grand bruit; toute l'Italie prit parti; les disciples de Luther et les défenseurs du Saint-Siège se firent une arme de son cas; Vergerio publia une *Apologie* de Spiera qui détermina sa rupture avec Rome; le Pape le déclara contumace, puis excommunié et le destitua de son évêché. Vergerio s'enfuit en Valteline et s'établit à Poschiavo où s'était constituée une petite église composée de deux cents Italiens environ, dont la plupart étaient des lettrés ou des gens de condition. Bientôt, se sentant menacé dans cet asile, il gagna la Suisse où il acquit une situation prépondérante. Il mourut à Tubingue en 1565.

Vermiglio, que l'on appelait Pierre Martyr, parce que son père l'avait voué à ce saint, fut également un prédicateur en grande réputation; il prêcha à Bologne, à Mantoue, à Venise, à Rome, à Naples. On traita de mauvais chrétiens ceux qui n'allaient pas l'entendre, mais il lui arriva de lire les *Commentaires* de Bucer sur l'Évangile et sur les Psaumes, traduits en italien sous le pseudonyme d'Arezzo Folino : il eut aussi connaissance de l'ouvrage de Zwingle sur la Vraie et la Fausse religion, et il fut acquis au protestantisme; comme la plupart des prédicateurs qui partageaient les idées d'outre-monts, il prenait souvent pour texte les Épîtres de saint Paul. On remarqua, entre autres choses, qu'il n'en tirait pas la preuve habituelle de l'existence du purgatoire et les moines théatins, dont c'était le rôle d'entraver les progrès de l'hérésie, le signalèrent à la Cour de Rome. Mais le Pape ne lui donna pas tort; il fut nommé visiteur général de son ordre, réforma bien des abus, de concert avec le cardinal Gonzaga et continua de prêcher, penchant néanmoins de plus en plus vers les doctrines luthériennes. Cité à Gênes, il jugea que le moment était venu de quitter l'Italie et gagna la Suisse presque en même temps que Ochino (1542).

A côté de ces moines qui parcouraient la péninsule, y semant des idées nouvelles, il y avait des réformateurs sédentaires qui groupaient autour d'eux de petites églises et par leurs enseignemens, par leur séduction personnelle, amenaient nombre de gens à embrasser les doctrines qu'ils professaient. Tel fut l'Espagnol Juan Valdès, qui exerça à Naples une incroyable influence; il était arrivé lors de la conquête espagnole; la distinction de son esprit, l'agrément de son entretien, lui acquirent promptement de nombreuses amitiés; il excellait dans les

controverses subtiles qu'on prisait et dont on se délectait tant alors en Italie. Le cardinal de Montreal se l'attacha, Clément VII le distingua et lui donna une charge; cependant Valdès penchait déjà vers le luthéranisme. Le goût était aux dialogues; il en fit un où Mercure et Charon s'entretenaient des abus de la Cour de Rome. Bientôt un petit cercle se constitua autour de lui; Ochino y fréquentait ainsi que Flaminio qui avait mis les psaumes en odes latines, Pietro Martyr et quelques autres. Dans la modeste maison qu'il possédait à la Chiaia, on discutait sur la Justification, sur le mystère de la Trinité, mais avec réserve. Jamais Valdès et ses disciples ne poussèrent leur argumentation jusqu'à ses extrêmes limites; peut-être n'en percevaient-ils eux-mêmes pas les dernières conséquences. Ce fut un grand étonnement pour eux quand ils apprirent qu'on en pouvait conclure que le libre arbitre n'existait pas. Valdès était presque un mystique à la façon italienne, sincère, doux, on dirait volontiers résigné, et ingénu, ce qui ne l'empêchait pas de faire une active propagande; il prêchait aussi bien dans les rues que dans les églises et se prodiguait pour faire des adeptes à ses idées. S'il n'était mort en 1540, avant le temps des rigueurs, il eût certainement fini sur le bûcher ou en exil. Le mouvement qu'il avait provoqué dura longtemps après sa mort. Ce furent surtout les femmes qui l'entretinrent. Il les avait captivées. Vittoria Colonna, Caterina Cibo, Isabella Brisegna, Roberta Carafa, Giulia Gonzaga, Isabella Colonna, Maria di Aragona, marquise del Vasto et sa sœur Giovanna, Maria di Cordona, princesse de Sulmona, furent ses fidèles et tenaces disciples et répandirent ses idées.

⁂

Le rôle de la femme a été des plus importans dans la propagation de la Réforme italienne ; les femmes étaient puissantes, souvent intelligentes, agissantes; leur éducation les mettait sur un pied d'égalité avec les hommes; on en vit qui gouvernèrent des États, qui conduisirent des guerres; jamais la femme n'eut plus d'empire. La Réforme les séduisit par ce qu'elle avait de généreux, de désintéressé, de philosophique; leur grande piété les poussa à désirer une Église pure, idéale et irréprochable. Vittoria Colonna, marquise de Pescara, dont l'âme était très noble et la piété profonde, — ses sonnets en sont la preuve, — ne s'attacha à la Réforme que pour sauver le Saint-Siège.

Elle a écrit ces vers qui représentent exactement son sentiment :

Je vois d'algues et de fange ta barque si chargée,
Pierre, que si quelque vague
Du dehors l'assaille et l'environne,
Elle pourrait chavirer et courir grand danger.

Le chagrin de son veuvage et son penchant naturel l'avaient jetée dans la piété, mais elle ne pratiquait pas cette dévotion étroite et réduite aux formes extérieures dont se contentaient tant d'autres de ses contemporaines ; elle avait un sentiment trop grand des choses de la religion pour ne pas aspirer plus haut ; ce n'est pas à dire toutefois qu'elle ne se crût obligée à certaines austérités pour appuyer et affermir sa foi ; son ami le cardinal Polo dut l'empêcher d'exagérer les macérations, car elle avait fini, comme il le lui disait, par n'avoir plus que « la peau sur les os. » Cependant son intelligence, qui était des plus vives, la portait à examiner sur quels fondemens reposaient les vérités qu'enseigne l'Église, et elle prenait plaisir à s'entretenir avec ceux qui s'occupaient à approfondir ces questions. Le cardinal Polo lui disait bien souvent qu'il ne fallait pas se laisser entraîner à vouloir pénétrer les mystères de la foi et qu'elle devait « se renfermer dans les limites qui convenaient à son sexe. » Mais cette incuriosité lui était insupportable et d'autre part son souci de voir l'Église forte, la portait à se rapprocher de ceux qui s'efforçaient d'en réformer les imperfections ; elle se lia donc avec les novateurs. Vingt-cinq ans plus tard, Carnesecchi était encore sous le charme des entretiens que cette femme supérieure se plaisait à avoir touchant la grâce, la prédestination, l'humilité, « base de toute vertu, » la Providence. Ochino l'avait intéressée à l'ordre des capucins que le Saint-Siège menaçait à cause de leurs doctrines ; elle s'en fit la protectrice et la conseillère. Au besoin, elle intervenait dans leurs querelles intérieures ; il arriva que deux candidats se trouvèrent en présence pour les fonctions de vicaire général, l'un soutenu par la Cour de Rome, l'autre représentant les tendances indépendantes qui animaient la majeure partie des membres de l'ordre ; le Pape nomma l'un, Vittoria soutint l'autre ; après bien des élections contestées, des décisions chapitrales annulées, ce fut celui-ci qui l'emporta. Vittoria était persuadée que, si l'on traitait les capucins de luthériens, c'est qu'ils « prêchaient sur la

liberté de l'esprit et donnaient par leur vie l'exemple de l'humilité et du mépris des richesses. »

Ses dernières années furent toutes de méditation et de retraite; elle vécut dans des couvens, à Rome et à Viterbe. Sa vie fut d'une sainte, et cependant, quelque dix ou vingt ans après sa mort, elle encourut véhémentement le soupçon d'hérésie; les couvens où elle avait résidé passèrent pour contaminés; on assura que Michel-Ange, qui avait cultivé son amitié, était devenu protestant à cause d'elle. Ceux qui aiment à le trancher net disputent encore au sujet de son orthodoxie, alors qu'il semble bien évident que la marquise fut, comme elle l'a répété souvent, « une très dévote fille de l'Église, » mais fort inquiète de son avenir si l'on ne mettait un terme aux erreurs qui le pouvaient compromettre.

Moins littéraire que Vittoria Colonna, mais plus belle (elle passait même pour la plus belle femme de son temps avec quelques autres), Giulia Gonzaga fut, comme la marquise de Pescara, une des protagonistes de la Réforme ; comme elle, elle était veuve, et le vide de son existence l'avait poussée aux méditations, aux spéculations, à l'examen des doctrines, à s'occuper des controverses qui troublaient alors les esprits. Elle fut une des disciples de Valdès. Un jour qu'elle sortait avec lui d'une église où Ochino avait prêché, elle lui exposa, tout émue encore des paroles qu'elle venait d'entendre, ses doutes et ses angoisses; elle lui dépeignit toute la terreur qu'elle avait d'aller en enfer et son ardent désir de connaître quel était au vrai le moyen le plus sûr d'être admise au paradis. Et ces paroles montrent tout l'émoi que causait la prédication des moines novateurs et quelles préoccupations elles éveillaient surtout dans les âmes féminines. Valdès lui répondit que trois voies conduisaient à la connaissance de Dieu : l'Ancien Testament, la Lumière naturelle et le Christ. « Chaque jour, lui dit-il, employez chaque moment à méditer sur Dieu, sur vous-même, sur Jésus-Christ, sans vous astreindre à des pratiques superstitieuses. Ayez constamment devant vos yeux deux images, la perfection chrétienne et votre propre imperfection. » Assurément Giulia se détacha du Saint-Siège et de l'Église beaucoup plus que Vittoria Colonna ; elle écrivait plus tard à Carnesecchi : « Alors que la religion chrétienne était la nôtre... »; elle correspondait activement avec lui en chiffre; or Carnesecchi fut brûlé en 1567

comme hérétique, après avoir été décapité toutefois, suivant la coutume clémente de l'Église en Italie. Flaminio traduisit pour elle le *Livre des Considérations* et un *Commentaire* de Valdès sur les Psaumes. Valdès composa à son intention un *Alfabeto cristiano* d'une hétérodoxie tempérée. Elle mourut en 1566, juste à temps pour ne pas être brûlée vive, car Pie V, qui venait d'être élu, déclara que, s'il avait eu connaissance de sa correspondance, il ne l'eût certes pas épargnée.

A Ferrare, Renée de France avait créé un centre fort actif de calvinisme; on a prétendu que Calvin la visita, ce qui est incertain, mais il est sûr qu'il l'encouragea et entretint avec elle une active correspondance; Marot fut son hôte et peignit les misères de ce « lys au milieu des épines. » Sur un livre d'heures qui lui a appartenu, on voit représentés un cardinal ramassant un jeu de cartes, des moines jouant aux dés, une église entourée de flammes avec un cadran sur la façade, marquant la fin des temps. Vittoria Colonna avait séjourné quelque temps auprès de la duchesse et l'avait confirmée dans ses idées; elle était devenue comme elle la protectrice des capucins et d'Ochino, de même que de tous les Français huguenots qui venaient chercher à Ferrare un refuge temporaire. Autour d'elle s'était formé un groupe nombreux de protestans, qui allaient semer leurs doctrines dans toute la région environnante. Sa Cour en était pleine; le duc protestait bien; il fit venir de France un convertisseur fameux, le chef de l'Inquisition du royaume de France, Mathieu Ory, qui entreprit Renée (1554); elle résista; le duc était fort en peine; d'un côté, il ne voulait pas indisposer le Souverain Pontife qui était son suzerain, de l'autre, il ne lui convenait pas de sévir contre une fille du sang de France, petite-nièce du roi François Ier dont il était le protégé. D'ailleurs Calvin avait dépêché auprès d'elle un homme de sa main, le plus habile de ses dialecticiens, le seigneur de Collonges. Le duc semble avoir livré la correspondance de Renée, qui était accablante; on lui fit son procès; Ory joua le rôle d'accusateur; Renée fut, ce semble, condamnée à la prison, car, le lendemain, elle était conduite sous escorte du palais ducal au vieux palais qui, depuis des années, servait de geôle plutôt que d'habitation.

C'est dans ce palais que, cent trente ans auparavant, un ancêtre du duc, le marquis Nicolas III, avait fait trancher la

tête de sa femme, Parisina, coupable d'avoir aimé son beau-fils. La bibliothèque de Renée, qui contenait une centaine d'ouvrages défendus, fut brûlée. Des sentinelles veillaient à sa porte. Mais, au bout de huit jours, les choses changèrent soudain de face; la duchesse fut rendue à la liberté; son accusateur Ory s'éloigna; la vie reprit son cours au palais. L'énigme de ce revirement reste impénétrable. Les pièces du procès ont été détruites, et les contemporains ne donnent aucun éclaircissement. Renée fit-elle amende honorable? Son amie intime Olympia Morata n'en douta pas et la qualifia de « tête légère; » Calvin écrivait à Farel « que la constance est une vertu bien rare chez les princes; » l'envoyé florentin, au contraire, pensait que Renée s'était simplement jouée de la crédulité du duc, et ce fut aussi le sentiment de la Cour de Rome. De fait, Renée continua d'accueillir tous les protestans qui passaient par Ferrare et, si besoin était, elle leur donnait des subsides, de même à vrai dire qu'aux moines qui venaient prêcher, car, soit par penchant, soit par politique, elle se montrait également généreuse envers les uns et envers les autres. Il en fut ainsi jusqu'au jour où elle quitta Ferrare après la mort du duc Hercule; elle n'était guère en bonne intelligence avec son fils, le duc Alphonse, et en outre, le duc ne lui avait laissé la jouissance de l'un de ses châteaux que si elle vivait « en bonne et fidèle catholique » et de cela Renée se sentait de moins en moins capable. Au reste, Montargis, où elle se retira, ne tarda pas de devenir un foyer ardent de protestantisme.

Le développement de la Réforme fut en outre singulièrement favorisé par l'esprit particulariste et par l'antagonisme des souverains et des petites républiques qui se partageaient le Nord de l'Italie; Sienne et Venise, pour ne pas laisser entamer leur indépendance, se refusaient à seconder la Cour de Rome dans sa lutte contre l'hérésie; la rivalité de Lucques et de Florence donna toute liberté aux protestans de ces villes. D'une façon générale, on voyait sans déplaisir amoindrir le pouvoir pontifical que chacun redoutait.

***

Ces causes expliquent la surprenante extension du protestantisme en Italie, d'autant plus que le Saint-Siège y mit dans les premiers temps peu d'obstacles. Léon X, il est vrai, multiplia

les brefs contre l'hérésie, mais ne comprit jamais, pas plus que ses conseillers, le grave danger qui menaçait l'Église; d'ailleurs, sous son pontificat, l'Italie commençait à peine à être atteinte. Adrien VI aurait souhaité de réformer les mœurs du clergé et il donna l'exemple d'une vie austère et toute de privations, mais son pontificat dura peu. Quant à Clément VII, il était le moins persévérant des hommes, le plus incertain dans sa conduite, et le plus imprévoyant; il sévit, mais sans suite, en sorte que l'hérésie, la « dépravation luthérienne, » comme on disait à Rome, gagnait sans cesse du terrain. Lorsque Clément VII nomma, le 4 janvier 1532, Calvisto de Plaisance inquisiteur général, il donna comme raison de ce choix dans le proème du bref, que « l'hérésie luthérienne se glissait partout. » La même affirmation désolée se retrouve dans les lettres et dans les rapports des évêques, des inquisiteurs, des abbés, des prieurs, des chefs d'ordres monastiques. Le cardinal de Ravenne écrivait au cardinal Contarini que, dans la plupart des cités italiennes, l'hérésie triomphait et que chacun, loin d'admettre d'un cœur sincère et avec humilité les dogmes imposés par l'Église, « prétendait en juger avec sa propre conscience. » Carafa allait plus loin; il prévenait le pape Paul III que « l'hérésie infestait l'Église. »

Les réformateurs s'applaudissaient, de leur côté, du grand nombre de leurs adhérens; sans doute les uns et les autres exagéraient; il était avantageux pour les catholiques comme pour les protestans de proclamer que les doctrines nouvelles envahissaient le pays, car les uns faisaient ainsi ressortir la gravité du péril, les autres exaltaient par là leur triomphe. On ne saurait toutefois nier que très nombreux étaient ceux qui avaient embrassé la Réforme; il existait des groupemens importans de novateurs à Venise, à Bologne, à Milan, à Naples, à Sienne, à Padoue, à Pavie, à Modène, comme à Ferrare, à Florence, à Viterbe, à Lucques, à Forli, à Pérouse, à Vérone, à Vicence, à Bergame, à Viterbe, en Savoie, à Palerme et à Messine; des Vaudois s'étaient établis dans les Pouilles; Rome même ne resta pas en dehors de ce mouvement. Toutes les classes de la société y participèrent dans une certaine mesure et Quinet se trompe quand il affirme que « la Réforme ne fut en Italie qu'une fantaisie de lettrés, de poètes et de gentilshommes. » Les plus humbles artisans, des gens « de petite condition, » y participèrent à côté de nobles, de littérateurs, de magistrats et de

prélats. Dans tel procès du Saint-Office sont impliqués en même temps des libraires, des ferronniers, des moines et des nobles. Seules les campagnes restèrent en dehors de cet entraînement; c'est le rôle des *Pagani* de demeurer longtemps attachés à leurs vieilles croyances, d'être toujours des « païens » à l'égard des doctrines nouvelles.

Ainsi la Réforme s'était étendue de ville en ville à travers toute la péninsule et jusqu'en Sicile; elle avait même gagné à sa cause une partie du haut clergé; des évêques et plusieurs cardinaux se voyaient soupçonnés de pactiser avec elle. A ne s'en tenir qu'aux apparences, elle semblait donc en passe de l'emporter sans que son triomphe impliquât toutefois autre chose qu'une modification et non une destruction de l'état de choses existant. Cependant, à la fin du siècle, toute trace en avait pour ainsi dire disparu; il existait encore des hérétiques, mais c'étaient des isolés, des chefs sans armée.

La cause de la rapide extension et de l'anéantissement presque subit et si complet de la Réforme en Italie est due à la nature particulière des sentimens qui en favorisèrent le développement. La rigueur dont fit preuve le pouvoir pontifical dans la seconde moitié du siècle, l'entrée en scène des ordres nouveaux, capucins, théatins, jésuites, la discipline imposée au clergé et l'autorité plus grande dont jouirent les évêques contribuèrent sans doute grandement à éteindre les revendications; mais si, après avoir été soutenues avec tant d'ardeur et par tant de zélateurs, elles furent si vite abandonnées, c'est qu'elles étaient devenues moins fondées et s'imposaient moins depuis que le concile de Trente et, plus encore, l'intervention de papes résolus tels que Paul IV, Pie V et Grégoire XIII avaient amené la disparition des pratiques qui les suscitèrent et contre lesquelles les protestans d'Italie s'élevaient surtout. Les discussions purement théologiques ne prolongèrent pas comme ailleurs la querelle puisqu'on n'y attachait point en Italie l'importance éminente qu'on lui donnait ailleurs. Peut-être aussi que l'attrait d'un culte pompeux ne fut pas sans influence pour maintenir ou ramener des esprits si épris de faste et si curieux de beaux spectacles. Et puis la continuité dans l'effort n'a pas toujours été le propre des peuples méridionaux.

E. RODOCANACHI.

BIZERTE

ARSENAL MARITIME ET PORT MARCHAND

La ville arabe de Bizerte étale ses blanches maisonnettes sous les murailles noires du fort d'Espagne. Ses anciens habitans, pêcheurs par métier, pirates à l'occasion, armaient précipitamment les boutres, aussitôt que la « mer d'huile » immobilisait un navire en vue de la côte. Les Bizertins prenaient-ils à l'abordage un brick chargé d'armes de Damas, de tapis de Smyrne ou de velours de Gênes? Vite, ils remorquaient leur prise dans le port, loin des regards indiscrets, pour la « cambrioler » à loisir.

Le coup d'éventail du dey d'Alger déchaînant la vengeance française contre les pirates barbaresques, troubla l'exercice de cette industrie. De rapides frégates, en sûrveillance sur la côte, entravèrent les opérations et ces écumeurs de la mer s'adonnèrent à la pêche dans le lac intérieur, abandonnant aux forces naturelles le petit havre désormais inutile.

L'expédition d'Alger mit l'Afrique à la mode. Des touristes, en quête de pittoresque et d'inédit, fouillèrent les îles et les anses. Bizerte attira leur attention, comme, cinquante ans plus tard, elle captiva celle de l'opiniâtre artisan qui forgea notre empire colonial : « J'ai pris la Tunisie pour avoir Bizerte, » avouait Jules Ferry.

Tout désignait ce point comme le futur arsenal maritime de la Régence : sa position avancée au Nord du bloc tunisien; sa

situation en marge du grand axe de la Méditerranée, parcouru annuellement par 15 000 navires, qui naviguent comme de gros phalènes, dans le rayon des phares du Cap Blanc, des îles Cani et du Cap Bon; sa disposition idéale, où la nature a fait les trois quarts de la besogne.

La signature du traité du Bardo stimula l'enthousiasme en faveur de Bizerte arsenal. Amiraux, ingénieurs, commissions techniques, étudièrent à fond cet ensemble de lacs en cascade : l'Ishkœl, qui se déverse par l'Oued Tinja dans un autre réservoir elliptique de 12 kilomètres sur 9 (devenu la rade de l'arsenal), relié à la mer par un large couloir long de 6 kilomètres et, à cette époque, par un canal étroit et tortueux.

Aménager pour les besoins de la Marine ce merveilleux système, devint une obsession. Mais, au début, la France n'avait qu'une indépendance relative. Bizerte, posté au bord de la route où défile sur des vapeurs la moitié du blé que consomme le Royaume-Uni, pouvait devenir, en temps d'hostilités, un sujet de graves soucis pour nos voisins d'outre-Manche, et, à cette période de pré-Entente Cordiale, la France se buta au mauvais vouloir obstiné de l'Angleterre. Qui eût pu prévoir qu'en 1912, le premier ministre anglais et le premier Lord de l'Amirauté visiteraient l'arsenal de Bizerte, pour en soupeser la valeur en cas de guerre, où nous aurions partie liée avec nos voisins insulaires?

L'opposition britannique battait son plein, quand un hardi novateur, l'amiral Aube, soumit au Conseil des ministres (1886) un projet de loi portant ouverture d'un crédit extraordinaire de onze millions « pour l'aménagement d'un port dans le lac. » Le Conseil des ministres ne crut pas pouvoir adopter la proposition de l'amiral Aube, non qu'il la désapprouvât en principe, mais, gêné par certains engagemens pris vis-à-vis des Puissances, il estimait que l'œuvre était prématurée : il fallait une préparation diplomatique. En effet, dès le 14 mai 1881, lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Paris, avait protesté contre l'idée de transformer Bizerte en arsenal maritime. M. Barthélemy Saint-Hilaire lui répondait le 16 mai : « Nous n'avons pas plus le désir de nous annexer Bizerte que tout autre point de la Tunisie. Sans doute il est possible que nous soyons amenés à favoriser le développement commercial de ce port et à encourager les tentatives qui seraient faites, dans l'intérêt même de la Ré-

gence, pour en améliorer les conditions matérielles. Mais, quelles que soient les tentatives que des sociétés privées peuvent faire à Bizerte, il n'entre nullement dans nos projets de dépenser aujourd'hui des sommes énormes et de commencer des travaux gigantesques qui seraient nécessaires pour transformer cette position en un poste militaire pouvant servir de base à des opérations de guerre maritime. »

Le Conseil ajourna donc les propositions de l'amiral Aube et l'autorisa simplement, sur sa demande pressante, à expédier un torpilleur à Bizerte. Ce petit navire créa pour l'avenir une indication; il prépara les opérations futures et fut l'embryon de la Défense mobile, concentrée dix ans plus tard dans la baie Ponty.

Depuis vingt-cinq ans, on a bouleversé les environs de Bizerte; on a conquis des terrains sur la mer; on a mouillé des blocs de béton, pour opposer d'insurmontables obstacles aux attaques des lourdes lames du Nord-Ouest. Ces travaux ont subi différentes alternatives, dénonçant l'incertitude, les hésitations du gouvernement.

(1887-1888) : Phase préliminaire, qui aboutit à la création d'un port de refuge pour torpilleurs;

Trois étapes successives, caractérisées par l'abandon des premiers travaux, la création de toutes pièces d'un arsenal relié à la mer par une artère appropriée et l'aménagement d'un port de commerce;

(1890-1895) : Comblement du vieux port; creusement du canal d'accès à la mer; construction de l'avant-port;

(1900...) : Création et agrandissemens successifs de l'arsenal de Sidi-Abdallah;

(1909...) : Installation du port marchand dans la baie Sébra.

***

La première période, vouée à l'utilisation du port indigène, date de janvier 1887. Après entente avec son collègue des Affaires étrangères, le ministre de la Marine chargea le lieutenant de vaisseau Massé d'aller discuter à Tunis les moyens d'ouvrir l'accès du lac intérieur de Bizerte aux bateaux calant 2m,50. Ce chiffre, loin d'être arbitraire, représentait la profondeur d'un

port de refuge pour torpilleurs. Projet d'apparence modeste, mais très hardi vu l'état des lieux.

L'ensemble du port arabe et du « boyau » coudé à angle droit qui le reliait au lac, était inutilisable. Favorisée par l'incurie musulmane, la nature avait repris possession des lieux, bouleversant les jetées, comblant le port avec le sable du large et le canal avec la vase du lac. Si bien que la moindre houle fermait le port aux embarcations. Un vapeur mouillait-il devant la ville? Le plus souvent, il reprenait la mer, comme à Gabès, sans avoir pu débarquer ses marchandises. Par « vent frais, » des lames de trois à quatre mètres déferlaient entre les ruines des deux jetées et leurs pesantes volutes balayaient les magasins en bordure des quais. Les Arabes n'y prêtaient qu'une attention distraite; point de discussions stériles; aucune vaine récrimination : accroupis devant la boutique du « kawadji, » les yeux perdus dans le vague, ils dégustaient en silence le vaseux moka, dans des tasses de poupée.

En remontant du port vers le lac, on tombait, au coude du canal, sur une jetée sous-marine qui facilitait la capture des bancs de poissons, mais en arrêtant aussi les vases du lac. On passait ensuite sous un pont et, après avoir traversé les pêcheries, hérissées de pieux, encombrées de filets, on atteignait enfin la magnifique nappe intérieure.

Avant d'aventurer un torpilleur dans ce dédale, il fallait : rendre le port abordable vers le large ; démolir le barrage sous-marin, couper le pont qui enjambait le canal, creuser un chenal de la mer au lac.

Le lieutenant de vaisseau Massé mit tout en train ; mais, au bout de peu de temps, appelé à d'autres fonctions, il céda la place à M. Vignot (1), officier du même grade, qui commandait le torpilleur 37.

Resté vingt mois sur les lieux, soutenu par l'espoir de faire œuvre utile, M. Vignot acheva les opérations de la phase préliminaire, malgré des embarras de toute sorte et des ressources ultra modestes. Le vide du trésor beylical et l'indifférence de la métropole mettaient le personnel en face de

(1) M. le commandant Vignot a bien voulu nous communiquer des précisions relatives à cette période agitée. En le remerciant ici, nous sommes heureux de rendre hommage à son labeur opiniâtre qui lui permit de surmonter des obstacles insoupçonnés, sans découragement, mais non sans amertume.

l'aphorisme nautique : « Débrouillez-vous ! » c'est-à-dire : « Faites quelque chose avec rien. »

Une fois de plus, les marins prouvèrent qu'on peut tout leur demander, même l'invraisemblable.

Le torpilleur 37 fournit quelques ouvriers et le directeur des Travaux publics de Tunisie, maître d'un budget abondant et de moyens variés, prêta une aide secourable aux constructeurs improvisés qui travaillaient avec ardeur, sans oublier la consigne générale : « Agir en sourdine, » devant les Anglais et les Italiens, qui ouvraient les yeux et prêtaient l'oreille.

Pour rendre le port abordable, on protégea l'entrée par une jetée, longue d'environ 50 mètres. Mais les sondages révélèrent un phénomène de retrait et d'apport, véritable marée de sable, qui modifiait les profondeurs d'une manière déconcertante. Après une série de beaux jours, à 200 mètres du rivage, la sonde indiquait 6 mètres; des tempêtes prolongées réduisaient parfois cette profondeur à 2 mètres.

Le port indigène était un tonneau des Danaïdes. Impossible pourtant d'en draguer les abords sans discontinuer; vu l'état de la mer, la drague n'aurait pu travailler utilement que de loin en loin. La seule chose praticable était de projeter la digue assez loin pour avoir en tout temps une profondeur raisonnable.

Ainsi, la jetée terminée au prix de mille peines, on dut envisager d'urgence son prolongement, c'est-à-dire l'ouverture d'un nouveau crédit. Or, la Régence n'avait pas encore d'excédens de recettes, et la métropole, absorbée par la politique intérieure, ne songeait guère à la marine ni aux colonies.

Jules Ferry sauva la situation. Désireux de visiter le lac de Bizerte qu'il ne connaissait que par les cartes, il arrive un jour incognito. Le commandant du 37 s'empresse de lui fournir toutes les indications voulues.

Jules Ferry examine en détail ; il écoute les explications; il note les réponses à ses objections, et reconnaît finalement que l'ouverture du lac aux simples torpilleurs entraîne un prolongement notable de la digue. Ici, le directeur des travaux avoua la nécessité de demander à la Chambre les 500 000 francs indispensables :

— Mon cher ami, répondit l'homme d'État, vous ignorez ce qu'est le Parlement de France. Les sommes de 500 000 francs

ne l'intéressent pas. Dressez un projet de grand port coûtant 30 millions : le Parlement le votera par acclamation.

Quoi qu'il en soit, Jules Ferry lança les travaux de l'arsenal. On retira des cartons un projet d'avant-port et de canal, auquel une commission nautique donna son approbation.

Le gouvernement tunisien signa (11 novembre 1889) un traité de concession que l'adhésion du bey rendit exécutoire (17 février 1890).

Le gouvernement crut prudent de ne pas assumer ouvertement la direction de l'entreprise et se dissimula derrière un groupe d'entrepreneurs et d'actionnaires, la « Compagnie du Port de Bizerte (C. P. B.), » qui s'engagea à exécuter les travaux suivans :

Construire un avant-port compris entre des jetées convergentes;

Creuser un canal reliant cet avant-port au goulet;

Éclairer, entretenir et baliser l'avant-port et le canal.

La Compagnie recevait en échange :

Le droit de prélever des taxes sur les bâtimens;

La propriété perpétuelle des terrains conquis sur la mer;

La propriété de certains terrains domaniaux;

Le monopole de la fourniture d'eau potable et le droit éventuel d'utiliser les eaux douces du lac Ishkœl aux irrigations des terrains avoisinans;

Une subvention de cinq millions, à payer par le gouvernement beylical;

La jouissance exclusive des pêcheries du lac;

Enfin, le gouvernement promettait de construire une voie ferrée reliant Bizerte à Tunis et à l'Algérie.

La convention limitait la concession à soixante-quinze ans, au bout desquels tout revenait à l'État.

Quand on donna le premier coup de pioche (1890), on évaluait à cinq ans la durée des travaux. Ces prévisions se vérifièrent : en 1895, le canal, du goulet à la mer, avait 100 mètres de large au plan d'eau, 64 au plafond et 9 mètres de profondeur. L'aviso *Hirondelle* entra dans le lac.

Peu après, les croiseurs de l'amiral de la Jaille y pénétraient à leur tour.

En mai 1896, l'amiral Gervais y fit entrer les premiers cuirassés, *Brennus* et *Redoutable*.

Quelques jours après, la division des croiseurs de l'École de guerre, commandée par le contre-amiral Fournier, mouillait dans le lac et les navires évoluaient dans ces eaux intérieures.

En 1898, l'escadre de l'amiral Humann y entrait tout entière, les cuirassés dans le goulet, les croiseurs dans le lac.

Ce n'est pas sans difficulté que d'aussi gros bâtimens franchirent le canal, où trois causes perturbatrices contrariaient la navigation : la houle, le courant, les remous ou tourbillons.

Le premier projet, terminé en 1895, ne prévoyait point de brise-lames pour couvrir le débouquement du canal vers le large. On croyait que la houle de l'Est, entrant par la passe de 420 mètres, qui séparait les musoirs des jetées convergentes, s'épanouirait dans l'avant-port, pour aller mourir à la plage. Pure illusion ; quand la houle soulevée par le vent de Nord-Est (direction de l'axe du canal) rencontrait la marée descendante, elle remontait le canal jusqu'au goulet, rendant très précaire le mouillage de l'avant-port.

Passons aux courans. Le lac et la mer, vases communicans, se déversent l'un dans l'autre, suivant la hauteur de leurs niveaux respectifs, hauteur soumise à deux forces, le vent et la marée, avec prépondérance pour le vent, qui détermine des courans très variables (3 à 4 nœuds), parfois de même sens pendant trente-six heures.

Enfin, les remous ou tourbillons, si gênans pour les cuirassés, provenaient de l'asymétrie des berges. On avait fait le nécessaire pour obtenir ce médiocre résultat. Des perrés inclinés à 30° bordaient toute la rive Sud ; au Nord, des perrés verticaux soutenaient le quai de la gare ; vers le milieu, une vaste échancrure servait de garage au matériel flottant ; enfin, des perrés inclinés à 30° couraient jusqu'à la sortie. Des améliorations s'imposaient. Il importait de supprimer tout aléa, de rendre de jour et de nuit l'accès de Bizerte facile et sûr et de prévoir tout incident de nature à immobiliser une escadre, dedans ou dehors. Consulté sur cette importante question, le Conseil des Travaux de la marine vota (16 mai 1899) des conclusions qui exercèrent une influence décisive sur les destinées de notre arsenal tunisien :

Établir à l'entrée deux passes praticables en tout temps

par les grands bâtimens et créer, en draguant à 10 mètres, un port de 30 hectares. Ce sera un port d'attente bien abrité;

Régulariser la section du canal, dans toute sa longueur;

Porter, le plus tôt possible, la profondeur à 10 mètres;

Élargir le plafond du canal à 97 mètres, en réservant sur la rive Sud les terrains nécessaires à l'élargissement définitif (200 mètres);

Baliser le plafond du canal par deux lignes de bouées;

Supprimer le stationnement des navires de commerce dans le canal.

Ce fut la Compagnie du Port de Bizerte, avec son matériel à pied d'œuvre, qui exécuta cette nouvelle série d'opérations. Le Gouvernement beylical et la marine signèrent avec elle la convention du 20 novembre 1899, et l'on commença aussitôt. En 1908, les crédits étaient épuisés : on avait dépensé 8 600 000 francs.

Voici le détail des travaux exécutés :

Prolongement de 200 mètres de la jetée Nord de l'avant-port; construction en mer, à fleur d'eau (dans la direction Nord-Ouest — Sud-Est), d'un brise-lames long de 600 mètres, laissant, entre les extrémités des jetées convergentes, deux passes : celle du Nord, de 320 mètres; celle du Sud, de 680;

Dragage de l'avant-port sur une superficie de 40 hectares, à 10 mètres au-dessous des plus basses mers, pour permettre le mouillage de deux cuirassés;

Élargissement du canal à 240 mètres au plan d'eau et 200 mètres au plafond, avec une profondeur de 10 mètres;

Enfin, dragage de la baie Sébra.

Ces travaux ont supprimé le « transbordeur » qui enjambait le canal, comme un monument grandiose dressé à la métallurgie. Dans le principe, le creusement du canal ayant coupé la route très fréquentée de Bizerte à Tunis, on dut établir un moyen de communication pour assurer le transit des nombreux burnous avec des moutons, des chameaux, des ânes, et même des « arabas » attelées. Bêtes et gens s'entassaient dans un chaland à câble directeur qui barrait le canal, et qu'un Arabe, posté sur la berge, « filait » au passage des navires. Plus tard, une nacelle suspendue à un transbordeur haut de 45 mètres remplaça ce bac antédiluvien, qui partait à la dérive, emporté

par le courant, quand on lâchait le bout du câble, dans la précipitation d'une manœuvre inopinée.

Ce très moderne transbordeur offrait deux graves inconvéniens : sa hauteur connue permettait de rectifier du large le tir des pièces et de bombarder à coup sûr ; de plus, la chute du tablier ou d'un pylône pouvait amener l'obstruction du canal. Fort heureusement pour la défense du port, on démonta ce dispositif, lorsque la largeur du canal fut doublée (1904).

***

L'Angleterre et l'Italie possèdent en Méditerranée des points d'appui importans par leur situation, sinon tous par leur puissance : Malte, Gibraltar, Spezzia, Naples, Maddalena, Tarente, et bientôt, dit-on, Augusta (Sicile) et Tobuck (Cyrénaïque). Avant Bizerte, la France n'avait que Toulon pour seul refuge. En guerre avec les Puissances méditerranéennes, que seraient devenues nos forces navales, avec cette base unique au Nord du bassin occidental? Un cuirassé, blessé grièvement par une explosion de mine, aurait-il pu rallier Toulon à coup sûr?

Précisons. Nous sommes en guerre avec un ou plusieurs ennemis. A la suite d'un combat même heureux, l'escadre française, ralentie par le remorquage des unités avariées, ses soutes à charbon et à munitions à peu près vides, ses équipages réduits par le feu, cherchera un abri pour se ravitailler, panser ses blessures et se préparer à de nouveaux combats. Si les adversaires bloquent Toulon, Bizerte est parfaitement placée pour offrir un asile inviolable.

L'amiral Gervais appuyait ces considérations :

« A Bizerte, il faut faire grand, disait-il avec raison, ne pas lésiner sur les moyens qui doivent nous donner en Méditerranée un deuxième point d'appui indispensable à toute combinaison stratégique. »

Cet aperçu sur le rôle de Bizerte mettait en relief l'effort financier nécessaire.

Restait à déterminer l'emplacement de l'arsenal. On hésitait entre deux sites : Menzel Abder-Rhaman, au Nord-Est du lac, et Sidi-Abdallah, au Sud-Ouest. En 1891, l'amiral de Beaumont, critiquant le premier emplacement, optait pour Sidi-Abdallah.

Plus tard, la Commission locale de défense exposa que l'arsenal à Abder-Rhaman ferait partie du camp retranché de Bizerte, ce qui excluait toute nécessité d'une défense particulière. Sidi-Abdallah au contraire, au fond du lac, « en l'air, » place distincte, exigerait une enceinte, des ouvrages extérieurs, une garnison; car un adversaire entreprenant peut débarquer sur un des points faibles de la côte. Des « opérations combinées, » sous le commandement de l'amiral Fournier, ont montré que cette éventualité n'est point une chimère. Ajoutons que Sidi-Abdallah est dominé, à 1 500 mètres dans le Sud-Sud-Ouest, par l'Enschir Taschun (cote 102), et à 500 mètres dans le Nord-Nord-Ouest, par le morne de Sidi-Yaya (cote 77).

Le ministre de la Guerre insista auprès de la Marine pour l'adoption de Menzel Abder-Rhaman. Mais le commandant de l'escadre déconseillait ce choix : « Les fronts de mer éteints, nos établissemens de Menzel Abder-Rhaman, à 4 000 mètres des fonds de 10 mètres, peuvent être bombardés; ceux de Sidi-Abdallah ne le peuvent pas. On nous reproche depuis un siècle d'avoir fait Cherbourg à fleur de côte, ne recommençons pas. »

Quel temps eût-il fallu pour éteindre les batteries du front de mer, et au prix de quels sacrifices? On ne le disait pas; le ministre ne posa pas la question et choisit Sidi-Abdallah. C'était en 1896.

La Marine acquit des terrains sur le lac, au prix de 0 fr. 50 le mètre carré. Mais la superficie proposée d'abord parut trop exiguë, et le gouvernement beylical offrit une parcelle supplémentaire dans *l'intérieur des terres*. Le commandant de la marine observa qu'un arsenal n'aurait jamais trop de quais, en l'espèce, de terrains bordant le lac, et le directeur des Travaux publics consentit à rattacher au rivage la parcelle intérieure: d'où extension de la surface totale et du littoral, vers le Nord.

On aménagea sans retard la baie sans nom (aujourd'hui baie Ponty) comme centre de stationnement d'un groupe de torpilleurs. Le vieux croiseur *Talisman*, convoyé de Toulon à Bizerte par le *Condor*, joua dans la baie le rôle de bâtiment central de la Défense mobile. A terre, on installa un parc à charbon desservi par un Decauville. Six torpilleurs, expédiés de Toulon, s'amarrèrent à l'Ouest de la baie, l'arrière à terre, auprès d'un dock flottant pour les réparations et les carénages.

La Défense mobile était créée.

Pendant ce temps, la ville européenne de Bizerte, dont M. Massicault avait posé la première pierre en 1891, attendait des habitans. Cette ville en herbe, tracée en damier, à l'américaine, étalait des rues sans maisons. Des files de plantes grasses, disposées dans le sable, empêchaient le vent d'élever des dunes sur les trottoirs futurs. Debout au centre d'un vaste carré, un dattier avait, suivant le proverbe arabe, « la tête dans le feu, » mais pas « le pied dans l'eau. » Il se dessécha dans l'attente.

Au commencement de 1897, la première commission débarqua sur la plage de Sidi-Abdallah, au pied d'un bouquet de palmiers qui servait d'amer, près d'un vieux marabout et de gourbis sordides, dont les habitans effrayés à l'approche des « Roumis » rentraient précipitamment dans leurs barrières de cactus épineux. Il s'agissait de procéder à une reconnaissance du terrain et de déterminer l'emplacement des bassins et des darses, en tenant compte des chenaux d'accès à creuser pour les grands navires.

Présidée par le capitaine de vaisseau Ponty, cette commission jeta les bases d'un petit arsenal, extensible comme le port de Marseille, aménagé de telle sorte que l'on pût le développer plus tard, en utilisant les bâtimens construits. Ce problème était d'une solution plutôt difficile. Car on agrandit le port de Marseille par le simple allongement des jetées; à Sidi-Abdallah, un atelier de dimensions restreintes s'agrandira moins aisément, si l'on compte avec les exigences de la surface et avec l'harmonie d'un ensemble déterminé.

On appliqua ce principe à un programme modeste : ravitailler et caréner une division de l'escadre. L'ambition grandit; bientôt on voulut ravitailler et réparer à Bizerte toute l'escadre de la Méditerranée (à cette époque, six cuirassés et trois croiseurs). C'était demander à Sidi-Abdallah une capacité double de la première. Plus tard, on imagina de partager, entre Bizerte et Toulon, les travaux de la première armée navale (carénage, entretien, approvisionnemens, réparations). Aujourd'hui enfin, il serait question de doter Sidi-Abdallah d'une autonomie complète, par l'adjonction d'une manufacture d'armes et d'une poudrerie.

Le projet de la commission de 1897 comportait deux bassins de radoub. Par mesure d'économie, le ministre en supprima un; mais le programme agrandi de 1899 le rétablit. C'était un

minimum, Toulon ne pouvant satisfaire aux demandes de l'armée navale.

Actuellement, Sidi-Abdallah a en service deux bassins de 250 mètres (élargis en 1910). Deux autres de mêmes dimensions, en cours de creusement, porteront à quatre le nombre des formes capables de recevoir les futurs dreadnoughts de 23 500 tonnes. Enfin, un cinquième bassin, de 90 mètres, est destiné aux petits croiseurs.

La Commission de défense réunie le 24 mai 1897, donnait à la place six batteries sur le front de mer, plus l'ouvrage autonome du Djébel-Kébir (cote 277). L'insuffisance de ce projet ayant paru manifeste avant son achèvement, la Marine proposa à la Guerre un programme plus accentué. Après consultation de la Commission mixte de Tunisie, on porta à quatorze le nombre des batteries du front de mer, sept de chaque côté de l'embouchure du canal. C'était élargir la zone protectrice et permettre à une escadre de prendre ses formations pour l'entrée ou pour la sortie.

Reste le problème angoissant de la défense particulière de Sidi-Abdallah, sans solution depuis dix-huit ans. Les ministres ont préféré poursuivre les travaux commencés, avant d'en entreprendre de nouveaux. Ne serait-il pas opportun de songer d'abord à la défense, pour satisfaire au « *Primum vivere?* »

Presque tous les ministres ont visité Bizerte. En 1905, M. Thomson est entré dans l'arsenal avec le *Galilée*, inaugurant, pour ainsi dire, cet établissement. L'amiral de Lapeyrère y a fait en 1909 une de ces inspections à la vapeur, dont il était coutumier, mettant le doigt sur les points faibles, interrogeant grands et petits, étudiant les détails avec l'ensemble toujours en vue, et, sans incursion dans le maquis paperassier, ordonnant sur place, avec la compétence indispensable, les mesures propres à activer les opérations. Il augmenta notamment le mouvement de l'arsenal, en donnant à Sidi-Abdallah une partie des carénages de l'armée navale.

En 1910, les unités de la 1re division de la 1re escadre (*Patrie, Démocratie, République, Ernest-Renan*) ont passé au bassin de Bizerte. En janvier 1912, ce fut le tour de la *Vérité*, qui céda la place au *Danton*.

Pendant dix ans, les travaux de Sidi-Abdallah ont procédé

lentement, par à-coups. De 1902 à 1905, leur courbe sinueuse tendit même vers zéro. Les amiraux successifs dirigeaient pourtant les opérations avec un zèle inquiet qui témoignait de leur sollicitude : leur impuissance résultait du manque de crédits. La même tactique se perpétue.

On marchande les sommes indispensables à l'achèvement de l'œuvre. Le distingué rapporteur du budget de 1912 a déclaré que le développement de Sidi-Abdallah devait se faire « sur les arsenaux métropolitains. » C'est dire qu'il faut compenser les dépenses de Bizerte par des réductions sur les dépenses du même ordre en France, et que, si l'on ne réduit pas en France, on ne fera rien à Sidi-Abdallah. « Nous n'avons pas besoin de six arsenaux, écrivait M. Painlevé. Si les nécessités exigent le développement de Bizerte, elles n'obligent pas à conserver cinq arsenaux dans la métropole. » C'est-à-dire, sans doute, cinq arsenaux de plein exercice. Situation fâcheuse; car Sidi-Abdallah, qui emploie un millier d'ouvriers, laisse encore beaucoup à désirer. En 1909, il lui a fallu huit mois pour radouber les chaudières du *Forbin*. Souvent, pour des opérations d'une certaine importance, l'arsenal fournit l'outillage et les matières, les navires la main-d'œuvre. Le ravitaillement en charbon y est trop lent, faute de chalands. Pour aller vite, il faudrait, comme en guerre, réquisitionner des petits bâtimens de charges qu'on appelle des « mahonnes. » S'il est facile d'améliorer ou de compléter le matériel, il n'en est pas de même du personnel, qui reste le point noir. Jusqu'ici, la Marine a vainement tenté de peupler l'arsenal du nombre indispensable d'ouvriers sédentaires : fondeurs, ajusteurs, ouvriers en fer, pour le service des éclusiers, ateliers; ouvriers d'artillerie, pour les poudres et projectiles; mécaniciens, pour l'utilisation des bassins de radoub.

Le ministre détacha d'abord à Sidi-Abdallah des ouvriers des ports métropolitains, choisis, bien entendu, parmi ceux de bonne volonté. Car on ne déplace pas un ouvrier d'arsenal comme un simple préfet ou un président de cour, sans lui demander son consentement. Mais on s'aperçut vite que ces nouveaux venus, qui avaient les habitudes des ports de la métropole, prendraient difficilement celles qui convenaient dans un port à créer, et on les renvoya en France.

Aux termes d'un décret du 27 décembre 1907, les ouvriers des arsenaux accomplissent désormais à Bizerte leurs deux

années de service militaire. Mais un décret ne résout pas toute difficulté. La cherté des vivres sévit à Ferryville (1) comme en France, et les logemens, presque introuvables, restent inaccessibles aux petites bourses. D'eux-mêmes, les ouvriers ont créé une « cité maritime, » agglomération d'habitations à bon marché, sur un terrain concédé par la Marine.

Cette organisation n'ayant pas donné toute satisfaction, une décision du 17 juillet 1913 a supprimé l'emploi de la main-d'œuvre militaire à Sidi-Abdallah.

Enfin, l'État a réparti dans les divers services 350 *Baharia*, matelots indigènes engagés pour trois ans; d'où, réduction des frais de transport que nécessite le va-et-vient continu du personnel entre Bizerte et Marseille.

En somme, l'exploitation de l'arsenal n'est pas encore normale. Dix ans après l'achat des terrains, M. Charles Bos disait avec raison : « Nous avons à Bizerte un arsenal de premier ordre dans lequel il ne manque que des ouvriers et des bateaux. » Et pourtant, depuis plusieurs années, on bernait le public sous cette rubrique : « Il se confirme que l'arsenal de Sidi-Abdallah entrera bientôt en exploitation. » Plus difficiles à convaincre, les Bizertins envoyaient au Parlement une pétition qui réclamait :

1° L'exécution des dernières annexes de Sidi-Abdallah et la pyrotechnie ;

2° La mise en place de l'outillage mécanique ;

3° L'exécution du complément de l'outillage prévu ;

4° L'organisation du personnel de l'arsenal ;

5° L'achèvement des défenses de Bizerte et la mise de son arsenal à l'abri d'un coup de main. Cette pétition paraît s'être égarée dans les couloirs de la Chambre.

Bizerte a déjà coûté de nombreux millions et en coûtera d'autres. On ajoute des ailes à l'hôpital, on agrandit certains ateliers, on en construit de nouveaux. Au Nord de l'arsenal, une vaste superficie attend encore son utilisation. La Marine la trouvera.

En revanche, l'administration est en pleine activité à Sidi-Abdallah. Les bureaux de l'Amirauté y ont été transférés dès 1910 et, en avril 1912, l'Inspecteur général du commissariat a passé

(1) Petite ville cosmopolite contiguë à l'arsenal.

l'inspection des services. Ce qui importe davantage, il a réglé sur place les questions relatives à l'amélioration des transports entre Bizerte, Ferryville et Sidi-Abdallah, situé à 23 kilomètres de la ville. Depuis plus de deux ans, les pourparlers engagés entre la Marine, la Compagnie Bône-Guelma, la Direction générale des Travaux publics, n'aboutissaient pas. Cette fois, on a signé des accords, au grand bénéfice de tous.

Le premier décret que signa Mohammed en Nasser, nouveau bey de Tunis (30 mai 1906), délivra enfin la Marine des servitudes qui pesaient sur elle, en lui conférant la direction des mouvemens et l'entretien des ouvrages. L'État versa, pour la durée de la concession, 825 500 francs, à titre de rachat des droits et taxes que la Compagnie du port de Bizerte, la C. P. B., percevait sur les bâtimens de guerre et les vapeurs marchands. Non seulement la Marine acquérait le droit de modifier le barrage des pêcheries, mais elle exonérait la Compagnie de l'entretien des jetées et du maintien de la profondeur du canal; le tout, contre le paiement de 1 032 000 francs. Enfin, une dernière somme de 120 000 francs était allouée à la C. P. B., pour droit de passage et de mouillage des bâtimens de guerre, en 1903, 1904 et 1905.

Depuis dix ans, le barrage des pêcheries, longue ligne de 1 400 mètres de pieux métalliques plantés en travers de la passe, entre le lac et le goulet, créait une gêne sérieuse pour la navigation. Au milieu du barrage s'ouvrait une porte de 48 mètres de large, simple filet vertical que l'on amenait sur le fond pour laisser passer les navires.

La convention de 1889 astreignait la Compagnie à ouvrir la passe aux bâtimens de guerre, à toute réquisition; mais, pendant cette ouverture, les recettes de la C. P. B., dorades, mulets et grondins, filaient en bandes serrées, tumultueusement vers la mer, si bien que, de 1891 à 1903, le produit de la pêche tomba de 200 000 à 6 000 francs. Désormais, plus de ces pêches miraculeuses devant des invités de distinction, où fourmillaient au soleil des milliers de poissons prisonniers dans les casiers. Plus de « boutargue » pendue au plafond des séchoirs. Disparu l'Arabe alerte qui accourait pour amener le filet du barrage, au coup de sifflet impératif d'un navire.

La Marine perça dans le barrage une vaste trouée qui resta béante en tout temps. Par ailleurs, l'Amirauté dut pourvoir à

des charges imprévues. De violentes tempêtes ayant bouleversé les jetées de l'avant-port, il fallut renforcer ces ouvrages par d'énormes blocs de 20 à 30 tonnes et contre-balancer les tassemens périodiques par de fréquens rechargemens.

Tout en reconnaissant la nécessité de l'arsenal de Bizerte, le ministère de la rue Royale a traité la Tunisie en parente pauvre, pendant vingt-cinq ans. Il entretenait à Tunis l'aviso *Hirondelle*, ancien yacht impérial, asthmatique, dont la machine haletante, tournant avec un cliquetis de ferraille, donnait 7 nœuds « à tout casser. » Navire dangereux pour la côte tunisienne, où une de ces rafales soudaines si fréquentes pouvait l'affaler à terre, sans lutte possible.

Ce « stationnaire » toujours sur le qui-vive, stationnait sans stationner. Je m'explique. La Marine « prêtait » à la colonie cet aviso, se réservant de l'expédier « sur un ordre télégraphique » en Crète, à Alger, à Obock, à Tripoli. Le résident général commandait les forces de terre et de mer, sans qu'il lui fût loisible d'expédier le stationnaire à Sfax ou à Djerbah, de sa propre autorité, sans l'autorisation du ministre. D'où une situation particulière qui prêtait parfois à confusion. Paris donnait, au commandant de ce navire, des instructions écrites formelles, que le ministre accentuait de vive voix : « N'oubliez pas que nous n'avons qu'un seul navire, celui de Constantinople, à disposition d'un agent diplomatique. » C'était clair et net : le bateau devait rester en marge, entre l'enclume et le marteau.

L'*Hirondelle*, représentant attardé d'une marine disparue, avait pour compagnon le torpilleur 122, plus moderne, mais tangent à l'âge de la retraite. Sa chaudière unique et sa coque « ajourée » comme une écumoire, justifiaient des craintes très vives. Chaque fois que le 122 appareillait, on se demandait s'il ne resterait pas en panne dans quelque anse de la côte ou, pis encore, en pleine mer. Il fallut le mettre en réserve dans la baie Sébra, et renoncer aux inspections périodiques des sémaphores du Cap Blanc et du Cap Bon, où le personnel des guetteurs réclamait pourtant une surveillance active.

Vu l'importance des travaux projetés, le ministre nomma, en 1899, un contre-amiral au commandement de la marine dans la Régence. Douze ans plus tard, quand l'arsenal de Sidi-Abdallah eut à peu près atteint son plein développement, le décret

du 22 décembre 1911 substitua une organisation définitive aux rouages administratifs juxtaposés à titre provisoire et créa une véritable préfecture maritime ; le contre-amiral coordonnait l'action des services, de manière à pousser les travaux en leur assignant comme but final la disponibilité des forces navales pour le combat. Enfin, en 1913, le littoral algéro-tunisien fut organisé en arrondissement maritime, avec Bizerte pour chef-lieu. Un décret nommait le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef préfet maritime, avec résidence à Bizerte.

La nomination d'un officier général à Bizerte amena la réunion dans ce port, sous le nom de « station navale de Tunisie, » d'une sorte de Cluny naval, d'unités hors d'âge, « rossignols » sans valeur militaire, dont les noms évoquent de très lointains souvenirs : les canonnières cuirassées *Mitraille, Phlégéton, Fusée,* le garde-côtes *Tempête,* bon tout au plus à porter le pavillon à la double étoile. Station navale équivalente à zéro, comme grosses unités. Fort heureusement, ces bâtimens archaïques ont été vendus comme ferraille, sauf la *Tempête,* coulée sous les tirs de l'artillerie. Le plan d'armement pour 1915 comprend, outre le cuirassé *Henri-IV,* comme pièce de résistance, 39 petites unités : 22 contre-torpilleurs et torpilleurs, plus 17 sous-marins, dont 12 offensifs et 5 défensifs. Le commandant du *Henri-IV* exerce le commandement supérieur de la Défense mobile et de la Défense fixe de Bizerte. Toutefois, les événemens ayant obligé la Marine à faire flèche de tout bois, le *Henri-IV* a reçu l'ordre de partir pour l'Orient en remplacement du croiseur *Bruix,* qui a rallié la Tunisie. Aujourd'hui, le *Henri-IV* a repris son poste à Bizerte.

* * *

Dans le principe, la C. P. B. espérait que Bizerte attirerait « les navires de commerce de tous les peuples, » qu'elle arriverait même à dépasser Alger pour le trafic du charbon (1). Malheureusement, à l'époque où l'on travaillait à rendre Bizerte accessible, on creusait le port et le canal de Tunis ; et Tunis, terminé avant Bizerte, resta le centre commercial de tout le Nord tunisien, l'aimant attirant à lui la limaille du trafic. Bizerte, à la

(1) La fourniture de charbon faite à la navigation par le port d'Alger, 8 000 tonnes en 1885, atteignait 643 311 tonnes en 1911.

portion congrue, dut se contenter des paquebots postaux et des vapeurs affrétés par la Marine pour le transport du matériel de guerre. En 1906, le chiffre des entrées ne dépassait pas 5360 tonnes. Autant dire que le port marchand n'existait pas. Sans doute il est beaucoup plus aisé de grossir un courant commercial établi, que d'en créer de toutes pièces un nouveau. Mais, comme il passe annuellement 15000 navires devant Bizerte, ne pouvait-on croire que quelques-uns y viendraient renouveler leur approvisionnement de combustible? Or la C. P. B. édicta des tarifs élevés, au lieu de déclarer, pour commencer, la franchise du port dépourvu de fret de retour.

Tout va changer désormais, la ligne des Nefzas et celle de Béja-Mateur devant amener à Bizerte 300000 tonnes de minerai par an, qui donneront au port marchand l'aliment nécessaire.

La ligne Béja-Mateur, inaugurée en mai 1912, côtoie les Djébels Antrah, Blida et Tahent, riches en gisemens de calamine. D'autre part, les mines des Nefzas comprennent plusieurs gisemens de minerai de fer exploités par la Compagnie Mokta-El-Hadid. La ligne entière (dont il ne restait plus que 40 kilomètres à construire en mai 1912) entrera sous peu en exploitation.

La découverte de sources de pétrole dans les parages de Jubal (Mer-Rouge) a fait concevoir quelques craintes pour l'avenir charbonnier de Bizerte. En mai 1912, la Compagnie des phosphates de Gafsa a reçu l'autorisation de rechercher du bitume et du pétrole en territoire militaire. Des suintemens de pétrole déjà relevés permettent d'espérer que les prospecteurs découvriront de véritables sources.

De nouveaux tarifs, édictés en 1907, favoriseront le mouvement commercial : un vapeur de 2000 tonneaux qui payait 645 francs pour charbonner n'en paiera plus que 95.

L'arsenal de Bizerte verra croître à son côté un port ouvert au commerce international. En avril 1909, les ministres de la Guerre et de la Marine étaient d'accord sur le principe du port de commerce et la question, restée sans solution depuis vingt ans, reprit une actualité singulière : où placer le port marchand? Ce problème souleva jadis des discussions très chaudes. Pour abréger les opérations des vapeurs et prévenir les indiscrétions possibles, sinon les tentatives d'espionnage, on songea d'abord à sacrifier l'avant-port aux transactions commerciales. Mais,

outre l'exiguïté du mouillage limité par les jetées convergentes, le courant violent issu du canal aurait gêné les mouvemens des vapeurs. D'autre part, certains esprits chagrins considéraient inopportun de laisser jour et nuit au commerce pleine liberté de circulation dans l'unique issue de l'arsenal. A les entendre, cette liberté absolue eût pu causer des surprises en temps de guerre, favoriser par exemple l'obstruction du canal, dont la largeur ne dépassait pas 100 mètres. La C. P. B. réduisit à néant ces appréhensions, en proposant de construire le port marchand au Nord et à l'extérieur de l'avant-port. Mais l'exécution de ce projet nécessitait des dépenses considérables.

L'élargissement du canal a répondu aux craintes d'obstruction. Désormais l'embouteillage est illusoire, d'autant plus que le brise-lames extérieur ménage deux issues. L'amiral de Cuverville, alors chef d'état-major général, lutta avec opiniâtreté pour cette double issue et il finit par obtenir gain de cause.

Quant au port marchand, on abandonna les solutions bâtardes, pour porter le centre du trafic en eau calme, dans la baie Sébra, qui s'ouvre en marge du goulet et mesure 900 mètres sur 600.

En septembre 1909, l'amiral de Lapeyrère ayant accordé l'affectation de cette baie aux opérations commerciales, les travaux de remblayage commencèrent aussitôt.

***

Bizerte et Toulon, bases inséparables de la première armée navale, se partagent, nous l'avons dit, les réparations, le ravitaillement et le carénage des unités grandes et petites : Bizerte « double » Toulon. La défense du littoral nord-africain est fonction de la puissance de Bizerte et le renforcement naval austro-italien nous impose l'obligation de nous retrancher fortement dans le bassin occidental de la Méditerranée. Il est donc indispensable d'armer sérieusement Bizerte, de soustraire Sidi-Abdallah à une surprise par terre et de consentir les sacrifices nécessaires pour doter l'arsenal d'un outillage complet et d'un personnel technique adéquat.

Qu'il soit permis à l'un des « ouvriers de la première heure, » activement mêlé à l'achat des terrains, à la défense de la place et à l'installation de la Défense mobile, de réclamer de l'esprit

de suite et des crédits suffisans, sans accrocher l'existence de Bizerte à celle des arsenaux métropolitains.

D'ailleurs, depuis les événemens militaires qui ont troublé l'équilibre en Méditerranée, M. Painlevé, rapporteur du budget pour 1913, paraît avoir changé d'avis : «... Dans l'état actuel de l'Europe, la concentration de notre flotte dans la Méditerranée s'imposait; l'ayant toujours préconisée, je ne saurais trop louer M. Delcassé d'avoir rompu avec certaines traditions des plus respectables, d'avoir passé outre à des objections qui sont graves, qui ont même un côté douloureux, pour réaliser cette concentration.

« Comme conséquence de cette mesure, aucun effort ne doit être épargné pour donner à Toulon et à Bizerte les installations des grands ports militaires modernes.

« Notre flotte entière doit pouvoir tenir à l'aise dans la rade de Toulon et dans celle de Bizerte; il faut qu'elle trouve dans ces ports les moyens les plus puissans pour les réparations immédiates... »

Cette conclusion sera la nôtre.

Commandant DAVIN.

REVUE DRAMATIQUE

A travers les théâtres. — Comédie-Française : *Le baron d'Albikrac*, comédie de Thomas Corneille. — *Nicomède*, tragédie de Pierre Corneille. — Bibliographie. A. Joannidès : *La Comédie-Française en 1914*. — Pour Mme Sarah Bernhardt.

Ce n'est pas la vie normale, cela ne peut et ne doit pas être la vie normale, mais c'est quelque chose qui s'efforce d'y ressembler. L'Odéon, la Porte-Saint-Martin, d'autres théâtres, ont fait une sorte de réouverture. Ils jouent, surtout en matinée, et quelquefois le soir avant onze heures, des pièces anciennes qu'interprètent des artistes ayant passé l'âge de la mobilisation. Les salles sont très honorablement remplies; le public, attentif au spectacle, s'émeut aux endroits pathétiques et s'égaie aux traits de comédie. Aussi éprouve-t-on d'abord, à s'y mêler, un certain malaise. On songe : « Se peut-il que des personnes s'assemblent dans ces demeures de la fiction, quand elles ont, si près d'elles, de si effroyables réalités? Le théâtre de la guerre, qui embrasse, ou peu s'en faut, le monde entier, ne les a-t-il pas dégoûtées des autres théâtres? Entre les angoisses publiques et les tristesses intimes leur reste-t-il des larmes pour les verser sur des souffrances imaginaires, et le rire n'est-il pas une insulte à nos deuils? » On ne peut se défendre de cette première impression, échapper à ce brusque serrement de cœur. Entrer dans ces lieux de divertissement sans en demander pardon, au fond de soi-même, à ceux qui là-bas souffrent et meurent pour nous, ce serait une grande honte. Réfléchissons toutefois. Comprenons que nous devons encourager tout ce qui peut aider ce pays à retrouver son activité. Le théâtre est, lui aussi, une industrie qui importe à la reprise des affaires. Comme on pressait Molière de quitter sa troupe, pour entrer à l'Académie, il refusa, ne voulant pas priver de leur gagne-pain

beaucoup de gens qui étaient de braves gens. Quant aux spectateurs qui demandent à l'illusion de la scène un peu de détente ou même d'oubli, ne leur soyons pas sévères : pour se détourner un instant de leurs soucis, ils n'y échappent pas; ils les retrouveront qui les attendent à la sortie ; mais peut-être alors auront-ils plus de force pour les supporter. Aussi bien, un fait suffit pour trancher la question : nous venons d'apprendre qu'à partir du 1er avril les théâtres de Berlin seront fermés par ordre, et cela nous a paru un bon indice. Nos théâtres qui étaient fermés se rouvrent : leurs théâtres, qui allaient de fêtes en galas, vont rentrer dans l'ombre et le silence. Le contraste est frappant, à l'heure où une immense espérance soulève l'âme française.

Aux matinées, la jeunesse est en majorité; le soir, c'est une bourgeoisie de quartier. Pas de toilettes; des couleurs sombres sur lesquelles tranche le bleu des uniformes : partout des loges sont mises à la disposition des blessés. Ce ne sont pas les brillantes chambrées des soirs où la saison bat son plein. Tout Paris n'est pas là, et on le regrette, car comment ne pas le regretter? Mais son absence est compensée par celle de certains spectateurs indésirables qui avaient fini par devenir légion. Dans ces honnêtes salles on peut prêter l'oreille aux conversations ; on peut entendre les gens s'interpeller dans les couloirs : tout le monde parle français. Quelle joie ! Quel soulagement ! Quelle délivrance ! Comme cela nous change de ces tours de Babel qu'étaient devenus nos théâtres ! La confusion des langues y régnait, sans parler du jargon qui trop souvent déshonorait la scène. Dans les loges, au balcon, au parterre, ce n'étaient qu'accens gutturaux et vocables de provenance suspecte. Cependant, à mesure que grandissait ce brouhaha d'idiomes étrangers, le prix des places montait et le ton des pièces s'abaissait. Et une étroite relation unissait entre eux ces divers phénomènes qui avaient tous une même cause : la prédominance du public cosmopolite devenu le maître dans nos théâtres. C'était lui qui, ne regardant pas à la dépense, et pour cause, achetait à la porte le droit de parler en maître. C'est pour lui qu'on faisait les pièces, car la recette dépendait de lui. C'est lui qui pervertissait notre goût littéraire, comme il faussait, chez les couturiers et les modistes de la rue de la Paix, nos élégances traditionnelle. C'est lui qui poussait nos auteurs et nos artistes dans le sens de la brutalité et de la déliquescence, comme on grise et comme on excite ceux dont on veut se donner l'ivresse en spectacle. Après cela, les hypocrites allaient criant à notre décadence, et ils citaient à l'appui de

leurs calomnies un théâtre qu'ils avaient savamment corrompu. Oui, en vérité, l'air de nos salles avait besoin d'être purifié, comme dans ces brasseries alsaciennes où Hansi brûlait du sucre après le départ des officiers prussiens.

Chaque théâtre recherche dans son répertoire les pièces qui peuvent s'adapter aux circonstances actuelles et s'harmoniser avec notre état d'esprit, — ce genre de pièces, écrites avant la guerre, dont on jurerait qu'elles ont été écrites après. Le type en est *la Flambée*. Aussi a-t-elle retrouvé un éclatant succès. Je ne l'avais jamais vue. Je m'en réjouis doublement, parce que j'y ai pris le plaisir de la nouveauté et parce que, dans le temps de paix, je n'aurais pas manqué de faire à l'auteur certaines objections qui, en temps de guerre, tombent d'elles-mêmes. La pièce est trop connue pour que j'en rappelle même le sujet. Chacun sait que le héros, un officier supérieur de l'armée française, le colonel Felt, s'est endetté pour celui de tous les mauvais motifs qui porte en lui le plus d'excuses : le désir d'entourer de bien-être une épouse légitime. Ainsi il s'est mis entre les mains d'un louche personnage, Glogau, qui, jugeant le moment venu, lui met le couteau sur la gorge et lui donne à choisir entre le scandale ou la livraison de plans intéressant la défense nationale. Sous l'outrage de cette odieuse proposition, le colonel bondit et étrangle Glogau. Le geste est beau. Il n'en reste pas moins que le colonel a assassiné son prêteur, et que cette manière de payer ses dettes est difficile à admettre. Qu'en pensera la justice ? Elle n'en pensera rien. Un ministre passait par là ; pas même un ministre, un ancien ministre. Il a parlé, comme savent parler certains ministres, au procureur de la République ; celui-ci, qui a compris, modifiera les conclusions de son enquête. Je sais bien que telle était la mainmise de la politique sur la justice dans le délicieux régime qui a précédé la guerre. Dans *la Flambée*, on nous donne ces pratiques pour excellentes et tout à fait propres à rassurer les honnêtes gens... Mais aujourd'hui, qui s'arrêterait à de telles vétilles, et quel sens auraient ces vaines critiques ? Glogau était un espion. L'espion Glogau vient d'être tué. Cela en fait un de moins. Il n'y a pas autre chose à voir, et tout le reste est littérature.

L'espionnage a été souvent mis à la scène ; il a notamment servi de thème à l'une des pièces les plus mouvementées de Sardou, *Dora*. Je serais étonné qu'aucun directeur de théâtre ne fût tenté de la reprendre. A côté de la pièce de M. Kistemæckers, qui est tout en force et qui ne raffine pas, on aurait plaisir à renouer connaissance

avec l'art subtil de Sardou. Au reste, espions et espionnes vont pulluler au théâtre : ils empliront de leurs louches intrigues les pièces qui vont surgir au lendemain de la guerre ; ils y seront honnis. Ce sera justice et notre tempérament national y trouvera son compte. Car il nous est bien difficile d'apercevoir dans l'espionnage autre chose que sa vilenie qui nous fait horreur. Dans son beau drame, *Servir*, la hardiesse de M. Henri Lavedan avait consisté à nous présenter un héros du patriotisme sous les traits d'un espion ; de là une certaine résistance du public. Dès maintenant, on peut prévoir tout un cycle de drames savamment machinés dont l'espionnage allemand et ses menées tortueuses fourniront le thème. Souhaitons qu'alors il nous soit poussé assez de méfiance pour ne plus accueillir dans la vie réelle ceux que nous aurons hués sur la scène. Drames ou mélodrames, si nous en emportons une impression assez forte pour mettre un peu plus de sévérité que jadis dans le choix de nos relations, ils seront, comme voulait Dumas fils, du « théâtre utile. »

Mais revenons au répertoire qui, en ce temps de crise, est notre grande ressource. En réunissant sur son affiche les noms des deux Corneille, la Comédie-Française aura pareillement réjoui les mânes des deux frères, le grand Corneille, au temps même de ses plus cruels échecs, n'ayant eu rien de plus cher que les succès de son petit frère, et le petit frère, au milieu de ses plus étourdissans succès, n'ayant eu d'autre fierté que la gloire du grand Corneille. C'est, avant toute chose, cette intimité des deux frères, qui plaide en faveur de Thomas Corneille et lui vaut notre sympathie. Frère, fils, ou mari d'un écrivain illustre, la situation est toujours délicate pour qui est lui-même du métier : Thomas Corneille s'en tira de la façon la plus élégante, sans y tâcher et le plus naturellement du monde. Beaucoup plus jeune que son frère, qui l'avait élevé et d'abord guidé dans la carrière, il se considéra toujours comme son élève, et un peu comme son fils. Une affection touchante les unit. Ils avaient épousé les deux sœurs, ils faisaient presque ménage commun. On connaît l'anecdote de la trappe par laquelle Pierre, qui rimait difficilement, demandait des rimes à Thomas, qui n'était jamais à court. L'anecdote est charmante et peut-être n'est-elle pas apocryphe (1). D'ailleurs, sincèrement modeste, Thomas eût donné toute son œuvre pour un de ces vers dont il avait peut-être fourni la rime. Il ne s'abusa pas

(1) Sur Thomas Corneille consulter l'excellent travail de M. Gustave Reynier : *Thomas Corneille; Sa vie et son théâtre*, 1 vol. in-8° (Hachette).

sur lui-même, et, puisqu'il y avait deux Corneille, il se résigna sans aucune peine à être l'autre : de toute son âme, il se réjouit d'être Thomas, frère de Pierre, et de tout son cœur il ne fut que Thomas.

Son succès fut prodigieux. C'est à lui qu'était réservé de remporter le plus grand succès du siècle. Car le plus grand succès du siècle ne fut pas *le Cid*, quoique de l'apparition du *Cid* date la naissance de notre tragédie, et quoique, à l'époque même, il fût passé en proverbe de dire : beau comme *le Cid*. Ce ne fut pas *Andromaque*, quoique toute une génération ait salué d'enthousiasme dans le chef-d'œuvre racinien l'avènement d'un nouvel idéal. Quant au *Misanthrope*, on sait assez que ce fut un succès d'estime, si *Phèdre* et *Athalie* furent de complets échecs. Mais *Timocrate*, représenté au mois de novembre 1656 sur le théâtre du Marais, fit salle comble pendant près de six mois ; il eut quatre-vingts représentations consécutives, chiffre inouï pour le temps ; le Roi y vint, sans attendre qu'on le jouât à la Cour ; tout Paris le savait par cœur, et pourtant les acteurs se lassèrent de le jouer plus tôt que le public de l'entendre. Thomas Corneille, auteur de *Timocrate*, est celui qui, dans le siècle de Corneille, de Racine et de Molière, fut l'auteur le plus applaudi du siècle. C'est sa marque et son « idiosyncrasie. » C'est par là qu'il appartient, sinon à la littérature, du moins à l'histoire de la littérature. Comme d'ailleurs ses autres pièces, si elles n'eurent pas la vogue étourdissante de *Timocrate*, comptent néanmoins parmi les opérations théâtrales les plus heureuses de l'époque, elles se recommandent par cela même à notre attention. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette œuvre, c'en est décidément le succès : on en dégagerait assez bien un « art de réussir au théâtre »

Thomas Corneille ne manquait pas de talent : c'est une première condition, qui a son importance. On pense généralement que, pour réussir en littérature, il suffit du savoir faire et de l'entregent, des relations et de la réclame. C'est une erreur : un peu de talent ne nuit pas. Il n'en faut pas beaucoup, et surtout il n'en faut pas trop, mais un certain minimum de qualités littéraires n'est pas inutile. « Du talent, du génie, de la facilité, » dit l'abbé d' *Il ne faut jurer de rien*. Thomas Corneille n'avait pas de génie, Pierre ayant pris tout celui de la famille, mais il avait de la facilité. Cette redoutable facilité défend bien à qui en est affligé de jamais se réveiller grand écrivain, mais elle est précieuse à l'auteur en vogue. Elle lui permet d'être toujours prêt, d'arriver toujours au bon moment, de ne jamais laisser

passer l'occasion. Elle se traduit par la fertilité des ressources, l'ingéniosité des moyens, l'aisance du tour, l'agrément de la forme. Thomas Corneille sait faire une pièce et, parce qu'il est souple et habile à flairer le goût du jour, il fait chaque fois la pièce que demandait le public. Il sait agencer une intrigue, filer une scène, servir un dénouement cuit à point. Il a de l'esprit, de cet esprit qu'on se repasse de main en main et qui, étant celui de tout le monde, ne vaut tout de même pas celui de Voltaire. Son style, qui côtoie sans cesse la platitude, n'y tombe pas toujours. Écrivain médiocre, d'une médiocrité aimable, souriante, avenante, il aurait inventé la médiocrité, si tant d'autres ne s'en étaient chargés avant lui. Mais c'est encore une manière, c'est la plus répandue et la plus avantageuse, d'être un écrivain.

Lorsqu'il débuta au théâtre, la littérature française était tout espagnole. La France était alors en guerre avec l'Espagne : le même phénomène s'était produit dont on constate si souvent le retour · l'invasion intellectuelle précédant l'invasion armée. Nous venons encore d'en être les témoins, et il faudra un vigoureux effort pour que la pensée française se libère de cette culture allemande, à laquelle, en ces derniers temps, nos maîtres se sont trop docilement abandonnés. A l'Espagne nous avions pris d'abord l'exagération des sentimens et l'affectation du style, l'outrance du point d'honneur, la grandiloquence et le gongorisme. C'est ce que lui avait emprunté Pierre Corneille, mais comme il savait emprunter. Puis étaient venus le burlesque, le réalisme bas et malpropre. C'est où Scarron devait s'illustrer. Quelle n'est pas la toute-puissance de la mode sur un écrivain uniquement soucieux de réussir ? Thomas Corneille est un homme de goût, bien élevé, d'esprit cultivé, qui fréquente la meilleure société; mais la mode est à la grossièreté : il se met à la mode, comme nous avons vu, il y a une trentaine d'années, les plus délicats de nos écrivains faire leurs premières armes sous la bannière fangeuse du naturalisme. En 1650, il transpose du théâtre espagnol son *Bertrand de Cigarral*, dont l'ignoble héros a pour trait distinctif d'être couvert de gale, et s'en vante ! Isabelle, à qui il tend sa main dégantée, se recule de dégoût : « Ce n'est rien, lui dit-il,

Ce n'est qu'un peu de gale.
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour;
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour;
Il ne m'en coûte rien, moi-même j'en sais faire;
Mais elle est à l'épreuve et comme héréditaire:

Si nous avons lignée, elle en pourra tenir.
Mon père en mon jeune âge eut soin de m'en fournir.
Ma mère, mon aïeul, mes oncles et mes tantes
Ont été de tout temps et galans et galantes.
C'est un droit de famille où chacun à sa part :
Quand un de nous en manque, il passe pour bâtard.

Voilà ce qu'applaudissait le public du XVIIe siècle. Et le public qui allait à la comédie, au XVIIe siècle, était un public restreint. Cela est affligeant, — ou consolant, comme on voudra, — et nous renseigne sur les aberrations auxquelles, en tous les siècles, est sujet le public distingué.

Il faut dire qu'une partie du succès, la plus grande, fut due à l'interprétation ; un moyen de réussir au théâtre est en effet de tailler une pièce sur mesure pour l'acteur en réputation. Combien de pièces ont été écrites pour Coquelin, pour Guitry, pour Réjane, pour Brasseur père et fils ! Combien n'ont guère été que des scénarios destinés à servir de support aux attitudes, aux gestes, aux intonations de l'interprète, parfois aux grimaces, aux tics, aux défauts de prononciation dont ne se lasse pas un public idolâtre. Les acteurs le savent : c'est pourquoi ils traitent parfois les auteurs avec une désinvolture qui n'en reste pas moins répréhensible. Le comédien dont les pitreries faisaient alors pâmer la Cour et la Ville était Julien Lespy, fameux sous le nom de Jodelet. Tel avait été son succès dans *Jodelet maître et valet*, qu'il avait troqué son nom contre celui du personnage dont il avait si brillamment tenu le rôle. Nous savons très bien quels étaient ses moyens de comique et qu'ils étaient les mêmes qui opèrent toujours. La pâleur de son teint. Un masque blafard fait rire; ne demandez pas pourquoi : tout ce qui concerne le rire est mystérieux ; mais voyez Pierrot. Sa mine ahurie. L'ahurissement est comique : rappelez-vous l'acteur Jolly dans *les Surprises du divorce*. Enfin il parlait du nez

Et débitait son fait fort nasillardement.

On ne compte pas les acteurs qui ont dû à une voix qu'ils tiraient des profondeurs de leur nez le meilleur de leur action sur le public. Delaunay, le Delaunay de ma jeunesse, est, je crois, le seul à avoir eu le nasillement amoureux. Jodelet n'avait qu'à paraître : les rires éclataient en tempête. Thomas Corneille eut l'heur de fabriquer pour cet acteur à succès *Don Bertrand de Cigarral* et *le Geôlier de soi-même*,

toutes deux pièces espagnoles et pièces burlesques : cela le mit tout de suite en faveur.

Du burlesque au précieux, la transition est aisée, et s'ils ne sont frères, ils sont cousins germains. Brunetière aimait à le répéter et il avait raison. Il n'est que de relire cette tirade, d'ailleurs jolie, où Don Bertrand dit son fait au mariage d'amour et prédit leur avenir aux ménages d'amoureux pauvres :

Mariez-vous sur l'heure et la prenez pour femme,
C'est par où je prétends me venger de tous deux.
Elle sans aucun bien, vous passablement gueux,
Allez, vous connaîtrez plus tôt qu'il ne vous semble
Quel diable de rien c'est que deux riens mis ensemble.
Dans la nécessité vous n'aurez point de paix :
L'amour finit bientôt, la pauvreté jamais.
Afin que tout vous semble aujourd'hui lis et roses,
J'aurai soin de la noce et paierai toutes choses.
Mais vous verrez demain qu'on a peu de douceur
A dîner d'un *Ma vie* et souper d'un *Mon cœur*,
Et qu'on est mal vêtu *d'un drap de patience*
Doublé de foi partout et garni de constance.

Burlesques et précieux se rencontrent dans cet art de faire des métaphores qui se suivent et de les suivre jusqu'au coq-à-l'âne. Thomas Corneille était désigné pour être le poète des précieuses.

Nous avons peine à imaginer aujourd'hui que ces romans interminables et insipides de Mlle de Scudéry et de La Calprenède, *le Grand Cyrus*, la *Cléopâtre*, aient passionné les lecteurs et fait pâmer les lectrices. C'est que la roue tourne, la mode passe et l'engouement d'une époque devient incompréhensible à l'époque qui lui succède et s'engoue de modes qui ne valent pas mieux. Le vrai seul est de tous les temps, mais, dans tous les temps, ne s'impose qu'avec peine et pour une période relativement courte. Molière et Racine, aidés de Boileau et forts de l'appui du Roi, feront de haute lutte triompher le naturel; mais le grand courant n'était pas avec eux : il allait au romanesque et au conventionnel. A lire aujourd'hui *Timocrate*, il est absolument impossible de découvrir ce qui lui valut une si extraordinaire fortune. La galanterie y règne en souveraine, sans doute, et le quiproquo y rebondit avec maëstria. Timocrate est caché sous le nom de Cléomène, et le personnage du prince déguisé a toujours enchanté les âmes romanesques : témoin, dans *Fantasio*, la gouvernante d'Elsbeth qui prend pour une Altesse ce petit bourgeois de Munich. Cléomène qui doit, pour épouser Ériphile, tuer Timocrate,

est certes dans une situation délicate, puisqu'il est lui-même Timocrate. Mais dix autres tragédies au XVIIe siècle sont de sentimens aussi faux, de langage aussi doucereux et de situations aussi saugrenues. Pourquoi *Timocrate* et non pas elles ? Avouons que nous n'en savons rien. *Timocrate* tirait tout son charme d'une correspondance merveilleuse et indéfinissable avec le goût du moment, charme subtil qui en s'évaporant ne laisse rien après lui. Il est venu à son heure : c'est tout ce que nous en pouvons dire.

Venir à son heure, ce fut toujours le mérite de Thomas Corneille. Pendant les années où son frère, découragé par l'échec de *Pertharite*, se réduit au silence, il remplit l'intérim et fournit le public de tragédies cornéliennes. Il en fera plus tard de raciniennes et le nom qu'il porte ne l'empêchera pas d'imiter le jeune et triomphant rival de son frère vieilli. Toutes ces influences ont été très bien débrouillées par M. Gustave Reynier dans une de ces thèses doctes et élégantes qu'affectionnait la Sorbonne d'autrefois et auxquelles reviendra la Sorbonne de demain, délivrée du pédantisme germanique. Cependant tragédie et comédie voient se lever contre elles une redoutable concurrence, celle des pièces à machines et de l'opéra. Thomas Corneille donne avec son succès coutumier *Circé*, pièce à machines, et *Bellérophon*, opéra. Avec lui, on fait le tour du théâtre au XVIIe siècle.

Il est un dernier élément de succès dont il serait étonnant qu'il eût résisté à se servir : l'actualité, et l'actualité qui confine au scandale. Le procès de la Voisin s'instruisait. L'affaire, où étaient impliquées les plus grandes dames et compromis les plus beaux noms, faisait un bruit considérable. Mettre sur la scène le cabinet d'une sorcière, quel coup de réclame ! Thomas Corneille bâcla une pièce en collaboration avec De Visé. *La Devineresse* fut jouée pour la première fois le 19 novembre 1679, trois mois avant l'exécution de la Voisin : elle eut quarante-cinq représentations ; à mesure qu'approchait la date du supplice, la recette montait. Bien entendu, la pièce n'avait avec le terrible drame judiciaire qu'une lointaine analogie. Entre les pratiques criminelles de la faiseuse d'anges et les innocentes fourberies de Mme Jobin, il y a toute la distance qu'y devait mettre une prudente censure. Il reste que les auteurs de *la Devineresse* avaient exploité une curiosité malsaine. Car la recherche du succès à tout prix enferme nécessairement un germe d'immoralité.

Mais c'est un autre grief que nous avons contre Thomas Corneille, et sur lequel il nous est plus difficile de passer condamnation. Pendant

deux siècles, on a joué à Paris et dans les provinces un *Festin de Pierre*, toujours écouté avec plaisir, et dont certaines tirades étaient dans toutes les mémoires. Et ce *Festin de Pierre* était bien celui de Molière ; mais il était aussi de Thomas Corneille, qui avait revu, corrigé et versifié la prose de Molière. Remanier une pièce de Molière et la récrire ! Thomas Corneille avait été convié par la veuve du poète à ce métier de rebouteur et il s'en était acquitté avec une dextérité qui aggrave son cas. Une scène avait fait scandale, la scène du moine bourru : Thomas Corneille la supprime ; il ajoute une scène de son cru, il abrège ou développe d'autres scènes. A ce prix, et sous ce travestissement, la pièce partit pour une magnifique carrière. Comme le remarque naïvement *le Mercure*, M. Corneille le jeune avait fait merveille par sa « prudence. » Il avait passé partout le niveau de sa banalité et le poli de son élégance. Tout avait disparu de ce qui pouvait choquer, arrêter, déconcerter. Il restait une comédie légère, gaie, divertissante, d'où s'était envolé, évanoui, comme par enchantement, tout ce qui faisait la valeur de l'original et lui donnait sa portée. Ne heurter rien ni personne, c'est le dernier mot et le fin du fin dans cet art de réussir... Quand Thomas Corneille se présenta à l'Académie, il fut élu, dès la première fois, et à l'unanimité : c'est un signe.

Ce favori du succès n'en fut ni la dupe ni la victime. Il ne se laissa pas gâter par lui. Les acclamations elles-mêmes qui accueillirent *Timocrate* ne lui firent pas illusion : il les mit sur le compte de l' « injuste caprice du siècle. » « Qui ne serait désarmé par tant de modestie? demande avec raison M. Gustave Reynier. Et même, qui pourrait refuser son estime à un homme qui a eu assez de raison pour ne pas considérer les succès d'argent comme des titres de gloire et pour devancer sur ses propres ouvrages le jugement de la postérité? » La postérité ne s'occupe pas beaucoup de Thomas Corneille ; et les occasions qu'on a de parler de lui sont rares : j'ai saisi celle qui m'était offerte et qui a peu de chances de jamais se représenter.

Le baron d'Albikrac que la Comédie-Française vient d'exhumer est longtemps resté au répertoire, parce qu'il comporte un rôle de grand valet qui a souvent tenté les comédiens. Une vieille tante, qui est une vieille folle, prend pour elle les soupirs qui s'adressent à sa nièce. On lui persuade que ses conquêtes se sont étendues jusqu'en province et qu'un baron campagnard a pris le coche pour venir l'épouser. Le valet La Montagne, un drôle plus impudent que spirituel, figurera le baron prétendu... On songe à Agnès, à Bélise, à Pourceaugnac, à Mascarille. La pièce, qui date de 1668, mais est

imitée d'un original espagnol de Moreto, rappelle ou annonce ces personnages de Molière. Dans notre ancienne comédie, le personnel et les situations constituaient un fond commun qui appartenait à tout le monde. C'est la matière sur laquelle Molière a travaillé : il est bon de la voir ici à l'état brut, pour mieux juger de ce qu'il en a fait et admirer mieux comment il l'a transformée.

M. Siblot est un Albikrac tumultueux et débordant de verve, Mme Kolb une tante d'une savoureuse et divertissante minauderie.

Parmi les grandes tragédies de Corneille, *Nicomède* n'est pas l'une des plus propres à ravir, entraîner, émouvoir le spectateur. Presque pas d'action; peu d'émotion. Corneille a voulu faire une pièce d'une constitution nouvelle, singulière, et qui eût pour ressort unique l'admiration. Ces cinq actes n'ont qu'un objet, montrer le contraste d'une grande âme avec des âmes vulgaires. Quand nous avons mesuré toute la distance qui sépare un Nicomède, une Laodice, d'une Arsinoë, d'un Prusias, d'un Flaminius, la pièce est terminée. C'est l'étude de psychologie la plus poussée où un écrivain, qui trouvait en soi tous les élémens du portrait, nous ait tracé l'image fidèle de la grandeur d'âme. Nicomède réunit en lui bravoure, loyauté, franchise, indépendance. Un dernier trait l'achève de peindre et donne à la peinture le suprême accent de vérité : comme Corneille lui-même, son héros « sait ce qu'il vaut et croit ce qu'on lui en dit. » Il a pleine conscience de sa supériorité et il la fait sentir à autrui. Il est orgueilleux, hautain, dédaigneux, — Prusias dit : insolent. Il manie, et de main de maître, l'ironie et le sarcasme. L'ironie est d'un emploi toujours dangereux au théâtre et risque de déconcerter le spectateur. Corneille a joué la difficulté et gagné la partie, — superbement.

Nicomède et Laodice ont en M. Albert Lambert et Mme Segond-Weber d'excellens interprètes. M. Silvain pousse résolument au comique le rôle de Prusias, et je serais tenté de croire qu'il force la note. Mais autant que sur la scène le spectacle était dans la salle. Il fallait voir le public attentif, empoigné par un intérêt tout intellectuel, remué par ce frisson du sublime qui passait sur lui. Il fallait entendre comme il acclamait et rappelait les artistes. C'est aussi bien ce qui se passe chaque fois qu'un des chefs-d'œuvre de notre théâtre classique reparaît sur la scène, monté avec un peu de soin. Plus que jamais nous comptons sur la Comédie-Française pour ne nous être pas avare de ces nobles jouissances.

L'histoire de la Comédie-Française nous est contée chaque année

de la façon la plus instructive qui soit, c'est-à-dire par des documens et des chiffres, dans cette sorte de « registre de Lagrange » que M. A. Joannidès tient à jour avec le soin le plus scrupuleux. Le recueil qu'il vient de publier à la librairie Plon : *La Comédie-Française, 1914*, emprunte aux circonstances que nous traversons un intérêt ou, pour mieux dire, un pathétique tout particulier. Pendant les six premiers mois, la vie du théâtre se poursuit sans incidens. Durant la semaine du 24 au 30 juillet, les recettes ne descendirent jamais au-dessous de 2 000 francs. La recette du 31 juillet tomba à 820 fr. 70, celle du 1er août à 249 fr. 40... La Comédie avait été fermée par ordre le 3 août : elle fit sa réouverture le 6 décembre... Elle partage l'épreuve commune ; elle a ses souffrances et ses deuils : le plus jeune de ses pensionnaires, M. Reynal, est mort au champ d'honneur.

Au milieu des émotions que chaque jour nous apporte, la nouvelle de l'opération qu'a dû subir Mme Sarah Bernhardt n'a laissé aucun de nous insensible. Elle aussi, il nous a semblé que la grande artiste était frappée sur le champ de bataille et blessée au service de la France. Durant ces quarante-quatre ans, aucune autre n'a personnifié avec plus d'éclat, devant le monde entier, le rayonnement de notre génie. Non contente d'incarner chez nous les héroïnes de Racine, de Hugo, de Dumas, elle est allée leur chercher à l'étranger des admirateurs et des amis. Chacune de ces tournées qu'elle entreprenait avec une énergie indomptable était, en faveur de nos idées, de notre langue, la plus active, la plus efficace des propagandes. On ne connaissait qu'elle à l'étranger ; on la redemandait sans cesse, on ne se lassait pas de l'entendre. Grâce à elle, notre littérature dramatique faisait le tour du monde et notre langue redevenait la langue universelle. Plus encore que le charme de sa voix et la grâce de son geste, et la souplesse de ses attitudes, et la poésie de toute sa personne, ce qui lui valait l'enthousiasme des foules, c'était le frémissement de son âme qu'elle mettait tout entière dans chacune de ses créations... Mme Sarah Bernhardt n'a pas renoncé à l'espoir de reparaître devant le public. Nous la reverrons, nous l'acclamerons de nouveau. Et à l'ovation qui lui sera faite elle pourra mesurer notre gratitude pour le courage et la fierté avec lesquels elle a servi la cause française.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

L'EX-KHÉDIVE D'ÉGYPTE
Jugé par un témoin anglais de son règne.

Abbas II, par le comte de Cromer, un vol. 8°, Londres, 1915 (1).

Lorsque, le 7 janvier 1892, le « Consul Général » anglais en Égypte, lord Cromer, apprit l'aggravation survenue brusquement dans l'état de santé du khédive Tewfik, il s'empressa de réunir en conseil les principaux ministres égyptiens, ainsi que deux ou trois de ses propres assistans ; et il fut reconnu là, d'un parfait accord, que la succession du Khédive mourant devait échoir à l'aîné des fils légitimes de celui-ci, le jeune prince Abbas. Le fait est que, pour des motifs divers, — dont les plus pressans étaient la crainte d'une velléité d'intervention du Sultan dans les affaires égyptiennes et la crainte, non moins justifiée, d'intrigues déjà en train de s'ourdir à l'intérieur du pays, — lord Cromer regardait comme indispensable de proclamer le nouveau souverain dès l'instant où serait annoncée la vacance du trône. Mais il comprenait aussi les dangers qu'entraînerait, pour les mêmes motifs, l'obligation de laisser instituer autour du nouveau Khédive un Comité de Régence ; et le malheur voulait que le prince Abbas, né le 14 juillet 1874, eût encore à attendre un peu plus de six mois l'âge réglementaire de sa majorité. De telle sorte que l'embarras du Consul Général anglais était grand, trop grand sans doute pour

(1) Ma profonde incompétence politique suffirait, à elle seule, pour m'empêcher de prendre à mon compte aucune des opinions de lord Cromer. Mais après le grand rôle qu'a joué longtemps en Égypte l'ancien Consul Général anglais, il m'a paru intéressant d'offrir aux lecteurs français le résumé d'un livre dont la publication dans son pays a d'ailleurs été, sans aucun doute, le principal événement littéraire de ces mois passés.

qu'il fût possible à l'habile diplomate de le dissimuler : car lui-même nous raconte le mélange de surprise ravie et de gratitude avec lequel il entendit l'un des ministres égyptiens lui murmurer à l'oreille que le calendrier mahométan réduisait la durée normale des années à 354 jours. Moyennant cette façon de compter, le prince Abbas se trouvait être majeur depuis deux semaines !

« On pense bien que je ne manquai pas de me précipiter sur une suggestion aussi opportune, » écrit lord Cromer. Immédiatement après la mort de Tewfik pacha, dès le soir du même 7 janvier 1892, avis fut donné au public égyptien de l'avènement du khédive Abbas II; et comme ce dernier demeurait alors à Vienne, où l'on tâchait lentement à le faire avancer dans ses « humanités, » ce fut aux ministres de son défunt père que revint la charge de gouverner l'Égypte jusqu'à son arrivée. D'un seul coup, l' « opportune suggestion » de l'un de ces ministres avait permis à lord Cromer d'éloigner de son horizon le double péril qu'il avait redouté ; et l'ex-Consul Général ajoute que la personne du nouveau Khédive lui fit d'abord une impression des plus favorables, lorsque, vers la fin de janvier, le jeune prince, accouru en hâte d'Autriche, vint prendre solennellement possession de son trône. Mais combien, selon toute apparence, cette première impression aurait été différente, si le noble lord avait pu prévoir de quelle manière allait s'achever tristement, vingt-deux années plus tard, le règne du séduisant souverain dont il avait ainsi protégé les débuts !

Aussi bien lord Cromer lui-même n'avait-il pas tardé à changer d'opinion touchant le caractère et les sentimens du jeune Abbas II. « Dès avant l'arrivée du prince, nous dit-il, un ami autrichien qui était excellemment en position de connaître les faits m'avait prévenu que les autorités du collège viennois où le nouveau Khédive avait été élevé ne cachaient pas leur peu d'estime pour ses qualités d'esprit et de cœur. A en croire mon ami, le jeune prince nous causerait infailliblement toute espèce d'embarras, ne fût-ce que par sa tendance naturelle à s'entourer de mauvais conseillers. Son origine orientale, à elle seule, le porterait à encourager autour de soi les pires formes de l'adulation, et les plus dangereuses. Sûrement, les courtisans du Khédive allaient l'exciter à ne pas subir l'humiliation consistant, pour lui, à écouter et à suivre l'avis des Anglais. Cela était bon pour son père, dont l'esprit était pauvre : mais lui, avec son intelligence subtile encore développée par l'éducation, comment

pourrait-il hésiter à rejeter le joug odieux et pesant de l'Angleterre? »

Le méfiant ami autrichien de lord Cromer avait vu juste. A peine installé sur son trône, Abbas II s'est entouré précisément de conseillers dont l' « adulation » n'allait plus cesser de revêtir, depuis lors, la forme d'encouragemens de plus en plus passionnés à « rejeter le joug odieux de l'Angleterre. » Mais encore bien que l'influence d'un tel entourage ait valu au Consul Général anglais une foule d'« embarras, » dont il vient de nous offrir le récit dans un petit livre tout plein de révélations imprévues et curieuses, peu s'en faut que l'ancien diplomate ne se montre prêt à excuser ce qu'il appellerait volontiers l' « erreur » du jeune prince. « Comment supposer, — écrit-il, — qu'un garçon inexpérimenté d'à peine dix-huit ans, frais émoulu de l'éducation un peu étroite d'un collège autrichien, eût possédé l'intelligence, la patience, et le jugement et l'empire sur soi qui lui auraient été nécessaires pour se conformer aux exigences d'un système tel que celui qu'avait subi l'Égypte pendant les dix dernières années du règne de son père? » Sans compter qu'à toute heure le groupe « hybride » d'Égyptiens, d'une authenticité plus ou moins douteuse, qu'il aimait à rassembler autour de soi lui représentaient ce « rejet » de l'influence anglaise non seulement comme un devoir sacré, mais aussi comme la chose au monde la moins hasardeuse. « Quoi de plus aisé, pour les Égyptiens, que de gouverner l'Égypte sans aucune assistance étrangère ? »

Si bien que, dès le premier jour, lord Cromer, — à l'en croire, du moins, — se sentait au cœur, pour le jeune Khédive, des trésors d'une indulgence quasi paternelle. « Certes, écrivait-il à lord Rosebery en novembre 1892, le nouveau souverain s'est conduit très sottement en un grand nombre de menues circonstances ; mais il est si jeune et si ignorant de la vie que nous devons nous garder soigneusement de porter sur lui un jugement trop sévère ! » Et aujourd'hui encore le noble lord nous affirme qu'il se garderait de porter sur son ancien « pupille » un « jugement trop sévère, » s'il lui était possible d'attribuer à une véritable inspiration patriotique la longue et funeste série des « sottises » du jeune prince, — ou plutôt d'un prince que son « ignorance » obstinée « de la vie » n'empêche pas d'être, dorénavant, un gros et mûr personnage de quarante ans passés. Mais il a suffi à lord Cromer de pénétrer plus à fond dans la familiarité du khédive Abbas pour découvrir que ses prétendus sentimens « égyptiens » étaient, en réalité, uniquement « khédiviens. »

Depuis le début de son règne, l'intention manifeste d'Abbas II a été de se poser en patriote égyptien : mais force m'a été bientôt de constater que le nouveau Khédive s'intéressait fort peu à tous les sujets qui concernaient réellement la prospérité de la population égyptienne; que ses ébullitions de patriotisme se trouvaient, en général, réservées aux seules occasions où il pouvait se plaindre de quelque manquement, plus ou moins imaginaire, à sa propre dignité; que son tempérament personnel était capricieux et égoïste; qu'il tendait invariablement à se montrer injuste dans l'exercice de ses prérogatives ; et que, en un mot, le souci de son bien-être et de ses privilèges, — dont le moindre détail lui tenait très au cœur, — dépassait infiniment chez lui la préoccupation du bonheur de ses sujets. Jamais, pendant tout le temps de mes rapports avec lui, je ne l'ai vu s'émouvoir si peu que ce fût d'aucun des grands problèmes de l'administration intérieure de l'Égypte; et si toujours, au contraire, je l'ai vu se mêler ardemment de la nomination des moindres fonctionnaires, c'est chose certaine que cette ardeur qu'il apportait à ses choix lui était exclusivement suggérée par la recherche de ses intérêts particuliers.

Cela étant, j'ai compris le danger qu'il y avait à tolérer, déguisée sous le nom toujours sympathique de patriotisme, la réintroduction en Égypte d'un système de gouvernement personnel semblable à celui que nous avions eu déjà trop de peine à déraciner. L'admiration professée par le jeune Khédive pour la mémoire de son despotique aïeul Ismaïl pacha, et pareillement le mépris qu'il ne cherchait même pas à cacher pour le souvenir de son père, coupable à ses yeux d'avoir attaché trop d'importance à ses engagemens solennels envers nous, tout cela contribuait encore à me faire craindre que ce soi-disant patriotisme, complaisamment étalé devant le monde, ne fût rien qu'une contrefaçon de mauvais aloi.

Le passage qu'on vient de lire est extrait des premiers chapitres du livre nouveau de lord Cromer, — dont l'auteur nous apprend qu'il les avait écrits avant la déchéance du Khédive, et à une date où des scrupules bien compréhensibles lui interdisaient de donner au portrait de son personnage un relief trop saillant : mais ces scrupules ont dorénavant perdu beaucoup de leur portée de naguère, et c'est d'une touche sensiblement plus libre que l'homme d'État anglais, dans une manière d'appendice, a remis au point son image du khédive Abbas. Non pas qu'il se refuse, maintenant encore, à reconnaître les qualité, personnelles du souverain déchu. Il nous cite même, — en nous le représentant, il est vrai, comme une anomalie à peine croyable de la part d'un caractère tel que celui-là, — un trait qui semblerait attester, chez l'ex-Khédive, un cœur foncièrement capable d'aspirations généreuses : il rapporte que récemment Abbas II, ayant su que le successeur de lord Cromer, sir Eldon Gorst, se trouvait en danger de mort est venu tout exprès à Londres pour lui témoigner sa fidèle affection. Avec cela, une intelligence manifestement très supérieure à celle de

l'ordinaire des princes de sa maison, un « sens très prononcé de l'humour, » et tout ce que l'éducation européenne peut ajouter d'attrait au charme naturel d'une âme profondément « orientale. » Mais d'autant plus ces qualités extérieures, si nous devons en croire lord Cromer, avaient de quoi rendre tout ensemble évidens et fâcheux les défauts, d'ordre plus intime, qu'elles accompagnaient, et dont les plus graves se résumaient en un mélange singulier de dissimulation et de cupidité.

Le principal objet de la vie du Khédive, tel que je l'ai connu, paraît bien avoir été de s'enrichir par n'importe quels moyens dont il pût disposer. En fait, nous l'avons vu amasser une fortune énorme, qu'il a d'ailleurs follement gaspillée, et jusqu'au point de se plonger parfois dans une situation financière des plus embarrassées. Constamment ce souverain s'abaissait à convoiter quelque vigne de Naboth, découverte par lui dans le voisinage de ses propres domaines. Et comme, d'autre part, suivant l'exemple de son grand-père Ismaïl pacha, pour lequel il professait beaucoup d'admiration, il restait toujours scrupuleusement soucieux d'observer les formes légales, j'avais souvent une difficulté extrême à l'empêcher de commettre des actes d'une injustice monstrueuse au nom de la loi.

C'est ainsi que lord Cromer a dû déployer une énergie infatigable pour obtenir la mise sous séquestre de l'immense fortune d'un parent du Khédive, Seif-el-Din bey, que sa folie avait fait enfermer dans une maison de santé anglaise. Encore Abbas II a-t-il réussi plus tard, après le départ de lord Cromer, à s'emparer personnellement de la gestion de cette fortune, évaluée à près d'un million de rentes ; et un journal égyptien a révélé, ces jours-ci, que rien ou presque rien ne subsistait du capital du prince Ahmed Seif-el-Din, « soit que l'énorme somme ait été dépensée, ou peut-être dérivée vers d'autres canaux. »

Plus significative encore est l'aventure d'un prince kurde, Osman pacha, qui, après avoir été l'aide de camp favori du sultan Abdul-Hamid, avait encouru la disgrâce de celui-ci en raison de ses sympathies « jeunes turques, » et était venu se réfugier au Caire, où lord Cromer lui avait garanti une entière sécurité, moyennant qu'il s'abstînt de toute intrigue politique. Mais le khédive Abbas s'était engagé vis-à-vis du Sultan à faire en sorte qu'Osman pacha retombât sous la main de la police turque. Simulant une vive amitié pour le prince kurde, il ne cessait point de lui répéter que, grâce à son entremise, le Sultan avait reconnu son erreur et ne demandait qu'à lui restituer la grosse fortune qu'il s'était empressé de lui confisquer. Un jour, même, on avait montré à Osman pacha la prétendue copie d'une correspondance échangée, à son sujet, entre Abdul-Hamid et son

nouveau protecteur. Enfin celui-ci, pour achever de convaincre Osman pacha de son retour en grâce, l'avait prié d'accepter un chèque de 15 000 francs signé de sa main, et qui lui permettrait de vivre largement à Constantinople en attendant la restitution de sa propre fortune. Si bien que le prince kurde s'était décidé à repartir pour la Turquie, muni du précieux chèque et d'une foule de lettres de recommandation que lui avait également données le généreux Khédive. Arrivé à Constantinople, il avait été arrêté à bord même du navire qui l'amenait d'Égypte, jeté en prison, et bientôt relégué dans une forteresse de la Tripolitaine. Et lorsque, plus tard, ayant réussi à se délivrer, il s'était présenté à la Banque Ottomane de Constantinople pour y toucher le montant du chèque khédivial, le directeur de la Banque lui avait fait voir un billet écrit, lui aussi, de la propre main d'Abbas II, — le lendemain de la signature du chèque, — et où « Son Altesse le Khédive » informait la Banque de sa volonté « d'annuler la traite signée par Elle, la veille, au profit du prince Osman pacha. »

Une autre fois, lord Cromer avait appris que le jeune Khédive, s'adressant aux meneurs d'une rébellion qui venait de se produire dans un régiment anglo-égyptien, — c'était au temps de la campagne anglaise contre les Boers, — les avait expressément encouragés à persévérer dans leur attitude. Sur quoi le Consul Général, s'étant rendu auprès du Khédive, l'avait mis en demeure de communiquer aux mêmes officiers égyptiens une proclamation rédigée d'avance en langue arabe, et blâmant leur conduite dans des termes d'une rigueur implacable. « Le Khédive se trouvait serré entre les pointes d'un dilemme. En refusant de prendre à son compte et de transmettre la proclamation que je lui apportais, il s'exposait au grave soupçon d'avoir approuvé une révolte dans son armée ; tandis que, d'autre part, son consentement révélait aux rebelles l'impossibilité pour eux d'espérer de lui tout concours un peu efficace. Mais, encore que son visage ne laissât pas de trahir son ennui de la situation où je le mettais, ce fut au second de ces deux partis qu'il s'arrêta, comme d'ailleurs je l'avais tout de suite prévu. »

Écoutons encore cette dernière histoire, tout imprégnée du plus authentique parfum d' « orientalisme. »

Un certain Léon Féhmi avait, pendant plusieurs années, servi d'espion au sultan Abdul-Hamid : mais ensuite, ayant eu le malheur de déplaire à son maître, il n'avait réussi à éviter la mort qu'en se réfugiant à Alexandrie. Et comme le Sultan désirait fort que son ancien espion lui fût livré, Léon

Féhmi reçut l'ordre de se rendre au palais possédé par le Khédive à Alexandrie. Sur son chemin vers ce palais, le Turc rencontra un ami à qui il demanda de m'instruire des faits de son aventure, au cas où l'on ne le verrait pas revenir dans un délai de quelques heures. Ce délai étant expiré sans qu'il fût de retour, son ami m'envoya un télégramme au Caire, où je demeurais à ce moment; aussitôt je dépêchai à Alexandrie un officier anglais des plus intelligens, avec mission de voir le Khédive et de s'informer du sort de Féhmi. Abbas II s'empressa d'accueillir mon délégué : mais il affirma de la manière la plus positive qu'il ne savait rien de ce qui concernait l'ex-espion turc, et non moins positivement déclara que jamais ce personnage n'avait été retenu au palais.

Ces assertions solennelles me furent ensuite répétées à moi-même par le Khédive, qui crut devoir y joindre, cette fois, les protestations les plus indignées contre les soupçons dégradans que l'on avait osé émettre sur sa conduite dans la circonstance. Or, j'ai appris dans la suite que Léon Féhmi, en arrivant au palais, n'avait pas vu le Khédive lui-même, mais avait été entraîné à bord du yacht de Son Altesse, qui s'apprêtait déjà à le ramener vers Constantinople, lorsqu'un messager du Khédive, — à l'issue de l'entretien de celui-ci avec l'officier anglais, — était venu enjoindre qu'il fût débarqué. Et quand le prince Abbas, deux ou trois jours après, m'avait donné sa parole d'honneur que Léon Féhmi ne se trouvait pas emprisonné dans son palais, il m'avait dit la vérité : mais il avait omis d'ajouter que le personnage était détenu par force dans une maison toute proche du palais, et qui en dépendait.

Sous l'effet du bruit causé par l'affaire, le Khédive a décidément renoncé à son projet de renvoyer Léon Féhmi à Constantinople. Il s'est contenté de le faire conduire entre deux gardiens à Port-Saïd, d'où un paquebot l'a transporté à Marseille. Plus tard, l'ex-espion a publié un récit de son aventure, — un récit très suffisamment véridique, du moins pour ceux des faits que j'ai pu contrôler. Personne, naturellement, n'a consenti à le croire, et la presse locale, aussi bien égyptienne qu'européenne, s'est montrée particulièrement ardente à proclamer son indignation devant les calomnies dont on essayait, une fois de plus, de salir l'honneur du Khédive. Quant à moi, je n'ai pas cru devoir corriger ce que ces vues de la presse et du public égyptiens avaient d'erroné. La personne de Léon Féhmi, par soi-même, ne méritait pas beaucoup de sympathie, et j'estimais avoir assez fait pour maintenir la dignité des principes anglais en sauvant l'infortuné des griffes du Sultan. De là mon silence en cette occasion.

Mais peut-être ai-je trop insisté sur ces menus épisodes, qui n'occupent, comme je l'ai dit, qu'un court chapitre supplémentaire dans le livre nouveau du noble lord anglais. L'objet principal du livre est bien moins de nous faire connaître le caractère privé de l'ex-Khédive que de reconstituer sous son jour véritable l'histoire des nombreux conflits d'ordre plus expressément politique engagés entre le

jeune Abbas II et le représentant auprès de lui du pouvoir anglais. Quelques-uns de ces mémorables conflits nous sont racontés par lord Cromer avec une extrême abondance de détails caractéristiques; et l'agrément de leur récit se relève encore d'une précieuse portée instructive, qui n'est pas sans nous rappeler celle des vénérables et touchantes vantardises militaires de notre vieux Montluc. « Je m'abandonne sans scrupule à ces observations, — nous dit notamment lord Cromer, — parce que l'une de mes fins dominantes, dans cette relation de ma conduite en Égypte, a été d'offrir à ceux de mes compatriotes qui auront plus tard l'occasion de se trouver mêlés à la diplomatie ou à la politique orientales une série d'exemples, capables de leur montrer de quelle façon ont été traitées des questions comme celles qui se sont élevées pendant mon séjour en Égypte; et quant à savoir si ma façon de traiter ces questions a été ou non couronnée de succès, c'est là un point que je les laisse libres d'apprécier à leur gré. »

C'est donc à l'analyse de ces premiers chapitres du livre que j'aurais dû m'employer de préférence; et, en effet, j'en avais eu tout d'abord l'intention, lorsque m'est venu soudain un doute dont je ne puis me défendre de faire ici, très humblement, l'aveu. Avec ma profonde ignorance politique et même historique, je me suis demandé si l'attitude adoptée par lord Cromer, dans ces conflits incessans avec le jeune Khédive, n'avait pas en soi quelque chose d'un peu trop impérieux et trop rude, qui risquait d'irriter sans profit la jeune âme, profondément susceptible, du khédive Abbas II. Je me suis demandé si, tout au moins, des formes plus douces n'auraient pas été, elles aussi, « couronnées de succès, » — des formes comme celles dont s'est servi le successeur en Égypte de lord Cromer, sir Eldon Gorst et dont nous savons en tout cas qu'elles ont valu au diplomate « libéral » l'amitié et la gratitude personnelles d'un prince qui, sûrement, ne doit pas avoir gardé un souvenir aussi aimable de ses relations avec son premier « protecteur » anglais. Le fait est qu'il y a là, évidemment, l'opposition de deux écoles, de l'ancienne école « conservatrice, » ou encore « unioniste, » et de la nouvelle école « libérale. » Mais qui sait si, sans la mort prématurée de sir Elden Gorst, le Khédive, continuant à subir son heureuse influence, n'aurait pas hésité à aller, en fin de compte, chercher refuge et appui auprès d'un nouveau « protecteur, » pour lequel le mot de « colonisation » a toujours eu plus ou moins le sens secret d' « extermination? » Malheureuse, trois fois malheureuse Égypte, en vérité, si jamais l'aveugle folie de l'un de ses souverains la condamnait à échanger

le « joug » de l'Angleterre contre celui du « germanisateur » de l'Alsace-Lorraine et de la Posnanie !

Sans compter que le « joug » de l'Angleterre, — lord Cromer ne se fatigue pas de nous le répéter et force m'est, ici encore, de lui laisser l'entière responsabilité de son assertion, — ne serait pas éloigné de constituer désormais pour la population égyptienne un véritable bienfait. Il signifie pour elle, avant tout, l'allégement des terribles impôts qui, jusque-là, ne s'étaient jamais relâchés de les accabler. « Pourquoi donc, — nous demande lord Cromer, — l'Égypte tout entière a-t-elle refusé de prêter l'oreille aux récentes incitations de la Turquie ? Le vrai motif est que les dépenses publiques ont été, grâce à nous, soigneusement contrôlées, ce qui a permis au gouvernement égyptien de réduire énormément l'ancienne taxation. Il fallait aux maîtres actuels de la Turquie le mélange de leur propre sottise et de l'inexpérience pratique de leurs conseillers allemands pour les conduire à se figurer que le fellah égyptien aurait conscience d'être opprimé et maltraité, alors que les réquisitions de son collecteur d'impôts non seulement avaient cessé d'être capricieuses, mais encore se trouvaient abaissées à un degré que ni lui-même ni ses parens n'avaient jamais rêvé. »

De telle sorte que, dès la date déjà lointaine de l'avènement d'Abbas II, le prétendu mouvement « nationaliste » égyptien n'aurait été qu'une agitation « toute creuse et factice. » Suivant l'expression de lord Cromer, « il n'y avait quasiment personne, en Égypte, qui ne se fût senti désolé, si le gouvernement anglais avait pris au mot les pachas, et avait retiré ses soldats du royaume. » Ceux-là mêmes qui exigeaient le plus bruyamment ce retrait n'en partageaient pas moins, au fond de leur cœur, l'opinion d'un vieux cheik, notoirement anglophile, à qui l'on reprochait d'avoir cependant signé une pétition au Sultan contre les Anglais. « Hé ! — répondait en souriant ce connaisseur des hommes et des choses, — tout cela n'est rien que vaines paroles ! Bien souvent je dis à mon cheval ou à mon chameau, s'il lui arrive de m'impatienter en quelque menue occasion : *Maudit sois-tu, et puisse Allah te réduire en miettes, vilain fils de cochon !* Que si je pensais que mon vœu pût se réaliser vraiment, je me garderais bien de l'exprimer ; mais je sais assez que la bête n'en souffrira aucun mal. Et pareillement aussi je sais que l'Anglais restera chez nous, soit que je signe ou non telle pétition contre lui. Et, sachant cela, que m'importe de signer ? Je fais plaisir à notre souverain, le Khédive ;

l'Anglais n'en demeure pas moins pour continuer à veiller sur mes intérêts ; et tout le monde se trouve pleinement satisfait. »

Il n'y avait pas jusqu'au Khédive lui-même qui, par l'effet d'un « paradoxe psychologique possible seulement dans une âme d'Oriental, » n'alliât à sa haine croissante des soldats anglais une crainte secrète de les voir s'en aller. La haine qu'il éprouvait pour eux tenait d'ailleurs surtout, si nous en croyons lord Cromer, à une foule de petits griefs de vanité froissée. Par exemple, il gardait sur le cœur de « n'avoir pas été salué par un certain officier anglais qui, ayant le dos tourné, ne s'était pas douté de sa présence. » Il ne pouvait pas oublier « qu'un autre officier anglais au service de l'Égypte était venu à l'une de ses réceptions avec ses bottes, tandis qu'il aurait dû y venir en souliers vernis ; qu'un dragon anglais, qui six mois auparavant s'occupait à sarcler des pommes de terre dans le comté de Somerset, et qui peut-être ne connaissait même pas l'existence du Khédive, ne s'était pas levé de son banc, sur le quai d'une gare, lorsqu'y était passé le train khédivial ; que le Sirdar Kitchener s'était refusé à renvoyer d'office tels ou tels officiers indigènes qui n'avaient commis aucune offense, mais que, lui-même, le Khédive aurait voulu casser sans aucune forme de jugement ; et que ces divers incidens, ainsi que maints autres semblables, attestaient clairement l'existence d'un plan délibéré pour humilier et dégrader le souverain légitime du pays. » Mais il suffisait à lord Cromer de faire la moindre allusion à un retrait possible des troupes anglaises pour obtenir aussitôt du jeune Abbas toutes les excuses qu'il pouvait désirer.

C'est ce que nous a montré déjà un épisode cité précédemment ; et la même conclusion se dégage aussi, pour nous, de l'exposé de la plus mémorable des susdites querelles, proprement « politiques, » du diplomate anglais et du prince égyptien. La chose se passait en janvier 1894. Profitant d'une absence de lord Cromer, Abbas II avait remonté le Nil en compagnie de son favori d'alors, Maher pacha, qu'il venait de nommer vice-ministre de la Guerre, et qui, du reste, n'allait point tarder à refréner sensiblement l'ardeur de son « anglophobie. » Tout le long de son voyage, le prince avait témoigné une hostilité méprisante à l'égard des officiers anglais ; et il avait même fini par insulter presque ouvertement le général Kitchener, qui, aussitôt, avait télégraphié une plainte formelle à lord Cromer. Il sied d'ajouter que le Khédive et son entourage se croyaient naïvement, à cette date, délivrés de toute obligation de déférence à l'égard des représentans de l'autorité anglaise, parce qu'ils avaient appris la chute du Cabinet de lord Salis-

bury et son remplacement par celui de Gladstone. Ce changement de ministère ne pouvait manquer d'entraîner, suivant eux, la disgrâce de tous les fonctionnaires anglais nommés et soutenus par l'ancien Cabinet. Et aussi le premier soin de lord Cromer, en recevant la plainte du Sirdar, avait-il été de s'assurer l'approbation expresse de son nouveau chef, lord Rosebery : après quoi il avait signifié au Khédive son intention de rappeler jusqu'au dernier des officiers anglais qui avaient pris service dans l'armée égyptienne. Cette fois encore, la menace avait produit le résultat habituel. Dès le 26 janvier, le *Journal Officiel* du Caire avait publié une lettre en langue française adressée par Abbas II au général Kitchener, et contenant le désaveu le plus complet des critiques émises au cours du voyage. « Il m'est agréable, — disait en terminant le Khédive, — de féliciter les officiers, tant égyptiens qu'anglais, qui commandent mon armée, et je suis heureux de constater les services rendus à celle-ci par les officiers anglais. »

Tel était ce souverain égyptien que l'humaniste lord Cromer compare au Drances de Virgile, *seditione potens*. « C'était en vérité, — écrit-il encore, — un maître de l'intrigue mesquine, et si profondément accoutumé à des menées tortueuses qu'en aucune condition il n'aurait été capable de poursuivre longtemps une ligne de conduite un peu loyale et droite. » Tout au plus l'auteur anglais s'étonne-t-il que l'ex-Khédive « n'ait pas continué indéfiniment à intriguer dans l'ombre, et a jeter un voile prudent sur l'ardeur passionnée de son anglophobie. » A ce prix, lord Cromer nous assure que le nouveau Drances serait resté tranquillement khédive d'Égypte jusqu'à son dernier jour. « Au lieu de cela, le voici qui a préféré s'allier avec les ennemis de la Grande-Bretagne, — se croyant tout à fait certain de se ranger ainsi du côté qui allait remporter la victoire dans la présente guerre ; et dès ce moment, le malheureux s'est tué de sa propre main, en tant qu'homme public ! »

Son « suicide » a prouvé, du même coup, à lord Cromer l'impossibilité pour l'Angleterre d'appliquer désormais au problème égyptien une autre « solution » que celle qui vient d'être définitivement adoptée. Dans une longue et importante préface, le noble lord ne se lasse pas de nous vanter les avantages de cette « solution. » Il garantit que, pourvu qu'on la réalise avec assez d'habileté et sans excès de hâte, elle ne pourra que contribuer à faciliter la mise en œuvre de la politique « sagement libérale » employée dorénavant

par l'Angleterre dans ses rapports avec ses « dépendances extérieures. » Et pareillement encore le ministère anglais, au dire du noble lord, s'est montré bien avisé tout ensemble et dans le choix qu'il a fait du nouveau Sultan égyptien et dans la manière dont il a tenu à « se conserver les mains libres, pour le cas où l'avenir l'obligerait à modifier l'ordre de succession du Sultanat. » Le point essentiel est seulement que les représentans du pouvoir anglais en Égypte ne perdent jamais de vue l'obligation, pour eux, de se faire aimer du peuple égyptien, en assurant à celui-ci cette réduction de ses « taxes » anciennes qui constitue, à ses yeux, un bienfait d'infiniment plus de prix que toutes les chimères de ses « nationalistes. » Que l'on n'aille point, par exemple, s'aviser de grever le budget égyptien sous prétexte de développer l'éducation nationale! Non seulement lord Cromer ne croit pas que « jamais aucune éducation octroyée dans des écoles ou des collèges puisse transformer suffisamment le caractère national des Égyptiens pour les rendre capables d'exercer dans leur pays une autonomie complète et durable : » il estime en outre que, même parmi nos races occidentales, l'on se tromperait à faire trop de cas de l'éducation « octroyée dans les écoles, » pour ce qui est de la formation ou du développement du véritable « caractère national. » Certes, nous dit-il, la « culture » allemande a la prétention d'occuper un haut rang, entre toutes celles dont on a coutume d'imprégner le cerveau des jeunes générations; et cependant il ne semble pas que cette « culture » elle-même « ait produit beaucoup d'effet, ou en tout cas beauconp de bon effet, sur le caractère national de la race allemande! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La situation militaire, qui était bonne, s'est encore améliorée ces derniers jours. Sans doute nos progrès sont lents, mais ils sont continuels et ne sont niés que par les communiqués allemands, qui prennent systématiquement le contre-pied des nôtres et de la vérité. A d'autres momens, ils ont été plus sincères : pourquoi le sont-ils aujourd'hui si peu ? Le motif en est dans la période critique, et sans doute décisive, où nous arrivons. La guerre du printemps ne ressemblera probablement pas à celle de l'hiver. Des symptômes nombreux annoncent que l'usure allemande augmente et s'aggrave. Le ravitaillement en vivres et en munitions se fait de plus en plus difficilement dans l'Empire. Nous ne voulons rien exagérer : il est trop tôt pour parler de disette, encore moins de famine ; mais la gêne est incontestable, et l'avenir n'est pas sans inspirer des inquiétudes. En même temps, de nouveaux champs de bataille s'ouvrent à l'action militaire. Le canon des Alliés tonne dans les Dardanelles, et les forts du détroit tombent les uns après les autres. Le monde oriental est ébranlé dans ses œuvres vives, et d'autres questions se posent à côté de celles qui se pressaient déjà dans les esprits. Aussi importe-t-il plus que jamais à l'Allemagne, pour traverser cette phase ardue, d'entretenir coûte que coûte le prestige qu'elle a dû si longtemps à l'idée qu'on se faisait de sa force invincible. C'est ce sentiment qui paralyse encore les énergies des pays neutres, au moment même où il serait de leur intérêt de les manifester. Les occasions qui s'offrent et ne sont pas saisies passent, peut-être sans retour. On comprend que l'Allemagne fasse des efforts presque désespérés pour faire croire au monde que sa puissance est toujours intacte et que, à défaut de la foi qui est ébranlée, elle s'applique à entretenir au moins des doutes dans les esprits. Mais, qu'elle le veuille ou non, la vérité finira par percer les nuages. Nos progrès en Champagne et dans

l'Argonne apparaîtront bientôt à tous les yeux. De l'autre côté de l'Europe, les Russes réparent l'échec qu'ils avaient éprouvé et les manœuvres du maréchal de Hindenbourg, quelque habiles qu'elles aient paru être, sont déjouées. Enfin l'entreprise hardie des Alliés sur Constantinople à travers les détroits aura des effets dont tout le monde pressent l'importance. C'est pourquoi la diplomatie de l'Allemagne n'a jamais été plus active et jamais non plus elle n'a eu un plus grand besoin d'entretenir dans les esprits l'illusion d'une toute-puissance, qui a pourtant déjà subi quelques atteintes.

Nous qualifions de hardie l'entreprise des Alliés sur Constantinople : elle l'est en effet, car elle est difficile ; mais nous ne mettons pas en doute que l'exécution en a été soigneusement étudiée et préparée et que, si on y rencontre des obstacles, on n'y trouvera pas de surprises. Dès que la première nouvelle s'en est répandue, l'impression a été vive et profonde dans le monde entier. On ne s'y attendait pas. Il semblait que les Alliés eussent déjà assez à faire pour tenir tête à l'ennemi depuis les Carpathes jusqu'à la mer du Nord. La Turquie, qui, sous l'impulsion de l'Allemagne, avait pris l'offensive sur les frontières de l'Arménie et de l'Égypte, n'avait pas prévu que sa capitale serait bientôt en danger. Elle comptait que, l'Allemagne étant venue prendre position à côté d'elle avec son armure étincelante, comme s'exprimait naguère l'empereur Guillaume, ses ennemis terrorisés auraient trop de peine à se défendre pour oser attaquer. C'est en quoi la Turquie s'est trompée. Elle s'est déjà relevée de bien des échecs, en y laissant toujours quelque lambeau de chair, c'est-à-dire de territoire ; elle a survécu à bien des fautes, en y perdant chaque fois un peu de ce qui lui restait de considération politique ; elle a durement expié chacune de ses erreurs ; mais jamais jusqu'ici elle n'avait été exposée à un péril aussi grand que celui qui la menace. Elle sent comme un vent de mort passer sur sa tête. Dans le cours du dernier siècle, il s'en est quelquefois fallu de peu que la débâcle finale l'emportât en Asie. Sauvée alors par la France et l'Angleterre, elle se tourne aujourd'hui contre ses sauveurs d'hier. Il est vrai que, depuis la guerre de Crimée, une nouvelle grande Puissance est venue au monde. Les fautes de la France, les négligences de l'Angleterre ont permis à l'Allemagne de se développer et de grandir jusqu'au point où elle s'est enivrée de sa force et a perdu son équilibre mental et moral. Elle n'a pas été la seule à éprouver cette influence malsaine d'une fortune acquise trop vite et dont elle a mésusé. Le mal a été contagieux et beaucoup d'autres nations,

petites ou grandes, en ont éprouvé un éblouissement, qui est devenu, pour quelques-unes, un aveuglement véritable. Mais de toutes celles qui ont subi cette fascination étrange, aucune n'en a été plus profondément dominée et comme imprégnée que la Turquie. Adulatrice de la force matérielle, elle a cru que cette force s'était accumulée entre les mains de l'Allemagne, et qu'il n'en restait plus que quelques débris entre celles de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

Cette vue prodigieusement simple et superficielle a fait de cruels ravages à Constantinople. Le sultan Abdul Hamid s'y est trompé le premier, et on sait quels progrès il a laissé faire à l'Allemagne dans l'empire. Mais c'est surtout depuis sa chute que ces progrès sont devenus effrayans. Le vieux Sultan avait le cœur craintif, poltron même, mais son intelligence politique était fine et souple, et, s'il laissai trop souvent pencher la balance, il s'arrangeait toujours pour qu'elle ne tombât pas définitivement du côté de l'Allemagne : il la redressait du côté des autres Puissances, en accordant à chacune d'elles des concessions qui étaient des compensations, et maintenait ainsi une sorte d'équilibre. Sa politique était peut-être la seule qui convînt à la Porte dans sa décrépitude. La Turquie actuelle ne pouvait se maintenir que grâce à des ménagemens impartialement observés envers tout le monde. Incapable de reconquérir une force assez grande pour s'imposer militairement, elle ne pouvait vivre que pacifiquement, diplomatiquement. On la tolérait parce qu'on la savait relativement faible et inoffensive. On la laissait, on la conservait volontiers à Constantinople comme gardienne des détroits, sous la condition tacite qu'elle n'y serait pas autre chose et que, cantonnée dans cette position unique au monde, elle n'y deviendrait un danger pour personne. C'est ce qu'Abdul Hamid avait compris et ce dont ses successeurs ne se sont rendu aucun compte. Égarés par des rêves de grandeur, ils ont recherché une alliance puissante et en sont finalement devenus les esclaves. En même temps qu'ils ont affaibli la Turquie, ils l'ont déconsidérée. En fin de compte, ils ont tourné contre elle la formidable coalition de l'Angleterre, de la Russie et de la France, autrefois désunies par cette même question d'Orient qui les unit maintenant, dans une entreprise où l'Empire turc a toutes chances de sombrer. Ce n'est pas de gaîté de cœur que les trois Puissances alliées s'y sont engagées ; mais elles ne pouvaient pas tolérer plus longtemps une politique de provocations où elles apercevaient distinctement l'Allemagne derrière la Porte. Elles ont dû faire

ce qu'elles ont fait. Et il était temps qu'elles le fissent, car on commençait à dire un peu partout que, dans cette guerre, toutes les initiatives énergiques étaient du côté de l'Allemagne et de ses alliés. A leur tour la France, l'Angleterre et la Russie portent la guerre chez l'ennemi.

Aussitôt la diplomatie allemande s'est appliquée à inspirer des inquiétudes aux Puissances neutres qui gravitent autour de Constantinople. Que deviendrait la grande ville, si l'entreprise des Alliés réussissait? Ne tomberait-elle pas fatalement entre les mains de la Russie, et alors, que d'espérances seraient trompées! que d'ambitions seraient déçues! que d'intérêts seraient sacrifiés! Le jour où les Turcs en seront chassés, Constantinople risque en effet de devenir une pomme de discorde en Orient, et de cette discorde tout l'Occident sentira inévitablement le contre-coup. C'est même à cause de cela qu'on a été si longtemps d'accord pour laisser Constantinople aux Turcs, et cette situation aurait pu se prolonger pendant de longues années encore, si les Turcs eux-mêmes ne l'avaient pas compromise. A qui donc reviendra Constantinople? On a dit que M. Sazonoff, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture de la Douma, l'avait revendiquée pour la Russie. Cette assertion devait faire naître ailleurs qu'à Pétrograd des susceptibilités et des inquiétudes, et c'est bien pour ce motif qu'elle a été perfidement énoncée et répandue. Le gouvernement anglais a été interrogé à ce sujet, et sir Edward Grey a répondu, à la Chambre des Communes, qu'il n'avait rien pu trouver dans les comptes rendus du discours de M. Sazonoff d'où l'on pût inférer que la Russie avait l'intention d'occuper la Turquie d'une manière permanente. « La version que je possède, a-t-il ajouté, porte que les événemens qui se déroulent sur la frontière russo-turque achemineront la Russie vers la réalisation d'importans problèmes économiques qui sont liés à son accès sur une mer ouverte. Ce sont là des aspirations avec lesquelles nous sommes en pleine sympathie. » Le temps est loin, en effet, où l'Angleterre posait en axiome de sa politique que la Russie ne devait pas avoir d'accès dans la Méditerranée. Les intérêts ne sont pas les mêmes, les politiques non plus. Il n'en est pas moins vrai que la question de Constantinople est une de celles qui troublent et enfièvrent le plus les imaginations, et on comprend que la diplomatie allemande s'en empare pour la faire servir à ses vues.

Nous ne sommes pas prophète; nous n'avons aucune prétention à dire ce qu'il adviendra de Constantinople après la guerre; mais, pour

peu qu'on écoute les voix qui s'élèvent de partout, il semble bien que le consentement général soit prêt à adopter une solution transactionnelle qui, si elle ne donne satisfaction absolue à personne, ne découragera et ne lésera non plus personne : les détroits seront neutralisés et Constantinople sera internationalisée. Les fortifications que la flotte anglo-française détruit en ce moment le long des Dardanelles ne pourront pas être relevées, et il en sera de même de celles, moins nombreuses, qui défendent le Bosphore. Tous les navires pourront circuler librement à travers les détroits. Sans même attendre la fin des hostilités, il y aura une situation de fait, qui sera immédiatement avantageuse à la Russie et à la Roumanie : elles pourront enfin écouler les stocks de marchandises que la guerre a bloqués dans leurs ports. Ce sera un précieux avantage économique pour la Russie, et non pas pour elle seule, car l'Italie, par exemple, traverse en ce moment une crise pénible, faute de blé pour faire du pain. Le blé existe, il est en Russie, il ne demande qu'à venir en Italie; mais la guerre s'y oppose, on ne peut pas traverser les détroits. Il n'en sera plus de même à l'avenir, si les détroits sont neutralisés, comme l'a été le canal de Suez. Quant à Constantinople, il n'est nullement impossible d'en faire une ville libre sous la garantie des Puissances. La solution est délicate, mais elle n'est pas au-dessus des ressources inventives de la diplomatie, pourvu qu'on y apporte, partout, une égale bonne volonté. La tâche du futur Congrès sera longue et laborieuse et nous aurions préféré qu'elle ne fût pas encore compliquée par la nécessité de résoudre tant de problèmes délicats, compliqués, dangereux que posera l'effondrement de l'Empire ottoman. S'il était encore possible de l'arrêter sur le penchant de sa ruine, il faudrait le faire. Mais le peut-on et la folie de la Porte ne frappe-t-elle pas d'impuissance les concours qui l'ont sauvée autrefois ? La Turquie, l'Autriche ont manqué l'une et l'autre à leur mission, qui était, pour la première de maintenir la liberté des détroits et pour la seconde, de contribuer à l'équilibre de l'Europe. Ce n'est plus la Porte qui garde les détroits, c'est l'Allemagne; et quant à l'Autriche, devenue elle aussi un prolongement de l'Allemagne, elle a cessé d'être un instrument d'équilibre pour participer à une entreprise de domination. Les conséquences sont là; nous n'y pouvons rien changer et peut-être la Turquie et l'Autriche ne peuvent-elles non plus y rien changer désormais. On verra plus tard ce qu'il sera possible de faire : pour le moment, la parole est au seul canon.

Quelque haut qu'il parle, sa voix n'est pas encore bien entendue,

ni bien comprise de tout le monde. On avait cru que son retentissement à travers les Balkans amènerait certains pays à sortir de la neutralité un peu inquiète et perplexe où ils se sont enfermés jusqu'ici, pour s'unir à la croisade des trois Puissances alliées. On avait, notamment, compté sur la Grèce : elle n'a pas tardé à démentir ces prévisions. On peut s'en étonner, mais non pas s'en inquiéter. Lorsque l'Angleterre, la France et la Russie se sont engagées dans l'entreprise qu'elles poursuivent avec vigueur, elles avaient pu penser que la Grèce les y suivrait, mais elles n'avaient pas fait entrer le concours de la Grèce, en ligne de compte dans leurs calculs : leurs mesures étaient prises pour ne devoir le succès qu'à leurs seules forces. Il leur aurait été agréable que le drapeau hellénique se montrât avec les leurs devant Constantinople, mais elles peuvent s'en passer. et ni leur force ni leur confiance n'en sont en quoi que ce soit diminuées. Nous ne parlons que de la Grèce, parce que c'est la seule qui, jusqu'à présent, se soit prononcée pour le maintien de sa neutralité : son exemple pourra influer sur l'attitude des autres nations balkaniques, mais, au total, nous n'en savons rien et l'avenir reste à nos yeux enveloppé de voiles. Nous sommes à un moment où on peut avoir des surprises dans les sens les plus divers. Tout porte à croire, néanmoins, que le corps expéditionnaire restera composé des seuls élémens qui le constituent aujourd'hui. Nous n'en serons que plus forts, après la victoire, pour imposer la paix dans les conditions qui nous paraîtront les plus favorables, sans être obligés de reconnaître des sympathies qu'on ne nous aura pas manifestées, ou de récompenser un appui qu'on ne nous aura pas donné.

Ceci dit, nous avouerons que l'abstention de la Grèce nous paraît difficile à expliquer. Il faut cependant que les raisons en soient bien fortes, ou du moins qu'elles aient paru telles, puisque la Grèce s'est exposée, pour y rester fidèle, à une crise politique intérieure du caractère le plus grave. On sait en effet que M. Venizelos a donné sa démission et que M. Zaïmis, que le Roi avait chargé de former un nouveau Cabinet, a décliné cette tâche. Le Roi a fait alors appeler M. Gounaris, qui a accepté la mission qui lui était confiée : en quelques heures, il a fait un ministère. MM. Venizelos, Zaïmis et Gounaris sont tous les trois des hommes distingués : on nous permettra cependant de dire que, dans les circonstances actuelles le second ne vaut pas le premier et que le troisième ne vaut pas le second. Depuis cinq ans, M. Venizelos fait figure d'homme d'État aux yeux du monde entier ; M. Zaïmis a laissé de bons souvenirs de lui

quand il a succédé au prince Georges comme haut-commissaire en Crète ; M. Gounaris a été ministre des Finances. Le nouveau président du Conseil passe en Grèce pour un homme capable et peut-être connaît-il l'Europe, mais l'Europe ne le connaît pas encore. Aux yeux de celle-ci, M. Venizelos était non seulement difficile, mais impossible à remplacer sans déchoir.

Tout le monde connaît sa carrière, d'abord aventureuse et accidentée, et finalement prudente, habile, glorieuse pour lui, fructueuse pour son pays. Rarement homme politique s'est élevé aussi rapidement à une situation aussi haute dans l'estime universelle, et on s'expliquerait mal que le roi Constantin s'en soit séparé, si on ne savait pas qu'il n'a jamais eu pour lui qu'une sympathie médiocre et qu'il l'a subi plutôt qu'accepté. M. Venizelos n'a pourtant pas rendu moins de services à la dynastie qu'à la Grèce elle-même : il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler dans quel état elles étaient l'une et l'autre lorsque, arrivant de Crète, il est monté rapidement sur la scène politique. Le mécontentement était partout et plus particulièrement dans l'armée. Une ligue militaire s'était formée et elle exerçait un pouvoir tout révolutionnaire. Le premier usage qu'elle en avait fait avait été de mettre les princes à la porte de l'armée, à commencer par le diadoque, devenu aujourd'hui le roi Constantin. Il n'avait pas encore remporté de victoires, et était loin de jouir de la juste popularité qu'il a acquise depuis. Aussi avait-il jugé plus sage de quitter la Grèce pour quelque temps. La crise militaire avait perdu de sa violence lorsque M. Venizelos est arrivé à Athènes, mais la crise politique battait son plein. Les partis qui s'étaient longtemps succédé au pouvoir étaient usés et dépréciés. Les hommes qui les représentaient, et que nous voyons reparaître aujourd'hui, étaient repoussés par l'opinion. Le roi Georges, sceptique, adroit, infiniment souple, avait louvoyé au milieu de la tempête, sacrifiant tantôt ses fils, tantôt les officiers qui lui étaient restés fidèles : il s'était sauvé, il n'avait pas grandi. C'est alors qu'apparut M. Venizelos : on ne le connaissait pas encore très bien, mais on voyait en lui un homme nouveau qui n'avait aucune compromission avec le passé, et il y a des momens dans la vie d'un peuple où c'est précisément ce dont il a besoin et ce qu'il cherche. Il ne le trouve pas toujours, il l'a trouvé cette fois. Un heureux hasard a voulu que M. Venizelos fût ce qu'on avait espéré, ce qu'on avait attendu. Il a fait les réformes nécessaires, il a raffermi la monarchie, il a apaisé l'armée, il y a fait rentrer les princes, il a rendu aux institutions et aux hommes la considération

qui leur est si nécessaire. Sur ces entrefaites, une crise extérieure s'est produite avec une gravité et une intensité dont personne n'a oublié le souvenir. Les Balkans ont pris feu ; la Grèce, la Bulgarie, la Serbie ont déclaré la guerre à la Turquie et, à la surprise générale, l'ont battue sur tous les champs de bataille. M. Venizelos n'a pas été inférieur aux circonstances. Il a uni dans une juste mesure la fermeté, l'énergie, l'esprit de conciliation, et la Grèce est sortie de l'épreuve plus grande et plus forte que ses meilleurs amis n'avaient osé l'espérer. Elle a conquis l'Épire, Janina, Salonique; elle a obtenu Cavala; elle détient Chio et Mitylène, elle touche déjà aux rivages de l'Asie. Il serait injuste de dire que M. Venizelos a accompli à lui seul cette œuvre immense, mais sa pensée directrice a constamment veillé à son développement, et l'estime de l'Europe, qu'il avait su obtenir, a contribué pour une large part au succès de ses efforts pour la grandeur de son pays. C'est pourtant cet homme qui a été sacrifié après deux conseils de gouvernement où il a soutenu que la Grèce devait sortir de la neutralité pour se joindre aux Alliés qui forçaient les Dardanelles. Le Roi a été d'un avis contraire. M. Venizelos a donné sa démission. Le Roi l'a acceptée. Tout cela s'est passé en quarante-huit heures, sans que le peuple y ait rien compris. Il était convaincu que le Roi et M. Venizelos étaient d'accord et, les voyant ensemble à la sortie du Conseil, il les couvrait, de confiance, l'un et l'autre, des mêmes applaudissemens. Le malentendu ne devait pas tarder à se dissiper.

On sait peu de chose sur ce qui s'est passé dans ces conseils de gouvernement, où M. Venizelos avait demandé lui-même que les anciens premiers ministres fussent convoqués; mais il est aisé de le deviner. M. Venizelos a montré en maintes circonstances qu'il a le sens profond des intérêts de l'hellénisme et il lui a paru qu'en vue de l'avenir, il convenait que la Grèce fût représentée auprès des trois Puissances alliées dans une entreprise qui, devant achever la chute de l'Empire turc, ouvrirait un grand nombre de questions où elle avait un mot à dire et un intérêt à défendre. Son droit serait en rapport avec l'effort qu'elle aurait fait. Tout le monde aujourd'hui ne pense pas ainsi : bien des gens estiment qu'il vaut mieux laisser les autres prendre toute la peine, courir tous les dangers, recevoir tous les coups, sauf à intervenir au dernier moment, la main tendue dans un geste de réquisition. L'exemple de la Roumanie après la seconde guerre balkanique a exercé sur les esprits une séduction qui pourrait bien être trompeuse. Quoi qu'il en soit, la théorie du moindre

effort est en faveur et, plus grand est le conflit qui met le monde à feu et à sang, plus l'espoir des profits faciles s'empare de certaines âmes. Non pas de celle de M. Venizelos. Il se rappelle qu'autrefois Cavour a ouvert la grande carrière politique à son pays en envoyant une poignée d'hommes participer à l'expédition de Crimée. Cela lui a permis ensuite de figurer au Congrès de Paris et d'y parler de l'Italie; on l'a écouté parce qu'il avait acquis le droit d'élever la voix. Ce souvenir a probablement agi sur M. Venizelos, mais il a laissé le Roi insensible. Le Roi a écouté d'autres conseils. Les militaires sont aujourd'hui plus prudens que les diplomates, et le colonel Metaxas, chef de l'état-major général, a déclaré avec force qu'on ne pouvait pas détacher un seul homme de l'ensemble de l'armée, étant donné l'attitude équivoque de la Bulgarie et le danger éventuel qu'elle recélait. M. Théotokis, un de ces hommes d'autrefois dont nous avons rappelé le rôle, a insisté sur ce danger qui sert de prétexte à toutes les abstentions dans les Balkans. D'autres sont convaincus, et telle est sans doute l'opinion de M. Venizelos, que si la Grèce s'était prononcée dans le sens des Alliés, la Bulgarie n'aurait pas pu se dispenser de sortir de son impressionnante immobilité, pour marcher sur Andrinople. La Roumanie alors aurait-elle pu rester seule dans l'abstention? Rien n'est plus improbable. Tous les Balkans se seraient engagés dans le sens de leurs destinées. Mais ce sont là des vues qui nous sont personnelles; il est à croire que M. Venizelos n'a parlé que de l'intérêt de la Grèce, et cet intérêt, dans le cas actuel, peut s'exprimer en deux mots : en agissant, la Grèce n'avait aucun risque sérieux à courir et beaucoup à gagner. On n'a pas cru M. Venizelos. L'Allemagne, même aujourd'hui, continue de faire peur à ceux qui ont pris l'habitude de trembler devant elle. Nous ne saurions dire quelle est, de toutes ces considérations, celle qui a agi le plus fortement sur l'esprit du Roi. Bref, il a notifié à M. Venizelos que le désaccord était entre eux irréductible, et il a pris la responsabilité d'ouvrir, dans un moment comme celui où nous sommes, une crise intérieure et extérieure dont on aperçoit la gravité.

Les conséquences, nous laissons à M. Venizelos lui-même le soin de les prévoir : il serait téméraire de nous en charger nous-même. Interrogé par des députés de ses amis, il n'a nullement atténué l'expression de ses sentimens. « Le Roi, a-t-il dit, m'a demandé quel homme politique pouvait prendre le pouvoir dans les circonstances actuelles : j'ai désigné M. Zaïmis. Un Cabinet Zaïmis suivra une politique de neutralité. J'espère que cette politique ne mettra pas

en péril les territoires nouvellement acquis. Pour ce qui est de l'occasion perdue, le mal est irréparable. Reviendrais-je aux affaires que je ne pourrais pas moi-même le réparer. Notre parti ne soutiendra aucun gouvernement. Le ministère qui nous succédera ne convoquera pas la Chambre. » S'il le faisait, il serait en effet mis aussitôt en minorité, car la majorité appartient à M. Venizelos. Le Roi a demandé à celui-ci de soutenir son successeur : M. Venizelos s'y est refusé. Il désapprouve trop fortement une politique qu'il a qualifiée de désastreuse, pour pouvoir s'y associer de quelque manière que ce soit. Convoquer la Chambre obligerait à faire tout de suite de nouvelles élections, ce qui serait un danger de plus et un danger redoutable. Nous ne savons si, comme l'a dit M. Venizelos, le mal qui a été fait est irréparable, mais il faudra un bien plus grand effort pour le réparer qu'il n'en aurait fallu pour le prévenir.

Nous le répétons, l'incident grec ne peut avoir aucune influence sur les opérations des Alliés dans les Dardanelles et bientôt dans la mer de Marmara. La participation hellénique aurait pu faire naître des questions qu'il vaut peut-être mieux ajourner. Elle aurait eu un effet moral que nous aurions hautement apprécié ; son effet matériel sur l'expédition elle-même aurait été de mince importance. Gardons nos regards fixés sur les détroits : c'est là que se joue la vraie partie, et les Alliés ont tous les moyens de la gagner.

Celle qui se joue dans la Manche et dans la mer du Nord n'a pas un moindre intérêt, mais on est un peu embarrassé pour en parler, car elle fait peu de bruit. Faut-il l'avouer ? nous en sommes surpris. Nous ne nous attendions pas à cela ; nous étions convaincu qu'après le 28 février il arriverait quelque chose, non pas sans doute de très important, mais qui serait tout de même très appréciable. Les Allemands ayant fait avec leurs sous-marins tout ce qu'ils étaient capables de faire avant le 28 février, ne pourraient pas faire beaucoup plus après, mais il semble vraiment qu'ils font moins encore. On se rappelle les menaces bruyantes qu'ils avaient notifiées à toutes les nations neutres. Il leur était défendu de faire passer leurs navires de commerce dans les mers qui enveloppent l'Angleterre et jusqu'à une longue distance des côtes. Une vaste étendue de mers était complètement interdite, et cette interdiction, s'il n'en était pas tenu compte, risquait d'avoir les pires conséquences pour les navires neutres : si un sous-marin allemand les rencontrait, ils étaient exposés à être torpillés et coulés sans autre avertissement. Le but avoué était d'affamer l'An-

gleterre par ce blocus d'un nouveau genre qu'aucun traité de droit des gens n'avait prévu et qui était contraire à tous les principes qu'ils énoncent. Le langage de l'Allemagne avait quelque chose de farouche ; il dénotait une volonté irréductible, un parti pris implacable. L'Allemagne déclinait toute responsabilité dans ce qui pourrait arriver. Elle avait fait connaître la loi nouvelle : c'était aux autres à l'observer. Naturellement, tous les neutres ont protesté et les États-Unis se sont distingués dans ce concert par la netteté et la vigueur qu'ils y ont mises. Comment ne pas leur donner raison ? L'Allemagne n'avait nullement les moyens de bloquer toutes les côtes de l'Angleterre avec une trentaine de sous-marins et, quand bien même elle en aurait eu davantage, elle n'avait pas le droit de détruire les navires neutres avec leur cargaison et de condamner à mort équipages et passagers. Des énormités de ce genre devaient soulever la réprobation universelle. Mais on n'avait pas prévu, on ne pouvait pas prévoir qu'une menace aussi retentissante serait suivie d'un aussi médiocre effet. Que s'est-il donc passé ? Que sont devenus les sous-marins allemands ? Nous savons bien que quelques-uns ont péri, et même en assez grand nombre ; mais les autres? Certaines gens commencent à croire qu'il leur est arrivé des malheurs obscurs dont on n'a point parlé. Quoi qu'il en soit, la date du 28 janvier ne partagera pas l'histoire de la guerre maritime en deux périodes bien tranchées, une avant, l'autre après, et ce sera pour l'Allemagne une déception de plus.

Les Puissances neutres avaient protesté par des notes, mais les Puissances belligérantes devaient opérer autrement : elles ne pouvaient pas envoyer des notes au gouvernement allemand avec lequel elles n'ont plus aucune relation diplomatique. Au surplus, à des coups, en temps de guerre, on ne peut répondre que par des coups. La France et l'Angleterre devaient user de mesures de rétorsion. Puisqu'on avait voulu les affamer, elles ont résolu de rendre la pareille à l'Allemagne avec des moyens autrement puissans que ceux dont celle-ci dispose. En conséquence, elles ont annoncé l'intention « d'arrêter et de conduire dans leurs ports les navires transportant des marchandises présumées de provenance, de destination ou de propriété ennemies. » Ce sont là sans doute des mesures sévères, et nous reconnaissons qu'elles sont en partie nouvelles, mais ne sont-elles pas justifiées par toutes les nouveautés que l'Allemagne a introduites la première dans le droit des gens ? En tout cas, les mesures prises par l'Angleterre et par la France ne feront courir aucun risque à la vie des équipages. Les Alliés ne détruiront même

ni marchandises ni bateaux. Ils saisiront les marchandises qui sont qualifiées contrebande de guerre : quant aux autres, si elles sont destinées à l'Allemagne ou si elles en viennent, elles seront saisies aussi sans doute, mais les neutres de bonne foi seront indemnisés suivant des règles à déterminer. Quelle différence avec les menaces sauvages de l'Allemagne !

Il est vrai que l'Allemagne a montré, en fait, qu'elle n'avait pas les moyens d'exécuter ces menaces, tandis que les Alliés sont mieux outillés pour exécuter les leurs. Ils ont des bateaux sur les mers, alors que tous ceux de l'Allemagne sont prudemment cachés dans les ports, les canaux et les fleuves. Leurs menaces sont moindres, mais l'effet en est mieux assuré. Aussi les neutres s'en sont-ils préoccupés, et la presse américaine en a manifesté des craintes qui n'étaient pas exemptes de quelque mauvaise humeur. La situation des neutres est sujette en temps de guerre à des limitations évidemment pénibles ; mais n'y a-t-il pas pour eux des compensations et, si leur commerce souffre d'une certaine manière, n'a-t-il pas, d'une autre, quelques avantages imprévus ? On annonce une note des États-Unis ; au moment où nous écrivons, elle n'est pas encore arrivée ; quand elle le sera, on peut être assuré à Washington que la France et l'Angleterre feront tout ce qui dépendra d'elles pour diminuer, — sans se désarmer, — les inconvéniens que cause aux neutres une guerre à laquelle ils ne prennent pas part. Dans la pratique, les règles des blocus ne peuvent pas être aujourd'hui tout à fait ce qu'elles étaient autrefois : de nouvelles armes ont rendu nécessaire une législation nouvelle qu'il faudra faire après la guerre. En attendant, une égale bonne volonté est indispensable de part et d'autre pour concilier les droits des neutres et ceux des belligérans, car ils en ont tous les deux et ni ceux-ci ni ceux-là ne doivent être sacrifiés. Ils ont tous pour limite les droits sacrés de l'humanité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.